

HISTOIRE

DV ROY 6,28,A,10

HENRY

LE GRAND

COMPOSE'E

Par Messire HARDOVIN DE PEREFIXE
Euesque de Rodez , cy-deuant
Precepteur du Roy.



Reueüe, corrigée, & augmentée par l'Auteur.



A PARIS,

De l'Imprimerie d'EDME MARTIN, rue S. Jacques
au Soleil d'or.

ET AV PALAIS

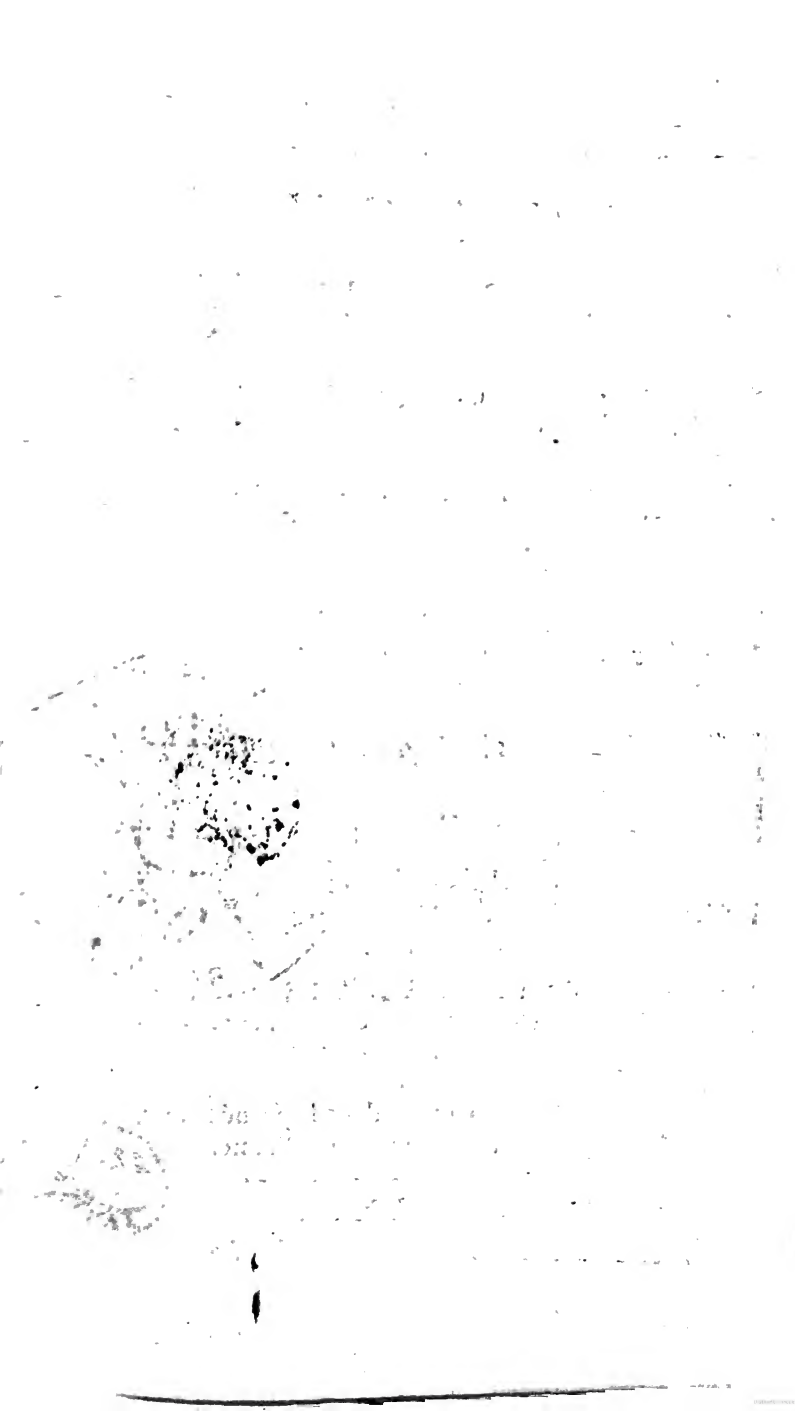
Chez { THOMAS IOLLY, dans la petite Salle,
aux Armes d'Hollande & à la Palme.
ET
LOUIS BILLAINE, dans la grande Salle,
au Grand Cesar & à la Palme.



M. DC. LXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.







A MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
MAZARINI.



ONSEIGNEVR,

*J'ay creu que je ne pouuois
jamais rendre de service plus
essentiel à vostre Eminence, ni*

EPISTRE.

luy donner de plus solide marque de ma fidelité & de ma reconnoissance , que de faire voir à toute la Terre de quelle maniere vous avez désiré de moy que j'instruisisse nostre jeune Monarque. Je dois rendre ce témoignage au Public , que vous avez voulu que je luy donnasse principalement les instructions qu'on doit donner à un Roy ; Et que pour cet effet je ne m'arrestasse pas seulement à luy enseigner quelques preceptes de Grammaire & de Rhétorique : mais que de bonne heure j'employasse le temps à luy apprendre tout ce qu'il doit

EPISTRE.

sçauoir, premierement pour se bien conduire soy-mesme, & puis pour bien conduire son Estat; & qu'enfin je luy remplisse l'ame des meilleures maximes de la Morale & de la Politique.

C'est, MONSIEUR, ce que j'ay essayé de faire; Sur tout depuis six ou sept années en ça, que sous les ordres de vostre Eminence, j'ay composé un Sommaire de nostre Histoire de France pour l'usage de sa Majesté, qui en faisoit la lecture tous les jours avec tant de plaisir, qu'il n'est point croyable que ce puisse estre sans utilité.

EPISTRE.

*J'aurois bien souhaité de
 mettre au jour cet ouvrage
 tout entier en mesme temps:
 mais l'affection particuliere,
 que le Roy m'a toujours té-
 moignée pour la vie de son
 ayeul HENRY LE GRAND,
 & la declaration qu'il a faite
 si souvent, qu'il vouloit se le
 proposer comme son modele,
 m'ont hasté de mettre au net
 cette partie de mon travail, &
 de la séparer des autres. Ainsi
 quoy qu'elle soit la dernière,
 je suis obligé de la donner la
 première, & de la présenter à
 sa Majesté, afin que jettant
 encore les yeux dessus aux heu-
 res de son loisir, & conside-*

EPISTRE.

rant bien toutes les maximes de regner de ce grand Monarque, ses bontez presque divines, & l'amour paternel qu'il avoit pour ses peuples; il le puisse veritablement imiter.

I'espere, MONSEIGNEUR, que cet échantillon suffira pour faire juger par avance du reste de l'ouvrage. Je me persuade mesme, qu'on ne le verra point sans admirer que sous les ordres du plus puissant Ministre qui ait jamais esté, on ait agi dans une matiere aussi delicate qu'est celle-là, avec tant de fidelité, avec tant de desinteressement, & avec tant d'amour pour le

EPISTRE.

Prince & pour l'Estat. Car après tout , je croy pouuoir dire que c'est un exemple , qui n'en a point eu de pareils auant le Ministère de vostre Eminence. Non seulement elle a toujours porté le Roy à s'instruire parfaitement des choses , dont la connoissance luy estoit necessaire ; non seulement elle luy a souvent représenté combien il luy estoit important de s'attacher de bonne heure aux fonctions de la Royauté ; Mais encore elle m'a sollicité moy-mesme de m'acquiter soigneusement de mon deuoir. Combien de fois m'a-t-elle dit que je n'auois

ÉPISTRE.

rien de plus important à faire, que de gagner sur l'esprit du Roy qu'il s'appliquast bien aux choses qu'il faisoit, & qu'il s'appliquast aux choses sérieuses ? En vérité, MONSEIGNEUR, je ne croy pas qu'il y ait rien de plus beau ni de plus glorieux pour vostre Eminence : Et je suis trompé si ceux qui écriront l'Histoire de vostre vie, n'ont peine à y trouver un endroit, qui merite mieux leurs eloges que celuy-là. Pour moy, MONSEIGNEUR, j'auouë que je prefere de beaucoup à toutes les graces que je pouvois jamais recevoir, la liber-

EPISTRE.

*té que j'ay toujours eüe de
donner au Roy ces instru-
ctions , qui vont maintenant
paroistre aux yeux de tout le
monde ; Et de toutes les obli-
gations que j'ay à vostre E-
minence , il n'y en a pas une
qui me touche si sensiblement
que celle-là , ni pour laquelle
je publie plus volontiers , que
je suis ,*

MONSEIGNEUR,

De vostre Eminence

Le tres-humble & tres-obeissant
seruiteur HARDOVIN E. de
Rodez.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Requestes de nostre Hostel & du Palais, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans, & tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils **HARDOVIN DE PEREFIXE**, Seigneur Euesque de Rodez, cy-deuant nostre Precepteur, nous a fait exposer qu'il a composé par nos ordres *vn Sommaire de l'Histoire generale de France*, qu'il desireroit faire imprimer, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. **A CES CAUSES** nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous lieux de nostre Royaume le susdit Liure, en tout ou en partie, en tels volumes, marges & caracteres que bon luy semblera, durant l'espace de dix années, à commencer du jour que l'impression sera acheuée pour la premiere fois ; à condition qu'il sera mis deux exemplaires en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle seruant à nostre personne, au Chasteau du Louure, vulgairement appellé le Cabinet de nos Liures, & vn en celle de nostredit Chasteau du Louure, comme aussi vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Seguier Cheualier Chancelier de France, auant que de les exposer en vente, à peine de nullité ; Faisant defenses tres-expresses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter le susdit Liure en aucun lieu de nostre obeïssance, durant ledit temps, sous quelque

pretexte que ce soit, sans le consentement de l'exposant, à peine de confiscation des exemplaires, quinze cens liures d'amende, dépens, dommages, & interests. Voulons en outre qu'aux copies des presentes collationnées par l'un de nos amez & feaux Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des presentes tous exploits necessaires, sans pour ce demander autre permission; CAR tel est nostre plaisir. **DONNE'** à Paris le 15. jour de lanuier l'an de grace mil six cens soixante & vn; Et de nostre Regne le dix-huitième. Signé, Par le Roy, **DE VALENTIN.**

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs, le 29. Avril 1661. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. Signé, GEORGE LOSSE.

Et ledit Seigneur Euesque de Rodez a cédé & transporté son droit du Priuilege cy-dessus à **THOMAS IOLLY, & LOVYS BILLAINE**, Marchands Libraires à Paris, pour ce qui concerne *l'Histoire de Henry le Grand*, suivant l'Acte passé le 13. lanuier 1662.

Acheué d'imprimer au mois de Feurier 1661.



AV LECTEUR.

LECTEUR , Cette Histoire du Roy Henry le Grand n'est que l'échantillon d'un Sommaire de l'Histoire generale de France , que j'ay composé par le commandement du Roy , & pour l'instruction de sa Majesté. Comme mon intention n'a esté que de recueillir tout ce qui peut servir à former un grand Prince , & à le rendre capable de bien regner : je n'ay point trouué à propos d'entrer dans le détail des choses , & de raconter au long toutes les guerres & toutes les affaires , comme font les Historiens , qui doivent écrire pour toutes sortes de personnes. Je n'en ay pris que le gros , & n'ay rapporté que les circonstances que j'ay jugées les plus belles & les plus instructives ; laissant tout le reste à part , afin d'abreger matiere ,

AV LECTEUR.

& de donner comme en petit , vne suite de tout ce qui s'est passé , qui pût éclairer l'esprit du Roy sans luy surcharger la memoire. C'a esté là mon dessein : Si je n'y ay pas aussi bien reüssi qu'il seroit à souhaiter , j'espere, LECTEUR, que du moins mes efforts vous paroistront loüables. Je ne doute point qu'il n'y ait dans cet ouvrage quelques méprises, que je n'auray point apperceuës, mais qui n'échaperont pas aux yeux des clairuoyans. L'Histoire est accompagnée de tant de circonstances, qu'il est presque impossible que l'on ne se trompe en quelque vne. Je croy pourtant n'auoir rien auancé, dont je n'aye des garans. Et si vous trouuez dans quelque Auteur le contraire de ce que j'ay dit, je vous prie de considerer que nos Historiens sont si differens entre eux en plusieurs choses, que lors qu'on suit les sentimens des vns, on contredit necessairement les autres. Dans

AV LECTEUR.

cette diuerfité j'ay fuiui ceux que j'ay creu les meilleurs & les plus af-
 feurez. I'auouë mefme, que je n'ay
 pû m'empeschier d'emprunter d'eux
 des periodes toutes entieres, quand
 elles m'ont pleu, & qu'il m'a semblé
 que je m'expliquerois mieux par
 leurs expreffions, que je n'euffe pû
 m'expliquer par les miennes. Après
 tout, fi c'est vne faute, elle est assez
 legere; & l'on doit bien me la par-
 donner, puisque je la reconnois in-
 genuëment. Pour les autres plus
 remarquables que je puis auoir com-
 mifes, je me promets de vofre bon-
 té, CHER LECTEUR, que vous
 ne me traiterez pas à la derniere ri-
 gueur, & que vous aurez autant
 d'indulgence pour moy, que dans
 ce trauail j'ay eu de zele pour le fer-
 uice de mon Roy, & d'affection pour
 le bien de la France.





P R E M I E R E P A R T I E
DE LA VIE
DE HENRY LE GRAND.

*Depuis sa naissance , jusqu'à ce qu'il par-
vint à la Couronne de France. page 15.*

S E C O N D E P A R T I E.

*Contenant ce qu'il fit depuis le jour qu'il
parvint à la Couronne de France , jusqu'à
la Paix , qui fut faite l'an mil cinq cens
quatre-vingts dix-huit , par le Traité de
Vernin. P. 115.*

T R O I S I E' M E P A R T I E.

*Contenant sommairement ce qu'il fit depuis
la Paix de Veruin , faite l'an mil cinq
cens quatre-vingts dix-huit , jusqu'à sa
mort arriuée en mil six cens dix. p. 255.*

R E C V E I L D E Q U E L Q U E S B E L L E S
*actions & paroles memorables du Roy HENRY
LE GRAND, lesquelles n'ont point esté inserées
en sa Vie. P. 525.*

HISTOIRE



HISTOIRE
DV ROY
HENRY LE GRAND.

1551

AV ROY.



IRE,

Le respect & l'amour que tous les
bons François ont toûjours conserué
pour l'heureuse memoire du Roy HEN-
RY LE GRAND vostre ayeul, le ren-
dent aussi present à leur souuenir com-
me s'il regnoit encore ; & la Renommée
entretient l'éclat de ses belles actions

A

dans le cœur & dans la bouche des hommes, aussi vif & aussi entier qu'il l'estoit du temps de ses triomphes. Mais on peut dire avec cela, lors que l'on considere Vostre Majesté, qu'il a repris vne nouvelle vie en vostre personne, & qu'il se fait reuoir aujourd'huy sous vn visage encore plus auguste, & par des vertus qui paroissent aussi redoutables aux Ennemis de la France, qu'elles sont douces & charmantes à ses Peuples.

Veritablement, SIRE, cette loüable impatience que Vostre Majesté a témoignée lors que je luy faisois lire nostre Histoire, de venir au glorieux Regne de ce Prince, & pour cela de laisser en arriere sept ou huit autres des Rois qui l'ont precedé, est vne preuue tres-certaine que vous desirez le choisir pour modele, & que vous auez resolu d'estudier sa conduite, pour la tenir dans le gouuernement de vostre Estat. Vostre heureuse naissance & vos inclinations toutes Royales vous y portent; les esperances & les vœux de vos Sujets vous y conuient; les besoins de vostre Royaume affligé par les maux de la plus longue guerre qui ait jamais esté, vous y obligent; & le Ciel vous y a disposé par tant

DE HENRY LE GRAND. 3

de graces & par tant d'éminentes qualitez, qu'il vous feroit bien difficile de ne pas suiure les beaux exemples de ce Grand Roy. J'oseray mesme vous dire (& je le puis avec verité) qu'il ne vous sera pas impossible de les surpasser, si vous vous efforcez de bien employer tous les auantages dont Dieu vous a pourueu par dessus tous les Princes de vostre âge.

Oüy, SIRE, il vous a donné, aussi bien qu'au Roy vostre ayeul, vne ame genereuse, bonne & bienfaisante, vn esprit eleué & capable des plus grandes choses, vne memoire heureuse & facile, vn courage Heroïque & Martial, vn jugement net & solide, vne forte & vigoureuse santé : Mais de plus il vous a donné vn auantage que ce Grand Prince n'auoit pas ; c'est cette majestueuse presence, cet air & ce port presque diuin, cette taille & cette beauté dignes de l'Empire de l'Vniuers, qui attirent les yeux & les respects de tout le monde, & qui sans la force des armes, sans l'autorité des commandemens, vous gagnent tous ceux à qui Vostre Majesté se veut faire voir.

Je ne parle point des prosperitez de

cet Estat depuis vostre heureux auenement à la Couronne ; comme vous avez esté proclamé Vainqueur aussi-tost que Roy ; comme avec l'aide des conseils de vostre Grand Ministre vos Frontieres ont esté estenduës de tous costez, vos Ennemis battus par tout, & les factions entierement dissipées. Mais je ne dois pas oublier la grace singuliere, que le Ciel vous a faite de vous instruire dans la Religion Catholique, & dans la vraie pieté, par les soins continuels & par les vertueux exemples de la Reine vostre mere ; ce qui manqua sans doute à la jeunesse de nostre Henry.

Vous ne pouuez pas, SIRE, avec de si belles dispositions, avec tant de rares faueurs du Ciel, demeurer au dessous de la gloire & de la reputation de ce Grand Prince. Souuenez-vous, s'il vous plaist, que vous m'avez fait l'honneur de me dire plus d'une fois que vous aspiriez fortement à vne semblable perfection, & que vous n'auiez point de plus grande ambition que celle-là. Toute la France qui a maintenant les yeux sur vous, se réjouit de voir que les effets secondent vos desirs, & remplissent ses esperances, & que vous agissez aussi puissamment, que vous

avez passionnément souhaité d'entendre le recit d'une si belle vie.

Vostre Majesté sçait que les volontez ne passent que pour des foiblesses, quand elles ne se rendent point efficaces, & que bien loin d'estre loüables, elles condamnent celuy qui les a, d'autant qu'il void bien ce qu'il faut faire, & n'a pas le cœur de s'y attacher & de l'entreprendre. Le chemin de la Vertu est d'abord vn peu rude; mais aussi il conduit au temple de la Gloire, où il est certain qu'on n'arriue point par de simples pensées & par des discours oiseux; mais par le trauail, par l'application, & sur tout par la perseuerance.

I'ay pris la liberté quelquefois de représenter à Vostre Majesté, que la Royauté n'est pas vn mestier de faineant; qu'elle consiste presque toute en l'action, qu'il faut qu'un Roy fasse ses delices de son deuoir; que son plaisir soit de regner; & qu'il sçache que Regner, c'est tenir luy-mesme le timon de son Estat, afin de le conduire avec vigueur, sagesse, & justice.

Qui ne sçait pas qu'il n'y a point d'honneur à porter vn titre dont on ne fait point les fonctions? Que c'est en vain

qu'on a acquis de belles connoissances ; si on ne s'évertuë de les reduire en pratique ; Qu'il est inutile de se proposer vn grand modele , si on ne l'imite effectiue-ment ; & qu'enfin il ne sert de rien de sçauoir par cœur toutes les maximes de la Politique , si on ne les applique à quelque vſage ? Sans mentir , celui qui a des yeux & ne les veut point ouurir , qui a des oreilles & qui ne veut point entendre , qui a des bras & ne se met point en peine de les remuer , est en pire estat que n'est vn auetgle , vn sourd , & vn estropié.

Je ne puis dissimuler , SIRE , la joye indicible que j'ay eüe quelquefois , lors que j'ay entendu de la bouche de Vostre Majesté , qu'elle aimeroit mieux n'auoir jamais porté Couronne , que de ne pas gouuerner elle-mesme , & de ressembler à ces Rois faineans de la premiere Race , qui , comme disent tous nos Historiens , ne seruoient que d'Idoles à leurs Maires du Palais , & qui n'ont point eu de nom que pour marquer les années dans la Chronologie.

Mais c'est assez pour faire connoistre à la France combien Vostre Majesté condamne ce lethargique assoupissement ,

de dire qu'elle veut maintenant imiter son ayeul Henry le Grand, qui a esté le plus actif & le plus laborieux de tous nos Rois, qui s'est adonné avec plus de soin au maneiement de ses affaires, & qui a cheri son Estat & son Peuple avec plus d'affection & plus de tendresse. N'est-ce pas declarer que Vostre Majesté a pris vne ferme resolution de mettre la main à l'œuure; de connoistre le dedans & le dehors de son Royaume; de presider dans ses Conseils; d'y donner le mouuement & le poids aux resolutions; d'auoir toujours l'œil sur ses Finances, pour s'en faire rendre vn compte net, exact, & fidele; de soulager son pauvre Peuple, de distribuer les graces & les recompenses à ses creatures qui en seront dignes; enfin de jouir pleinement de son autorité? C'est ainsi que faisoit l'incomparable Henry, que nous allons voir regner, non seulement en France par le droit du sang, mais encore sur toute l'Europe, par l'estime de sa vertu.

En effet, depuis la naissance de la Monarchie Françoisé, l'Histoire ne nous fournit point de Regne plus memorable par de grands euénemens, plus rempli des merueilles de l'assistance diuine, plus

glorieux pour le Prince , & plus heureux pour les Peuples , que le sien ; Et c'est sans flaterie & sans enuie que tout l'Vniuers luy a donné le surnom de GRAND : non pas tant pour la grandeur de ses victoires , comparables toutefois à celles d'Alexandre & de Pompée , que pour la grandeur de son ame & de son courage. Car il ne ploya jamais , ni sous les insultes de la Fortune , ni sous les trauerses de ses ennemis , ni sous les ressentimens de la vengeance , ni sous les artifices des Fauoris , & des Ministres ; il demeura toujours en mesme assiete , toujours maistre de soy-mesme , en vn mot toujours Roy & Souuerain , sans reconnoistre d'autre superieur que Dieu , la Iustice , & la Raison.

La vie de
Henry le
Grand di-
uisée en
trois par-
ties.

Nous allons donc faire l'Histoire de sa vie , & nous la diuiserons en trois parties principales.

La premiere.

La premiere contiendra ce qui s'est passé depuis sa naissance , jusques à ce qu'il soit paruenu à la Couronne de France.

La seconde.

La seconde dira ce qu'il fit depuis qu'il y fut paruenu , jusques à la Paix de Veruin.

La troisié-
me.

Et la troisiéme racontera ses actions

DE HENRY LE GRAND. 9

depuis la Paix de Veruin, jusques au jour malheureux de sa mort.

Mais avant tout cela il faut dire brièvement quelque chose de sa Genealogie.

Il estoit fils d'Antoine de Bourbon Sa Genealogie.
Duc de Vendôme & Roy de Navarre,
& de Jeanned'Albret, qui estoit heritiere de ce Royaume-là.

Antoine descendoit en ligne directe & masculine de Robert Comté de Clermont cinquième fils du Roy Saint Louis. Qui estoit Antoine de Bourbon son pere.

Ce Robert épousa Beatrix fille & heritiere de Jean de Bourgogne, Baron de Bourbon de par sa femme Agnes; à cause dequoy Robert prit le nom de Bourbon, non pas toutefois les armes, mais retint celles de France.

Cette sage precaution a beaucoup servi à ses descendans pour se maintenir dans le rang de Princes du Sang, qui peut-estre se fust perdu s'ils n'en eussent pas usé de la sorte. D'ailleurs la vertu, qui a toujours donné de l'éclat à leurs actions; le bon ménage & l'œconomie qu'ils ont apportée à conserver leurs biens & à les augmenter; les grandes alliances dont ils ont esté fort soigneux, n'ayant jamais voulu mesler leur noble

sang parmi du sang vulgaire; & sur tout leur rare pieté enuers Dieu, & la bonté singuliere dont ils ont vsé enuers leurs inferieurs, les ont conseruez, & mesme releuez par dessus les Princes des branches aisnées. De sorte que les peuples les voyant touïjours hautement alliez, touïjours riches, puissans, & sages, en vn mot dignes de commander, s'estoient imprimez dans l'esprit vne certaine persuasion comme Prophetique, que cette Maison viendrait vn jour à la Couronne: & elle de son costé sembloit aussi auoir conceu cette esperance, quoiqu'elle en fust fort éloignée, car elle auoit pris pour son mot, ou deuise, *Espoir*.

* La branche de Bourbon en produist plusieurs, entre autres celle de Vendosme.

Entre les branches puisnées qui sont issusës de cette branche de Bourbon *, la plus considerable & la plus illustre a esté celle de Vendosme. Elle portoit ce nom parce qu'elle possedoit cette grande Terre, qui luy estoit venue l'an mil trois cens soixante-quatre, par le mariage de Catherine de Vendosme, sœur & heritiere de Bouchard dernier Comte de Vendosme, avec Iean de Bourbon Comte de la Marche. Pour lors elle n'estoit que Comté, mais elle fut depuis erigée en Duché par le Roy François Premier.

DE HENRY LE GRAND. II

l'an mil cinqcens quinze en faueur de Charles , qui estoit deux fois arriere-fils de Iean , & pere d'Antoine. Ce Charles eut sept enfans masles , Louis , Antoine ; François, vn autre Louis, Charles, Iean , & vn troisiéme Louis. Le premier Louis, & le second moururent en enfance ; Antoine demeura l'aisné ; François , qui fut Comte d'Anghien , & gagna la bataille de Cerisoles , mourut sans estre marié ; Charles fut Cardinal du titre de Saint Chryfogone & Archeuesque de Rouën , c'est luy qu'on nomme le vieux Cardinal de Bourbon , Iean perdit la vie à la bataille de Saint-Quentin ; le troisiéme Louis s'appella le Prince de Condé , & eut des enfans masles de deux lirs. Du premier sortirent Henry Prince de Condé , François Prince de Conty , & Charles , qui fut Cardinal & Archeuesque de Rouën après la mort du vieux Cardinal de Bourbon. Du second vint Charles Comte de Soissons.

Charles
Duc de
Vendosme
eut Antoi-
ne, & six
autres lib.

Or il y auoit huit generations de masse en masse depuis Saint Louis jusqu'à Antoine, qui estoit Duc de Vendosme, Roy de Nauarre , & pere de nostre Henry.

Quant à Ieanne d'Albret sa femme, elle estoit fille & heritiere de Henry

Qui estoit
Ieanne
d'Albret la
m.c.

d'Albret Roy de Nauarre, & de Marguerite de Valois sœur du Roy François Premier, & veuve du Duc d'Alençon. Henry d'Albret estoit fils de Iean d'Albret, lequel estoit Roy de Nauarre par sa femme Catherine de Foix, sœur du Roy Phœbus decedé sans enfans. Car ce Royaume-là estoit entré dans la Maison de Foix par mariage, comme il entra ensuite dans celle d'Albret, & puis en celle de Bourbon.

Ferdinand Roy d'Arragon auoit enuahi la haute Nauarre, c'est à dire la partie qui est au delà des Pyrenées, & la plus considerable de ce Royaume-là, sur le Roy Iean d'Albret; Auquel par conséquent il ne resta que la basse, c'est à dire la partie de deçà les Monts, du costé de France. Mais avec cela il auoit les païs de Bearn, d'Albret, de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, & plusieurs autres grandes Seigneuries prouenant tant du costé de la Maison de Foix, que de celle d'Albret.

Henry son fils n'eut qu'une fille, qui fut Ieanne, que l'on appelloit la mignonne des Rois, parce que le Roy Henry son pere, & le grand Roy François Premier son oncle la cherissoient à l'enuy l'un de l'autre.

L'Empereur Charles-Quint auoit jet-
té les yeux sur elle, & la fit demander au
pere pour son fils Philippe Second, di-
sant que c'estoit vn moyen de pacifier
leurs differens touchant le Royaume de
Nauarre. Mais le Roy François Premier
ne trouua pas bon d'introduire vn si
puissant ennemi dans la France, & la
faisant venir à Chastellerault, la fian-
ça au Duc de Cleues; Mais ce contract
ayant esté annullé pour diuerses raisons,
on la maria avec Antoine de Bourbon
Duc de Vendosme, & les nopces en fu-
rent celebrées à Moulins l'an mil cinq
cens quarante-sept, qui fut la mesme
année que le Roy François Premier
mourut.

Antoine de
Bourbon
Duc de
Vendosme,
& Ieanne
d'Albret
sont mariez
à Moulins
en 1547.

Les deux jeunes époux eurent dans
les trois ou quatre premières années de
leur mariage deux fils, qui moururent
tous deux au berceau par des accidens as-
sez extraordinaires. Le premier estouffa
de chaleur, parce que sa Gouuernante
qui estoit frilleuse le tenoit trop chaude-
ment; Le second perdit la vie par la soti-
se d'une nourrice, car vn jour comme
elle se joüoit de cet enfant avec vn Gen-
tilhomme, & qu'ils se le bailloient l'un
à l'autre, ils le laisserent tomber par

Leurs deux
premiers
enfants
meurent
bien mal-
heureuse-
ment.

terre, dont il mourut en langueur. Le Ciel osta ainsi ces deux petits Princes pour faire place à nostre Henry, qui meritoit bien d'auoir le droit d'aînesse & d'estre l'vnique.

Venons maintenant à l'Histoire de sa vie.



DE HENRY LE GRAND. 15



PREMIERE PARTIE

DE LA VIE

DE HENRY LE GRAND,

DEPVIS SA NAISSANCE,

*jusques à ce qu'il parvint à la
Couronne de France.*



N ne sçauroit dire précisément en quel lieu Henry le Grand fut conçu. La commune opinion est que ce fut à la Fleche en Anjou, là où Antoine de Bourbon son pere, & la Princesse de Nauarre sa mere sejournerent depuis la fin de Feurier de l'an mil cinq cens cinquante-deux, jusques à la mi-May de l'année mil cinq cens cinquante-trois. Mais il est certain que la premiere fois qu'elle s'apperceut de sa grossesse & qu'elle le sentit remuer, elle estoit au Camp en Picardie avec son mary, qui estoit Gouverneur de cette Prouince, & qui y estoit allé de la Fleche pour y commander vne armée contre l'Empereur Char-

Henry le
Grand fut
conçu à la
Fleche.

1553.

1553. les-Quint. Certes, il estoit bien juste que celuy dont la Prouidence diuine auoit destiné de faire vn Prince extraordinaire, marquast les premiers mouuemens de sa vie dans vn Camp, au bruit des trompettes & du canon, comme vn vray enfant de Mars.

Son grand-pere Henry d'Albret, qui viuoit encore, ayant appris que sa fille estoit grosse, la rappella auprès de luy, desirant prendre luy-mesme le soin de la conseruation de ce nouveau fruit; qu'il disoit par vn présentement secret le deuoir venger des injures que l'Espagnol luy auoit faites.

Cette courageuse Princesse prenant donc congé de son mary, partit de Compiègne le quinziesme de Nouembre, tra-
 uersâ toute la France jusques aux Monts Pyrenées, arriva à Pau en Bearn où estoit le Roy son pere, le quatrieme jour de Decembre, n'ayant demeuré que dix-huit ou dix-neuf jours à faire ce voyage, & le treizieme du mesme mois elle accoucha heureusement d'un fils.

Se nais-
 sance.

Auant cela le Roy Henry d'Albret auoit fait son Testament, que la Princesse sa fille auoit grand' enuie de voir, parce que l'on luy auoit rapporté qu'il

1553.
 estoit fait à son desauantage en faueur
 vne Dame que le bon homme auoit
 imée. Elle n'osoit luy en parler; mais
 tant aduertit de son desir, il luy promit
 qu'il le luy mettroit entre les mains,
 lors qu'elle luy auroit montré ce qu'elle
 portoit dans ses flancs : mais à condition
 que dans l'enfantement elle luy chante-
 roit vne chanson, *afin*, luy dit-il, *que*
tu ne me fasses pas vn enfant pleureux
& rechigné. La Princesse le luy promit,
 & eut tant de courage, que malgré les
 grandes douleurs qu'elle souffroit, elle
 luy tint parole, & en chanta vne en son
 langage Bearnois, aussi-tost qu'elle l'en-
 tendit entrer dans sa chambre. L'on
 remarqua que l'enfant contre l'ordre
 commun de la nature, vint au monde
 sans pleurer & sans crier. Aussi certes ne
 falloit-il pas qu'un Prince, qui deuoit
 estre la joye de toute la France, nasquist
 parmi des cris & des gemissemens.

Sa mere
 chanta en le
 mettant au
 monde.

Il ne cria
 point en
 naissant.

Si-tost qu'il fut né, le grand-pere
 l'emporta dans le pan de sa robe en sa
 chambre, & donna son Testament, qui
 estoit dans vne boëste d'or, à sa fille, en
 luy disant, *Ma fille voilà qui est à vous,*
& ceci est à moy. Quand il tint l'enfant
 il frotta ses petites levres d'une gousse

Si tost qu'il
 fut né, son grand-
 pere l'em-
 porta en sa
 chambre.

Il luy frotta
 les levres.

1553. d'ail, & luy fit succer vne goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de luy rendre le temperament plus masse & plus vigoureux.

d'une goutte
de d'ail, &
luy fit suc-
cer vne
goutte de
vin.

Sotte rail-
lerie des
Espagnols
sur la nais-
sance de la
mere de
nostre
Henry.

Les Espagnols auoient dit autrefois par raillerie sur la naissance de la mere de nostre Henry, *Miracle, la Vache a fait vne Brebis*, entendant par ce mot de Vache, la Reine Marguerite sa mere, car ils l'appelloient ainsi, & son mary le Vacher, faisant allusion aux armes de Bearn, qui sont deux Vaches. Et le Roy Henry qui se tenoit assure de la future grandeur de son petit fils, le prenant souuent entre ses bras, le baisant, & se souuenant de cette froide raillerie des Espagnols, disoit tout rai de joye à ceux qui le venoient visiter pour se con-
jouir de cette heureuse naissance, *Voyez maintenant, ma Brebis a enfanté un Lion.*

Repartie de
son pere.

1554.
Baptême
de Henry
Quatrieme.

Ses Par-
ains &
Marraine,

Il fut baptisé l'année suiuiante le jour des Rois sixième de Ianuier mil cinq cens cinquante-quatre. Pour ce baptême on fit expressement des fonts d'argent doré, sur lesquels il fut baptisé en la Chapelle du Chasteau de Pau. Ses Parrains furent Henry Second Roy de France, & Henry d'Albret Roy de Nauarre,

DE HENRY LE GRAND. 19

luy donnerent leur nom; & la Mar-
quis fut Madame Claude de France,
fut depuis Duchesse de Lorraine. l'ac-
quis de Foix pour lors Euesque de Le-
z, & depuis Cardinal, le tint sur les
es au nom du Roy Tres-Chrestien;
Madame d'Andouins au nom de Ma-
re Claude de France. Il fut baptisé par
Cardinal d'Armagnac Euesque de Ro-
& Vice-Legat d'Auignon.

Il fut d'abord tres-difficile à élever,
ont eu sept ou huit nourrices l'une a-
rés l'autre. Au sortir de la mammelle le
oy son ayeul luy donna pour Gouver-
nante Susanne de Bourbon femme de
an d'Albret, Baronne de Miossens, la-
elle l'éleva dans le Chasteau de Coa-
sse en Bearn, situé dans les rochers &
ans les montagnes.

Le grand-pere ne voulut pas qu'on le
nourrist avec la delicatesse qu'on nourrit
l'ordinaire les gens de cette qualité, sca-
chant bien que dans vn corps mol & ren-
dre, il ne loge ordinairement qu'une
ame molle & foible. Il defendit aussi
qu'on l'habillast richement, ni qu'on
luy donnast des babioles, qu'on le flatast,
& qu'on le traitast de Prince, parce que
toutes ces choses ne font que donner de

1554.

Il fut d'a-
bord diffi-
cile à éle-
ver.

Il eut pour
Gouver-
nante Ma-
dame de
Miossens.

Son grand-
pere ne
voulut pas
qu'on le
nourrist de-
licatement.

1554. » la vanité, & élèuent le cœur des enfans
 » plütoſt dans l'orgueil que dans les ſenti-
 » mens de la generoſité. Mais il ordonna
 qu'on l'habillaſt & qu'on le nourriſt
 * comme les autres enfans du païs, &
 meſme qu'on l'accouſtumaaſt à courir &
 à grimper ſur les rochers, à cauſe que par
 ce moyen on le faiſoit à la fatigue, & que
 pour ainſi dire on donnoit vne trempe à
 ce jeune corps pour le rendre plus dur &
 plus robuſte; Ce qui ſans doute eſtoit ne-
 ceſſaire à vn Prince qui auoit à ſouffrir
 beaucoup pour reconquerir ſon Eſtat.

*On dit que
 pour l'ordi-
 naire on le
 nourriſſoit
 de pain bis,
 de bœuf, de
 fromage &
 d'ail, & que
 ſouuent on le
 faiſoit mar-
 cher nuds
 pieds, & nuë
 teſte.*

Le Roy Henry d'Albret mourut à Ha-
 getmau en Bearn le vingt-cinquième de
 1555. May mil cinq cens cinquante-cinq, âgé
 de cinquante-trois ans ou enuiron. Il or-
 donna par ſon teſtament que ſon corps
 fuſt porté à Pampelonne pour y eſtre en-
 terré avec ſes predeceſſeurs, & qu'en at-
 tendant il fuſt mis en depoſt dans l'Egliſe
 Cathedrale de Leſcar en Bearn. Ce Prin-
 ce eſtoit courageux, ſpirituel, doux &
 courtois à tout le monde, & tellement
 liberal, que Charles-Quint paſſant vne
 fois par la Nauarre en fut ſi bien receu,
 qu'il dit qu'il n'auoit jamais veü de Prin-
 ce plus magnifique.

*Mort de
 Henry
 d'Albret.]*

Après ſa mort Ieanne ſa fille & Antoi-

Duc de Vendosme son gendre luy succederent. Ils estoient alors à la Cour de France, & eurent beaucoup de peine à obtenir leur congé pour s'en aller en Bearn, d'autant que le Roy Henry Second poussé par vn mauvais conseil vouloit leur oster la basse Navarre, qui leur estoit, disant que tout ce qui estoit au deçà des Pyrenées, estoit au Royaume de France. Ils sceurent adroitement y faire opposer les Estats du pais, & le Roy n'osa les trop pousser sur ce sujet, de peur que le desespoir ne les forçast d'appeller l'Espagnol à leur secours. Mais il en demeura toujors fasché contre eux; Tellement que donnant à Anroine le Gouvernement de Guyenne, qui auoit aussi esté tenu par Henry d'Albret son beau-pere, il en retranscha le Languedoc, qui en auoit esté depuis long-temps.

Environ deux ans après ils reuinrent à la Cour de France; où ils amenerent leur fils âgé de cinqans, qui estoit le plus joli & le mieux fait du monde; mais ils n'y sejournerent que peu de mois, & s'en retournerent en Bearn.

Peu après le Roy Henry Second fut tué d'un coup de lance par Montgommery. François Second son fils aîné luy

1555.

Sa fille &
son gendre
luy succé-
dent, & se
retirent de
la Cour.

1557.

1558.

Mort du
Roy Henry
Second.



1559. succeda, & Messieurs de Guise oncles de la Reine Marie Stuard sa femme, se saisirent du Gouvernement. Les Princes du Sang ne le pûrent souffrir; Louis Prince de Condé frere puîné d'Antoine, appela ce Roy en Cour pour s'y opposer.

François
Second luy
succede.

Diuisions à
la Cour,
après la
mort de
Henry Se-
cond.

Dans ces diuisions, les Huguenots firent la conspiration d'Amboise contre le Gouvernement d'alors; laquelle estant découuerte, & les deux freres, Antoine & Louis accusez d'en estre les Chefs, on les arresta prisonniers aux Estats d'Orleans; & on fit le procès au second avec tant de chaleur, qu'on croit qu'il eust eu la teste tranchée, si la mort du Roy François Second ne fust arriüée.

Mort de
François
Second.

Charles
Neufième
luy succede
La Reine
Catherine
est declarée
Regente,
& le Roy
de Nauarre
Lieutenant
General du
Royaume.

Charles Neufième, qui luy succeda, estant mineur, la Reine Catherine sa mere se fit declarer Regente par les Estats, & le Roy de Nauarre premier Prince du Sang, fut déclaré Lieutenant General du Royaume pour gouverner l'Estat avec elle: de sorte que par ce moyen il fut obligé de demeurer en France, où il fit venir la Reine Ieanne sa femme, & le petit Prince Henry son fils. Mais il ne garda pas long-temps cette nouvelle dignité, car les troubles continuans toujours par les surprises que

DE HENRY LE GRAND. 25

faisoient les nouveaux Reformez, des meilleures villes du Royaume, après qu'il eut repris Bourges sur eux, il vint assieger Rouën, où visitant vn jour les trenchées & faisant de l'eau, il receut vne mousquetade dans l'épaule gauche, dont il mourut quelques jours après à Andely sur Seine. S'il eust vescu plus long-temps, les Huguenots eussent sans doute esté mal menez en France; car il les haïssoit mortellement, quoique son frere le Prince de Condé fust le principal Chef du Parti.

1562.

Il est gué
deuant
Rouen.

La Reine sa femme, & le petit Prince son fils estoient pour lors à la Cour de France. La mere s'en retourna en Bearn, où elle embrassa ouuertement le Calvinisme; Mais elle laissa son fils auprès du Roy sous la conduite d'un sage Precepteur nommé la Gaucherie, lequel tâchade luy donner quelque teinture des lettres, non par les regles de la Grammaire, mais par les discours & les entretiens. Pour cet effet il luy apprit par cœur plusieurs belles sentences, comme celle-cy :

La Reine sa
femme s'en
retourne en
Bearn, où
elle embras-
se ouverte-
ment le
Calvinisme

*On vaincre avec justice, ou mourir
avec gloire.*

Et cette autre :

Les Princes sur leur Peuple ont autorité grande ,

Mais Dieu plus fortement dessus les Rois commande.

1566.

Elle tire son fils de la Cour de France , & luy donne vn Precepteur qui l'eleue dans la mauuaise doctrine.

L'an mil cinq cens soixante-six la Reine sa mere le tira de la Cour de France , & l'emmena à Pau ; & en la place de la Gaucherie , qui estoit decedé , elle luy donna Florent Chrestien , ancien seruiteur de la Maison de Vendosme , homme de tres-agreable conuersation , & fort versé aux belles lettres , mais tout-à-fait Huguenot , & qui selon les ordres de cette Reine , eleua le Prince dans cette fausse doctrine.

Aux premiers troubles de la Religion François Duc de Guise auoit esté assassiné par Poltrot au siege d'Orleans , laissant ses enfans en minorité ; ce fut en l'année mil cinq cens soixante-trois. Aux seconds , le Connestable de Montmorency receut vne bleffure à la bataille de Saint Denis , dont il mourut à Paris , trois jours après , la veille de la Saint Martin , en l'année mil cinq cens soixante-sept. Aux troisièmes en mil cinq

1569.

cens soixante-neuf , la Reine Ieanne se rendit la Protectrice du Parti Huguenot ; estant pour cet effet venue à la Rochelle

chelle avec son fils, qu'elle dévouia dès lors à la defense de cette nouvelle Religion. 1569.

Henry
Prince de
Navarre
déclaré
Chef des
Religionai-
res.

En cette qualité il fut déclaré Chef du Parti, & son oncle le Prince de Condé son Lieutenant avec l'Admiral de Coligny. C'estoient deux grands Chefs de guerre, mais ils commirent de notables fautes, & ce jeune Prince âgé seulement d'environ treize ans, eut déjà l'esprit de les remarquer. Car il jugea fort bien à la grande escarmouche de Loudun, que si le Duc d'Anjou * eust eu des troupes prestes pour les attaquer, il l'eust fait, & que ne le faisant point, il estoit en mauuais estat, & partant qu'il falloit l'attaquer au plûtoſt; mais on ne le fit pas, & ainſi on donna le temps à toutes ſes troupes d'arriuer.

Louys
Prince de
Condé son
oncle eſt
ſon Lieute-
nant avec
l'Admiral
de Coligny.

Adion fort
judiciuſe
qu'il fait
comme il
eſt encore
enfant.

* Ce Duc
d'Anjou fut
depuis Hen-
ry III.

A la journée de Iarnac il leur remonſtra encore judicieuſement qu'il n'y auoit pas moyen de combattre, parce que les forces des Princes eſtoient éparſes, & celles du Duc d'Anjou toutes jointes; Mais ils s'eſtoient engagez trop auant pour pouuoir plus reculer. Le Prince de Condé fut tué dans cette bataille, ou plûtoſt aſſaſſiné de ſang froid après le combat, dans lequel il auoit eu la jambe rompue.

Autre adio
fort judi-
cieuſe qu'il
fait en la
journée de
Iarnac.

Louys
Prince de
Condé tué
à Iarnac.

1569. Après cela toute l'autorité & la créance du Parti demeura à l'Admiral de Coligny ; qui à dire vray estoit le plus grand homme de ce temps-là , à la Religion près , mais le plus malheureux.

Après cette mort le commandement demeura à l'Admiral.

Qui hazarda de la bataille de Montcontour.

Cet Admiral ayant ramassé de nouvelles forces, hazarda vne seconde bataille à Montcontour en Poictou. Il auoit fait venir à l'armée nostre petit Prince de Nauarre, & le jeune Prince de Condé qui se nommoit aussi Henry, & les auoit donnez à garder au Prince Ludouic de Nassau, qui les tenoit vn peu écartez sur vne colline avec quatre mil cheuaux.

Nostre jeune Prince mouroit d'enuie de jouer des mains, mais on l'en empêcha.

Le jeune Prince brûloit d'enuie de jouër des mains : mais on ne luy permit pas, de peur de hazarder sa personne. C'estoit sans doute sagement fait de retenir son ardeur. Neantmoins quand l'auant-garde du Duc d'Anjou eut esté enfoncée par celle de l'Admiral, il n'y eust point eu de danger de le laisser fondre sur la bataille qui estoit fort estonnée. Toutefois on l'en empêcha, & il s'écria alors : *Nous perdons nostre auantage, & la bataille par consequent.* Cela arriua comme il l'auoit preueû ; & on jugea dès l'heure, qu'un jeune homme de sei-

Donne des marques de son jugement.

ze ans auoit plus de lumieres que les 1569.
 vieux routiers. Aussi s'appliquoit-il tout
 entier à ce qu'il faisoit ; il n'y auoit pas
 seulement le corps , mais aussi l'esprit &
 le jugement.

S'estant sauué avec les débris de son
 armée , il fit presque tout le tour du
 Royaume se battant en retraite , & re-
 cueillant des troupes Huguenotes çà &
 là durant cinq ou six mois : pendant les-
 quels il eut à souffrir tant de fatigues ,
 que s'il n'eust esté nourri comme il l'a-
 uoit esté , il n'y eust jamais pû résister.

Ce jeune Prince toujours accompa- 1570.
 gné de l'Admiral mena ses troupes en
 Guienne , & delà en Languedoc , où il
 prit Nîmes par stratageme , força quel-
 ques petites places , & brûla les enui-
 rons de Toulouse ; de sorte que les estin-
 celles de cet incendie voloient jusques
 dans cette grande ville. La guerre estant
 aussi allumée dans le Viuarets , il se
 montra sur l'autre bord du Rhosne avec
 ses troupes , emporta par escalade les
 villes de Saint Julien & de Saint Iust ,
 & obligea Saint Estienne en Forez de
 capituler. Delà il décendit sur les riués
 de la Saone , & puis dans le milieu de la
 Bourgongne. Paris trembloit vne secon-

Continue
 la guerre
 avec l'Ad-
 miral.

1570. de fois à l'approche d'une armée d'autant plus redoutable, qu'elle sembloit s'estre renforcée par la perte de deux batailles, & qu'elle venoit de remporter quelque avantage sur celle des Catholiques, que le Marechal de Cossé commandoit.

Paix d'Ar-
nay-le-
Duc.

Le Conseil du Roy craignant de hazarder ainsi le tout pour vne quatrième fois, jugea plus à propos de plastrer encore vne paix avec ce Parti. Elle fut donc traitée à Saint Germain en Laye, les deux armées estant proches l'une de l'autre dans la vallée d'Aillan, non loin d'Arnay-le-Duc, & conclüe l'onzième jour d'Aoust l'an mil cinq cens soixante & dix.

Cette Paix faite chacun se retira chez soy, le Prince de Nauarre alla en Bearn, le Roy Charles Neuvième se maria avec Elizabeth fille de l'Empereur Maximilian Second, & il sembloit que l'on ne pensast plus qu'à des réjouissances & à des festins. Cependant le Roy ayant reconnu qu'il ne viendrait jamais à bout des Huguenots par la force, resolut d'y employer d'autres moyens plus faciles, 1571. mais aussi bien plus méchans. Il se mit à les caresser, à feindre qu'il les vouloit

traiter fauorablement , à leur accorder la pluspart des choses qu'ils demandoient , & à les endormir de l'esperance de faire la guerre au Roy d'Espagne dans les Païs-Bas , ce qu'ils fouhaitoient passionnément ; Et pour les mieux leurrer , il leur promit pour gage de sa foy sa sœur Marguerite , pour la marier au Prince de Nauarre : De sorte que par ce moyen il attira les principaux Chefs de ce Parti à Paris.

1571.

On rescut
d'attraper
les Hugue-
nots & de
les extermi-
ner.

La Reine Ieanne sa mere , qui y estoit venuë deuant pour faire les preparatifs des nopces , mourut peu de jours après qu'elle y fut arriuée, Princeesse qui auoit l'esprit & le courage au dessus de son sexe , & dont l'ame toute virile n'estoit point sujete aux foibleesses & aux defauts des autres femmes ; mais à la verité ennemie passionnée de la Religion Catholique. Quelques Historiens disent qu'elle fut empoisonnée avec des gans parfumez , parce qu'on craignoit comme elle auoit beaucoup d'esprit , qu'elle ne decouurist le dessein qu'on auoit de massacrer tous les Huguenots ; mais d'autres asseurent que c'est vne fausseté , & qu'il est plus vray-semblable , qu'elle mourut pulmonique , veu mesme que ceux qui

1572.

Mort de
Ieanne
d'Albret.

1572. estoient auprès d'elle & qui la seruoient, l'ont ainsi témoigné.

Son fils
prend la
qualité de
Roy de
Nauarre.

Il épouse
la sœur du
Roy étant
arrivé à
Paris.

Henry son fils qui venoit après elle, estant en Poictou y apprit les nouuelles de sa mort, & alors il prit la qualité de Roy; car jusques là il n'auoit porté que celle de Prince de Nauarre. Comme il fut à Paris, les malheureuses nopces se celebrerent; Les deux parties furent fiancées au Louure par le Cardinal de Bourbon, & le lendemain mariées par le mesme à Nostre-Dame sur vn échaffaut, qui pour cela fut dressé deuant la grand' porte de cette Eglise, en presence du Roy & de la Reine Mere. Après la ceremonie, la Reine Marguerite alla entendre la messe & faire ses deuotions dans le chœur, & le Roy de Nauarre passant par vne galerie faite exprès le long de l'Eglise, se retira dans le logis de l'Archeuesché; puis lors que la messe fut acheuée, il vint au deuant de sa Maistresse, & luy ayant donné vn baiser la conduisit dans l'Archeuesché, où le disner estoit préparé pour toute la Maison Royale.

Le sacre
à Saint
Barthele-
my.

Six jours après, qui fut le jour de la Saint Barthelemy, tous les Huguenots, qui estoient venus à la feste, furent égorgez; entre autres l'Admiral, vingt Sei-

gneurs de marque, douze cens Gentils- 1572.
hommes, trois ou quatre mille soldats &
Bourgeois; puis par toutes les villes du
Royaume, à l'exemple de Paris, près de
cent mille hommes. Action execrable!
qui n'auoit jamais eu, & qui n'aura, s'il
plaist à Dieu, jamais de pareille.

Quelle douleur à ce jeune Roy de voir
au lieu de vin & de parfums répandre
tant de sang à ses nopces, égorger ses
meilleurs amis, & entendre leurs cris
pitoyables, qui paruenoient jusques à ses
oreilles dans le Louure, où il estoit lo-
gé! Avec cela quelles tranfes & quelles
frayeurs n'auoit-il pas qu'on n'en vint
jusqu'à sa personne? En effet, il fut mis
en deliberation s'il les falloit égorger luy
& le Prince de Condé, comme les au-
tres, & tous les auteurs du massacre con-
clurent à leur mort; neantmoins comme
par vn miracle on resolut de les épargner.

Douleur &
frayeur de
notre jeu-
ne Roy.

Charles Neufième se les fit amener en
sa presence, il leur montra vn monceau
de corps morts, & avec d'horribles me-
naces, sans vouloir écouter leurs rai-
sons, il leur dit: *La mort, ou la Messe.* Ils
choisirent plutôt le dernier que le pre-
mier; ils abjurèrent le Calvinisme: mais
parce qu'on sçauoit que ce n'estoit pas

Il est con-
traint de se
faire Ca-
tholique.

1572. de bon cœur, on les faisoit obseruer si estroitement, qu'ils ne purent s'éuader de la Cour pendant les deux ans que vécut Charles Neuvième, ni mesme longtemps après sa mort.

Il y auoit
bien des
perils &
des escueils
pour luy à
la Cour.

Durant ce temps-là nostre Henry dissimuloit adroitement ses déplaisirs, quoiqu'ils fussent grands, & mettoit au deuant des chagrins qui luy troubloient l'esprit, vne perpetuelle serenité de visage, & vne humeur toûjours enjouée. Ce fut là sans doute le plus difficile passage de sa vie. Il auoit affaire à vn Roy furieux, à ses deux freres, sçauoir au Duc d'Anjou Prince dissimulé, & qui auoit trempé dans les massacres, & au Duc d'Alençon qui estoit double & malicieux; à la Reine Catherine qui le haïssoit mortellement, parce que ses Deuins luy auoient predit qu'il regneroit; enfin à la Maison de Guise, dont la puissance & le credit estoient presque sans bornes.

Sa sage &
prudente
conduite.

Il luy falloit sans doute vne merueilleuse prudence pour se conduire avec tous ces gens-là; pour ne donner point de jalousie, & donner pourtant grande estime de soy; accorder la soumission & la grauité, & conseruer sa dignité & sa

vie. Cependant il se démesloit de toutes ces difficultez , & de tous ces écueils avec vne adresse sans pareille. 1572.

Il contracta vne grande familiarité avec le Duc de Guise; qui estoit à peu près de son âge; & ils faisoient leurs parties secretes ensemble. Il ne s'accordoit pas si bien avec le Duc d'Alençon, qui auoit vn esprit capricieux, & aussi ne se soucioit-il pas d'estre mal avec luy, parce que le Roy & la Reine Mere n'auoient nulle affection pour ce Duc. Toutefois il ne voulut pas croire le mauuais conseil des Emissaires de cette Reine, qui tâchoient de l'engager à se battre en duel contre luy: car outre qu'il consideroit que c'estoit le frere de son Roy, à qui il deuoit respect, il connoissoit bien que c'eust esté sa perte, & qu'elle n'eust pas manqué de prendre vn si beau pretexte pour l'accabler.

Il fait amitié avec le Duc de Guise.

Il eust de se battre avec le Duc d'Alençon.

Il éuitoit ainsi les pieges qu'elle luy tendoit, mais non pas tous; Car il se laissa prendre aux appas de certaines Damoiselles de la Cour, dont on dit que cette Reine se seruoit exprés pour amuser les Princes & les Seigneurs, & pour decouurir toutes leurs pensées. La Politique de cette Reine estoit si connue

Mais il se laisse prendre aux appas des Dames.

1572. de tout le monde, que l'on ne peut pas cacher cette verité quand on le voudroit, à moins que d'effacer toute l'Histoire de ce temps-là.

Ce fut là son foible. Depuis cela, comme les vices qui se contractent à l'entrée de la jeunesse, accompagnent ordinairement les hommes jusqu'au tombeau : la passion des femmes fut le foible & le penchant de nostre Henry, & peut-estre la cause de son dernier malheur. Car Dieu punit tost ou tard ceux qui s'abandonnent avecuglement à cette passion criminelle.

Il ne tombe point dans les autres vices de cette Cour, qui estoient horribles.

Hors ce défaut il n'en contracta point d'autres dans cette Cour, & l'on doit attribuer à vne grace toute particuliere de Dieu, qu'il ne s'y gasta pas entierement : Car il n'y en eut jamais de plus vitieuse & de plus corrompue. L'impieté, l'Atheisme, la Magie, mesme les plus horribles saletez, la noire lascheté, & la perfidie, l'empoisonnement & l'assassinat y regnoient au souverain degré. Toutes ces abominations bien loin de l'infecter le fortifierent dans l'horreur naturelle qu'il en auoit ; & pour estre parmi les méchans, il n'eut jamais la pensée de deuenir leur compagnon, mais bien d'estre leur ennemi.

En suite de la S. Barthelemy on vou- 1573.
lut acheuer d'exterminer les Huguenots.
Pour cet effet le Duc d'Anjou alla assie- Le Duc
d'Anjou
assiege la
Rochelle,
& l'y me-
na.
ger la Rochelle, & l'y mena : mais si
bien obserué, qu'il ne pouuoit se dé-
tourner ni à droit ni à gauche. On peut
juger quel creueccœur c'estoit pour luy,
qu'on le fist seruir d'instrument à la perte
de ce qui luy restoit de seruiteurs & d'a-
mis qui s'estoient refugiez dans cette vil-
le-là. Après vn long siege elle fut deli- Le siege en
léué par
Pélesion
de ce Duc
au Royau-
me de Po-
logne.
urée par l'arriuée des Ambassadeurs de
Pologne, qui venoient querir le Duc
d'Anjou, que les Estats du país auoient
éleu leur Roy.

Le siege leué, Henry retourna à Paris,
ou plûtoſt y fut reconduit ; & le Duc
d'Anjou partit de France avec grand re-
gret, pour aller prendre possession de
son nouveau Royaume.

A quelques mois de-là, Charles IX. 1574.
tomba mortellement malade, rendant le
sang par tous les conduits de son corps,
si-bien que l'on crut qu'il estoit empoi-
sonné. Quoiqu'il en soit, on peut dire
(s'il est permis de juger des Rois, qui ne
doient estre jugez que de Dieu) que ce
fut vne punition diuine pour ses blasphem-
es, & peut-estre aussi pour tant de sang

Charles IX.
tombe
mortelle-
ment mala-
de au Bois
de Vincen-
nes.

1574. qu'il auoit fait répandre.

La maladie
est cause
d'une ligue
qui se fait à
la Cour ;
notre Hen-
ry en est.

Son extrême maladie donna naissance à vne ligue que firent le Duc d'Alençon, les Marefchaux de Montmorency & de Cossé, & quelques Catholiques avec le Parti Huguenot, pour oster le Gouvernement à la Reine Mere, & chasser les Guises de la Cour, où ils estoient fort puissans. Nostre Henry y entra, non par aucune liaison qu'il voulust auoir avec ces gens-là, mais seulement pour auoir moyen de se retirer avec seureté dans son pais.

La Reine
Mere l'ayant
decouuert,
le fit ar-
rester, le
Duc d'A-
lençon, &c.

La Reine Mere ayant decouuert ces pratiques, le fit arrester luy & le Duc d'Alençon, & leur donna des Gardes. Le Prince de Condé se sauua heureusement en Allemagne. Elle fit aussi arrester les deux Marefchaux de Montmorency & de Cossé. Et pour faire voir qu'elle ne traitoit point des Princes de cette sorte sans grand suiet, elle voulut qu'ils fussent interrogez sur plusieurs cas tres-atroces, mais qu'on croit qui estoient tous faux. On fit seulement mourir la Mole, Coconas, & Tourtray, trois Gentilshommes de marque, qui s'estoient meslez de leurs intrigues. Cette execution luy estoit necessaire pour cal-

Elle fit
mourir la
Mole, Co-
conas, &
Tourtray.

mer l'esprit de la Noblesse & du Peuple, 1574.
qui commençoient à murmurer de ce
qu'on traitoit ainsi vn Fils de France, &
vn premier Prince du Sang.

En cette affaire le Chancelier voulut
interroger le Roy de Nauarre; mais
quoique captif & menacé, il ne voulut
pas faire ce tort à sa dignité que de ré-
pondre. Toutefois pour contenter la
Reine Mere, il fit vn long discours luy
adressant la parole; par lequel il dédui-
soit beaucoup de choses touchant l'estat
present des affaires; mais il ne chargea ja-
mais personne, comme auoit fait assez
foiblement le Duc d'Alençon.

Le Roy Charles IX. estant proche de
la mort, comme il haïssoit & ses deux
freres & sa mere; enuoya querir nostre
Henry, auquel seul il auoit reconnu de
l'honneur & de la foy, & luy recom-
manda tres-affectueusement sa femme
& sa fille.

Catherine de Medicis ayant sceu qu'il
l'enuoyoit querir, eut peur qu'il ne luy
laissast la Regence, & pour cet effet luy
voulut jetter de la frayeur dans l'ame,
afin qu'il n'osast pas l'accepter. Comme
il alloit donc trouuer le Roy, c'estoit au
Bois de Vincennes, elle donna ordre

Le Chan-
celier veut
interroger
le Roy de
Nauarre.

Charles IX.
se fie en
luy, &
l'enuoye
querir
estant pro-
che de la
mort.

La Reine
Catherine,
qui en est
alarmee,
luy veut
faire peur.

1574. qu'on le fist passer pardessus les voûtes entre des Gardes qui estoient en haye & en posture de le massacrer. Il tressaillit de peur, & recula deux ou trois pas en arriere; toutefois Nançay - la - Chastre Capitaine des Gardes du corps le rassura, luy jurant qu'il n'auroit point de mal. Il falut donc, quoiqu'il ne se fust pas trop à ses paroles, qu'il passast au travers des carabines & des halebardes.

Charles IX.
estât mort,
elle se fai-
sit de la
Regence.

Après la mort de Charles IX. Catherine de Medicis, moitié par force, moitié par adresse, se saisit de la Regence en attendant le retour de son cher fils le Duc d'Anjou, que l'on nomma Henry III.

Les deux
Princes
sont mis
en liberté.

Quand il fut de retour de Pologne, elle mena les deux Princes au deuant de luy jusqu'au pont de Beauuoisin, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Après quelques menaces & reprimendes il les mit en liberté.

Le Prince
de Condé
estoit en
Allemagne.

Ces deux Princes faisant reflexion sur les dangers continuels, où ils auoient esté deux ans durant, resolurent de se deliurer de ces frayeurs à la premiere occasion. Le Prince de Condé qui estoit en Allemagne, y auoit fait des leuées pour le Parti Huguenot, qui dès la fin du Re-

gne de Charles IX. auoit repris les ar- 1574.
mes; & Damuille second fils du feu Con-
nestable, & frere du Marechal de Mont-
morency, qui estoit prisonnier à la Ba-
stille, s'estoit joint avec ce Parti, ne
prenant pas la Religion pour pretexte,
parce qu'il estoit Catholique, mais bien
la liberté publique, & la reformation de
l'Estat. On nomma cette sorte de Catho-
liques, qui se liguoient avec les Hugue-
nots, *les Politiques.*

Nostre Henry ne pût pas s'éuader de la
Cour si-tost qu'il le desiroit; il estoit soi-
gneusement veillé, & ses propres do-
mestiques estoient autant d'espions au-
prés de luy. D'ailleurs il apprehendoit
que s'il estoit surpris se voulant sauuer,
on ne le fist assassiner. Or tandis qu'il
cherchoit les occasions de le pouuoir
faire avec seureté, il alla s'engager dans
de nouueaux lacs, deuenant passionné
de la Dame de Sauues, femme d'un Se-
cretaire d'Estat, qui estoit alors la plus
belle de la Cour.

Le Roy de
Nauarre ne
peut s'éua-
der comme
il desiroit.

Il se prend
aux appas
d'une Da-
me.

Cependant la Reine Mere, qui l'auoit
retenu à la Cour avec tant de soins, eust
esté bien aise qu'il s'en fust allé; Car le
Roy son cher fils commençoit à prendre
quelque connoissance de ses affaires; ce

1574. qui ne luy plaisoit point, pource qu'elle vouloit tout gouverner. Comme elle apprehendoit donc que prenant l'autorité en main, il ne diminuast la sienne, elle croyoit qu'il le falloit embarrasser par des factions & des guerres ciuiles, dont elle seule par maniere de dire eust la clef, en sorte qu'il ne peust du tout se passer d'elle. Voilà pourquoy tant qu'elle vescu, elle ne fit que susciter sous-main des brouilleries, & d'animer les Partis differens, & à la Cour, & au dehors, jusques à ce qu'enfin, après auoir causé la desolation de l'Estat, & la subuersion de toutes les Loix, & de tous les ordres, elle perit elle-mesme dans l'embrasement qu'elle auoit tenu si longtemps allumé.

1575. Sur ces entrefaites, comme le Roy alloit à Reims se faire sacrer, on decouurit vne conspiration que le Duc d'Alençon faisoit sur sa personne à l'instigation des amis du defunt Admiral, & de la Mole qui auoit esté son fauory. Quelques-vns crurent que c'estoit vne piece apostée par la Reine Mere, afin d'estonner & d'affoiblir l'esprit du Roy son fils; Et le sujet qu'on eut de le croire, c'est qu'elle obligea le Roy de pardonner ce

La Reine
Mere allu-
me toutes
les fa-
ctions &
guerres ci-
uiles.

Conspira-
tion contre
Henry III.
qui se con-
fioit à nostre
Henry.

DE HENRY LE GRAND. 41

crime bien legerement, sans qu'aucun 1575.
des complices ni des instigateurs en fust
chastié. Quoiqu'il en soit, Henry III.
témoigna en cette occasion vne particu-
liere confiance au Roy de Nauarre, qui
estant assisté de ses amis, luy seruit de
Capitaine des Gardes par les chemins,
& n'abandonna point la portiere de son
carosse; en cela d'autant plus genereux,
qu'il n'auoit point d'autre sujet de l'ai-
mer que l'obligation de son deuoir,
estant son parent & son vassal.

Henry III. estant arriué à Reims, fut
sacré le quinzième du mois de Feurier
par le Cardinal de Guise, & le lende-
main épousa Louïse de Lorraine fille du
Comte de Vaudemont; ce qui adjousta
encore vn grand éclat à la Maison de
Guise, dont estoit Chef le Duc Henry,
qui estoit alors en faueur, & fut depuis
tué à Blois. Ce Prince, l'un des plus
braues en toutes manieres qui ait jamais
esté, se promettoit de gouuerner le Roy
par la Reine Louïse sa parente. Il auoit
contracté vne tres-estroite familiarité
avec le Roy de Nauarre, qu'il appelloit
son Maistre, comme ce Roy l'appelloit
son Compere.

Henry III.
est sacré,
& épouse
Louïse de
Lorraine.

Familiarité
de nostre
Henry, &
du Duc de
Guise.

La Reine Marguerite, qui, à dire la

1575. verité, ne pouuoit viure sans intrigues, contribuoit de tout son pouuoir à l'entretien de cette bonne intelligence, & essayoit d'y faire entrer Monsieur (c'est celuy que nous nommions Duc d'Alençon) qu'elle aimoit tres-passionnément.

La Reine
Mere rompt
cette v-
nion.

Or comme l'vnion des Princes est la ruine des Fauoris, & de ceux qui empiètent le gouuernement, la Reine Mere rompit adroitement ce coup, donnant au Roy de la jalousie contre sa femme, irritant Monsieur contre le Duc de Guise par le ressouuenir du massacre de l'Admiral, & brouillant sans cesse le Roy de Nauarre avec Monsieur par l'intrigue de quelques femmes; mais particulièrement de la Sauues, qui jouant tel personnage que Catherine luy ordonnoit, receuoit les soins & les seruices de Monsieur, afin de les mettre mal ensemble.

C'est assurément vn mal fort grand pour l'Estat, & encore plus grand pour la Maison Royale, que d'estre ainsi diuisée; Et ceux qui sçauent bien l'Histoire de ces temps-là attribuent le malheur & l'aneantissement de la famille des Valois, à la discorde continuelle que la Reine Catherine par vne méchante Politique entretenoit parmi ses enfans. El-

DE HENRY LE GRAND. 43

le nourrissoit vne haine irreconciliable 1575.
entre le Roy & Monsieur; sur quoy il
arriua vne chose, qui marque autant la
grandeur de courage & la generosité de
nostre Henry, qu'aucune action qu'il
ait faite en sa vie.

Le Roy estant tombé malade & en
grand danger de mort, d'un mal d'oreil-
le, crut auoir esté empoisonné, comme
l'auoit esté François II. * & en accusoit
Monsieur. Dans cette croyance il en-
uoye querir le Roy de Nauarre, & luy
commande de se défaire de Monsieur,
dés aussi-tost qu'il seroit mort, s'effor-
çant de tout son possible de luy persuader
que ce méchant le feroit perir luy & tous
les siens s'il ne le preuenoit. Les Fauoris
du Roy, qui auoient la mesme opinion
que leur Maistre, voyant passer Mon-
sieur, le sacrifioient déjà à leur vengeance
ce par des regards meurtriers.

Nostre Henry ayant horreur d'un or-
dre si cruel tascha d'adoucir la fureur du
Roy, & luy remonstra les terribles con-
sequences de ce commandement. Mais
le Roy ne se payoit pas de raisons; au
contraire il s'emporta de telle sorte qu'il
vouloit qu'il l'executast tout sur le cháp,
de peur qu'il n'y manquast quand il se-
roit mort.

Henry III.
malade à
l'extrémi-
té.

* François
II. meurt
d'une apo-
plexie à Pa-
reille, qu'on
disoit preue-
nir de poi-
son.

Belle & ge-
nerouse
action de
nostre
Henry.

1575. Si les deux freres, ſçauoir le Roy & Monsieur, euſſent eſté hors du monde, la Couronne luy appartenoit. Or l'vn dans toutes les apparences alloit mourir, & il pouuoit faire mourir l'autre, ayant les Fauoris, les Officiers du Roy, les Guifes & leurs amis, & preſque tous les Seigneurs à ſa deuotion. Car Monsieur eſtoit vn Prince de peu de credit, hay preſque de tout le monde, & ſouſtenu ſeulement du braue Buſſi d'Amboiſe. Combien peu de Princes euſſent manqué vne ſi belle occaſion ? Et toutefois noſtre Heros (c'eſt dans vne telle action qu'il le faut nommer ainſi) eut horreur de la furieufe vengeance de Henry III.

» bien loin de ſ'en preualoir. Eſt-il vne
 » plus belle ambition que de la ſçauoir
 » moderer quand elle n'eſt pas juſte, & de
 » vouloir conſeruer ſa conſcience & ſon
 » honneur plûtoſt que d'acquérir vne
 » Couronné par de laſches voies ? Les
 » Diadêmes acquis par de ſi méchans
 » moyens ne ſont pas des marques de gloi-
 » re ſur le front de ceux qui les portent,
 » ce ſont plûtoſt des frontaux d'infamie
 » tels qu'on en met aux pendars & aux
 » voleurs.

Le Ciel approuuant ſans doute les ge-

nerveux sentimens de nostre Heros , luy 1575.
destina le Sceptre des Fleurs de Lis , par-
ce qu'il n'auoit pas d'impatience de l'a-
uoir auant son rang : au contraire ces
freres de la Maison de Valois, qui s'effor-
çoient de se le rauer les vns aux autres ,
moururent tous malheureusement , &
eurent pour successeur celuy qui auoit
refusé de l'estre par vn crime.

Henry III. estant gueri, reconnut 1576.
bien qu'il auoit eu tort d'accuser son fre-
re de l'auoir empoisonné : mais pour ce-
la il ne l'aima pas dauantage. Il souffroit
chaque jour que ses Fauoris luy fissent
mille algarades , & le joiüssent dans tou-
tes les assemblées ; ne considerant pas
que le mépris qu'on faisoit de son frere
retourneroit sur luy mesme , & qu'il
enhardissoit ses Sujets à luy manquer de
respect, quand il souffroit qu'ils en man-
quassent à vne personne qui luy estoit si
proche. Ils voulurent mesme faire assas-
siner de nuict aux portes du Louure Bus-
si d'Amboise , qui estoit son Fauori &
son vnique support ; Et on crût qu'il y
auoit ordre , si le Duc d'Alençon fust al-
lé à son secours (parce qu'il y auoit des
gens apostez pour luy venir crier , on
assassine Bussy) de le tuer luy-mesme.

1576. Tellement que prenant enfin le frein aux dents, il s'éuada de la Cour, se mit aux champs, recueillit les malcontens, fit vne armée, & joignit celle des Huguenots commandée par le Prince de Condé, & par Casimir frere puîné du Comte Palatin; lequel dans ces guerres ciuiles de la Religion, amena deux ou trois fois de grandes leuées de Reistres en France.

Monsieur
sort de la
Cour, & se
joint aux
Huguenots

Nostre
Henry ne
le pût sui-
ure si tost,
mais enfin
il se sauue
à Alençon.

Le Roy de Nauarre fut puissamment sollicité de le suivre, & Monsieur disoit qu'il luy auoit promis de le faire; mais on auoit écarté d'auprès de luy tous ceux qui eussent pû fauoriser son éuasion, & substitué en leurs places des gens à gages. Avec cela on luy promettoit la Lieutenance generale de l'armée du Roy; ce qui estoit vn puissant leurre pour le retenir; l'amour de la belle Sauues en estoit encore vn plus fort. Toutefois les élanemens naturels de son courage, & la crainte qu'il eut que Monsieur, & le Prince de Condé ne se saisissent du premier rang dans le Parti Huguenot, qui auoit esté son berceau, & qui deuoit estre son fort; les remonstrances de quelques vns de ses seruiteurs; & les inuentions de la Reine Catherine, qui tout exprés

tritoit le Roy contre luy, afin de l'obliger à s'échapper, luy en firent prendre la resolution. 1576,

Il se sauua donc feignant d'aller à la basse vers Senlis, & se retira à Alençon: où toutefois il ne remua rien, parce qu'on fit bien-tost la Paix avec eux tous. On accorda à Monsieur vn grand appanage, de l'argent, & des places; aux Huguenots plusieurs conditions tres-avantageuses; & au Prince de Condé le Gouvernement de Picardie, & la ville de Peronne pour sa retraite: mais à nôtre Henry rien autre chose que des espérances, desquelles enfin estant desabuse, il franchit le pas, rentra dans le Parti Huguenot, le seul appuy qu'il pût auoir, & quitant l'Eglise Catholique professa de nouveau sa premiere Religion. Il est à croire qu'il le fit, parce qu'il estoit persuadé qu'elle estoit la meilleure; ainsi sa suite seroit en quelque façon digne d'exuse, & l'on ne pourroit luy reprocher que de n'auoir pas eu les veritables lumieres. Cependant il ne faut pas oublier de remarquer sur cela, que le plus grand reproche que luy ayent jamais fait ses ennemis, je veux dire les Ligueux, c'est d'auoir esté relaps, & que ce fut aussi le

La Paix se
fait avec
Monsieur,
& les Huguenots.

Nôtre
Henry se
fait Hugue-
not pour la
seconde
fois.

1576. plus grand obstacle qu'il trouua à Rome, quand s'estant conuerti, il demanda l'absolution au Pape.

Il est receu
à la Rochelle,
puis va en
Guienne.

Les Rochelois le receurent dans leur ville, mais non sans beaucoup de precautions, & seulement après qu'il eut chassé d'auprès de luy quelques gens qui n'estoient ni Catholiques, ni Huguenots; mais athées & horriblement scelerats. On tient qu'ils l'auoient fuiui malgré luy : que veritablement il s'en estoit serui dans quelques intrigues, mais qu'il les auoit en horreur, & que ce fut luy-mesme, qui par des ressorts secrets obligea les Rochelois à luy en demander l'expulsion.

On luy refusa les
portes
de Bourdeaux.

Après qu'il eut sejourné quelques mois à la Rochelle, il alla prendre possession de son Gouvernement de Guienne, où il eut le déplaisir de se voir fermer les portes de la ville de Bourdeaux, sous pretexte que les Habitans auoient peur qu'il ne s'en rendist le maistre, & n'en bannist la Religion Catholique; Injure tres-sensible à vn jeune Prince plein de courage, mais qu'il sceut tres-sagement dissimuler pour lors, parce qu'il n'estoit pas en pouuoir de s'en venger, & qu'il oublia genereusement
quand

quand il eut les moyens de s'en ressentir. 1576.

En ce temps, la Ligue prit naissance; Naissance de la Ligue.
 Cette puissante faction, qui a tourmenté la France vingt ans durant, qui a pensé y introduire la domination Espagnole, & qui vouloit renuerfer l'ordre de la succession de la Maison Royale, sous le plus beau pretexte du monde, qui est le maintien de la Religion de nos Ancestres.

Autrefois sous le Regne de Charles IX. il s'estoit fait diuerses Ligues & Associations en Guienne & en Languedoc, pour defendre l'Eglise contre les Huguenots. Je laisse à penser si ceux qui s'en rendoient les Chefs auoient beaucoup de zele, ou beaucoup d'ambition; mais elles n'auoient pas esté poussées bien auant, ni soigneusement entretenues, en sorte qu'elles s'estoient esteintes. Les Grands du Royaume auoient pourtant bien pû remarquer que si quelque jour il se faisoit de pareilles associations, ce seroit vn beau moyen pour éleuer bien haut celuy qui s'en pourroit rendre le Chef.

Ces Ligues sont vn beau moyē pour les ambitieux de s'éleuer.

Henry Duc de Guise, qui auoit vn cœur de Roy, eut vray-semblablement cette pensée, ou, s'il ne l'eut pas d'abord, les Fauoris de Henry III. en le persecu-

Le Duc de Guise se fait Chef de la Ligue.

1576. tant le forcerent de l'auoir, & de s'appuyer de ce Party pour se defendre contre eux. Il y auoit dans sa Maison huit ou dix Princes, tous braues au dernier point. Les principaux estoient le Duc de Mayenne & le Cardinal de Guise ses freres, le Duc d'Aumale & le Marquis d'Elbeuf ses cousins.

La guerre de Monsieur, & sa jonction avec les Huguenots furent la cause de la Ligue.

Or l'éuasion de Monsieur, dont nous auons parlé, vers les Huguenots, & la Paix auantageuse que l'on leur accorda ensuite, fit éclore la Ligue, qui fut tres-petite en son commencement. Ceux, qui pour se rendre puissans, desiroient qu'il y eust vne nouvelle faction dans l'Estat, prirent ce sujet de faire représenter par leurs Emissaires le grand danger que couroit la Religion Catholique, & de remonstrer la puissance excessiue de ses Ennemis, qui auoient de leur costé les deux premiers Princes du Sang, & Monsieur, qui estoit leur ami. Que feroit-ce, disoient-ils, s'il venoit à la Couronne avec de si mauuaises intentions? Qu'il falloit donc y auiser de bonne heure, & se fortifier contre le peril qui menaçoit la Sainte Eglise. On souffloit d'abord ces considerations & autres semblables dans les oreilles; puis quand on y

eut disposé les esprits , on les publioit 1576.
tout haut.

Là-dessus les Bourgeois de Peronne, ville libre, & qui n'auoit point accoustumé d'auoir de Gouverneur puissant, refusent de receuoir le Prince de Condé, parce qu'il estoit Huguenot. Il en fait ses plaintes au Roy, & demande l'exécution du Traité de Paix. Les Picards se roidissent contre luy, & font les premiers vne Ligue, ou vnion pour la defense, ce disoient-ils, de la Foy Catholique, Apostolique & Romaine. Le Prince de Condé ne pût jamais en auoir raison, & fut contraint de se retirer en Guienne.

Peronne & autres villes de Picardie la commentent, & pourquoy.

Iacques Seigneur d'Humieres se fit Chef de cette Ligue en Picardie ; & Aplin-court jeune Gentilhomme prit le serment des Habitans de Peronne ; à l'exemple desquels, les villes d'Amiens, de Corbie, & de Saint-Quentin, & plusieurs autres la jurerent. Louïs de la Trimouille en dressa aussi vne en Poictou. La Reine Mere fauorisoit secretement ce dessein, afin d'entretenir son autorité dans les discordes & les brouilleries. On apporra le premier modele & les articles de cette Ligue à Paris ; & il y eut quelques zelez, qui allerent les monstrier par

1576. les maisons , taschant d'y engager les plus échauffez : mais Christophle de Thou, Premier President, empescha pour lors le progrès de cette conspiration.

Christo-
phle de
Thou em-
pesche
qu'elle ne
s'enracine
si tost à
Paris.

Ceux qui en auoient dressé le plan , auoient deliberé entre eux , qu'afin de luy donner moyen de s'agrandir, & pour tenir toûjours les esprits des peuples en chaleur, il faloit continuer la guerre aux Huguenots. Pour cet effet, ils suscitèrent diuerses personnes , qui leur surprirent des places, & firent diuers insultes à nostre Henry , & au Prince de Condé. Bien plus , ils susciterent tant de factions de tous costez , & tant de plaintes de gens qui demandoient la tenuë des Estats , que le Roy fut obligé de l'accorder. Ils s'assemblerent donc à Blois , & commencerent au mois de Decembre de l'année mil cinq cens soixante & seize.

Ceux qui
veulent la
tigue , ob-
ligent le
Roy de te-
nir les
Estats.

Ils s'assem-
blent à
Blois.

Les Huguenots mesme n'estoient point faschez de cette conuocation, parce qu'ils s'imaginoient que le Tiers Estat, qui ordinairement y est le plus fort , & qui a le plus de sujet d'apprehender la guerre , y feroit confirmer la Paix. Mais la cabale de ceux qui vouloient la guerre fut si forte , que l'on y resolut de la leur faire puissamment.

On y re-
sout la
guerre
contre les
Hugue-
nots.

On jugea neantmoins à propos de 1576.
deputer auparavant quelques personnes
de l'Assemblée vers le Roy de Nauarre,
qui à cette heure-là estoit deuant la ville
de Marmande qu'il tenoit assiegée, &
vers le Prince de Condé, pour les exhor-
ter à reuenir au sein de l'Eglise Catholi-
que. Le Roy de Nauarre répondit sage-
ment qu'il ne respiroit que le seruice &
l'obeyssance du Roy; Qu'il eust mieux
aimé aller chercher les occasions hono-
rables dans les païs estrangers, que d'es-
tre forcé de faire la guerre à des Fran-
çois; Qu'il supplioit sa Majesté de luy
permettre l'exercice de la Religion dans
laquelle il auoit esté nourri, & que tous
les jours il prioit Dieu de l'y maintenir
si elle estoit bonne, mais si elle ne l'estoit
pas de luy faire la grace de la quitter, &
de la pouuoir détruire.

La faction de ceux qui vouloient la
guerre fut si puissante dans les Estats,
qu'elle empescha qu'on n'eust égard
comme l'on deuoit à vne réponse si sage,
& si raisonnable. Le Roy fut obligé de
se declarer Chef de la Ligue, & par ainsi
de Souuerain deuint Chef de faction, &
ennemi d'une partie de ses Sujets. Mais
pour se venger du Duc de Guise, qui luy

Henry se
declare
Chef de la
Ligue

1576. causoit toutes ces peines, il fit vn Edit
Et fait vn
Edit que
les Princes
du Sang
precede-
roient les
Pairs, que deormais les Princes du Sang pre-
cederoient tous les autres Princes &
Pairs, tant au Sacre du Roy, qu'au Par-
lement & autres assemblées. Ce qui ne
diminua pas peu la dignité du Duc de
Guise, lequel jusqu'à cette heure-là, sui-
uant l'ancienne & perpetuelle coustume
du Royaume, auoit precedé les Princes
du Sang qui n'estoient point Pairs, ou
dont la Pairrie estoit de plus nouvelle
creation que la sienne.

1577. Suiuant la resolution des Estats le
Il met trois
ou quatre
armées sur
piéd contre
les Hugue-
nots. Roy leua trois ou quatre armées, qui fi-
rent la guerre aux Huguenots, en Dau-
phiné, en Languedoc, en Guienne, & en
Poictou, & les reduisirent bien au bas.
C'estoit fait d'eux, si on eust viuement
poursuiui leur ruine, dans l'estonne-
ment où on les auoit mis; Mais la Reine
La Reine
Mere l'o-
blige de
leur accor.
der la Paix. Mere, qui ne vouloit la guerre que pour
auoir des affaires, & non pas pour en
fortir, persuada au Roy son fils par de
certaines raisons estudiées de leur ac-
corder la Paix.

1578. Le Traité en estant conclu, la Reine
Elle fait le
voyage de
Guienne,
& y mene
sa fille Mar-
guerite. Mere fit vn voyage en Guienne. Elle fei-
gnoit que c'estoit pour le faire ponctuel-
lement executer, & pout mener sa fille

Marguerite au Roy de Nauarre son mari; Mais en effet c'estoit pour jetter des semences de discorde parmi les Huguenots, afin d'estre Maistresse dans ce Party-là, comme elle l'estoit dans celuy des Catholiques. Henry tenoit alors sa petite Cour à Nerac. Auparauant il l'auoit tenuë à Agen, où il estoit fort aimé du peuple, à cause de sa bonté & de sa justice. Mais il arriua qu'en vn bal quelques jeunes gens de sa suite soufflerent les chandelles pour faire des insolences. Ce qui scandalisa tellement les Habitans, qu'ils liurerent leur ville au Mareschal de Biron, que le Roy auoit enuoyé pour Gouverneur dans la Prouince de Guienne.

Peu de temps après, Henry perdit aussi la Reole par vne autre folie de jeunes gens. Il en auoit donné le Gouvernement à vn vieux Capitaine Huguenot nommé Vffac, qui auoit le visage horriblement difforme. Sa laideur ne l'empescha pas pourtant de deuenir passionné d'vne des filles de la Reine Mere; Car elle en auoit mené grand nombre des plus coquettes. Le Vicomte du Turenne, depuis Duc de Bouillon, âgé pour lors de vingt & vn, ou vingt-deux ans,

Le Roy de Nauarre perd Agen, & la Reole par deux fautes de jeunesse.

1578. s'en voulut railler avec quelques autres de son âge. Nostre Henry au lieu de leur imposer silence, comme il deuoit, se mit de la partie, & comme il auoit beaucoup d'esprit, leur aida à lancer quelques traits de moquerie contre ce vieillard amoureux. Il n'y a point de passion qui rende vn cœur si sensible que celle-là. Vissac ne put souffrir la raillerie mesme de son Maistre, & au prejudice de son honneur & de sa Religion, il partit de la main & liura la Reole à Duras. Ce Seigneur ayant esté en faueur auprès du Roy de Nauarre, l'auoit quité par dépit de ce qu'il luy témoignoit moins d'affection qu'à Roquelaure, qui estoit sans doute l'un des plus honnestes hommes, & des plus agreables de son temps.

Ces deux pertes, d'Agen, & de la Reole, luy donnerent, & doiuent donner à tout Prince deux instructions tres-necessaires.

Deux
belles
reflexions.

„ La premiere, que c'est à vn Prince à
„ regler ses Courtisans, d'autant qu'on luy
„ impute tous leurs desordres, & qu'on
„ presume quand ils en font, que c'est luy
„ mesme qui les commet, parce qu'il est
„ obligé de les empescher.

„ La seconde, qu'il doit sur toutes cho-

ses s'abstenir de la raillerie. Car il n'y a „ 1578
 point de vice qui fasse tant d'ennemis, & „
 qui en fasse de plus dangereux , parce „
 qu'ils demeurent couuerts. Tel mot qui „
 sortant de la bouche d'un particulier ne „
 seroit qu'une legere piqueure , est un „
 coup de poignard sortant de celle d'un „
 Prince, & laisse dans le cœur des ressen- „
 timens mortels. Et il ne faut point fla- „
 ter les Grands de cette persuasion , que „
 leurs Suiets & leurs inferieurs doiuent „
 tout souffrir d'eux ; parce que là où il „
 s'agit de l'honneur , plus la personne „
 qui le blesse est superieure , plus la playe „
 en est grande ; de mesme que l'impres- „
 sion d'un corps est plus forte , plus il a „
 de poids & qu'il tombe de plus haut. „

La Reine Mere auoit mené, comme
 nous auons dit, la Reine Marguerite à
 son mari ; l'un & l'autre des deux époux
 n'en estoient point trop contens : Mar-
 guerite , qui aimoit le grand éclat de la
 Cour de France , où elle nageoit , s'il
 faut ainsi dire, en pleine intrigue, croyoit
 qu'estre en Guienne , c'estoit un bannis-
 sement pour elle ; Et Henry connoissant
 son humeur & sa conduite , l'eust mieux
 aimée loin que près. Toutefois comme
 il vid que c'estoit un mal sans remede , il

La Reine
 Margueri-
 te n'aimoit
 pas beau-
 coup son
 mari, ni
 luy elle.

1578. se resolut de la souffrir , & luy laissa vne entiere liberte. Il la consideroit plûtoſt comme ſœur du Roy , que comme ſa femme. Auſſi pretendoit-il qu'il y auoit eu des nullitez en ſon mariage , mais il attendoit à les faire voir en temps & lieu. Cependant ſ'accommodant à la faiſon , & au beſoin de ſes affaires, il eſchoit de tirer des auantages de ſes intrigues & de ſon credit. Il n'en receut pas vn petit dans la conference , que luy & les Deputez des Huguenots eurent à Nerac avec la Reine Mere. Car tandis qu'elle penſoit les enchanter par les charmes des belles filles , qu'elle auoit avec elle , & par l'eloquence de Pibrac , Marguerite luy oppoſa les meſmes artifices , gagna les Gentilshommes , qui eſtoient auprés de ſa mere par les attraits de ſes filles , & elle-meſme employa ſi adroitement les ſiens , qu'elle enchaſna l'eſprit & les volontez du pauvre Pibrac ; de ſorte qu'il n'agiſſoit que par ſon mouvement , & tout au rebours des intentions de la Reine Mere ; Laquelle ne ſe deſiant pas qu'un homme ſi ſage puſt eſtre capable d'une telle folie, y fut trompée en pluſieurs articles , & portée inſenſiblement à accorder beaucoup plus

Mais il tiroit auantage de ſes intrigues.

aux Huguenots qu'elle n'auoit resolu. 1578.

A peine huit mois s'estoient écoulés depuis la Paix, que la Reine Mere, Monsieur, & les Guises commencerent de s'en ennuyer. La Reine Mere, parce qu'elle ne vouloit pas que le Roy fust long-temps sans auoir besoin de ses negociations, & de son entremise; Monsieur, pource qu'en rallumant la guerre, il pensoit se rendre redoutable au Roy, & se faire donner des forces pour aller la porter dans les Pais-bas, qui estant reuoltez contre l'Espagnol, le demandoient pour leur Souuerain; Les Guises enfin, parce qu'ils auoient peur que l'ardeur de la Ligue ne se refroidist durant vn trop long calme.

La Reine
Mere,
Monsieur,
& les Gui-
ses s'en-
nuient de
la Paix.

Dans ces veuës, ils pressoient le Roy de redemander les places de seureté, qu'on

1579.

auoit données aux Huguenots; Et sous main, Monsieur & la Reine Mere faisoient dire au Roy de Nauarre, qu'il ne les rendist pas, qu'il tint bon, que sa cause estoit juste, & que son salut consistoit dans les armes. La Reine Marguerite, qui scauoit son foible, & qui vouloit aussi la guerre, l'y excitoit par les persuasions des Damoiselles, qu'elle instruisoit à ce dessein, & par les meſmes

Ils porteroient
sous main
le Roy de
Nauarre &
la supposer.

1579. moyens animoit pareillement tous les braues qui l'approchoient; Elle mesme ne s'épargnant pas auprès du Vicomte de Turenne pour ce sujet. Tellement que ce Prince , peut-estre avec peu de justice , & certes fort mal à propos , se porta à la rupture , & engagea les Huguenots dans vne nouvelle guerre ciuile. On la nomma pour les raisons que je viens de dire , *La guerre des amourenx.*

Elle luy fut fort delauantageuse.

Monsieur luy moyē de la Paix.

1580.

Ce fut la plus desauantageuse qu'ils eussent point encore faite: Elle leur fit perdre quantité de bonnes places , & les affoiblit si fort , que si on eust acheué de les pousser, ils ne s'en fussent iamais releuez. Mais Monsieur , qui desiroit transporter toutes les forces de l'un & de l'autre Party dans les Pays-Bas , se rendit Mediateur de la Paix , & la leur obtint par vn Edict , qui fut dressé en suite de la Conference de Fleix.

Tres-dommageable à l'Estat , & ayant cause que les deux Henrys se plongent dans les plaisirs.

Cette Paix causa presque autant de maux à l'Estat , qu'auoient fait toutes les guerres precedentes. Les deux Cours des deux Rois , & les deux Rois mesme se plongèrent dans les voluptez , Avec cette difference toutefois, que nostre Henry ne s'endormoit pas si fort

dans les plaisirs, qu'il ne songeât quel- 1580.
 quefois à ses affaires, étant réueillé &
 viuement piqué par les remonstrances
 des Ministres de sa Religion, & par les
 reproches de ses vieux Capitaines Hu-
 guenots, qui luy parloient avec vne
 grande liberté. Mais Henry III. s'abîs-
 ma tout-à-fait dans la mollesse, & dans
 la faineantise. Il sembloit n'auoir ni
 cœur, ni mouuement; Et ses Sujets ne
 sentoient point qu'il fust au monde, que
 parce qu'il les chargeoit à toute heure
 de nouueaux impôts, dont l'argent al-
 loit tout au profit de ses Fauoris.

Il en auoit toûjours trois ou quatre à
 la fois; Et pour lors il commença de
 donner ses bonnes graces à Ioyeuse, &
 aux deux Nogarets, sçauoir Bernard, &
 Iean-Louis, dont l'aîné mourut cinq
 ou six ans après, & le cadet fut Duc
 d'Espernon, l'un des plus memorables
 & des plus merueilleux Sujets, que la
 Cour ait iamais veû éleuer dans la fa-
 ueur, & qui certes auoit des qualitez
 aussi eminentes que sa fortune. Cepen-
 dant les dons excessifs que le Roy faisoit
 à tous ces Fauoris, excitoient les crie-
 ries du peuple, parce qu'il en estoit fou-
 lé; & leur grandeur monstrueuse cho-

Henry III.
 a des Fa-
 uoris qui
 font grand
 tort à ses
 affaires.

1580. quoit les Princes , parce qu'ils se croyoient méprifez ; de sorte qu'ils se rendirent odieux à tout le monde. La haine qu'on leur portoit , retomboit sur le Roy ; Et la violence , dont ils l'obligeoient d'vser enuers ses Parlemens pour verifiser ses Edicts de creations & d'imposts , l'augmentoit encore dauantage. Car si son autorité y faisoit passer ses volontez absolües, il attiroit des maledictions : Et si la vigueur des Compagnies Souueraines, comme il arriua plusieurs fois , les arrestoit , il attiroit le mépris.

Disposi-
tions à la
Ligue, & à
la perte de
Henry III.

Le peuple, qui se licentie facilement à la médifance contre son Prince, quand il a perdu pour luy les sentimens d'estime & de veneration , disoit des choses estranges de luy & de ses Fauoris. Les Guifcs, que les Mignons (on appelloit ainsi les Fauoris) choquoient en toutes occasions , tafchant de leur oster leurs Charges & leurs Gouuernemens pour s'en reueftir eux-mefmes , ne manquoient pas de souffler le feu , & d'accroistre les animofitez des peuples , particulièrement des grandes villes , que les Fauoris ont toûjours redoutées , & qui ont toûjours hay les Fauoris. Ce

furent-là les principales dispositions à 1580.
l'agrandissement de la Ligue, & à la per-
te de Henry I I I.

Il n'est point de nostre fujet de racon-
ter icy toutes les intrigues de la Cour
durant cinq ou six ans, ni la guerre des
Païs-Bas, dont Monsieur * ne rapporta
que de la honte. Il nous faut dire seule-
ment, que l'an mil cinq cens quatre-
vingts quatre Monsieur mourut à Cha-
teau-Thierry sans auoir esté marié;
que Henry III. n'auoit point aussi d'en-
fans, & que l'on ne sçauoit que trop
bien qu'il estoit incapable d'en auoir, à
cause d'un mal incurable, qu'il auoit
contracté dans Venise à son retour de
Pologne. Voilà pourquoy dès que Mon-
sieur fut iugé à mort par les Medecins,
les Guises & la Reine Mere commen-
cerent à trauailler chacun de leur costé
pour s'asseurer de la Couronne, com-
me si la succession eust esté ouuerte. Car
ni l'un ni l'autre ne comptoient pour
rien le Roy de Nauarre, d'autant qu'il
estoit au delà du septième degré, au de-
là duquel dans les successions ordinai-
res il n'y a plus de parenté: Et que d'ail-
leurs il n'estoit point de la Religion,
dont les Rois de France auoient tou-

* Monsieur
ayant voulu
surprendre
Anvers, &
traisner
mal les peup-
les des
Païs-Bas,
qui l'auoient
appelé, en
fut chassé.

Mort de
Monsieur
donne su-
jet de pen-
ser à la suc-
cession de
la Couron-
ne.

1584. jours esté depuis Clouis ; Et par consequent estoit incapable de porter la Couronne , & le Titre de Tres-Chrestien. Ajoustez à cela , qu'il estoit éloigné de deux cens lieuës de Paris , & comme relegué dans vn coin de la Guienne , où il leur sembloit qu'il estoit aisé de l'envelopper & de l'opprimer.

La Reine Mere vouloit faire regner les enfans de sa fille mariée au Duc de Lorraine.

La Reine Mere s'estoit mis dans la teste de faire regner les enfans de sa fille mariée au Duc de Lorraine , qu'elle vouloit qu'on traitast de Princes du Sang , comme si la Couronne de France pouuoit tomber en quenouille. Et elle ne se portoit pas à cela seulement par l'amour qu'elle auoit pour eux ; mais aussi par vne haine secreete qu'elle auoit contre le Roy de Nauarre, pource qu'elle voyoit que contre ses souhaits , le Ciel luy frayoit le chemin pour venir au Thrône.

On croit que le Duc de Guise pensoit à regner luy-mesme.

Au reste elle se trompoit fort pour vne habile femme , de croire que le Duc de Guise la favoriseroit dans son dessein : Il y a bien de l'apparence , & la suite le témoigna assez , que comme il se vid poussé par les Fauoris , & mal traité du Roy pour l'amour d'eux , il songea à s'asseurer de la Couronne pour luy-mesme.

Car les mauuais traitemens ne font pas 1584.
 moins que de jetter dans le dernier des-
 espoir les ames aussi nobles & aussi “
 élouées qu'estoit celle de ce Prince. “
 Mais comme il connoissoit bien que
 de luy-mesme il ne pourroit paruenir à
 vne chose si haute , d'autant qu'il luy se-
 roit fort difficile de destourner l'affec-
 tion que les peuples François ont na-
 turellement pour les Princes du Sang,
 il s'auiisa de gagner le vieux Cardinal de
 Bourbon , qui estoit oncle du Roy de
 Nauarre. Il luy promit donc que la mort
 de Henry I I I. arriuant , il employeroit
 ses forces , & celles de ses amis pour le
 faire Roy ; & ce bon homme tout cassé
 de vieillesse se laissant flater de ces vai-
 nes esperances , se rendit le jouët de
 l'ambition de ce Duc , qui par ce moyen
 attiroit dans son Party vn grand nombre
 des Catholiques , qui consideroient la
 Maison de Bourbon.

La question estoit , si l'oncle deuoit
 preceder le fils de son frere aisné dans la
 succession , & si la representation en li-
 gne collaterale deuoit auoir lieu, ou non.
 Ce poinct de droit fut lors diuersement
 agité par les Iurifconsultes , & il s'en fit
 plusieurs Traitez , les vns en faueur de

1584. l'oncle , les autres du neveu : mais ce n'estoient que des combats de plume , il falloit que l'épée vuidast ce different. Il sembla à plusieurs grands Politiques que le Duc de Guise pechoit extrêmement contre ses interests , & contre son dessein , de reconnoistre que le Cardinal de Bourbon deuoit succeder à la Couronne ; veu que c'estoit auouër qu'après sa mort , qui ne pouuoit pas tarder long-temps, elle appartiendrait au Roy de Nauarre son neveu : Mais il faisoit peut-estre son compte qu'il l'auroit opprimé auant qu'il en püst venir là.

Henry III. connut son dessein , ou en fut aduertí par ses Fauoris.

Henry III. connoissoit assez son dessein , ou plûtoſt en estoit auerti par ses Fauoris , qui voyoient en cela leur ruine toute certaine. Voilà pourquoy il eust bien desiré ramener le Roy de Nauarre dans l'Eglise Catholique , afin d'oster aux Ligueux le specieux pretexte qu'ils auoient d'entretenir la Ligue. Il enuoya donc vers luy le Duc d'Espéron , qui essaya de le conuertir par des raisons d'interest, & de Politique. Henry l'écouta paisiblement, mais il luy témoigna que ce n'estoient pas des motifs assez puissans pour le faire changer, & le renuoya avec beaucoup de ciuilité.

Il enuoya le Duc d'Espéron vers le Roy de Nauarre, pour l'obliger à rentrer dans l'Eglise Catholique ; mais il le refusa.

Les Huguenots furent si vains, que 1584.
 de publier, & de faire imprimer la Con-
 fference de ce Prince avec Espernon,
 pour monstrier qu'il estoit inébranlable
 dans sa Religion, & peut-estre aussi pour
 l'y engager plus fortement. Le Duc de
 Guise de son costé ne manqua pas d'en
 faire son profit, & de remonstrier aux
 peuples Catholiques l'opiniastreté de ce
 Prince, & ce qu'il en falloit esperer s'il
 venoit vne fois à la Couronne avec de
 si mauuais sentimens.

*Le Duc de
Guise en
fait son
profit.*

Pour luy en fermer donc le chemin,
 il fait que les zelez renouellent ouuer-
 tement la Ligue, & la promenant har-
 diment dans Paris, où quelques nou-
 ueaux Religieux inspiroient cette ar-
 deur dans les ames par les confessions.
 La premiere assemblée publique s'en
 tint au College de Fortet, qu'on appel-
 la le Berceau de la Ligue. Plusieurs
 Bourgeois, plusieurs gens de pratique,
 mesme quelques Curez de Paris y en-
 trerent. On la porta à Rome, & la
 presenta-t-on au Pape Gregoire XIII.
 afin qu'il l'approuuast; mais il ne le
 voulut jamais, & tant qu'il vescu il la
 desauoia toujours.

*La Ligue
s'établit à
Paris.*

Si-tost qu'elle fut vn peu grande &

1584. forte, ceux qui l'auoient engendrée, firent voir que ce n'estoit pas seulement afin de pouruoir à la seureté de la Religion pour l'auenir, mais pour s'approcher eux-mesmes du Thrône dès cette heure-là ; & qu'ils n'en vouloient pas seulement au Roy de Nauarre, qui deuoit succeder, mais au Roy Henry III.

Et se tourne enfin
contre
Henry III.

qui regnoit. Ils auoient à gages certains nouveaux Theologiens, qui osoient bien soustenir qu'on doit déposer vn Prince, qui s'acquite mal de son deuoir ;
 « Qu'il n'y a que la puissance bien ordonnée, qui soit de Dieu ; autrement quand
 « elle est déreglée, que ce n'est pas autorité, mais brigandage ; & qu'il est aussi
 « absurde de dire que celuy-là soit Roy,
 « qui ne sçait pas gouverner, & qui est
 « dépourueu d'entendement, comme de
 « croire qu'un aucugle puisse seruir de
 « guide, ni qu'une statuë immobile puisse
 « faire mouuoir des hommes viuans.

Cependant le Duc de Guise s'estoit retiré en son Gouvernement de Champagne, feignant d'estre malcontent ; mais c'estoit pour faire signer la Ligue au Duc de Lorraine, luy donnant espérance qu'il feroit succeder son fils à la Couronne, à laquelle il pretendoit auoir

droit par sa mere, fille de Henry II. Il se tint pour cet effet vne Conference à Ioinuille, où il se trouua aussi des Agens du Roy d'Espagne, qui signerent le Traité, & donnerent, à ce qu'on disoit, de grandes sommes d'argent au Duc de Guise en lettres de change.

1584.

Traité de Ioinuille, où les Espagnols entrèrent dans la Ligue, & fournissent de l'argent.

Au partir delà, ce Duc assemble des troupes de tous costez; ses amis se faisoient d'autant de Places qu'ils peuuent, non seulement sur les Huguenots, mais aussi sur les Catholiques. Le Roy eust dissipé facilement ces nouvelles leuées s'il se fust mis en campagne; mais la Reine Mere, qui semblable aux Medecins interessez, vouloit augmenter le mal pour en profiter, le retient & l'amuse dans son Cabinet, & luy persuade que s'il luy laisse manier cette affaire, elle ramenera aussi-tost le Duc de Guise à son deuoir. Pour cet effet elle entre en conference avec luy à Vitry, & ainsi luy donne le temps de fortifier son Party. Quand il se void en estat de ne rien craindre, il rompt la conference, & fait mine de vouloir venir droit à Paris.

La Ligue saisit plusieurs places.

La Reine Mere entre en conference avec le Duc de Guise.

Qui la rompt quand il se void en estat de ne craindre plus rien.

Le Roy bien estonné prie sa mere de conclure vn accommodement à quelque prix que ce soit; ce qu'elle fait par le

1584. Traité de Nemours , par lequel il accorde au Duc de Guise , & autres Princes de sa Maison plusieurs Gouvernemens , de grandes sommes d'argent , & avec cela vn Edict sanglant contre les Huguenots. Il portoit defense de professer d'autre Religion que la Catholique sur peine de confiscation de corps & de biens , commandement à tous Ministres , & Predicans de sortir du Royaume dans vn mois , & à tous Huguenots d'en sortir dans six , ou d'abjurer leur fausse Religion. On appella cet Edict, l'Edict de luillet , & la Ligue contraignit encore le Roy de le porter luy-mesme au Parlement, & de l'y faire verifier.

1585. Peu après arriuent nouuelles de Rome , que Sixte V. qui auoit succédé à Gregoire XIII. auoit enfin approuué la Ligue , & outre cela fulminé des Bulles terribles contre le Roy de Nauarre, & contre le Prince de Condé , les declarant heretiques , relaps , chefs , fauteurs , & protecteurs de l'Herésie ; comme tels tombez dans les censures & les peines portées par les Loix & les Canons , priuez eux & leurs descendans de toutes terres & dignitez , incapables de succeder à quelque Principauté que ce soit ,

Le Roy
estonné
luy accor-
de tout ce
qu'il veut.

Le Pape
Sixte V. ex-
communie
le Roy de
Nauarre, &
le Prince
de Condé.

ſpectialement au Royaume de France; 1585.
absout leurs Sujets du ſerment de fide-
lité, & leur defend de leur obeïr.

Ce fut lors que noſtre Henry eut be-
ſoin de toutes les forces de ſon courage,
& de ſa vertu, pour ſouſtenir de ſi rudes
chocs. Il ſ'eſtoit en quelque façon en-
dormi dans les voluptez : Le bruit de
ces grands coups le réueilla; il recueil-
lit tous ſes ſens; il rappella toute ſa ver-
tu, & commença de la faire paroître
auec plus de vigueur qu'il n'auoit point
encore fait. Et certes, il auoïa depuis
qu'il auoit grande obligation à ſes enne-
mis, de l'auoir pouſſé de la forte; pour-
ce que ſ'ils l'euffent laiſſé en repos, l'oi-
ſiueté l'eust peut-eſtre enſeueli dans vn
coin de la Guienne, & il n'eust point
eſté contraint de ſonger à ſes affaires;
de ſorte que quand Henry II. fuſt ve-
nu à mourir, il n'eust point eſté en eſtat
de recueillir la Couronne.

La vertu
de noſtre
Henry ſe
réueille.

Il fit alors deux actions de grand éclat.
La premiere fut, qu'il ordonna au Pleſ-
ſis Mornay, Gentilhomme qui auoit
beaucoup d'erudition, & à qui on ne
pouuoit rien reprocher, ſinon qu'il eſtoit
Huguenot, de répondre au Maniſeſte de
la Ligue par vne Apologie, & par vne

Il fait deux
belles ac-
tions.

1585. Declaration qu'il luy fit dresser. Dans cette derniere piece, comme les Chefs de la Ligue femoient diuerfes calomnies contre son honneur, il supplioit avec toute soumission le Roy son Souuerain, de ne point trouuer mauuais qu'il prononçast, sauf le respect deû à sa Majesté, qu'ils en auoient faussement & malicieusement menti. Et de plus, que pour épargner le sang de la Noblesse, & éuiter la desolation du pauvre peuple, & les desordres infinis, que cause la licence de la guerre, sur tout les blasphemes, les violemens, & les incendies, il offroit au Duc de Guise, Chef de la Ligue, de vider cette querelle de sa personne à la sienne, vn à vn, deux à deux, dix à dix, en tel nombre qu'il voudroit avec armes vsitées entre des Caualliers d'honneur, soit dans le Royaume en tel lieu que sa Majesté ordonneroit, soit dehors en tel endroit que le Duc de Guise choisiroit luy-mesme.

Il dése le
Duc de
Guise au
combat sin-
gulier.

Cette Declaration eut grand effet sur les esprits; Ils disoient qu'on ne pouuoit point justement employer la force contre celuy, qui se soumettoit ainsi à la raison; Et la pluspart de la Noblesse approuuoit ce genereux procedé, & disoit
tout

tout haut, que le Duc de Guise ne de- 1585.
uoit point refuser vn si grand honneur.

Ce Duc ne manquoit point de coura-
ge pour accepter ce défi: mais il consi-
deroit que tirer l'épée contre vn Prince
du Sang, c'estoit en France vne espece
de parricide; Que d'ailleurs il eust re-
duit la cause de la Religion & du public
à vne querelle particuliere. Ainsi il ré-
pondit sagement, qu'il reueroit les
Princes du Sang; qu'il estimoit la per-
sonne du Roy de Nauarre, & qu'il n'a-
uoit rien à démesler avec luy; mais
qu'il s'interessoit seulement pour la
Religion Catholique, qui estoit mena-
cée, & pour la tranquillité de l'Estat,
qui dépendoit absolument de l'vnité de
la Religion.

Pourquoy
le Duc de
Guise n'ac-
cepte pas
ce défi.

L'autre action fut telle. Comme il
eut entendu le bruit des foudres que le
Pape auoit lancées contre luy, il dépê-
cha vers le Roy pour luy en faire ses
plaintes; & luy remonstrier que cet at-
tentat le touchoit de plus près que luy;
qu'il deuoit penser que si le Pape s'inge-
roit de decider de sa succession, & em-
pietoit ce poinct, de declarer vn Prince
du Sang incapable de la Couronne, il
pourroit bien après cela passer plus ou-

L'autre
belle action
de nostre
Henry.

1585. tre, & le déthrôner luy-mesme, comme on disoit qu'autrefois Zacharie auoit dégradé Childeric III. par vn attentat insupportable.

Il fait afficher aux carrefours de Rome des oppositions à la Sentence du Pape Sixte V.

Sur ces remonstrances, le Roy empescha la publication de ces Bulles dans son Royaume. Mais le Roy de Nauarre ne se contenta pas de cela. Comme il auoit des amis à Rome, il s'en trouua d'assez hardis pour afficher les oppositions de luy & du Prince de Condé, par les carrefours de la ville, dans lesquelles ces deux Princes appelloient de cette Sentence de Sixte à la Cour des Pairs de France; donnoient vn démenti à quiconque les accusoit du crime d'Hérésie; s'offroient à prouuer le contraire dans vn Concile General; enfin protestoient qu'ils vengeroient sur luy, & sur tous ses Successeurs, l'injure faite à leur Roy, à la Maison Royale, & à toutes les Cours de Parlemens.

Lequel s'en irrite d'abord, mais ap és en conçoit grande e sime pour luy.

Il sembloit que cette opposition dût irriter au dernier poinct l'esprit de Sixte V. De faict, il en témoigna d'abord vne grande émotion. Toutefois quand sa colere se fut vn peu rassise, il admira le courage heroïque de ce Roy, qui de si loin auoit sceu venger vne injure, &

attacher des marques de son ressentiment jusqu'aux portes de son Palais. De sorte qu'il conceut vne si haute estime pour luy, (tant il est vray que la vertu se fait reuerer par ses ennemis mesme) qu'on luy entendit souuent dire, que de tous ceux qui regnoient dans la Chrestienté, il n'y auoit que ce Prince, & Elizabeth Reine d'Angleterre, à qui il eust voulu communiquer les grandes choses qu'il rouloit dans son esprit, s'ils n'eussent pas esté Heretiques. Ainsi toutes les prieres de la Ligue ne le purent jamais obliger de fournir aux frais de cette guerre; ce qui fit auorter la pluspart de ses entreprises, parce qu'elle auoit fait en partie son compte sur vn million qu'il luy auoit promis.

Si bien
qu'il refuse
de fournir
de l'argent
à la Ligue.

Or comme de leur costé les Chefs de la Ligue taschoient d'engager avec eux tout ce qu'ils pouuoient de Seigneurs & de Villes; Le Roy de Nauarre de sa part réunissoit avec luy tous ses amis de l'vne & de l'autre Religion; Le Marechal de Damuille-Montmorency, Gouverneur de Languedoc; Le Duc de Mont-penſter Prince du Sang, qui estoit Gouverneur de Poitou, avec son fils le Prince de Dombes; Le Prince de

Le Roy de
Nauarre
fait vne Li-
gue pour
se defen-
dre.

1585. Condé , qui tenoit vne partie du Poitou, de la Xaintonge, & de l'Angoumois; Le Comte de Soissons , & le Prince de Conty son frere. De ces cinq Princes du Sang , les trois derniers estoient ses cousins germains, les deux premiers l'estoient en vn degré plus éloigné ; Et tous professoient la Religion Catholique , hormis le Prince de Condé. Il auoit aussi de son Parti Lesdiguières , qui de simple Gentilhomme s'estoit par sa valeur élevé à vn si haut point, qu'il estoit le maistre du Dauphiné , & faisoit trembler le Duc de Savoie ; Claude de la Trimouille, Duc de Toüars, jeune Seigneur d'une naissance illustre, plein de feu & d'esprit, & tres-puissant en Poitou & en Bretagne, lequel s'estoit fait Huguenot depuis peu, & auoit eu l'honneur de marier sa sœur Charlotte au Prince de Condé; Henry de la Tour, Vicomte de Turenne , qui auoit aussi épousé la nouvelle Religion ; Chastillon fils de l'Admiral de Coligny ; la Boulaye Seigneur Poiteuin ; René Chef de la Maison de Rohan ; François Comte de la Rochefoucaud ; George de Clermont d'Amboise; le Seigneur d'Aubeterre ; Jacques de Caumont-la-Force,

le Seigneur de Pons ; Saint Gelais- 1585.
 Lanfac , & plusieurs autres Seigneurs
 & Gentilshommes de marque , la plus-
 part de la nouvelle Religion. En mesme
 temps il dépêcha aussi vers Elizabeth
 Reine d'Angleterre , & vers les Princes
 Protestans d'Allemagne, de si habiles ne-
 gociateurs , qu'ils les obligerent de se
 joindre tous ensemble par vne forte
 vnion pour se maintenir les vns les au-
 tres. Tellement que tout cela estant vni
 ensemble, il arriua tout le contraire de ce
 que la Ligue auoit pensé ; Et le Roy de
 Nauarre se trouua fortifié de telle sorte ,
 qu'il n'eut plus d'apprehension d'estre
 accablé sans auoir les moyens de se de-
 fendre.

Je ne feray point icy le détail des ex-
 ploits de l'un & de l'autre Parti durant
 les années mil cinq cens quatre-vingts 1585.
 cinq , & mil cinq cens quatre-vingts six, 1586.
 parce que je n'y remarque rien de fort
 considerable.

Le Roy Henry III. s'ennuyoit extre-
 mement de cette guerre , qui se faisoit à
 ses dépens & à son grand prejudice, puis-
 que l'on disputoit sa succession , luy vi-
 uant & se portant bien , & qu'on le con-
 sideroit déjà comme vn homme mort.

Le Roy
 Henry III.
 haïssoit la
 Ligue & les
 Hugue-
 nots , &
 n'aimoit
 que ses Pa-
 triotes.

1586. Il n'aimoit ni l'un ni l'autre Parti : mais il cherissoit si fort ses Fauoris, estrange auement ! qu'il eust bien desiré s'il eust esté en son pouuoir, de partager son Estat entre eux. La Ligue de son costé pretendoit auoir assez de force pour l'emporter ; Et le Roy de Nauarre s'attendoit bien qu'il romproit les desseins des vns & des autres. La Reine Mere ayant d'autres veuës pour les enfans de sa fille, mariée au Duc de Lorraine, promit au Roy de trouuer les moyens de calmer toutes ces tempestes. Pour cet effet elle procura vne treue avec le Roy de Nauarre, pendant laquelle on moyenna vne entreueüe d'elle & de luy au Chasteau de S. Brix près de Coignac, où ils se rendirent l'un & l'autre au mois de Decembre.

La Reine
Mere s'en
tremet
d'accom-
modement
avec le Roy
de Nauar-
re.

Leur entre-
ueüe &
conference
à S. Brix.

Belle action
& bien ge-
nerouse de
ce Prince.

Il y eut bien de la peine à trouuer des seuretez pour l'un & pour l'autre ; mais particulièrement pour la Reine Mere ; parce qu'elle estoit merueilleusement desfiante. Nostre Heros fit sur cela vne action de grande generosité. Voicy comment. Il auoit esté accordé vne trêue pour la seureté de ce pourparler ; de sorte que si l'un des deux Partis l'eust rompue, il eust esté en faute ; & on

eust pû arrester avec justice tous ceux 1586.
 qui en estoient. Or quelques gens du
 Roy de Nauarre feignant d'estre trai-
 stes, auoient leurré des Capitaines Ca-
 tholiques trop ardens au butin , de
 quelque intelligence sur Fontenay, qu'ils
 leur eussent laissé prendre. Par ce moyen
 les Catholiques fussent demeurez con-
 uaincus de perfidie , & il y eust eu sujet
 d'arrester la Reine Mere. Mais ce gene-
 reux Prince ayant eu le vent de cette
 supercherie, s'en fascha fort contre ceux
 qui la tramoient, & leur defendit de la
 continuer. N'estoit-ce pas auoir en ef-
 fet les veritables sentimens de l'hon-
 neur dans le fond de l'ame , & non pas
 à l'exterieur seulement ?

Comme il témoigna sa generosité en
 cette rencontre , il fit voir sa fermeté &
 la force de son esprit dans toute la Con-
 ference. La Reine luy demandant, qu'est-
 ce qu'il vouloit ; il luy répondit, en re-
 gardant les filles qu'elle auoit amenées :
 Il n'y a rien là que je veuille, Madame ;
 comme luy voulant dire par là , qu'il ne
 se laisseroit plus piper à de semblables
 appas. Elle taschoit sur tout de le desu-
 nir d'avec les autres Chefs de son Parti,
 ou de le rendre suspect , luy offrant tout

Sa fermeté,
 & la force
 de son es-
 prit dans
 toute la
 Confere-
 ce.

1586. ce qu'il demanderoit en son particulier; mais il connut bien sa ruse, & tint ferme sur ce point, qu'il ne pouuoit rien traiter sans en communiquer à ses amis.

Après vn long entretien, comme elle luy demanda encore si la peine qu'elle auoit prise ne produiroit aucun fruit, elle qui ne souhaitoit que le repos. Il luy répondit: Madame, je n'en suis pas cause, ce n'est pas moy qui vous empesche de coucher dans vostre liest, c'est vous qui m'empeschez de coucher dans le mien, la peine que vous prenez vous plaist & vous nourrit, le repos est le plus grand ennemi de vostre vie.

Il fit plusieurs autres reparties fort vives & fort spirituelles; Mais on remarqua sur toutes, celle qu'il fit au Duc de Neuers de la Maison de Gonzague, qui accompagnoit la Reine Mere. Ce Duc s'auança vne fois de luy dire, qu'il seroit bien plus honorablement auprès du Roy, que parmi des gens où il n'auoit point d'autorité, & que s'il venoit à auoir affaire d'argent à la Rochelle, il n'auroit pas le credit d'y faire vn impost: Il luy repartit fierement: Monsieur, je fais à la
 “ Rochelle tout ce que je veux, parce que
 “ je n'y veux rien que ce que jedois.

Belle re-
partie au
Duc de
Neuers.

Cette Conference de S. Brix n'ayant 1586.
 donc abouti qu'à de nouvelles aigreurs, Conferen-
 ce de Saint
 Brix n'a-
 boutit à
 rien.
 & la Reine Mere s'en estant retour-
 née, les Guises qui tentoient toutes
 sortes de moyens pour se venger des Fa-
 voris, firent offrir leur seruice au Roy
 de Nauarre, & le Duc de Mayenne luy
 manda qu'il y auoit lieu d'accommoder
 les choses, s'il y vouloit entendre; qu'il
 iroit le trouuer avec quatre cheuaux par
 tout où il voudroit, & qu'il luy donne-
 roit sa femme & ses enfans en ostage.
 Cette negociation n'eut point de suite,
 & je n'ay pû trouuer quel fut le sujet
 qui l'interrompit.

Les Cours des deux Rois passerent le
 reste de l'Hyuer en festins & en danfes;
 car parmi les miseres & les troubles de
 l'Estat, la Reine Catherine auoit intro-
 duit cette habitude de danser en tous
 lieux & en toutes saisons. Ce qu'elle
 faisoit, disoit-on, pour amuser ses en-
 fans, & les autres Grands de la Cour dans
 ces vains diuertissemens, n'y ayant rien
 qui dissipe dauantage l'esprit, & qui soit
 plus capable, s'il faut ainsi dire, de dissou-
 dre les forces de l'ame, que le son rauis-
 sant des violons, l'agitation continuel-
 le du corps, & les charmes des Dames.

Danfes &
 festins dans
 la Cour des
 deux Rois.

Blaise de
 Monac
 Marechal
 de France
 qui écriuit
 en ce temps-
 là, dit
 dans ses
 Memoires,
 qu'il faisoit
 quelque af-
 faire qu'il y
 estoit, que le
 bal mar-
 chait si bi-
 en.

1586. A l'exemple de la Cour, le Bal & les Mascarades regnoient dans tout le Royaume ; Et mesme les remonstrances des Ministres n'auoient sceu empescher qu'on ne danstast chez la plupart des Seigneurs Huguenots, quoiqu'il y en eust toujours quelques-vns qui ne le pouuoient souffrir.

1587. Au Printemps les entreprises recommencerent de part & d'autre : mais ce n'estoit rien en comparaison de ce qui se fit sur la fin de la campagne. Les Princes Protestans d'Allemagne enuoyoient vne armée au secours des Huguenots, composée de cinq mille Lansquenets, seize mille Suisses, & six mille Reistres. Elle trauersâ la Lorraine & la Champagne, puis passa la Seine, & marcha vers la Loire, comme si elle eust voulu la passer, ou la côtoyer en remontant. Au mesme temps le Roy de Nauarre auoit ramassé ses troupes vers la Rochelle, & s'efforçoit de venir au deuant d'elle jusques sur les bords de la Loire ; Mais il en estoit empesché par vne armée du Roy, que commandoit le Duc de Joyeuse, qui auoit ordre de le suiure par tout. Le Duc de Guise ayant aussi recueilli les forces de son Parri, quoiqu'elles

Armée des
Protestans
Allemands
entre en
France.

Elle est sui-
uie par le
Duc de
Guise.

fussent petites, suiuiot tantost les Reistres, tantost les costoyoit, ou les deuançoit, & se mesloit souuent parmi eux sans beaucoup de danger; dautant que ce trop pesant corps d'Estrangers ne se pouuoit pas facilement remuer, estant embarrassé d'un grand bagage, n'ayant pas de Chef assez accredité, ni assez intelligent pour le conduire, & tous ses Capitaines estans en discorde & mauuaise intelligence.

A cause de tous ces defauts cette armée ne sceut jamais prendre vne bonne resolution. La Loire estoit gueable en cent endroits, car c'estoit sur la fin de Septembre, & neantmoins elle ne la voulut point passer: mais vint s'étendre dans les campagnes de Beausse, attendant des nouuelles du Roy de Nauarre, au lieu de monter dans le Niuernois, & de gagner la Bourgongne. L'intention du Roy de Nauarre estoit de monter le long de la Dordogne, & de là entrer en Guienne; puis y ayant recueilli toutes ses forces, aller rencontrer l'armée des Protestans en Bourgongne, à la faueur des Prouinces qui luy estoient amies. Le Duc de loyeuse le poursuiuoit opiniastrément, s'imagi-

Elle ne fait rien qui vaille.

Le Roy de Nauarre la veut ioin-dre: mais le Duc de loyeuse a vne armée qui luy fait teste.

1587. nant qu'il fuyoit , parce qu'en effet il éuitoit le combat , n'ayant pour but que la jonction des Allemans.

Ce nouveau Duc estoit bien déchu de sa faueur auprès du Roy , qui auoit reconnu qu'il inclinoit du costé de la Ligue , non pas qu'il aimast les Guises , mais parce qu'il s'estoit laissé mettre dans la teste , par ses flateurs , qu'il méritoit d'estre le Chef de ce grand Parti ; & il tenoit la destruction des Huguenots si certaine , qu'il auoit obtenu du Pape , la confiscation des Terres Souueraines de nostre Henry. Desirant donc soustenir sa reputation & sa faueur , qui estoient fort chancelantes , il le talonna si viuement qu'il l'atteignit auprès de Coutras.

Ce Duc
l'atteint
auprès de
Coutras.

Quelle es-
toit l'ar-
mée de
Ioyeuse.

L'armée de Ioyeuse estoit pour ainsi dire toute d'or , brillante de clinquant , d'armes damasquinées , de plumes à gros bouillons , d'écharpes en broderie , de casques de velours , dont chaque Seigneur selon la mode de ces temps-là auoit paré ses compagnies. Celle du Roy de Nauarre estoit toute de fer , n'ayant que des armes grises , & sans aucun ornement , de grands colets de Buffle , & des habits de fatigue. La premie-

Quelle es-
toit celle
de ce Roy.

re auoit l'auantage du nombre, six cens 1587.
cheuaux & mille hommes de pied plus
que l'autre, la moitié de son infanterie
d'arquebusiers à cheual, sa caualerie
presque toute de lanciers, & plusieurs
montez sur des cheuaux de manege. Elle
auoit pour elle le nom & l'autorité du
Roy, & l'assurance des recompenses;
mais elle estoit la moitié de nouuelles
troupes; elle manquoit d'ordre & de
discipline; elle auoit vn General sans
autorité, cent Chefs au lieu d'un, &
tous jeunes gens éleuez dans les delices
de la Cour, avec beaucoup de cœur, mais
sans aucune experience.

L'autre au contraire, estoit compo-
sée de toute l'élite de son Parti, des vieux
débris des batailles de Iarnac & de
Montcontour, de gens nourris dans le
mestier, endurcis par le choc continuel
des aduersitez & des combats: Elle auoit
à sa teste trois Princes du Sang; le pre-
mier d'entre eux bien obeï, & reueré
comme presomptif heritier de la Cou-
ronne, l'amour des Soldats, & l'espoir
des bons François: outre cela elle estoit
armée de la necessité de vaincre ou de
mourir, qui est plus forte ni que l'acier
ni que le bronze.

1587.

Son exhortation à son armée, & aux Princes du Sang.

Les ordres donnez , le Roy de Navarre appella tous ses Chefs, & de dessus vne petite eminence il les exhorta en peu de paroles , mais conuenables à sa qualité & au temps , prenant le Ciel à témoin qu'il ne combattoit point contre son Roy , mais pour la défense de sa Religion & de son droit. Puis s'adressant aux deux Princes du Sang , Condé & Soissons , *Je ne vous diray rien autre chose ; leur dit-il , sinon que vous estes de la Maison de Bourbon , & vne Dieu je vous monstreray que je suis vostre aîné.*

Sa valeur & brauourc.

Sa valeur brilla ce jour-là par dessus celle de tous les autres. Il auoit mis sur son casque vn bouquet de plumes blanches , pour se faire remarquer , & parce qu'il aimoit cette couleur ; de sorte que quelques-vns se mettant deuant luy à dessein de defendre & couvrir sa personne, il leur cria : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas , je veux paroître ;*
 » Brauoure nécessaire tout-à-fait à vn
 » Conquerant , mais qui sans doute seroit
 » vne temerité & vne faute insupportable
 » à vn Roy bien establi. Il enfonça les premiers rangs des Ennemis ; fit des prisonniers de sa main , & en vint jusqu'à col-

l'eter vn nommé Chasteau-Regnard 1587.
Cornette d'une Compagnie de Gen-
darmes, luy disant, *ren toy Philistin.*

La bataille gagnée, quelqu'un ayant
veu les fuyards qui faisoient alte, luy
vint dire que l'armée du Mareschal de
Matignon paroissoit : il receut cette
nouvelle comme vn nouveau sujet de
gloire, & se tournant brauement vers
ses gens, *Allons*, dit-il, *mes amis, ce*
sera ce qu'on n'a jamais veu, deux ba-
tailles en un jour.

Cene fut pas seulement sa valeur, qui
se fit admirer en cette occasion, ce fut
aussi sa justice, sa moderation, & sa
clemence. Pour sa justice on raconte
ce qui suit.

Il auoit débauché vne fille d'un Offi-
cier de la Rochelle; ce qui auoit desho-
noré cette famille, & fort scandalisé les
Rochelois. Vn Ministre, comme les e-
scadrons estoient prests d'aller à la char-
ge, & qu'il falloit faire la priere, prit la
liberté de luy remonstrer que Dieu ne
pouuoit pas fauoriser ses armes, si aupara-
uant il ne luy demandoit pardon de
cette offense, & s'il ne reparoit le scan-
dale par vne satisfaction publique, & ne
rendoit l'honneur à vne famille à qui il

*Action de
grande ju-
stice &
d'humili-
té Chre-
tienne.*

1587. l'auoit osté. Le bon Roy écouta humblement ces remontrances, se mit à genoux, demanda pardon à Dieu de sa faute, pria tous ceux qui estoient presens, de vouloir seruir de témoins de sa repentance, & d'asseurer le pere de la fille, que si Dieu luy faisoit la grace de viure, il reparetoit tout autant qu'il pourroit l'honneur qu'il luy auoit osté. Vne soumission si Chrestienne tira les larmes des yeux de toute l'assistance, & il n'y en auoit pas vn qui n'eust donné mille vies pour vn Prince, qui se porroit si cordialement à faire raison à ses inferieurs.

S'estant ainsi vaincu luy-mesme, Dieu le rendit vainqueur de ses Ennemis; & que sçait-on s'il ne l'exalta pas pour s'estre humilié si Chrestiennement? L'armée ennemie fut toute taillée en pieces, avec perte de cinq mille hommes, de son canon, bagage, enseignes, & de tous ses Chefs, hormis deux ou trois, entre autres du Duc de Ioyeuse, & de Saint Sauueur son frere, qu'on trouua estendus sur la place.

Le soir nostre Vainqueur trouuant son logis tout plein de prisonniers & de blesez de l'Ennemi, fut contraint de faire porter son couuert dans celuy du Ples-

Bataille de
Contras
qu'il ga-
gna. Ioyeu-
se y est
suc.

sis-Mornay ; mais le corps de loyeuse ^{1587.}
 estant estendu sur la table de la sale , il fa-
 lut qu'il montast en haut ; Et là , durant
 qu'il soupa , on luy presenta les prison-
 niers, cinquante-six enseignes de gens de
 pied, & vingt-deux guidons & cornettes.

Ce fut vn beau & glorieux spectacle
 pour ce Prince, d'auoir sous ses pieds son
 Ennemi , qui auoit obtenu du Pape la
 confiscation de ses Terres , de voir sa ta-
 ble enuironnée de tant de nobles captifs,
 & sa chambre toute tapissée d'enseignes.
 Mais à dire vray , c'en fut vn bien plus
 agreable aux ames genereuses , que par-
 mi tant de sujets de vanité & d'orgueil,
 & dans de si iustes ressentimens des in-
 jures atroces qu'on luy auoit faites ,
 (choses qui portent les esprits les plus
 doux à l'insolence & à la cruauté) on ne
 remarqua ni en son visage , ni en ses pa-
 roles, ni en ses actions, aucun signe, qui
 fist voir que sa constance , ou sa bonté
 fussent tant soit peu alterées. Au con-
 traire se montrant aussi courtois &
 humain dans la victoire , qu'il s'estoit
 monstre braue & redoutable dans le
 combat , il renuoya presque tous les pri-
 sonniers sans rançon , rendit le bagage
 à plusieurs , prit grand soin des blesez ,

*Sa modera-
 tion & sa
 clemence
 merveil-
 leuse dans
 sa victoire.*

1587. donna les corps de Ioyeuse, & de Saint Sauueur au Vicomte de Turenne, qui les luy demanda estant leur parent, & dépêcha le lendemain son Maistre des Requestes vers le Roy, pour le supplier de luy vouloir donner la Paix. D'où l'on jugea deslors, qu'un si grand courage viendroit à bout de tous ses ennemis, & que rien ne seroit capable de renuerfer celuy qu'une telle prospérité n'auoit pas seulement ébranlé.

Il ne la
poursuiuit
pas, &
pourquoy?

On le blasma neantmoins de n'auoir point poursuiui chaudement sa victoire, & d'auoir laissé rompre cette armée triomphante, faute de l'auoir employée ensuite à quelque grand exploit. On crut, & il y auoit bien de l'apparence, qu'il n'auoit pas voulu pousser les choses si auant, de peur de trop offenser le Roy, avec lequel il desiroit encore garder quelques mesures, esperant toujours qu'il se pourroit reconcilier avec luy, & retourner à la Cour, où il auoit besoin d'estre present pour estre en passe de prendre la Couronne, si Henry III. venoit à mourir. Enfin, soit pour cette raison, ou pour d'autres, il se retira en Gascogne, & de là en Bearn, sous pre-texte de quelques affaires, n'emmenant

avec luy que cinq cens ch uaux, & le 1587.
Comte de Soissons, qu'il retenoit au-
près de luy par l'esperance de luy faire
épouser sa sœur. Le Prince de Condé
s'en retourna à la Rochelle, & Turenne
en Perigord.

Cependant, cette grande armée de
Reistres, ayant receu plusieurs échecs *Défaite des*
en diuers endroits, mais spécialement à *Reistres.*
Auneau en Beauſſe, où le Duc de Guise
tua, ou fit prisonniers trois mille Rei-
stres; puis au Pont de Gien, où le Duc
d'Espernon prit douze cens Lansque-
nets, & presque tout le canon; enten-
dit volontiers à vn accommodement,
que le Roy luy fit proposer; & après ce-
la se retira par la Bourgongne, & par la
Comté de Montbeliard, mais toujours *Le reste de*
pourſuiuie jusques bien auant dans ce *l'armée*
Comté par le Duc de Guise. *Allemande*
se retire.

Sur cela commença l'année mil cinq 1588.
cens quatre-vingts huit, que tous les
Astrologues Iudiciaires auoient dans
leurs pronostics appelée la merueilleuse
année; pource qu'ils y preuoyent si
grand nombre d'accidens estranges, &
tant de confusion dans les causes natu-
relles, qu'ils auoient assuré que si elle
ne voyoit la fin du monde, elle en ver-

Pronostics
des mal-
heurs de
l'an 1588.

1588. roit au moins vn changement vniuersel. Leur prognostic fut secondé par quantité d'effroyables prodiges, qui arriuerent par toute l'Europe. En France, la terre trembla tout du long de la riuere de Loire, & en Normandie aussi: La Mer fut battuë six semaines durant de tempestes, qui sembloient vouloir confondre le Ciel & la Terre: Il parut en l'air diuers phantosmes de feu: & le vingt-quatrième de Ianuier Paris fut couuert d'un si effroyable brouillas, qu'il n'y auoit point de si bons yeux, qui pussent rien voir en plein midi, sinon avec l'aide des flambeaux. Tous ces prodiges sembloient signifier ce qui arriua bientoist, la mort du Prince de Condé, les barricades de Paris, le renuersement de tout ce Royaume, le meurtre des Guisès, & ensuite le parricide de Henry III.

Mort du
Prince de
Condé.

Le Roy de
Nauarre en
est fort af-
ligé.

Quant au Prince de Condé, il mourut au mois de Mars, à Saint Iean Dangel, où il faisoit alors sa residence. Quoiqu'il y eust vne secreete jalousie entre luy, & le Roy de Nauarre, jusqu'à faire deux brigues dans le Parti; si est-ce que ce Roy ressentit cette perte avec vne extrême douleur, & s'estant

enfermé dans son Cabinet avec le Comte de Soissons , il fut ouï en jeter les hauts cris , & dire qu'il auoit perdu son bras droit. Toutefois après que sa douleur se fut éuaporée , il recueillit ses esprits , & jettant toute sa confiance en la protection diuine , il sortit , disant avec vn cœur plein d'une assurance Chrestienne , *Dieu est mon refuge & mon support, c'est en luy seul que j'espère, je ne seray point confondu.*

Mais dans son affliction , il met sa confiance en Dieu.

C'estoit veritablement vne grande perte pour luy , il auoit desormais à supporter luy seul tout le poids des affaires , & estant dénué de cet appuy , il demouroit plus exposé aux attentats de la Ligue , laquelle n'auoit qu'à faire vn semblable coup en sa personne , pour estre au dessus de toutes ses affaires. Il auoit donc juste sujet de craindre ses attentats ; toutefois le Duc de Guise auoit le cœur si noble & si grand , que tandis qu'il vescu , il ne voulut jamais souffrir que l'on prist de si detestables voies.

La hardiesse de la Ligue s'accrut merueilleusement par la mort du Prince; Elle en témoigna des réjouissances extraordinaires, & publia que c'estoit vn coup

La Ligue s'en réjouyt.

1588. de la justice de Dieu, & des foudres Apostoliques. Les Huguenots au contraire en estoient dans vne consternation extrême, considerant qu'ils auoient perdu en luy leur Chef le plus assésuré; parce qu'ils croyoient qu'il estoit fort persuadé de leur Religion, & qu'ils n'auoient pas la mesme opinion du Roy de Nauarre. En effet, la confusion & le desordre estoient si grands parmi eux, qu'il sembloit que si on eust continué de les pousser fortement, on les auroit bien-tost abbatus. Le Roy les haïssoit cruellement, & y eust volontiers consenti; mais il vouloit ménager les choses de telle sorte, que leur destruction ne fust pas l'aggrandissement du Duc de Guise, & sa perte de luy-mesme. Mais ce Duc n'ignorant pas ses intentions, le pressoit continuellement de luy donner des forces pour exterminer les Huguenots, dans la ruine desquels il esperoit infailliblement enucloper le Roy de Nauarre.

Les Huguenots s'en affligent.

Sentiments de Henry III.

Le Duc de Guise le presse de luy donner des forces pour exterminer les Huguenots.

Le Duc de Guise est fort aimé, & Henry III. fort hay.

Il auoit cet auantage sur le Roy, qu'il auoit acquis l'amour des peuples, principalement par deux moyens. Le premier estoit de s'opposer aux nouveaux impôts. Le second, de choquer tou-

jours les Fauoris , & de ne fléchir ja- 1588.
mais deuant eux. Le contraire de cela
auoit fait tomber le Roy dans vn ex-
trême mépris , & auoit meſme refroidi
quantité de ſes ſeruiteurs. En voicy vn
exemple.

Le Roy auoit deux grands hommes
dans ſon Conſeil, Pierre d'Eſpinac Ar-
cheueſque de Lyon, & Villeroy Secre-
taire d'Eſtat. Le Duc d'Eſpernon, qui
eſtoit fier & hautain, les voulut traiter
de haut en bas; ils ſe piquerent contre
luy, & pour cela ſe rangerent d'affection
au Parti du Duc de Guiſe; mais ſans
doute demeurans toujours, dans le
cœur, tres-fideles aux intereſts du Roy
& de la France, comme il a bien paru
depuis, ſpecialement en la perſonne de
Villeroy.

D'Eſpinac
& Villeroy
ſe rangerent
d'affection
au Duc de
Guiſe, &
pourquoy?

Cependant, le Roy viuoit à ſon or-
dinaire dans les profuſions d'un luxe
odieux, & dans l'oïſiueté d'une retraite
mépriſable, paſſant ſon temps; ou à
voir danſer, ou à flater de petits chiens,
dont il auoit grande quantité de toutes
ſortes, ou à faire parler des perroquets,
ou à découper des images, & autres oc-
cupations plus dignes d'un enfant que
d'un Roy.

Maunais
conquite de
Henry II.

1588.

Conduire
& occupa-
tions du
Duc de
Guise.

Mais le Duc de Guise ne perdoit point le temps ; il se faisoit de nouveaux amis ; entretenoit les vieux ; caressoit les peuples ; témoignoit grand zele aux Ecclesiastiques ; prenoit la defense de ceux qu'on vouloit opprimer ; paroïssoit par tout avec l'éclat, & avec la grauité d'un Prince ; mais sans faste, & sans orgueil. Les Parisiens estoient enyurez d'estime pour luy ; il n'y eut que le Parlement presque tout entier, & la plupart des autres Officiers, qui ne suivirent point ses mouuemens, & qui conseruerent toujours l'affection, qu'ils deuoient au seruice du Roy.

Il y auoit vn nombre infini de gens, qui auoient signé la Ligue : Et dans les seize quartiers de Paris, comme on n'auoit pu gagner les Quarteniers, on auoit élu quelques-vns des plus échauffez Ligueux, qui deuoient faire leur fonction ; à cause dequoy on appella depuis à Paris, les principaux de ce Parti, & leur faction, *les Seize*. Ce n'est pas qu'ils ne fussent que seize, car ils estoient plus de dix mille, mais tous répandus dans les seize Quartiers.

Ce que c'estoient que les Seize.

Henry III.
les veut
chasser.

Or le Roy incité principalement par le Duc d'Espernon, resolut de chastier les

les plus ardens de ces Seize, qui en toutes occasions se monstroient furieux ennemis de ce Fauori. Par ce moyen il pensoit abbatre la Ligue, & ruiner entièrement la reputation, & le credit du Duc de Guise. Il fit donc entrer secrettement des troupes dans Paris, & donna les ordres pour se saisir de ces gens-là. 1588.

Le Duc de Guise en ayant auis, accourt de Soissons où il estoit, resolu de perir plutôt que de laisser perdre ses amis. En vn mot, les Barricades se font le dixième du mois de May, jusques aux portes du Louure, & les troupes du Roy sont taillées en pieces, ou desarmées. La Reine Mere à son ordinaire s'entremet d'accommodement; mais le Roy craignant d'estre enuélé, prend l'épouuente, & se retire à Chartres.

Le Duc de Guise accourt pour les défendre.

Les Barricades. 1588.

Le Roy se retire à Chartres.

La Ligue deuenant maistresse de Paris par ce moyen, s'empare de la Bastille, de l'Hostel de Ville, du Louure, & du Temple; change le Preuost des Marchands, & le Lieutenant Ciuil. Au mesme temps elle s'assure d'Orleans, de Bourges, d'Amiens, d'Abbeuille, de Montreuil, de Roüen, de Reims, de Chaalons, & de plus de vingt autres villes en diuerses Prouinces. Les peu-

La Ligue se rend maistresse de Paris.

1588. ples crient par tout, *vine Guise, vine le Protecteur de la Foy.*

Les Parisiens deputerent vers le Roy à Chartres.

Le Roy pardonne tout, pour peu qu'on jette les armes.

Le Roy, non sans raison, en est fort irrité. Les Parisiens deputerent vers luy à Chartres, pour demander pardon; mais avec cela ils demandent l'extirpation de l'Herésie. Tout le monde augmente ses frayeurs; personne ne luy fortifie le courage. En cette détresse, il ne trouue point de plus seur moyen d'écarter le danger, qui le menaçoit, que d'essayer à desarmer ses Sujets. Pour cet effet, il enuoye vn Maistre des Requestes au Parlement, luy faire entendre que sa dernière intention estoit d'oublier tout le passé, pourueu que tout le monde se remist dans son deuoir, & de trauailler soigneusement à la reformation de son Royaume, pour laquelle il trouuoit bon d'assembler les Estats Generaux à la fin de l'année, où l'on pouruoiroit à luy asseurer vn Successeur Catholique & du Sang Royal: Protestant qu'il obserueroit inuiolablement toutes les resolutions des Estats; mais qu'il vouloit qu'elles fussent libres & sans faction, & que dès ce jour-là tous ses Sujets missent les armes bas.

Il faisoit fort au Duc de Guise de

les poser; il craignoit s'il estoit sans de- 1588.
fense de demeurer à la merci de ses en-
nemis, particulièrement du Duc d'Es-
pernon. Il suscita donc les Parisiens,
par vne celebre deputation, à demander
la continuation de la guerre contre les
Huguenots, & l'expulsion de ce Duc.
Le Roy après quelque resistance, luy
accorda l'un & l'autre. Car il fit veri-
fier au Parlement vn Edict tres-auanta-
geux en faueur de la Ligue, & fort san-
glant contre les Huguenots, & il don-
na congé au Duc d'Espéron, qui se re-
tira dans son Gouvernement d'Angou-
mois.

Le Duc de
Guise de-
mande
l'expulsion
d'Esper-
non, qui
enfin luy
est accor-
dée.

Après cela le Duc de Guise vint trou-
uer le Roy à Chartres, sous la parole de
la Reine Mere, y donna de grandes as-
seurances de sa fidelité, & receut toutes
les marques qu'il pouuoit souhaiter de
l'affection du Roy, jusques-là qu'il le fit
Grand Maistre de la Gendarmerie Fran-
çoise.

Aprèsquoy
il vint en
Cour à
Chartres.

Cependant, la Ligue prend le dessus
en toutes les Prouinces au deçà la Loire,
& fait nommer les Deputez des Estats
à son gré. Au mois de Nouembre les 1588.
Estats s'assemblerent dans la ville de
Blois. Ce n'est pas icy le lieu d'en ra-
E ij

Les Estats
de Blois.

1588. conter toutes les intrigues. Enfin, le Roy persuadé qu'on auoit conspiré de le déthrôner, y fit tuer dans le Chasteau le Duc de Guise, & le Cardinal son frere, & retint prisonnier le Cardinal de Bourbon, l'Archeuesque de Lyon, le Prince de Ioinuille, qui après la mort du pere s'appella Duc de Guise, & le Duc de Nemours, frere vterin du premier Duc.

Mort de
Messieurs
de Guise.

La Reine Mere, sous la parole de laquelle les Guises pensoient estre en assurance, fut si touchée des reproches qu'on luy en faisoit, & des mépris du Roy son fils, qui après cela croyoit n'auoir plus besoin d'elle, qu'elle en mourut de douleur & d'ennuy peu de jours après, regrettée de personne, pas mesme de son fils, & haïe vniuersellement de tous les Partis.

Mort de la
Reine Catherine de
Medicis.

Les diffé-
rens juge-
mens sur la
mort de
Messieurs
de Guise.

Plusieurs croyoient que s'il y eut jamais d'action ambiguë & problematique, ce fut celle-là. Les Seruiteurs du Roy disoient qu'il y auoit esté contraint par l'audace extrême des Guises, & que s'il ne les eust preuenus, ils l'eussent tondu & renfermé dans vn Conuent. Mais la mauuaïse reputation où il étoit, l'estime generale que ces Princes auoient acquise, & les circonstances

odieuses de ce meurtre, le faisoient paroistre horrible, mesme aux yeux des Huguenots, qui disoient que cela ressembloit fort au massacre de la Saint Barthelemy. 1588.

Nostre Henry garda sagement la mediocrité dans cette rencontre; il deplo-
ra leur mort, & donna des loüanges à leur valeur. Mais il dit qu'il falloit bien que le Roy eust eu quelques puissans motifs, pour les traiter de la sorte: Qu'au reste les jugemens de Dieu estoient grands, & sa grace tres-speciale en son endroit, l'ayant vengé de ses ennemis sans qu'il y eust trempé ni la conscience, ni la main; Et que souuent certains Gentilshommes s'estant offerts à luy, avec vne déterminée resolution d'aller tuer le Duc de Guise, il leur auoit toûjours fait connoistre, qu'il auoit cette proposition en horreur, & qu'il ne les tiendrait jamais en qualité de ses amis, ni de gens de bien, s'ils y pensoient dauantage.

Son conseil estant assemblé sur cette grande nouuelle, trouua qu'il ne de-
uoit rien changer pour cela dans la conduite de ses affaires; pource que le Roy, quand mesme il le voudroit, n'oseroit

Nostre
Henry en
parla fort
sagement.

Il ne chan-
ge rien
dans sa
conduite.

1588. pas de quelques mois parler de paix avec luy, de peur de donner à croire qu'il auroit tué les Guises, pour favoriser les Huguenots: tellement qu'il continua la guerre, & prit quelques places.

Cependant, la suite des affaires luy frayoit le chemin pour l'amener dans le cœur du Royaume, & le remettre à la Cour, qui estoit le poste qu'il deuoit le plus souhaiter.

1589. Henry III. s'estant amusé après le meurtre des Guises, à examiner les Cahiers des Estats à Blois, au lieu de monter promptement à cheval, & de se monstrier aux endroits où sa presence estoit la plus necessaire: la Ligue, qui d'abord auoit esté estourdie d'un si grand coup, reprit ses esprits; les grandes villes, & principalement Paris, qui estoient possédées de cette manie, ayant eu loisir de se remettre de leur consternation; passerent de la peur à la pitié, & de la pitié à la fureur. Les Seize eleurent à Paris le Duc d'Aumale pour leur Gouverneur; les Predicateurs, & les gens d'Eglise se déchaisnerent horriblement contre le Roy; le peuple attracha ses armes par tout où il les trouua, & les traïsna dans la bouë; le Parlement,

Henry III.
s'estant
trop amusé
à Blois, la
Ligue se
ressure, &
fait rage.

qui vouloit s'opposer à cette rage , fut emprisonné à la Bastille , par Bussi le Clerc simple Procureur , mais fort accredité parmi les Seize. Il falut pour estre mis en liberté , qu'il prestast serment à la Ligue ; Et au sortir de la Bastille il y en eut plusieurs , qui continuerent de tenir le Parlement à Paris , & les autres se déroberent peu à peu , & allerent trouuer le Roy , qui transporta le Parlement à Tours , où ils tinrent leur seance jusqu'à la reduction de Paris , l'an mil cinq cens quatre-vingts quatorze. Ceux-cy témoignerent sans doute plus de fidelité à leur Roy ; mais ceux qui demurerent à Paris , luy rendirent après de bien plus grands serui-ces , comme nous le marquerons en son lieu.

La vefue du Duc de Guise presenta sa Requête à ceux-cy , pour informer de la mort de son mari , & demanda des Commissaires pour faire le procès à ceux qui s'en trouueroient conuaincus. Elle eut des conclusions fauorables du Procureur General , & l'on proceda fort auant sur ce sujet , mesme contre la personne de Henry III. Mais je ne puis pas dire jusqu'à quel point , parce

1589.

Le Parlement est emprisonné à la Bastille , par Bussi le Clerc.

Pour en sortir il luy salut prester serment à la Ligue.

Vne partie demeura à Paris , & l'autre alla trouuer le Roy , qui les transféra à Tours.

Ceux du Parlement , qui demurerent à Paris , firent le procès à Henry III.

1589. que les feuilles furent arrachées des Registres du Parlement , quand le Roy Henry le Grand rentra dans Paris.

*Quelle ve-
tion à
faire avec
Rois.* On ne sçauroit assez detester de sem-
blables reuoltes contre le Souuerain.

« Mais ces exemples luy doiuent bien ap-
« prendre , qu'encore qu'il tienne sa puis-
« sance d'enhaut , neantmoins l'obeis-
« sance dépend du caprice des peuples ;
« & qu'il doit se conduire de telle sorte ,
« qu'il n'attire pas leur haine : Autrement
« puisque les hommes ont bien l'audace
« de blasphemer contre Dieu , comment
« ne l'auroient-ils pas de se reuolter con-
« tre les Rois ?

*Henry III.
est excom-
munié par
Sixte V.* Sur ces entrefaites Henry III. ap-
prit que le Pape Sixte V. l'auoit excom-
munié pour le meurtre du Cardinal de

Guise. Ce grand embrasement s'allu-
ma en peu de temps d'un bout à l'autre
de la France. Le Duc de Mayenne , qui
estoit à Lyon pour faire la guerre aux
Huguenots de Dauphiné , estant auerti
par un courrier de Roiffieu son Secretaire,
qui preuint celui du Roy, sort de cet-
te ville-là , vient en son Gouvernement
de Bourgongne , s'assieure de Dijon , &
de la Prouince ; de là passe en Champa-
gne , qui luy tend les bras ; puis à Or-

*Le Duc de
Mayenne
s'assieure de
la Bour-
gongne , de
la Cham-
pagne , &
vient à Pa-
ris.*

leans , qui s'estoit déjà reuolté , & à Chartres , que ses approches font aussi souleuer ; Et enfin il vient à Paris. Les Seize , & plusieurs de ses amis estoient d'avis qu'il prist le titre de Roy , lequel ils luy eussent fait donner par le Conseil , que la Ligue auoit establi ; mais il le refusa , & se contenta de celui de Lieutenant General de l'Estat & Couronne de France , qu'il prit , comme si le Thrône eust esté vacant. Aussi rompit-on les Seaux du Roy , & l'on en fit d'autres , où d'un costé estoit l'Escu de France , & de l'autre vn Thrône vuide , & pour l'inscription à l'entour , le nom & la qualité du Duc de Mayenne , en cette sorte : *Charles Duc de Mayenne, Lieutenant de l'Estat & Couronne de France.*

Il prend la
qualité de
Lieutenant
General de
l'Estat &
Couronne
de France ,
& on fôut
les Seaux
du Roy.

Toute la France prenant parti en cette occasion , & quasi toutes les Villes , & Prouinces du Royaume se rangeant du costé du Duc de Mayenne , le Roy eut peur d'estre enuclopé à Blois , & se retira à Tours. Il ne luy restoit plus qu'un moyen de se defendre contre tant de perils , qui l'alloient environner ; c'estoit d'appeller à son secours le Roy de Nauarre , qui auoit cinq ou six mille hommes, vieux soldats,

Henry III.
a peur , &
se retire à
Tours.

1589. & fort affectionnez. Il n'osoit le faire, de peur de passer pour fauteur des Heretiques, & d'encourir le blasme de violer les Edicts, qu'il auoit si solemnellement jurez dans les Estats de Blois contre les Huguenots. Il tenta donc toutes sortes de voies pour appaiser le ressentiment du Duc de Mayenne, & luy offrit des conditions tres-auantageuses; mais quelle assurance, disoient les Ligueux, ce Duc pouuoit-il jamais prendre, ses freres ayant esté tuez de la sorte qu'ils l'auoient esté? Ainsi, comme il ne voulut écouter aucune proposition d'accommodement, Henry III. fut contraint de se tourner du costé du Roy de Nauarre.

Il tasche
en vain
d'appaiser
le Duc de
Mayenne.

Il appelle
enfin le Roy
de Nauarre,
& luy
donne Saumur.

Le Roy de
Nauarre est
dissuadé
par ses gens
de se com-
mettre à sa
foy.

Ce Prince auant toutes choses voulut auoir vn passage sur la riuiera de Loire. On luy donna la ville de Saumur, où il establit Gouverneur le Pleffis-Mornay, qui fortifia le chasteau, & en fit comme la teste des places du Parti Huguenot. S'estant en suite de cela approché de Tours, ses vieux Capitaines Huguenots le retinrent quelque temps dans la défiance, & l'empescherent d'aller voir le Roy, duquel ils craignoient, disoient-ils, qu'en vn temps où vne trahison luy

estoit si necessaire, pour se tirer du la- 1589.
byrinthe, où l'action de Blois l'auoit
jetté, il ne voulust achepter son absolu-
tion au prix de la vie du Roy de Nauarre.

Le Duc d'Espernon, qui estoit reuenu
en Cour pour seruir son Maistre au be-
soin, & le Marechal d'Aumont auoient
beau le presser, & luy donner leur pa-
role, ses amis ne pouuoient consentir
qu'il s'exposast ainsi à la foy d'un Prin-
ce, qui, à ce qu'ils croyoient, n'en
auoit gueres. Veritablement leurs crain-
tes estoient justes, & nostre Henry les
auoit sans doute aussi-bien qu'eux; tou-
tesfois après qu'il eut bien considéré qu'il
s'agissoit de sauuer la France, de seruir
son Roy, & de s'ouuir vn chemin pour
defendre la Couronne, qui luy appar-
tenoit, il resolut de tout hazarder, & de
se resigner entierement à la sainte gar-
de du Souuerain Protecteur des Rois.

Neantmoins
il se resout
d'y aller,
quoy qu'il
en puisse
arrauer.

La ville de Tours est située comme
dans vn Isle, vn peu au dessus du lieu, où
la riuiera de Cher se mesle avec la Loi-
re, ayant costoyé ce grand fleuve trois
ou quatre lieues. Les gens du Roy de
Nauarre ne vouloient point qu'il s'en-
gageast entre ces riuieres, mais que l'a-
bouchement se fist au delà du Cher. Il

1589.
 l' passe
 pour cet
 esser la ri-
 uiere de
 Cher.

l'emporta presque luy seul , contre eux tous ; Neantmoins pour les contenter , il falut qu'il tint conseil sur le bord de la riuere , & qu'il permist à ses Capitaines de la passer les premiers , comme pour sonder le gué. Il passa après eux , & arriva au Plessis les Tours sur les trois heures de l'après midi en habit de guerre , tout crasseux , & tout usé de la cuirasse , luy seul ayant vn manteau , & tous les gens estans en pourpoint , tous prests d'endosser les armes , afin de monstrier qu'il n'estoit point venu pour faire sa Cour , mais pour bien seruir.

Seu entre
 uenir du
 Roy , &
 de luy à
 Tours.

Il alla au deuant du Roy , qui entendoit Vespres aux Minimes. La foule du peuple estoit si grande , qu'ils furent long-temps dans l'allée du mail sans se pouuoir joindre. Nostre Henry estant à trois pas du Roy , se jetta à ses pieds , & s'efforça de les baïser ; mais le Roy ne voulut pas le permettre , & le relevant l'embrassa avec grande tendresse. Ils reitererent leurs embrassemens trois ou quatre fois , le Roy le nommant son tres-cher Frere , & luy appellant le Roy son Seigneur. On entendit alors pousser avec grande joye les cris de *viue le Roy* , que l'on n'auoit point ouïs depuis

long-temps , comme si la presence de 1589.
nostre Henry eust fait renaistre l'affec-
tion des peuples , qui sembloit estein-
re pour Henry III.

Après que les deux Rois se furent
entretenus quelque temps , celuy de
Nauarre repassa la riuere , & alla loger
au faux-bourg Saint Simphorien ; car il
auoit esté obligé de le promettre ainsi
à ces vieux Huguenots , qui crurent
qu'on leur rendoit des pieges par tout.
Mais luy , qui estoit poussé d'un autre
motif , & qui auoit ce genereux princi-
pe , Qu'il ne faut point ménager sa vie ,
quand il y a quelque chose à gagner ,
qui doit estre plus precieux à vn grand
courage que la vie mesme , sortit le len-
demain dès six heures du matin , sans
auertir ses gens , & passant le pont
auec vn Page seulement , vint donner le
bon jour au Roy. Ils s'entretinrent
long-temps en deux ou trois confere-
ces , où le Roy de Nauarre donna de
grandes marques de sa capacité , & de son
jugement. Leur resolution en gros , fut
de dresser vne puissante armée pour atta-
quer Paris , qui estoit la principale teste
de l'Hydre , & faisoit remuer toutes les
autres ; Ce qui leur seroit facile , pource

Il repasse la
riuere , &
couche , au
fauxbourg ;
mais le
lendemain
vient seul
renoir le
Roy.

Il resolu-
ment d'as-
sieger Pa-
ris

1589. que le Roy attendoit de grandes leuées du costé des Suisses, où il auoit enuoyé Sancy pour cela ; joint que le dessein de ce siege estant publié, y attireroit infailliblement grand nombre de soldats & d'auenturiers, dans l'esperoir d'un si riche pillage.

Les deux Rois ayant passé deux jours ensemble, celuy de Nauarre s'en alla à Chinon pour faire auancer le reste de ses troupes, qui refusoient encore de se mesler avec les Catholiques.

Le Duc de Mayenne manque de surprendre Henry III. à Tours.

Durant son absence le Duc de Mayenne, qui s'estoit mis aux champs, vint donner dans le faux-bourg de Tours, pensant surprendre la ville, & le Roy dedans, par le moyen de quelques intelligences. Le combat y fut fort sanglant, & peus'en falut que le dessein du Duc ne réussist; Mais comme après les premiers efforts, il eut perdu l'esperance d'y rien gagner, il se retira tout doucement.

Les deux Rois marchent vers Paris, avec leurs armées.

Depuis, les troupes du Roy estant merueilleusement grossies, ils marcherent conjointement luy, & le Roy de Nauarre vers Orleans, prirent toutes les petites places d'alentour, de là descendirent en Beaulieu, & se rabatirent

tout d'un coup vers Paris. Tous les pos- 1589.
 tes des environs, comme Poissy, Estam-
 pes, & Meulan, furent forcez, ou ob-
 tinrent capitulation, dont ils ne voulu-
 rent pour seureté, que la parole du Roy *cc*
 de Nauarre, auquel ils se fioient plus *cc*
 qu'à tous les écrits de Henry III. Aussi *cc*
 faisoit-il profession de tenir sa parole, *cc*
 mesme aux dépens de ses interets. *cc*

Considérez vn peu le different estat, *cc* *Grande*
 où ces deux Rois s'estoient mis par leur *cc* *et utile*
 conduite differente. L'un pour auoir *cc* *reflexion*
 souuent manqué de foy, estoit aban- *cc* *à faire*
 donné de ses Sujets, & ses plus grands *cc* *sur les*
 fermens ne trouuoient point de croyan- *cc* *differe-*
 ce parmi eux. L'autre pour l'auoir tou- *cc* *ces con-*
 jours exactement gardée, estoit recla- *cc* *duites de*
 mé, mesme par ses plus grands enne- *cc* *Henry*
 mis. En toutes occasions il donnoit *cc* *III. & du*
 des marques de sa valeur, de son expe- *cc* *Roy de*
 rience au faict de la guerre, & sur tout *cc* *Nauarre.*
 de sa prudence, & des nobles inclina- *cc*
 tions qu'il auoit à bien faire, & à obli- *cc*
 ger tout le monde. On le voyoit à tou- *cc*
 te heure aux endroits les plus dangereux *cc*
 hastier les trauaux, animer les soldats, *cc*
 les soustenir dans les sorties, consoler *cc*
 les blesez, & leur faire distribuer quel- *cc*
 que argent. Il remarquoit tout, s'en- *cc*

1589., querroit de tout , & vouloit faire avec
 „ les Mareſchaux de Camp, tous les loge-
 „ mens de ſon armée : Il obſeruoit adroi-
 „ tement ceux qu'on faiſoit dans l'armée
 „ de Henry III. où ſouuent reconnoiſ-
 „ ſant des défauts , il n'en diſoit rien
 „ de peur d'offenſer ceux qui les auoient
 „ faits , en découurant leur ignorance , &
 „ quand il ſe croyoit obligé de les mar-
 „ quer, il le faiſoit avec tant de circonſpe-
 „ ction , qu'ils ne luy en ſçauoient point
 „ mauuais gré. Il n'eſtoit point chiche de
 „ loüanges pour les belles actions , ni de
 „ careſſes & de bon accueil enuers tous
 „ ceux qui l'approchoient ; Il ſ'entretre-
 „ noit avec eux , quand il en auoit le
 „ temps , ou du moins les obligeoit de
 „ quelque bon mot , de ſorte qu'ils ſ'en
 „ alloient touïours ſatisfaits. Il ne crai-
 „ gnoit point de ſe rendre familier ; parce
 „ qu'il eſtoit aſſeuré , que plus on le con-
 „ noiſtroit, plus on auroit d'eſtime & d'af-
 „ fection pour luy. Enfin la conduite de
 „ ce Prince eſtoit telle , qu'il n'y auoit
 „ point de cœur qu'il ne gagnast , & qu'il
 „ n'auoit point d'ami , qui n'eust volon-
 „ tiers eſté ſon martyr.

Paris eſt
 aſſiéé.

Déjà Paris eſtoit aſſiéé, le Roy s'é-
 rant logé à Saint Clou, & le Roy de Na-

uarre à Meudon, tenant avec ses trou-
pes ce qui est depuis Vanvres jusqu'au
pont de Charenton. Déjà Sancy estoit
arriué avec les leuées des Suisses, &
l'on traualloit aux ordres pour donner
vn assaut general, afin d'enleuer les faux-
bourgs de decà la riuere. Le Duc de
Mayenne, qui estoit dans la ville avec
ses troupes, attendant celles que le
Duc de Nemours luy deuoit amener,
estoit en grande apprehension de ne
pouuoir soustenir le furieux choc qui
sepreparoit : Quand vn jeune Iacobin
du Conuent de Paris, nommé Iacques
Clement, par vne resolution aussi dia-
bolique & detestable, que déterminée,
vint frapper le Roy Henry III. d'un
coup de cousteau dans le ventre, dont
il mourut le lendemain. Si ce Moine
frenetique n'eust pas esté tué sur le
champ par les Gardes du Roy, on eust
peut-estre appris beaucoup de choses,
qui n'ont jamais esté sceuës.

Le Roy de Nauarre estant auerti sur
le soir bien tard, de ce funeste accident,
& du danger où estoit le Roy, se ren-
dit à son logis accompagné seulement
de vingt-cinq à trente Gentilshommes.
Y estant arriué vn peu auparauant qu'il

1589.

Henry III.
est tué par
vn Iacobin.

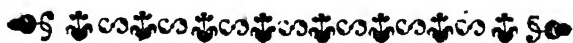
Notre
Henry le
vient voir
comme il
mourroit.

1589.

Ce que le
Roy luy
dit, & à
ceux qui
estoyent
presens.

expirast, il se mit à genoux pour luy
baïser les mains, & receut ses dernieres
embrassades. Le Roy le nomma par plu-
sieurs fois son bon frere, & son legitime
Successeur, luy recommanda le Royau-
me, exhorta les Seigneurs là presens de
le reconnoistre, & de ne se point desunir.
Enfin après l'auoir conjuré d'embrasser
la Religion Catholique, il rendit l'e-
sprit; laissant toute son armée dans vn
estonnement & dans vne confusion qui
ne se peut exprimer, & tous les Chefs
& Capitaines dans des irresolutions, &
des agitations differentes, selon leurs
humeurs, leurs attachemens, & leurs
interests.





SECONDE PARTIE

DE LA VIE

DE HENRY LE GRAND,

*CONTENANT CE QV'IL
fit depuis le jour qu'il paruint à
la Couronne de France, jusqu'à
la Paix, qui fut faite l'an mil
cinq cens quatre-vingts dix-
huit, par le Traité de Vernin.*



A mort du Roy Henry III. changea entièrement la face des affaires. Paris, la Ligue, & le Duc de Mayenne, passerent tout d'un coup d'une grande tristesse à une furieuse joye ; & les seruiteurs du defunt Roy, d'une esperance toute prochaine de le voir vengé, à une extrême desolation.

Ce Prince, qui auoit esté l'objet de la haine des peuples, n'estant plus ; il sembloit que cette haine deuoit cesser, & par consequent la chaleur de la Ligue se ralentir ; mais d'autre costé, non seu-

1589.
Change-
ment que
cause la
mort de
Henry III.

1589. lement tous ceux qui compoſoient cette faction, mais encore beaucoup d'autres, qui euſſent tenu pour crime de ſe li-guer contre Henry III. leur Roy le-gitime & Catholique, crurent eſtre obligez en conſcience de ſ'oppoſer à Henry IV. au moins juſques à ce qu'il fuſt rentré dans le ſein de la vraye Egliſe; condition qu'ils croyoient abſolu-ment neceſſaire pour ſucceder à Char-lemagne & à Saint Louïs. Tellement que ſi la Ligue perdoit cette chaleur que la haine luy donnoit, elle en pre-noit vne bien plus ſpecieufe du zele de la Religion, & avec cela auoit vn pre-texte tres-plauſible de ne point poſer les armes, que Henry ne profeſſaſt la Foy de ſes Anceſtres.

Probleme,
ſi Henry
III. mou-
rut en vn
temps fa-
uorable
pour Hen-
ry IV. ou
non.

Il eſtoit bien mal-aiſé de juger ſi le point auquel arriua ce malheureux parricide, fut bon ou mauuais pour luy. Car d'un coſté il ſembloit que la Proui-dence ne l'auoit attiré de l'extrémité du Royaume, où il eſtoit comme rele-gué, & ne l'auoit amené par la main ſur le plus beau theatre de la France, à la veüe de Paris, qu'afin qu'il y fiſt connoiſtre ſa bonté & ſa vertu, & qu'il fuſt en eſtat de recueillir vne ſucceſſion,

à laquelle on ne l'eust jamais appelé , 1589.
 s'il n'eust esté present. Mais d'autre part,
 quand on consideroit la multitude des
 puissans ennemis, qui luy alloient tom-
 ber sur les bras , le peu d'argent & de
 forces qu'il auoit , l'obstacle de sa Reli-
 gion , & mille autres difficultez ; on ne
 pouuoit certes juger , si la Couronne
 luy estoit écheuë pour en jouir , ou si
 elle luy estoit tombée sur la teste pour
 l'écraser ; & il y auoit sujet de dire, que
 si cette conjoncture l'éleuoit , c'estoit
 sur vn Thrône tremblant , & dressé sur
 le bord des precipices.

Tandis que Henry III. estoit à l'ago-
 nie , nostre Henry tint plusieurs con-
 seils tumultuairement dans le mesme
 logis , avec ceux qu'il estimoit les plus
 fideles seruiteurs. Lors qu'il sceut qu'il
 auoit rendu l'esprit, il se retira en son
 quartier à Meudon , où il prit le deuil
 de violet. D'abord il fut suivi d'vn
 assez bon nombre de Noblesse , qui
 l'accompagna autant par curiosité que
 par affection ; La Huguenote avec les
 troupes qu'il auoit amenées, luy pre-
 sta serment tout aussi-tost ; mais ce
 nombre estoit bien petit. Quelques-vns
 des Catholiques, comme le Marechal

Henry IV.
 tint plu-
 sieurs con-
 seils.

Quelques
 Catholi-
 ques le re-

1589.
connoif-
sent, plu-
sieurs ne
veulent
pas.

d'Aumont, Giury, & Humieres, luy jurerent seruite jusqu'à la mort, & de bonne grace, sans desirer de luy aucune condition. Mais la plus grande part des autres estant ou éloignez d'inclination, ou piquez de quelque mécontentement, ou croyant auoir trouué alors le temps de se faire bien achepter, se renoient plus à l'écart, & faisoient de petites assemblées en diuers lieux, où ils formoient quantité de desseins fantastiques.

Quelques-
uns se pro-
posoient de
se faire
Souve-
rains.

Le Mares-
chal de Bi-
ron entre
autres,
mais le Roy
luy en fait
perdre l'en-
ue.

Chacun d'eux se proposoit de se faire Souuerain de quelque Ville, ou de quelque Prouince, comme les Gouverneurs auoient fait dans la decadence de la Maison de Charlemagne. Le Mareschal de Biron, entre autres, vouloit auoir la Comté de Perigord; Et Sancy, pour ne le rebuter pas, en parla au Roy. Cette proposition estoit fort dangereuse, car s'il la refusoit, il l'irritoit; & s'il luy accordoit sa demande, il ouuroit le chemin à tous les autres, d'en faire de pareilles, & ainsi il faloit mettre le Royaume en pieces. Il n'y auoit que le puissant Genie & les lumieres certaines de ce grand Roy, qui le pussent tirer d'un pas si difficile. Il charge donc Sancy de l'asseurer de sa part de son affection,

dont il luy donneroît volontiers en 1589. temps & lieu, toutes les marques qu'un bon Sujet devoit attendre de son Souuerain; mais en mesme temps il luy fournit tant de puissantes raisons, pour lesquelles il ne pouuoit luy accorder ce qu'il desiroit, que Sancy en estant persuadé le premier, il ne luy fut pas difficile de faire le mesme effet sur l'esprit de Biron, lequel il obligea non seulement de renoncer à cette pretention, mais encore de protester qu'il ne souffriroit jamais qu'aucune piece de l'Estat fust démembrée en faueur de qui que ce fust.

Il falloit sans doute que le Grand Henry raisonnast bien puissamment, & qu'il expliquast ses raisonnemens de la bonne maniere; puisqu'il pouuoit en des occasions si importantes, persuader des esprits si habiles, contre leurs propres interests.

Biron étant ainsi gagné, s'en alla avec Sancy, s'asseurer des Suisses que Sancy auoit amenez au feu Roy; mais qui estans tous des Cantons Catholiques, faisoient difficulté de porter les armes pour un Prince Huguenot, & sans nouuel ordre de leur Supérieur.

Biron & Sancy assésurent les Suisses Catholiques au service du Roy.

1589. Quant aux troupes Françoises du defunt Roy, il n'estoit pas si facile de les gagner ; les Seigneurs qui les commandoient, ou qui tenoient les Chefs dans leur dépendance, auoient chacun diuerses visées, & vouloient les vns vne chose, & les autres vne autre, selon leur interest, ou leur caprice.

Quelle étoit la disposition des Princes du Sang vers le Roy.

Il y auoit six Princes de la Maison de Bourbon : sçauoir le vieux Cardinal de Bourbon, le Cardinal de Vendosme, le Comte de Soissons, le Prince de Conti, le Duc de Montpensier, & le Prince de Dombes son fils, lesquels au lieu d'estre le plus ferme appuy du Roy, ne luy caufoient pas peu d'inquietude ; parce qu'il n'y en auoit aucun d'eux, qui n'eust sa pretention particuliere, laquelle alloit toujours à luy faire obstacle.

Seigneurs dans l'armée, & dans la Cour, mal-intentionnez.

Plusieurs des Seigneurs, qui estoient dans l'armée, n'estoient aussi gueres bien intentionnez, particulièrement Charles, Grand Prieur de France, fils naturel du Roy Charles IX. (il fut depuis Comte d'Auvergne & Duc d'Angoulesme) le Duc d'Espernon, & Termes-Bellegarde, qui dans la crainte, qu'ils auoient eüe autrefois qu'il ne les éloignast

éloignast de la faueur de leur Maistre, 1589.
l'auoient choqué en diuerses rencontres.

Pour les Courtisans, comme François d'O, & Manou son frere, Chasteau-Vieux, & plusieurs autres, comme ils sçauoient que nostre Henry detestoit leurs vilaines débauches, & qu'il ne seroit pas si mauuais ménager, que d'épuiser ses finances pour fournir à leur luxe, ils n'auoient pas beaucoup d'inclination pour luy, & neantmoins faute de pouuoir trouuer mieux, ils se vouloient declarer en sa faueur; mais avec des conditions, qui le tinssent en bride, & qui l'obligeassent en quelque façon à dépendre d'eux.

Pour cet effet ils firent vne assemblée de quelque Noblesse chez d'O, homme voluptueux, prodigue, & par consequent pas fort scrupuleux, mais qui pour lors faisoit le consciencieux, afin de se rendre necessaire; Et là ils resolurent de ne le point reconnoistre, qu'il ne fust Catholique. François d'O, accompagné de quelques Gentilshommes, eut la hardiesse de porter au Roy la resolution de cette assemblée, & y ajousta vn discours estudié, pour luy

Assemblée
de Noblesse
chez d'O,
vent que le
Roy se con-
uertisse.

D'O luy
en porta la
parole.

1589. persuader de retourner à la Religion Catholique. Mais le Roy qui s'estoit déjà remis de ses plus grandes craintes, leur fit vne réponse tellement meslée de douceur & de grauité, de vigueur & de retenuë, qu'en les repoussant courageusement sans les rabrouër, il leur témoigna qu'il desiroit bien les conseruer, mais qu'après tout il ne craignoit guere de les perdre.

Il luy répondit adroitement, & courageusement.

Autre plus grande assemblée de Noblesse résout de le reconnoistre pour Roy, & qu'il se fust instruire.

Quelques heures après, la Noblesse en suite de diuerfes petites assemblées, en tint vne grande chez François de Luxembourg Duc de Piney. Là s'estant fait plusieurs propositions, les Ducs de Montpensier, & de Piney auoient adroitement ménagé les esprits, & ramené les opinions les plus fascheuses à cette resolution, Que l'on reconnoistroit Henry pour Roy à ces conditions :

1. Pourueu qu'il se fust instruire dans six mois, car on presupposoit que l'instruction caueroit necessairement la conuersion.
2. Qu'il ne permist aucun exercice que de la Religion Catholique.
3. Qu'il ne donnast ni charge, ni employ aux Huguenots.
4. Qu'il permist à l'assemblée de deputer vers le Pape, pour luy faire entendre, & agréer les

causes, qui obligeoient la Noblesse de 1589.
demeurer au service d'un Prince séparé de l'Eglise Romaine.

Le Duc de Piney fit entendre cette résolution au Roy, qui les remercia de leur zele pour la conservation de l'Etat, & de l'affection qu'ils auoient pour sa personne, leur promit qu'il perdrait plutôt la vie, que le souuenir des bons services qu'ils luy rendoient, & leur accorda facilement tous les poincts qu'ils demandoient, hormis le second. Au lieu duquel il s'engagea de restablir l'exercice de la Religion Catholique par toutes ses Terres, & d'y remettre les Ecclesiastiques dans la possession de leurs biens. Il fit dresser vne Declaration de cela, & après que les Seigneurs, & Gentilshommes de marque l'eurent signée; il l'enuoya à cette partie du Parlement, qui estoit seante à Tours, pour la verifier.

Le Duc de Piney porte cette résolution au Roy qui l'agréa.

Et accorde vne Declaration touchant l'exercice de la Religion Catholique par toutes ses Terres.

Il y en eut plusieurs qui la signerent à regret, & quelques-uns qui le refuserent absolument; entre autres le Duc d'Espernon, & Louis de l'Hospital-Vitry. Ce dernier, inquieté, ce disoit-il, du scrupule de conscience, se jeta dans Paris, & se donna pour quelque

Plusieurs la signent à regret, & d'autres refusent, comme

Vitry qui se fait Ligueux:

1589. temps à la Ligue ; mais auparavant il abandonna le Gouvernement de Dourdan , que le défunt Roy luy auoit donné. Telle estoit alors la maxime des vrais gens d'honneur dans les guerres ciuiles , qu'en quitant vn Parti , quel qu'il fust , ils quitoient aussi les places qu'ils en tenoient , & les remettoient à ceux qui les leur auoient confiées.

Et le Duc
d'Espèrnon,
qui se reti-
re.

Le Duc d'Espèrnon protestant qu'il ne seroit jamais ni Espagnol , ni Ligueux , mais que sa conscience ne luy permettoit pas de demeurer auprès du Roy , luy demanda congé de se retirer en son Gouvernement. Le Roy après auoir tenté en vain de le retenir , luy donna congé avec beaucoup de caresses & de louanges , mais estant fort fâché en son cœur de cet abandonnement , pour lequel il garda contre luy vn ressentiment secret tant qu'il vécut.

Le Duc de
Mayenne
est bien
empesché
quel Parti
prendre.

Le Duc de Mayenne n'estoit pas peu empesché dans Paris , sur la resolution qu'il deuoit prendre. Il voyoit que tous les Parisiens , mesme ceux qui auoient tenu le Parti du défunt Roy , auoient bien resolu de pouruoir à la seureté de la Religion ; mais que tous vouloient vn Roy , à la reserue de quelques-vns

des Seize , qui s'imaginoient pouuoir 1589.
 faire vne Republique, & mettre la France en Cantons , comme sont les Suisses ; mais ceux-là n'estoient pas assez forts , ni en nombre , ni en richesses , ni en capacité , pour conduire vn tel dessein. Tellement que la plupart de ses amis luy conseilloyent de prendre le titre de Roy ; Toutefois quand il voulut sonder le gué pour cela , il trouua que cette proposition n'agreoit , ni au peuple , ni mesme au Roy d'Espagne , duquel il deuoit tirer son principal appuy , & les moyens de sa subsistance.

Là-dessus on luy donna deux autres On luy 45
ne deux
conseils.
 conseils ; L'vn , de s'accommoder de bonne grace avec le nouveau Roy, qui sans doute dans la conjoncture où estoient les choses , luy eust accordé des conditions tres-auantageuses : L'autre , qu'il fist entendre par vne Declaration aux Catholiques de l'armée Royale, que tous les ressentimens demeurans esteints par la mort de Henry III. il n'auoit plus d'intérêt que celui de la Religion ; Que ce poinct estant d'obligation diuine , & regardant tous les bons Chrétiens, il les sommoit & conjuroit de se joindre avec luy pour exhorter le

1589. Roy de Nauarre de rentrer dans l'Eglise, auquel cas ils promettoient de le reconnoistre aussi-tost pour Roy; Mais s'il refusoit de le faire, ils protestoient de substituer en sa place vn autre Prince du Sang. Cet auis estoit le meilleur. Aussi luy estoit-il proposé par Ieannin President au Parlement de Bourgonne, l'vne des plus sages & des plus fortes testes qui fust dans son Conseil, & qui agissoit dans les affaires sans détours & sans ruses, mais avec vn grand sens, & vne singuliere probité.

Illes rejette, & fait proclamer Roy le vieux Cardinal de Bourbon.

Le Duc de Mayenne rejetta également tous ces deux auis, & en prit vn troisiéme, sçauoir de faire proclamer Roy le vieux Cardinal de Bourbon, qui estoit alors detenu prisonnier par ordre de nostre Henry, & de se reseruer toûjours la qualiré de Lieutenant General de la Couronne. Il dressa ensuite plusieurs Declarations; l'vne qu'il enuoya aux Parlemens; l'autre aux Prouinces, & à la Noblesse, les inuitant de faire vn effort pour deliurer leur Roy, & defendre la Religion.

Le Roy tenté en vain de traiter avec ce Duc.

Au mesme temps le Roy le tentoit par diuerses negociations, & le faisoit exhorter de rechercher plutôt son auan-

cement dans son amitié , que dans les troubles & dans les miseres de la France. Mais à cela le Duc répondoit qu'il auoit engagé sa foy à la cause publique, & presté serment au Roy Charles X. (c'est ainsi qu'on appelloit le vieux Cardinal de Bourbon , car il se nommoit Charles) auquel , selon le sentiment de la Ligue, la Couronne appartenoit , comme au plus proche parent du defunt. Et cependant il entretenoit des menées & des pratiques dans l'armée Royale, où ses emissaires débauchotent de jour à autre plusieurs personnes, mesme de ceux que le Roy croyoit les plus asseurez. Il y en auoit plusieurs d'assez genereux pour resister à l'argent; mais rien n'estoit à l'épreuue des intrigues des femmes de Paris, qui attiroient adroitement les Gentilshommes, & les Officiers dans la Ville, & n'épargnoient rien pour les engager.

Comme le Roy eut reconnu qu'il en demeueroit à toute heure quelques-uns dans ces filets, & qu'il estoit à craindre que ceux qui en reuenoient , en forcelez par des Maistressès , n'en rapportassent quelques pernicieux desseins; Que d'ailleurs il sceut que le Duc de

1589. Nemours s'auançoit avec ses troupes pour joindre le Duc de Mayenne ; que le Duc de Lorraine luy deuoit aussi enuoyer les siennes ; & qu'il estoit à craindre que tous ensemble ne l'enveloppassent , & ne luy coupassent le chemin de la retraite : il trouua à propos de décamper de deuant Paris.

Il leue le
siège de de-
uant Paris,
& pour-
quoy.

Ecrit aux
Princes
Protestans
pour se ju-
rifier.

Auant que de leuer le piquet , il écriuit aux Princes Protestans pour leur rendre compte de ce qu'il faisoit , & pour les asseurer que rien n'estoit capable d'ébranler sa fermeté, ni de le separer d'auec Christ. Il parloit encore alors selon sa pensée, & sa conscience, n'ayant point d'enuie de changer. Ce que pourtant les Ministres de sa Religion ne croyoient pas , & le veilloient de si près sur ce sujet-là , qu'ils s'en rendoient importuns.

Ses grandes
peines qua-
tre ans du-
rant à con-
tenter les
Catholi-
ques & les
Hugue-
nots.

Ce fut vne peine indicible, qu'il eut à souffrir trois ou quatre ans durant, que d'entendre d'un costé les exhortations de ces gens-là , & de l'autre les remonstrances tres-instantes des Catholiques ; car il falloit qu'il calmast les défiances des premiers , & qu'il entre tint les seconds de continuelles esperances de se faire instruire. De com-

bien d'adresse eut-il besoin ? De com- 1589.

bien de patience ? Avec quelle accorti-
se , & avec quelle prudence salut-il ma-
nier tant d'esprits differens ? Certes ce-
la ne se pouuoit sans y employer tou-
tes les forces de son jugement , & de
son esprit. Ainsi il connut bien à quel
point il est necessaire à vn Prince d'a-
uoir exercé de bonne heure son esprit,
& de s'estre instruit à parler , à nego-
cier , & à bien dire , pour pouuoir se ser-
uir de ses talens dans le besoin. Sans
mentir , il eut bien pour lors à se louer
de ceux , qui ayant eu le soin de l'éleuer,
l'auoient formé en sa jeunesse à manier
les affaires , à traiter avec les hommes , &
à gagner les affectiōs de tout le monde.

Il eut
besoin de
ce grand
prudence,
ce dresse,
& elo-
quence.

Les derniers deuoirs qu'il desiroit
rendre à son Predecesseur , luy seruient
d'vn honnestre pretexte de leuer le siege
de deuant Paris. Pour mettre son corps
en vn lieu , où le ressentiment des ser-
uiteurs du Duc de Guise ne luy pût
faire outrage , il le conduisit à Compie-
gne , & le deposa en l'Abbaye de Saint
Cornille , où il luy fit faire toutes les
ceremonies funebres aussi honorable-
ment que la confusion du temps le pût
permettre. N'y pouuant assister luy-

Il condui-
le corps de
Henry II.
à S. Cor-
nille de
Compie-
gne.

1589. mesme à cause de sa Religion, il en commit le soin à Bellegarde & à Espernon. Ce dernier l'accompagna jusques là, puis se retira en Angoumois.

Trois auis
touchant le
lieu, où il
se deuoit
retirer.

Il y eut trois auis sur l'endroit, où nostre Henry se deuoit retirer en leuant le siege de Paris. Le premier estoit de repasser la Loire, & d'abandonner à la Ligue les Prouinces de deçà, parce que difficilement il pouuoit les maintenir. Le second, de remonter le long de la Marne, & de se saisir des Ponts, & des Villes pour y attendre vn secours de Suisses, Protestans, & d'Allemans, qui luy deuoit venir. Et le troisiéme, de descendre en Normandie, pour s'asseurer de quelques Villes, dont les Gouverneurs n'estoient point encore attachez à la Ligue, & pour y recueillir les deniers dans les Receptes des Tailles, & y joindre le secours d'Angleterre, que la Reine Elisabeth luy auoit promis, & qui ne pouuoit pas beaucoup tarder.

Il fut le
dernier, qui
estoit d'al-
ler en Nor-
mandie.

Il s'attacha au dernier de ces auis ; Ainsi la Noblesse qui l'accompagnoit desirant s'aller rafraischir chez elle pour quelque temps, il luy donna congé. Il enuoya vne partie de ses troupes en

Picardie, sous la conduite du Duc de Longueuille; vne autre en Champagne, sous celle du Marechal d'Aumont, & avec trois mille hommes de pied François, deux Regimens Suisses, & douze cens cheuaux, qu'il retint seulement avec luy, il descendit en Normandie. 1590.

Le Duc de Montpensier, qui en estoit Gouverneur, le vint joindre avec deux cens Gentilshommes, & quinze cens fantassins. Rolet Gouverneur du Pont de l'Arche, homme de cœur & d'esprit, luy apporta les clefs de la place, ne demandant pour recompense que l'honneur de le seruir. Emar de Chattes, Commandeur de Malte, en fit autant de la ville de Dieppe. Après quoy le Roy approcha de Rouën, où il croyoit auoir quelque intelligence.

Rolet luy
a porte les
clefs du
Pont de
l'Arche &
Chattes, de
Dieppe.

Il veut as-
sieger
Rouën,
mais le Duc
de Mayen-
ne vient au
secours, &
le pousse à
Dieppe, où
il l'incest.

Cette entreprise le mit en vn extrême danger; mais en reuanche elle luy donna vne belle occasion d'acquérir de la gloire en se tirant d'vn si dangereux pas. Voici comment.

Le Duc de Mayenne vient au secours de Rouën avec toutes ses forces, & passe la riuiera à Vernon. Le Roy bien estonné se retire à Dieppe, & mande au Duc de Longueuille, & à d'Au-

1589. mont de luy ramener en diligence ce qu'ils auoient de troupes. Le Duc cependant reprend toutes les petites places des enuironns de Dieppe pour l'environner & l'inuestir là dedans. En effet il le ferra de si près, que s'il ne se fust point amusé à contre-temps d'aller à Bins en Hainaut, conférer avec le Duc de Parme, il eust dans ce desordre dissipé la plus grande partie de sa petite armée. Il auoit déjà fait courir le bruit par toute la France, & écrit avec assurance à tous les Princes estrangers, qu'il tenoit le Roy de Navarre, il l'appelloit ainsi, acculé dans vn petit coin, d'où il ne pouuoit sortir qu'en se rendant à luy, ou en sautant dans la mer. Le peril paroissoit si pressant, mesme à ses plus fideles seruiteurs, que le Parlement qui estoit à Tours, luy enuoya exprés vn Maître des Requestes, luy proposer que le seul expedient qu'ils voyoient de sauuer l'Estat, c'estoit de les associer luy & le Cardinal de Bourbon son oncle, à la Royauté, donnant à l'vn la conduite des affaires, & à l'autre celle des armes. Il y auoit aussi la plus grande partie des Capitaines de son ar-

Le Duc fait courre le bruit qu'il ne luy peut échapper.

Le Parlement de Tours luy conseilloit d'associer le Cardinal de Bourbon à la Royauté.

mée, qui estoit d'avis, que laissant ses troupes à terre bien retranchées dans leurs postes, il s'embarquast au plûtoſt pour prendre la route d'Angleterre, ou de la Rochelle, de peur que s'il tardoit dauantage, il ne se trouuaſt inueſti par mer, auſſi-bien que par terre. Or ſur la proposition du Parlement, il fit répoſe qu'il auoit donné bon ordre que les intrigues du Duc de Mayenne ne puſſent deliurer le Cardinal de Bourbon, comme on l'apprehendoit; Et le Mareſchal de Biron parla ſi vertement à ceux, qui luy conſeilloient de s'embarquer, qu'ils s'en deſiſterent.

1590.

D'autres luy conſeilloient de ſe retirer en Angleterre.

Il ſe moque des vns & des autres.

Il parut bien-toſt à l'épreuue que les forces de la Ligue, qui estoient trois fois plus grandes que les ſiennes, n'estoient pas redoutables à proportion de leur nombre, & que plus il y auoit de Chefs, moins les efforts en estoient à craindre. Le Roy s'estoit logé au Chasteau d'Arques, qui eſt ſur vn coſtau, pour fermer le paſſage de la vallée, qui va à Dieppe. Le Duc auoit formé le deſſein de prendre ce Port de Mer. Par quatre ou cinq reprises, & à diuers jours, il eſſaya d'attaquer le fauxbourg du Polet, & par quatre ou cinq fois il fut repouſſé,

Le Duc de Mayenne aſſiege Dieppe.

Tournée d'Arques.

1590. le Roy y faifant toujours des merueilles , & s'expoſant ſi fort , qu'une fois il penſa eſtre ſurpris , & enuelopé des ennemis. Enfin le Duc , après auoir perdu là onze jours de temps , & mille ou douze cens hommes , leua le ſiege , & ſe retira en Picardie.

Ce Duc leua le ſiege , & ſe retira en Picardie , & pourquoy.

On crut qu'il paſſa en cette Prouince , ſur la crainte qu'il auoit que les Picards , gens ſinceres & francs , mais fort ſimples , ne ſe laiſſaſſent ſurprendre aux artiſices des agens d'Eſpagne , qui les vouloient engager à ſe jeter ſous la protection du Roy leur Maiſtre.

Ce qui l'empêcha de réuſſir dans ſon ſiege.

On remarqua auſſi que ce qui l'empêcha de réuſſir dans l'entreprife de Dieppe , & qui le tint deux ou trois jours ſans y rien entreprendre à l'heure qu'il y faiſoit bon , ce fut la jalouſie , & les piques d'entre les Chefs , qui l'accompagnoient ; particulièrement du Marquis du Pont-à-Mouſſon fils du Duc de Lorraine , du Duc de Nemours , & du Cheualier d'Aumale. Car comme ils croyoient la priſe du Roy infaillible , ou du moins ſa fuite aſſeurée , & qu'ils diſpoſoient déjà du Royaume , comme de leur conquête , ils ſe regardoient tous d'un œil de jalouſie , & chacun

d'eux formoit des desseins dans sa teste, 1590.
pour en auoir la meilleure part.

On remarqua encore que dans vn de ces combats de Dieppe , le Duc de Mayenne ayant eu d'abord quelque auantage, eust remporté vne entiere victoire, s'il se fust auancé plus viste seulement d'vn quart d'heure ; mais comme il marchoit trop lentement , il laissa échaper l'occasion , que jamais depuis il ne rencontra. Ce qui fit dire au Roy, qui reconnut bien cette faute : *S'il n'y va pas d'une autre façon , je suis assuré de le battre toûjours à la campagne.*

Il ne seut pas se seruir de son auantage.

J'ay rapporté ces particularitez, parce qu'elles font connoistre les defauts de ce grands Corps de la Ligue , & donnent sujet de rechercher les veritables causes, qui empescherent ses progresz , & la reduisirent au neant. J'en trouue trois principales.

Trois causes pour lesquelles ce grand Corps de la Ligue ne réussissoit pas en ses desseins.

La premiere fut la défiance , que le Duc de Mayenne eut des Espagnols. Car bien qu'il ne pust se passer d'eux , il ne laissoit pas de les regarder comme ses ennemis secrets ; Et eux ne l'assistoient pas pour l'amour de luy-mesme , mais dans le dessein de profiter du débris de la France. Ainsi comme ils virent qu'il ne

La défiance d'entre les Espagnols , & le Duc de Mayenne.

1590. concouroit pas avec eux pour leurs fins, & qu'il pensoit à son auantage sans faire le leur, ils ne luy donnoient que de foibles secours, en sorte qu'ils le laisserent déchoir si bas, qu'après ils ne purent le releuer quand ils le voulurent faire.

La jalouſie
d'entre les
Chefs de la
Ligue.

La ſeconde fut la jalouſie d'entre les Chefs, qui ne s'accorderent jamais entre eux. Ils pensoient plus à se trauerſer & à se ruiner l'un l'autre, qu'à accabler leur ennemi commun, & s'embarraſſoient de telle ſorte par leurs diuiſions & partialitez, qu'ils manquoient touſjours leurs plus grandes entrepriſes : là où dans le Parti du Roy, il n'y auoit qu'un ſeul Chef, auquel tout ſe rapportoit, & par les ordres duquel tout ſe paſſoit.

La lenteur
& pareſſe
du Duc de
Mayenne.

La troiſième eſtoit la peſanteur du Duc de Mayenne, qui ſe remuoit fort lentement en toutes choſes. Ses flatteurs appelloient cela grauité. Ce défaut procedoit principalement de ſon naturel, & eſtoit augmenté non ſeulement par la maſſe de ſon corps, grand & gros à proportion, & qui par conſequent auoit beſoin de beaucoup de nourriture, & de beaucoup de ſommeil; mais encore par la froideur, & par l'engourdiſſement que luy auoit laiffé dans l'habi-

rude du corps vne certaine maladie, qu'il 1590.
auoit contractée à Paris peu de jours
après la mort de Henry III. de laquelle,
dit-on, il s'estoit voulu réjouir mal à
propos.

Le Roy Henry IV. n'estoit pas de
mesme ; Car quoiqu'il aimast assez la
bonne chere, & à se diuertir avec ses fa-
miliers, lors qu'il en auoit le loisir ;
neantmoins tandis qu'il auoit des affai-
res, ou de guerre, ou d'autre nature, il
n'estoit à table qu'un quart d'heure, &
dormoit à peine deux ou trois heures de
suite ; Tellement que le Pape Sixte V.
ayant esté bien informé de sa façon de
viure, & de celle du Duc de Mayenne,
prognostica hardiment que le Bearnois ;
il l'appelloit ainsi, comme faisoient
tous les Ligueux, ne pouuoit manquer
d'auoir le dessus, puisqu'il n'estoit pas
plus long-temps au liect, que le Duc
de Mayenne estoit à table, & qu'il vsoit
plus de bottes, que l'autre n'vsoit de
souliers.

Les Officiers & seruiteurs se formant
sur l'exemple des Maistres, ceux du
Roy estoient prompts, alertes, vigilans,
qui executoient ses ordres aussi-tost
qu'ils estoient sortis de sa bouche, qui

Grande
activité &
vigilance
de Henry
IV.

Les Offi-
ciers & ser-
uiteurs res-
sembloient
à leurs
Maistres.

1590. prenoient garde à tout , & luy donnoient auis de tout. Au contraire ceux du Duc estoient lents , nonchalans , paresseux , & qui pour quelque occasion pressante que ce fust , ne vouloient rien perdre de leurs aises , & de leurs diuertissemens. On raconte que son premier Secretaire laissa vne fois vn paquet d'importance quatre jours entier sans l'ouvrir.

Il me semble que pour l'intelligence de nostre Histoire, il estoit necessaire de marquer ces circonstances , qui sont tout-à-fait essentielles , & fort instructiues.

Nous auons dit sur la fin de la premiere Partie, qui estoient les principaux Chefs de la Ligue ; & comme ils tenoient presque toutes les meilleures Villes , & les plus riches Prouinces du Royaume. Ce ne seroit jamais fait de rapporter par le menu toutes les factions , les combats , les entreprises , & les changemens , qui se firent dans chaque Prouince cinq ou six ans durant. Nous suiurons seulement le gros des affaires, & verrons comme la Prouidence Diuine , & la vertu incomparable de nostre Heros , tirerent la France du la-

Cette Histoire ne
suiura que
le gros des
affaires.

byrinthe de ses miseres ; en sorte que 1590.
l'Estat & la Religion , qui se vouloient
détruire par vne guerre irreconciliable ,
furent sauuez miraculeusement l'un &
l'autre , & refleurirent avec autant de
bonheur & de gloire que jamais.

Quoique le Duc de Mayenne se fust
retiré de deuant Dieppe , neantmoins
les peuples estoient entierement persua-
dez que le Roy ne luy pouuoit échaper,
particulierement les Parisiens , à qui la
Duchesse de Montpensier faisoit croire
par des courriers apostez , qu'elle faisoit
arriuer de jour à autre , tantost qu'il de-
mandoit à se rendre , tantost qu'il auoit
esté pris , & enfin qu'on l'amenoit à Pa-
ris ; si bien qu'il y eut des Dames , qui
louèrent des fenestres à la ruë Saint De-
nis pour le voir passer.

On faisoit
croire aux
Parisiens
que le Roy
estoit pris.

Tandis qu'on les amusoit de ces faux
bruits , ils furent bien estonnez d'ap-
prendre , qu'ayant receu vn renfort de
quatre mille Anglois , il s'estoit mis en
marche , & qu'il venoit droit à Paris ,
sçachant que le Duc de Mayenne s'en
estoit allé en Picardie avec le Duc de
Nemours son frere vterin. Il y auoit
quelques intelligences , qui luy pro-
mettoient que s'il pouuoit gagner les

Ils sont
bien eston-
nez d'ap-
prendre
qu'il vient
à eux.

1590. fauxbourgs , ils le feroient entrer dans la ville. Il attaqua donc ceux de Saint Germain , Saint Michel , Saint Iacques , Saint Marceau , & Saint Victor , & les emporta d'emblée , mais il ne pût gagner le quartier de l'Vniuersité , comme il esperoit , parce qu'on n'amenapasson canon assez à temps. Sur les huit heures du matin , c'estoit le jour de la Toussaints , il entra au fauxbourg Saint Iacques , où il reconnut que le peuple n'auoit nulle auersion pour luy ; Car il ne le vid point effrayé , ni s'enfuyant éperduëment , mais se tenant à ses fenestres pour le regarder , & criant , *Vive le Roy.* Aussi vsa-t-il de son auantage avec vne grande moderation ; Il defendit toutes sortes de violences & de pillages , & mit ordre que le seruice diuin fust continué ; de sorte que ses gens y assisterent paisiblement avec les Bourgeois , tandis que luy montant au clocher de Saint Germain consideroit attentiuement ce qui se faisoit dans la ville.

Il prend les
fauxbourgs
de Saint
Germain ,
&c.

Sa mode-
ration en
cette ren-
contre.

Les Ducs
de Ne-
mours &
de Mayen-
ne y ac-
courent.

Le soir le Duc de Nemours estant accouru avec de la caualerie , & le Duc de Mayenne le lendemain avec son infanterie , le Roy délogea , & se retira à Montlehery ; mais auparauant il mit

son armée en bataille à la veuë de Paris, 1590.
& la tint quatre heures sous les armes, Le Roy se retire à Montle-hery.
pour faire connoistre aux Parisiens la foiblesse de leurs Chefs.

Après cela, Estampes, Vendosme, le Mans, & Alençon ne purent soustenir sa Puis il prend Estampes, Vendosme, le Mans, & Alençon.

présence & ses armes, & se rendirent à luy. De la façon qu'il y alloit, & que se defendoient les Chefs de la Ligue, il eust reconquis tout le Royaume en moins de quinze mois, s'il n'eust point manqué d'argent. Ce seul defaut retar- Le defaut d'argent arreste ses progrès.

doit le cours de ses prosperitez. Les rançons qu'il impoisoit aux Villes reduites par force, les emprunts qu'il faisoit, & les deniers qu'il pouuoit tirer des Tail- De quelle façon il faisoit subsister ses troupes.

les, ne suffisoient pas à moitié pour entretenir ses troupes en corps d'armée; C'est pourquoy il fut contraint quatre ou cinq ans durant de faire la guerre d'une façon extraordinaire. Quand ses troupes auoient serui quelques mois, & consumé outre leur paye, ce qu'elles auoient picoré dans leurs quartiers, il les y renuoyoit tant pour se refaire, que pour preseruer leurs païs des inuasions de la Ligue. Semblablement lors que les Gentilshommes volontaires auoient dépensé l'argent qu'ils auoient apporté

1590.

de leurs maisons , il leur donnoit congé de s'en retourner pour y ménager de quoy fournir à vn autre voyage , les inuitant par son exemple à retrancher la dépense superflüe des habits , & des equipages , & les traitant outre cela avec tant de ciuilité & d'accortise, qu'ils ne luy manquoient jamais dans les occasions pressantes , & reuenoient le plûtost qu'ils pouuoient , le seruant , s'il faut ainsi dire , par quartier.

Il reduit
presque
toute la
Norman
die , & al
siege Dreux.

Cependant il fondit tout d'un coup en Normandie , & la reduisit presque toute , ayant pris les villes de Dompfront , Falaise , Lisieux , Bayeux , Honfleur ; cette derniere par vn siege bien meurtrier. Puis au retour de là , il prit encore Meulan sur la Seine à sept lieües de Paris , & mit le siege deuant Dreux.

Au bruit de ses conquestes le Duc de Mayenne fut obligé pour sa reputation de sortir de Paris , d'assembler ses troupes , & de receuoir contre son inclination quinze cens Lanciers , & cinq cens Carabins du Duc de Parme , Gouverneur des Pais-Bas. Ces troupes estoient commandées par le Comte d'Egmont.

Le Duc de
Mayenne
marche
pour se-
couvrir
Dreux.

Aprés que ce Duc eut repris quelques petites places , qui incommodoient Pa-

ris & les enuironz, il passa la Seine sur les ponts de Mantes, pour aller secourir Dreux, s'imaginant qu'il le pouuoit faire sans rien hazarder. De fait au bruit de sa marche le Roy leua le siege, mais ce fut à dessein de le combattre, & se vint pour cet effet loger à Nonancourt sur le passage de la riuiered'Eure. 1590.

Le Roy
vient au
deuant
pour le
combatre.

Deux choses principalement le firent resoudre à donner bataille : l'vne, que manquant d'argent, il ne pouuoit pas tenir plus long-temps ses troupes en corps d'armée, & que s'il les menoit en Normandie, il leur feroit consumer inutilement tout le reuenu de cette Prouince, qui seule luy valoit plus que toutes les autres qu'il tenoit. L'autre, qu'il voyoit vne gayeté extraordinaire dans tous les gens de guerre, qui ne faisoient que sauter de joye, quand on leur disoit qu'ils alloient trouuer l'Ennemi, & monstroient à leurs visages, & à leur contenance, qu'un jour de combat estoit vn jour de feste pour eux.

Deux rai-
sons l'y
obligent.

Le Duc de Mayenne n'estoit nullement d'auis d'exposer sa fortune & son honneur au hazard d'une journée, quand il consideroit la valeur des troupes du Roy au prix des siennes, la grande ex-

1590. perience, & l'incomparable vertu de ce Prince, & avec cela son heureuse fortune, qui auoit pris vn entier ascendant sur la sienne; de sorte qu'il ne croyoit plus la pouuoir vaincre qu'en l'éuitant.

Quelles
causes en-
gagerent le
Duc de
Mayenne à
la bataille

Mais les reproches des Parisiens; les instances du Legat, que le Pape auoit enuoyé pour appuyer les interets de la Ligue; la cabale Espagnole, qui de quelque costé que la chance tournast, se promettoit de grands auantages de cette bataille; & la honte enfin d'auoir perdu plus de quarante places en six mois, sans se mettre en deuoir d'en secourir aucune, l'amenerent comme par force au secours de Dreux. Et quand il fût si proche, le faux auis qu'il eut que le Roy se retiroit vers la ville de Verneuïl au Perche, & les brauades du Comte d'Egmont qui se vantoit d'estre capable luy seul avec ses troupes, de défaire l'armée du Roy, l'engagerent à passer la riuier d'Eure sur le Pont d'Yury en grande diligence.

A dire le vray, le Roy & luy furent également surpris; le Roy, d'apprendre qu'il auoit passé si-tost; le Duc, de voir que le Roy, qu'il croyoit auoir pris la route de Verneuïl, s'en venoit droit à luy.

Mais

Mais quand ils eussent voulu, ils ne s'en pouuoient plus dédire, il falloit en venir aux mains. Ce qui arriua le quatorzième de Mars auprès du bourg d'Yury. 1590.

Bataille
d'Yury le
14. Mars.

On void bien au long dans les Histoires la description du champ de bataille, l'ordonnance des deux armées, les charges que firent les escadrons & les bataillons de part & d'autre, & les fautes des Chefs de la Ligue. Ainsi nous n'en dirons que ce qui touche la personne de nostre Prince.

On y admira sa rare intelligence, son merueilleux genie, & son actiuité infatigable dans le mestier de la guerre. On y admira comme il sceut donner les ordres sans s'embarrasser, & avec aussi peu de confusion, que s'il eust esté dans son cabinet; Comme il sceut parfaitement ranger ses troupes, & comme ayant reconnu le dessein des ennemis, il changea toute l'ordonnance de son armée en vn quart d'heure; Comme dans le combat il estoit par tout, remarquoit toutes choses, & y donnoit ordre de mesme que s'il eust eu cent yeux, & autant de bras; le bruit, l'embaras, la poussiere, & la fumée luy

Merueilleuse Intelligence de Henry IV.

1590. augmentant plutôt le jugement & la connoissance, que de le troubler.

Ses prieres
à Dieu.

Les armées estant en presence prestes de donner, il leua les yeux au Ciel, & joignant les mains appella Dieu à témoin de son intention, & inuoca son assistance, le priant de vouloir reduire les rebelles à reconnoistre celuy que l'ordre de la succession leur auoit donné pour legitime souuerain. *Mais, Seigneur, disoit-il, s'il t'a plu en disposer autrement, ou que tu voyes que je deusse estre du nombre de ces Rois que tu donnes en ta colere, oste moy la vie avec la Couronne; agrée que je sois aujourd'huy la victime de tes saintes volontez, fay que ma mort deliure la France des calamitez de la guerre, & que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle.*

Aussi-tost il se fit donner son habillement de teste, sur la pointe duquel il y auoit vn pennache de trois plumes blanches, & l'ayant pris, auant que de baisser la visiere, il dit à son escadron :

San exhortation
à ses
gens.

Mes compagnons, si vous courez aujourd'huy ma fortune, je cours aussi la vostre; je veux vaincre, ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie :

si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussi-tost au ralliement, c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là haut à main droite (c'estoient trois poiriers;) & si vous perdez vos enseignes, cornettes, & guidons, ne perdez point de veüe mon pennache blanc: vous le trouverez toûjours au chemin de l'honneur & de la victoire. 1590.

La decision de la journée ayant esté assez long-temps incertaine, luy fut enfin fauorable. La principale gloire luy en estoit deuë, d'autant qu'il donna impetueusement dans ce formidable gros du Comte d'Egmont, & que s'estant meslé dans cette forest de lances l'épée à la main, il les rendit inutiles, & les contraignit d'en venir à de courtes armes; à quoy les siens auoient beaucoup d'auantage, parce que les François sont plus agiles & plus adroits que les Flamans. Tellement qu'en moins d'un quart d'heure, il le perça, le dissipâ & le mit en déroute, ce qui causa le gain entier de la bataille.

De seize mille hommes qu'auoit le Duc, à peine s'en sauua-t-il quatre mille. Il demeura plus de mille che-

La bataille
gagnée par
le Roy.

Grande per-
te des Li-
guez.

1590. uaux sur la place avec le Comte d'Egmont; quatre cens prisonniers de marque, & toute l'infanterie; car les Lansquenets furent tous raillez en pieces. On luy prit tout son bagage, canon, enseignes & cornettes: sçauoir vingt cornettes de caualerie, la cornette blanche du Duc, la Colonele de ses Reistres, le grand estendart du Comte d'Egmont, & soixante enseignes de gens de pied.

Le Duc de Mayenne se sauua à Mantes, & de là à Paris.

Le Duc de Mayenne s'y porta aussi vaillamment qu'il le deuoit, & rascha plusieurs fois à faire quelque ralliement; mais enfin de peur d'estre enuélé, il se retira vers le pont d'Yury, & l'ayant passé le fit rompre pour arrester ceux qui le poursuiuoient, & se sauua à Mantes, de là à Saint-Denis, puis à Paris. Vne partie des fuyards prit ce chemin avec luy, & l'autre prit celuy de la plaine, & gagna la ville de Chartres.

Le Roy expose trop sa personne, & Biron le luy remontre librement.

Le Roy s'estant meslé durant la déroute dans vn escadron de Vvallons courut si grand risque de sa personne, que son armée le crut mort durant quelque temps. Surquoy le Marechal de Biron accoustumé à parler librement, & qui n'auoit point combattu, mais

s'estoit tenu à quartier avec vn gros de 1590.
 reſerue, pour empescher le ralliement
 des ennemis, ne put s'empescher de luy
 dire : *Ah ! Sire , cela n'est pas juſte ,*
vous avez fait aujourd'huy ce que Biron
deuoit faire , & il a fait ce que deuoit
faire le Roy.

Cette remonſtrance fut approuuée
 de tous ceux qui l'entendirent , & les
 principaux Chefs prirent la liberté de
 ſupplier le Roy de ne plus expoſer ainſi
 ſa perſonne, & de conſiderer que Dieu
 ne l'auoit pas deſtiné pour eſtre Cara-
 bin , mais pour eſtre Roy de France;
 que tous les bras de ſes Sujets deuoient
 combattre pour luy, mais qu'ils demeu-
 reroient tous perclus, s'ils auoient per-
 du la teſte, qui les faiſoit mouuoir.

Pardeſſus tous les Chefs il emporta
 le prix de la vaillance; mais outre cela,
 ſa clemence, ſa generoſité, & ſa cour-
 toisie ajoûterent vn merueilleux éclat
 à ſes belles actions; Et la maniere dont
 il vſa de la victoire, fut vne preuue cer-
 taine qu'il la tenoit de ſa conduite, plu-
 toſt que de la Fortune.

Il aima mieux receuoir les bataillons
 Suiffes à compoſition, que de les tailler
 en pieces comme il le pouuoit; Il leur

1590. rendit leurs enseignes , & les fit reconduire dans leur país par des Commis-faires. Par là il gagna l'affection des cinq petits Cantons Catholiques.

Il n'eut rien plus à cœur que de faire connoître à ses Sujets qu'il desiroit épargner leur sang , & qu'ils auoient affaire à vn Roy clement & misericordieux, non pas à vn cruel & impitoyable ennemi. Il fit crier dans la déroute, *saueez les François , & main basse sur l'Estranger*. Il prit à merci tous ceux qui demandoient quartier , & en arracha tant qu'il put , des mains des soldats acharnez à la tuerie. Il traita les prisonniers, particulièrement les Gentilshommes , non seulement avec humanité , mais encore avec courtoisie ; & il combla d'honneur , de loüanges & de remerciemens toute la Noblesse, qui auoit combattu pour luy , partageant avec eux la gloire de là journée, & leur donnant des caresses pour arres des recompenses qu'ils deuoient esperer de luy, lors qu'il en auroit le pouuoir.

Sa recon-
noissance &
justice.

Belle actiō
qu'il fit.

Il ne puis oublier vne action qu'il fit de merueilleuse bonté, & qui fut aussi de grande efficace pour luy concilier les cœurs des Officiers, & des Gentilshom-

mes. Le Colonel Thifche, ou Theodoric de Schomberg commandant quelques compagnies de Reiftres, auoit esté forcé la veille de la bataille par les crieries de ces mercenaires, de luy demander les montres qui leur estoient deuës, & de luy représenter qu'à moins de cela ils ne vouloient point combattre. Les Suiffes, & les Allemans de ce temps-là en vsoient ainsi; l'Histoire nous en fournit cent exemples. Le Roy tout en colere d'une telle demande, luy répondit: *Comment Colonel Thifche, est-ce le faict d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre?* Le Colonel se retira tout confus, sans rien repartir. Le lendemain comme le Roy eut arrangé ses troupes, il se souuint qu'il l'auoit maltraité, & sur cela poussé d'un remords, qui ne peut tomber que dans une ame genereuse, il alla le trouuer, & luy dit: *Colonel, nous voicy dans l'occasion, il se peut faire que j'y demeureray; il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un braue Gentilhomme comme vous: je declare donc que je vous reconnois pour homme de bien, & incapable de faire une lascheté.*

Cela dit, il l'embrassa cordialement,

1590. & alors le Colonel ayant de tendresse la larme à l'œil, luy répondit, *Ah! Sire, me rendant l'honneur que vous m'auiez osté, vous m'ostez la vie, car j'en serois indigne si je ne la mettois aujourd'huy pour vostre seruice. Si j'en auois mille, je les voudrois toutes répandre à vos pieds. De fait il fut tué en cette occasion, comme plusieurs autres braues Gentilshommes.*

Autre belle action.

Le rapporteray encore vne autre fort belle action, qui fait voir admirablement comme ce Prince n'épargnoit ni les ciuilitéz, ni les caresses enuers les Gentilshommes, qui le seruoient bien. Le soir comme il soupoit au Chasteau de Rosny, ayant esté auerti que le Maréchal d'Aumont venoit luy rendre compte de ce qu'il auoit fait, il se leua pour aller au deuant de luy, & l'ayant étroitement embrassé, il le conuia à souper, & le fit asseoir à sa table avec ces obligantes paroles: *Qu'il estoit bien raisonnable qu'il fust du festin, puisqu'il l'auoit si bien serui à ses nopces.*

Qu'est-ce qui empescha le Roy d'aller droit à Paris.

La terreur fut si grande dans Paris après la perte de cette bataille, que si le Roy y fust allé tout droit, on ne fait point de doute qu'il n'y eust esté receu sans beaucoup de difficulté. Quelques-

Uns disoient que c'estoit le Marechal de Biron, qui l'en détournoit; pource qu'il craignoit qu'après cela, n'ayant plus tant de besoin de luy, il ne le considérast moins. D'autres pensoient que c'estoient ses Ministres & Capitaines Huguenots, qui l'en dissuadoient; parce qu'ils auoient peur qu'il ne s'accommodast avec les Parisiens pour la Religion, & ainsi luy conseilloyent d'auoir plutôt cette grande ville par famine. Ce que le Marquis d'O, pour lors Surintendant, appuyoit aussi fortement, afin que le Roy la prenant par ce moyen, pût la traiter comme vne ville de conqueste, en tirer de grands tresors, & supprimer les rentes de l'Hostel de Ville, faisant banqueroute aux Bourgeois de toutes les debtes du Roy, qui estoient fort grandes.

Conseil diabolique.

La Vefue de Montpensier, l'un des principaux organes de la Ligue, qui auoit accoustumé d'amuser le peuple de Paris de fausses nouvelles, ne put plâtrer le mal de la perte de cette bataille, qu'en disant que veritablement le Duc l'auoit perdue, mais que le Bearnois estoit mort. Le Bourgeois le crut cinq ou six jours durant; & ce fut assez pour retenir sa premiere frayeur, & pour

La Vefue de Montpensier amuse le peuple.

1590. auoir le temps de donner les ordres cependant, & d'enuoyer ramasser du secours de tous costez.

Le Roy part
de Mantes,
préd quel-
ques villes,
& viét blo-
quer Paris.

Après la bataille, le Roy ayant séjouré quelques jours à Mantes, à cause des grandes pluyes, se remit aux champs, prit Lagni, Prouins, Montreuil, & Melun, sans se laisser plus amuser aux propositions de trêue que Villeroy luy faisoit. Puis, après auoir en passant tenté avec peu de succès la ville de Sens, que de Harlay Chanualon défendit fort vaillamment, il vint bloquer Paris, & prit tous les postes & chasteaux des enuirs, où il logea des garnisons de caualerie pour battre la campagne.

Le Duc de
Mayenne
estoit allé
trouuer le
Duc de
Parme, &
auoit laissé
le Duc de
Nemours à
Paris.

Le Duc de Mayenne n'estoit pas dedans, il y auoit laissé le Duc de Nemours pour Gouverneur; avec quelques huit mille hommes de garnison; & estoit allé trouuer le Duc de Parme à Condé sur l'Escaut, pour luy demander quelque assistance en son besoin. Il se trouuoit dans vn extrême embarras, & dans vne juste crainte de perdre Paris, soit qu'il le püst secourir, soit qu'il le laissast prendre; d'autant qu'il voyoit bien que s'il y introduisoit le secours Espagnol, les Seize se seruiroient de cet auantage pour

se releuer, & peut-estre pour engager Paris, par dépit de luy, sous le joug des Espagnols. Car ces Seize ne l'aimoient point du tout, parce qu'il auoit cassé leur Conseil de Quarante, qui bridoit son autorité; & que pour s'éloigner tout-à-fait du gouuernement Republicain qu'ils vouloient introduire, il auoit créé vn autre Conseil, vn Garde des Sceaux, & quatre Secretaires d'Estat, avec lesquels il gouuernoit les affaires sans les y appeller, sinon quand il vouloit auoir de l'argent.

Outre cet embarras, il luy suruint vn autre sujet d'inquietude. Ce fut le trépas du vieux Cardinal de Bourbon, qui mourut à Fontenay en Poictou, où il estoit gardé par le Seigneur de la Boulaye. Il auoit à craindre que cette mort ne donnast ouuerture aux Espagnols, & aux Seize de demander la creation d'vn Roy, & qu'ils ne le pressassent si fort, que dans le besoin qu'il auoit d'eux, il fust contraint de le souffrir. En effet ce fut la premiere condition que les Agens d'Espagne mirent dans le Traité, qu'ils firent avec luy pour luy donner secours. Et luy, de peur de leur déplaire, témoigna qu'il souhaitoit ardemment la conuocation des Estats pour élire vn

La mort du
Cardinal de
Bourbon le
trouble.

Les Espagnols & les Seize le pressant de faire vn Roy, il assigne les Estats à Paris.

1590. Roy, & transféra le lieu de l'assemblée de la ville de Melun, où il l'auoit assignée, dans celle de Paris; c'est à dire d'une ville qu'il auoit perduë dans vne qui estoit assiegée. Cependant il employa ses amis auprès du Parlement, & à l'Hostel de Ville pour se conseruer la qualité de Lieutenant General; laquelle luy ayant esté continuée, il monstra qu'il ne craignoit rien tant que les Estats, & trauailla de tout son pouuoir à les empescher. Ce qui, pour dire vray, acheua la ruine de son Parti.

Il se fait
conseruer le
titre de
Lieutenant
General.

Paris estant bloqué, le Legat, c'estoit le Cardinal Caetan, & les Seize n'oublierent rien pour encourager les peuples. Ils consulterent leur Faculté de Theologie, & en obtinrent telles resolutions qu'ils voulurent, contre celuy qu'ils nommoient le Bearnois; Ils firent faire plusieurs processions generales & particulieres; Et les Officiers presterent de nouveau sermēt de fidelité à la sainte Vnion. C'est ainsi qu'ils appelloient la Ligue.

Nemours
apporte vn
grand or-
dre à defen-
dre Paris.

Au mesme temps le Duc de Nemours apportoit vn grand ordre pour mettre cette ville en defense; Et les Bourgeois estant persuadez pour la pluspart, que si le Roy la prenoit, il y establiroit le Pres-

che; & aboliroit la Messe, s'y portoiẽt 1590.
 avec vne ardeur extrême, & contri-
 buoiẽt tout ce qu'on vouloit de leur
 bourse, & mẽsme de leur trauail, aux
 fortifications.

C'est vne belle chose dans les Histoires de ce temps-là, que la relation de ce Blocus, les ordres que Nemours donna dans la ville, les garnisons qu'il y establit en diuers quartiers, les sorties qui se firent durant le premier mois, les inuentions dont on se seruoit à animer le peuple, les efforts & les diuerses pratiques des seruiteurs du Roy pour l'introduire dans la ville, les negociations qui se firent de part & d'autre pour essayer de traiter vn accommodement, comme les viures diminuant, on chercha les moyens de les faire durer; comme nonobstant toute l'œconomie qu'on y apporta la disette fut extrême; Et comme enfin cette grande ville estant à trois ou quatre jours près de perir entierement par la famine, fut deliurée par le Duc de Parme.

I'en marqueray seulement quelques particularitez fort memorables. Il se trouua dans Paris, quand il fut bloqué, deux cens trente mille personnes seule-
 mẽt, dont il y en auoit bien près de tren-

Nombre
 des Habi-
 tans de Pa-
 ris.

1590. te mille des Païsans d'alentour, qui s'y estoient refugiez ; & il s'en estoit retiré près de cent mille naturels Habitans ; si bien qu'en ce temps-là il n'y auoit que trois cens mille ames à Paris, & aujourd'huy on croit qu'il y en a plus de deux fois autant.

Il n'est pas si aisé de le prendre par famine.

On auoit fait esperer au Roy, que lors que les Parisiens auroient veû sept ou huit jours durant, la hale & les marches dégarnis de pain, les boucheries sans viande, les ports sans bled, sans vin & sans les autres commoditez, dont la riuiera a de coustume d'estre couverte, ils iroient prendre leurs Chefs à la gorge, & les contraindroient de traiter avec luy ; ou que si vne humeur seditionneuse ne les portoit pas à cela si promptement, la faim les y forceroit dans quinze jours. En effet il n'y auoit que pour cinq semaines de viures : mais on les ménagea fort, & ceux qui luy disoient cela ne connoissoient pas bien le peuple de Paris. Car il est merueilleusement patient, & il n'y a point d'extrémité qu'il ne soit capable de souffrir, pourueu qu'on le sçache conduire principalement lors qu'il s'agit de la Religion. On ne sçauroit lire sans estonnement, quelle fut l'aucugle obeïssan-

DE HENRY LE GRAND. 159

ce, & la constante vnion de cette fiere 1590.
& indocile populace pendant quatre
mois entiers de pertes, & de miseres
horribles. La famine fut si grande, que
le peuple mangea jusqu'aux herbes, qui
croissoient dans les fossez; jusqu'aux
chiens, aux chats & aux cuirs; quel-
ques-vns mesme disent que les Lan-
quenets mangeoient les enfans qu'ils
pouuoient attraper.

Les Huguenots ravis d'aïse de tenir
vne ville bloquée, qui leur auoit tant
fait de maux, insistoient fortement
dans le Conseil du Roy, & crioient
mesme tout haut, & le faisoient crier
par des soldats, qu'il la falloir attaquer
de viue force, & que dans six heures ce
seroit vne affaire vuidée. Mais le bon
& sage Roy n'auoit garde de suiure ces
conseils passionnez: il connoissoit bien
qu'ils vouloient prendre Paris de force
pour y égorger tout, en reuanche des
massacres de la Saint Barthelemy. D'ail-
leurs il consideroit qu'il desoleroit vne
ville, dont la ruine, comme vne blef-
sure faite au cœur, seroit peut-estre
mortelle à toute la France; Qu'il dissi-
peroit en vn jour le plus riche, & pres-
que l'ynique tresor de son Estat; Et que

Les Hugue-
nots volt-
loient fort
qu'on le
prist de
force Le
Roy ne le
vouloit
pas.

1590., personne n'en profiteroit que la simple
 „ soldatesque , qui deuenant insolente
 „ d'vn si riche butin , se fondroit dans les
 „ delices , ou l'abandonneroit aussi-tost.

Bouches
 inutiles af-
 fument Pa-
 ris,

Ceux qui au dedans auoient pris le
 soin de la Police , auoient fait vne gran-
 de faute de n'auoir pas mis dehors la
 pauvre populace , & les bouches inuti-
 les : La disette s'augmentant , ils cher-
 cherent trop tard les moyens d'y reme-
 dier ; Et n'en ayant pû trouuer aucun , ils
 deputerent vers le Roy pour luy de-
 mander permission d'en laisser sortir cer-
 tain nombre , qui esperant cette grace ,
 s'estoient déjà assemblez près la porte de
 Saint Victor , & auoient pris congé de
 leurs amis & de leurs voisins avec des
 regrets , qui fendoient les cœurs les
 plus insensibles.

Grande cle-
 mence du
 Roy , qui
 laisse sortir
 les misera-
 bles as-
 sez.

Le Roy clement & debonnaire se lais-
 soit aisément fléchir à leur accorder
 cette faueur ; mais ceux de son Conseil
 s'y opposerent si hautement , que de
 crainte de les fâcher , il fut contraint
 de renuoyer ces miserables. Sa cle-
 mence neantmoins ne put pas souffrir
 qu'on luy fist long-temps cette violen-
 ce. Comme il eut appris de plusieurs , qui
 craignans moins la mort que la famine,

sautoient par dessus les murailles, l'estat pitoyable de la ville , & qu'ils luy eurent représenté au vray ce qu'ils auoient veü de l'horrible necessité , & de l'incroyable obstination des Ligueux : son cœur fut tellement ferré de douleur, que les larmes luy en vinrent aux yeux ; Et s'estant vn peu détourné pour cacher cette émotion , il jetta vn grand soupir avec ces paroles: *O Seigneur, tu sçais qui en est la cause ; mais donne moy le moyen de sauuer ceux que la malice de mes ennemis s'opiniastre si fort à faire perir.*

Ses genereuses paroles.

En vain les plus durs de son Conseil , & specialement les Huguenots , luy presenterent que ces rebelles ne meritoient point de grace ; Il se resolut d'ouurer le passage aux innocens. *Je ne m'étonne pas*, dit-il, *si les Chefs de la Ligue , & si les Espagnols ont si peu de compassion de ces pauvres gens-là ; ils n'en sont que les Tyrans ; mais pour moy qui suis leur Pere & leur Roy , je ne puis pas entendre le recit de ces calamitez sans en estre touché jusqu'au fond de l'ame , & sans desirer ardemment d'y apporter remede. Je ne puis pas empêcher que ceux que la fureur de la Ligue possède , ne perissent avec*

1590. elle ; mais quant à ceux qui implorent ma clemence , que peuvent-ils mais du crime des autres , je leur veux tendre les bras. Cela dit , il commanda qu'on laissast sortir ces miserables. Il y en eut plusieurs qui s'y traîsnerent , quelques-vns s'y firent porter. Il en sortit cette fois là plus de quatre mille , qui se mirent à crier de toute leur force , *Vive le Roy.*

Ceux mes-
me de l'ar-
mée du
Roy en-
uoyoit
des viures
dans Paris.

Depuis ce jour-là , comme l'on sceut qu'il ne s'en offensoit pas , les Capitaines quand ils estoient en garde , en laissoient toujourns échaper quelques bandes , & mesme prenoient la hardiesse d'enuoyer des viures , & des rafraichissemens à leurs amis , à leurs anciens hostes , & particulièrement aux Dames.

“ Car Paris estant la commune patrie des
 “ François , il y a peu de gens , qui ne l'ai-
 “ ment , & qui n'y ayent quelque gage
 “ d'amitié , qui leur defend d'en procurer
 “ la perte à toute outrance.

A l'exemple des Chefs , les soldats se licentioient à leur passer de la viande , des pains , & des barils de vin par dessus les murailles , & receuant en échange quelques bonnes hardes à vil prix , ils se faisoient braues aux dépens des Mar-

chands. Ce qu'on estoit en quelque fa-
 çon contraint de tolerer , pource qu'il
 n'y auoit point d'argent de quoy les
 payer. Cela fit subsister Paris près d'un
 mois plus qu'il n'eust fait ; Mais il est
 presque impossible que cela n'arriue
 toujours en pareilles occasions , com-
 me on l'a veü il n'y a pas encore long-
 temps ; Dieu veuille pour jamais pre-
 seruer la France d'un si grand mal.

Ce qui le
 fait subsi-
 ster.

Après tout, le Roy scauoit bien cer-
 tainement que cette grande ville ne
 pouuoit pas longuement subsister, & il
 desiroit en gagner entierement le cœur,
 afin d'y sapper les fondemens de la Li-
 gue. C'est pourquoy il combattit leur
 opiniastreté avec un excès d'indulgence.
 Il donna des passeports aux Escoliers, ne
 pouuant pas refuser cela à leurs parens,
 qui estoient avec luy ; puis aux Dames,
 & aux Ecclesiastiques ; & à la fin mesme
 à ceux qui s'estoient monstrez les plus
 cruels ennemis.

Cependant pour haster un peu les
 Chefs de la Ligue de venir à capitula-
 tion, il fut arresté en son Conseil qu'il
 se rendroit maistre des faux-bourgs. Le
 soir du vingt-septième Iuillet, il les fit
 tous attaquer à la fois ; ils furent forcez

Le Roy en
 prend tous
 les faux-
 bourgs en
 vne nuit.

1590. en moins d'une heure , & toutes les portes bloquées , les gens ayant fait des logemens deuant , & terrassé les maisons les plus proches du fossé.

Par ce dernier effort il prenoit les Parisiens à la gorge , & les pressoit de telle sorte , qu'à peine pouuoient-ils respirer. C'est pourquoy leurs Chefs apprehendant que les défenses , les exhortations , & la crainte des supplices ne fussent plus capables de les retenir , conclurent après dix ou douze deliberations d'entrer en conference avec le Roy ; non pas en intention de traiter avec luy , mais seulement de traifner la chose en longueur , afin de donner loisir au Duc de Mayenne de faire vne tentatiue pour les secourir.

Le Duc de
Mayenne
s'auance à
Meaux ,
mais il n'o-
se secourir
Paris.

Ce Duc leur donnoit de ses nouuelles deux fois la semaine , & à chaque fois leur promettoit qu'il seroit à eux avec vne puissante armée dans cinq ou six jours. Les ayant traifnez par ces esperances près de six semaines , il s'auança enfin jusqu'à Meaux , dont Vitry estoit Gouverneur , & de là il leur monstroit quelque esperance de secours ; toutefois il estoit trop foible pour le hazarder.

Le Duc de Parme qui auoit ordre

d'Espagne de l'aller joindre, & de ne rien épargner pour secourir Paris, y apportoit grande repugnance. Il apprehendoit que pendant son absence le Cabinet ne luy donnast vn successeur dans son Gouvernement, & qu'il ne perdist plus aux Pais-Bas, qu'il ne gagneroit en France; Neanmoins il receut enfin des commandemens si exprés, qu'il fut contraint d'obeir. Il partit donc de Valenciennes le sixième d'Aoust, & arriva à Meaux le vingt-deuxième. Il n'auoit que douze mille hommes de pied, & trois mille cheuaux; mais de l'artillerie, & des munitions pour vne armée trois fois plus grande, & quinze cens charriots de viures pour rafraîschir Paris.

Le Duc de Parme l'y vient joindre avec vne armée des Pays-Bas.

Comme c'estoit sans doute le plus grand Capitaine entre les Estrangers de ce siècle-là, pour tous les exploits qui dépendent du profond raisonnement, & de la judicieuse conduite: il auoit de telle sorte fait le plan de son dessein dans sa teste, si bien pris toutes les mesures sur les cartes bien exactes du pais, & si bien medité tout ce qui luy pourroit arriuer, & tout ce qu'il pourroit faire, qu'il se tenoit tout-à-fait assuré du succès.

Il auoit si bien pris ses mesures, qu'il se tenoit assuré de faire lever le siege de Paris.

1590.

Le Roy
n'auoit
point creu
qu'il deust
quitter les
Pais-Bas.

Ceux qui estoient auprès du Roy, luy auoient toujors fait croire que ce Duc ne fortiroit point des Pais-Bas, & disoient s'il en sorroit, qu'il ne pourroit faire qu'un si foible armement, qu'il n'oseroit s'engager au cœur de la France, ou que s'il le faisoit grand, il ne seroit jamais assez à temps pour deliurer Paris. Le Roy s'estoit vn peu trop endormi sur ce faux raisonnement. Quand il sceut qu'il marchoit tout de bon, il commença alors de craindre ce qui luy arriua; & le peril luy parut d'autant plus grand, qu'il l'auoit moins preueû. Dans cette apprehension il fut bien aise de renouer la negociation avec le Duc de Mayenne, qui de son costé feignit de desirer l'accommodement plus que jamais, afin de l'amuser, de peur qu'il n'attaquast Paris de viue force, & d'entretenir les Parisiens de l'esperance prochaine de leur deliurance; car la famine les desesperoit si fort, qu'il n'estoit plus en son pouuoir de les retenir avec toutes ses inuentions que cinq ou six jours tout au plus.

Il renouë
la negociation avec le
Duc de
Mayenne,
qui feint
d'y enten-
dre pour
l'amuser.

Quand le Duc de Parme fut à deux journées de Meaux, il fit sçauoir au Roy que le Duc de Mayenne ne pou-

uoit plus traiter que conjointement avec luy. Alors le Conseil du Roy demeura fort estonné, & dans vne grande irresolution de sçauoir ce qu'il falloit faire. Il y auoit sans doute de la honte pour le Roy, & vn notable déchet à la reputation de ses armes, de leuer vn siege qui auoit duré quatre mois; Et c'estoit vn tres-sensible déplaisir à ce Prince, qui estoit braue & glorieux, de le leuer à la veille de la prise de cette grande Ville, dont la reduction eust esté le coup mortel de la Ligue.

Le Conseil
du Roy
fort em-
pêché.

Il n'y auoit donc qu'un parti à prendre, mais qui sans doute estoit fort hazardeux, neantmoins le Roy le vouloit. C'estoit de laisser vne partie des troupes dans les faux-bourgs, & de choisir vne place de bataille, où le reste de l'armée pût tenir teste au Duc de Parme sans leuer le siege. Pour cet effet le Roy, appuyé de l'auis de la Nouë, Guitry, & le Pleffis-Mornay, laissa seulement trois mille hommes deuant Paris du costé de l'Vniuersité, & mit le reste de son armée en bataille dans la plaine de Bondy, qui estoit entre Paris & le Duc de Parme.

Le Roy
vouloit
prendre
vne place
de bataille,
& ne point
leuer le
siege.

Mais le Marechal de Biron improu-

Biron fut
d'avis de

1590.
leuer le si-
ge, & l'em-
porta.

uant tout-à-fait ce conseil, fit tant que l'on resolut de s'auancer jusqu'à Chelles en intention de donner bataille. On ne sçait pas s'il se porta à cela, ou par jalousie de ce qu'il n'auoit pas donné le premier conseil, ou parce qu'il luy sembloit dangereux de demeurer si près de Paris, d'où il pouuoit sortir quinze ou seize mille hommes vn jour de combat pour les charger par derriere. Quoy que c'en soit, son autorité estoit si grande parmi les gens de guerre, & il estoit si dangereux dans la conjoncture d'alors de contredire cet esprit chaud, qu'il l'en falut croire, & leuer entierement le siege pour s'aller poster à Chelles.

Le Duc de Parme voyant cela, & ne jugeant pas à propos de combattre, se retrancha promptement dans vn marais, & si bien, qu'il ne craignoit point d'y estre forcé. Il se vanta mesme que le Roy ne sçauroit le contraindre dans ce poste-là de tirer seulement vn coup de pistolet, & qu'auec cela il prendroit vne ville à sa veüe, & déboucheroit vn passage sur les riuieres pour faire entrer des viures dans Paris. De fait il executa ponctuellement ce qu'il auoit dit; Il ne fut point au pouuoir du Roy de l'obliger

bliger à la bataille , & il prit Lagny sur 1590.

Marne sans qu'il le pût secourir. Ainsi le Duc de
Paris fut entierement deliuré , rece- Parme préd
uant dès le lendemain vne tres-gran- Lagny à la
de quantité de bateaux chargez de tou- veuë du
tes sortes de prouisions. Sans que tou- Roy, & se-
tefois sa joye fust pareille à son soula- court Pa-
gement, dautant que la trop longue mi- ris.
sere auoit tellement desseiché les corps
& abatu les courages, qu'ils n'estoient
plus capables d'aucun sentiment de ré-
jouissance.

Abondance
de viures
amenée à
Paris.

Les troupes du Duc de Nemours
ayant repris cœur par ce rafraischisse-
ment, sortoient tous les jours avec les
plus courageux de la Bourgeoisie , &
retranchoient les viures au camp du
Roy; de sorte qu'en peu de temps la
cherté commença de s'y mettre, les
maladies s'y multiplierent , & l'impa-
tience prit tellement les Gentilshom-
mes , qui y estoient accourus sur l'e-
sperance d'une bataille , que le Roy
voyant cela assembla son Conseil pour
chercher quelque remede à ces incon-
ueniens. Il trouua que les dispositions
estoyent si mauuaises dans toute son ar-
mée , qu'il valoit mieux faire retraite
que de s'exposer à vn plus grand affront.

1590. Mais comme il auoit regret de quitter l'entreprise de Paris, il tenta en passant, de l'emporter par escalade du costé de l'Vniuersité, entre la porte Saint Iacques & celle de Saint Marceau; Ce qu'ayant fait inutilement, il se retira à Senlis, & de là à Creil. Ensuite ne pouvant mieux faire, il prit Clermont en Beauuoisis, qui incommodoit Senlis & Compiègne; Puis, il mit vne partie de ses troupes dans les villes d'alentour de Paris, en enuoya vne autre dans les Prouinces pour les rassurer dans l'obeïssance, & ne retint auprès de luy qu'un camp volant.

L'armée du Roy est contrainte de se separer.

Lors qu'il fut retiré, les Ducs de Parme & de Mayenne s'élargirent dans la Brie. Parme sollicité instamment par les Ligueux, assiegea Corbeil.

Le Duc de Parme assiege Corbeil, & le prend.

Il le pensoit prendre en quatre ou cinq jours, & il y mit vn mois tout entier, faute que le Duc de Mayenne, par nonchalance, ou par jalousie, ne luy fournissoit des munitions que peu à peu. De sorte que voyant son armée se diminuer de beaucoup, & d'ailleurs se licentier à toute sorte de desordres à l'exemple des soldats François, il s'en retourna en Flandre, fort mal content

Il s'en retourne en Flandre.

de la conduite de la Nation Françoisse, 1590.
qu'il auoit trouuée, disoit-il, inconstante, & volage, pleine de jalousies & de diuisions, insatiable, & peu reconnoissante. Son chagrin le faisoit parler ainsi.

Auant que de partir il eut le déplaisir d'apprendre la perte de Corbeil, qui luy auoit tant cousté. Giury Gouverneur de Brie, pour le Roy, le reprit en vne nuit par escalade. Et la Ligue, quelques instances qu'elle en fist, ne sceut jamais obliger le Duc de Parme à demeurer en France jusqu'à tant qu'elle l'eust repris. Il luy laissa seulement huit mille hommes de ses troupes, promettant de reuenir au Printemps avec vne plus grande armée, & luy conseillant cependant d'amuser le Roy par des Traitez de Paix jusqu'à la prochaine campagne; Conseil que le Duc de Mayenne ne manqua pas de suiure, & par ce moyen retint encore en son Parti plusieurs Villes qui estoient prestes de l'abandonner.

Corbeil est
repris par
escalade.

L'expedition du Duc de Parme en France retarda beaucoup les affaires du Roy, mais elle n'auança point celles du Duc de Mayenne; au contraire elle les embrouilla, & y mit des dispositions

1590. qui à la fin les ruinerent. Car le Duc de Parme ayant connu les defauts du Duc de Mayenne, fit connoistre au Conseil d'Espagne qu'il estoit peu propre pour l'auancement de leurs interrests, estant trop foible & trop peu autorisé pour tenir en liaison vn si grand Parti, trop jaloux, trop lent, & trop paresseux pour donner ordre à tout, Qu'ainsi il falloit que le Roy d'Espagne prist luy-mesme le soin de la Ligue, & s'en rendist absolument le maistre. Que pour cet effet il gagnast les Ecclesiastiques, & les peuples des grandes Villes, qui ayant beaucoup de disposition à voir changer l'estat du gouuernement, parce que sous les Regnes derniers il auoit esté fort rude aux peuples, se porteroient facilement, ou à joindre les villes ensemble en forme de Cantons, ou à faire vn Roy dont la puissance fust si limitée, qu'il ne pust desormais les accabler d'impôts, ou de gens de guerre, comme auoient fait les deux derniers Rois.

Le Duc de Parme con-
seille au
Roy d'E-
spagne de
se rendre
chef &
maistre de
la Ligue.

Le Roy d'E-
spagne ne
considere
plus tant
le Duc de
Mayenne, &
pense à se
faire mai-

En effet le Roy d'Espagne trouuant cette voie la plus commode pour ses desseins, & pensant par là changer la France en Republique, ou y faire vn Roy

qui ne subsistast que par luy, ne considéra plus tant le Duc de Mayenne comme il auoit fait, & ne l'assistâ que foiblement, mais se mit à entretenir les factions dans les grandes Villes, & particulièrement celle des Seize à Paris, n'y épargnant point l'argent. On croir qu'il en dépensa de si grandes sommes à cela, que s'il en eust mis autant à entretenir des armées, il eust conquis vne bonne partie de ce Royaume.

1590.
Arc des
grâdes Vil-
les par des
factions.

Or nostre Henry s'estant apperçeu de ses desseins, trouua de son costé à les rompre. Et premierement quant au Duc de Mayenne, il l'amadouoit par caresses & par plusieurs bons traitemens; Ce qu'il faisoit à deux fins, l'vne pour essayer de le gagner, & l'autre pour le rendre plus suspect aux Espagnols. Pour le mesme effet il taschoit de luy augmenter le dégoust qu'il auoit déjà de cette Nation, & avec cela luy promettoit de grands auantages s'il vouloit s'accommoder avec luy. Par ces moyens il le retint touiours vn peu, ralentit son ardeur, & l'empescha de porter les choses à l'extremité. Et quant aux peuples, comme il sçauoit que c'estoit le mauuais gouuernement de son

Le Roy tâ-
che de re-
gagner le
Duc.

Il tasche
aussi de re-
gagner les
peuples.

1590. Predecesseur, qui en auoit alteré les affections, & qui auoit fourni de pre-
texte, & d'occasion à la Ligue de cau-
ser leurs emportemens, il n'obmettoit
aucun soin ni aucune bonté pour les
ramener doucement à leur deuoir.

Ce bon & sage Roy consideroit que
pour guerir vn mal, il faut en oster les
causes, & qu'ainsi il n'auoit qu'à corri-
ger & adoucir les mauuaises humeurs,
qui auoient mis l'Estat à l'extremité.
Il connoissoit assez pour l'auoir veû,
que trois choses principalement auoient
rendu son Predecesseur odieux & con-
temptible.

Trois
moyens
par les-
quels H.
ry III. a-
uoit per-
du l'affec-
tion de ses
Sujets.

La premiere estoit sa molesse & sa
faineantise, qui faisoient qu'au lieu
d'employer les beaux talens que Dieu
luy auoit donnez, à regir son Estat & à
faire les fonctions de Roy, il negligeoit
de s'y appliquer, & ne prenoit point
assez à cœur la conduite de ses affaires,
mais s'adonnoit presque tout à ses plai-
sirs; comme si la Royauté, qui est la
plus grande & la plus eminente des
choses d'ici bas, n'estoit qu'un vain di-
uertissement, & que Dieu eust fait les
Rois seulement pour l'amour d'eux
mesmes, & non pas pour la gloire; &

Sa negli-
gence &
inappli-
cation.

pour le bien commun des hommes. "1590.

La seconde estoit son mauuais ménage , & la dissipation de ses Finances, qui l'auoient obligé de chercher des moyens extraordinaires & fascheux d'exiger de l'argent. Or il n'auoit pas dissipé ses Finances seulement par ses profusions extrêmes , & par les dons immenses qu'il faisoit à ses Fauoris , ce qui desespéroit les peuples ; mais plus encore par sa negligence , pource qu'il ne se donnoit pas la peine d'en prendre connoissance , & de veiller sur ceux à qui il en confioit l'administration. Lesquels oubliant qu'ils n'en estoient que les dispensateurs , les prodiguoient en mille foles dépenses, & les distribuoiert à leurs creatures, comme si c'eust esté leur propre bien.

La troisiéme estoit le peu de creance qu'on auoit en sa foy , & ses manieres d'agir avec ses Sujets, trop subtiles, trop fines , trop couuertes, en sorte qu'il auoit ce malheur qu'on estoit toujours en perpetuelle défiance avec luy, que toutes ses paroles & ses démarches sembloient estre des pieges, & qu'on pensoit faire prudemment de croire tout le contraire de ce qu'il vouloit qu'on crust.

1590. Or le Roy ayant reconnu que ces mauuaises voies auoient conduit son Predecesseur au precipice , se resolut , tant par l'inclination qu'il auoit au bien , que par bonne Politique , d'en suiure de toutes contraires.

Trois autres moyens tout contraires , par lesquels Héry IV. gagna l'estime & l'affection de ses Sujets. Premièrement il voulut monstrier à la Ligue , qui luy disputoit le Sceptre , qu'il estoit digne de le porter. Et pour cela il agissoit continuellement : non pas seulement à la campagne & dans les choses de la guerre , mais dans le cabinet pour les deliberations des affaires importantes, pour les negociations, pour l'ordre & la distribution de ses Finances, pour la dispensation des charges & des emplois , pour les connoissances des principales Loix , de l'ordre & de la police de son Royaume , enfin pour toutes les occupations que doit auoir celuy qui ne se contente pas d'estre Roy de nom , mais qui le veut estre en effet. Il vouloit bien auoir de fideles Ministres , mais il n'auoit point de compagnons ; il leur commettoit le soin des affaires de telle sorte qu'il demeueroit toujours le maistre absolu , & eux les seruiteurs. Il les aimoit tendrement , comme il est juste , & vsoit d'une grande

Son ad-
uirté , &
grâce
d'ame.

familiarité avec eux, mais il n'eust pas souffert qu'ils eussent manqué de soumission & de respect. S'il prenoit leur conseil, c'estoit par forme d'avis, non pas d'instructions nécessaires, & il les obligeoit bien plus souuent par raison à suiure le sien, qu'il ne suiuoit le leur. Il les honoroit de ses graces & de ses bienfaits; mais avec proportion & mesure; Il ne donnoit pas tout à vn seul, ou bien à deux ou trois, mais comme pere commun il distribuoit les recompenses à tous ceux qu'il en jugeoit dignes; Et il vouloit qu'ils les receussent de ses mains, non point de celles d'autrui, d'autant qu'il seauoit que donner & faire du bien est le plus glorieux attribut de la Souueraineté, qui ne se doit communiquer à personne.

En second lieu il prit vn soin tres-particulier de bien faire administrer ses Finances, à quoy quatre motifs l'obligeoient. Le premier, qu'il estoit d'un naturel, non pas auare, mais ménager & qui haïssoit les profusions. Le second, qu'il aimoit ses peuples, & qu'il les épargnoit le plus qu'il luy estoit possible: car il faisoit conscience de tirer l'argent de leurs bourses pour d'autres

« Le soin
de ses Fi-
nances »

1591. „ choses que pour des vsages tres-neces-
„ faires. Aussi n'a-t-il jamais eu auprès de
„ luy de ces Sang-suës de Cour, qui tirent
„ tout à eux, & qui ne se soucient pas d'où
„ il vienne pourueu qu'ils en ayent. Le
„ troisième, que le besoin, où il auoit tou-
„ jours esté, luy auoit fait connoistre la va-
„ leur & la necessité de l'argent, & qu'il
„ estoit bon de le bien ménager, parce qu'il
„ estoit difficile d'en recouurer. Le qua-
„ trième, que n'ayant pas esté élevé dans
„ l'ignorance des affaires, comme trop
„ souuent on y eleue les Princes, il estoit
„ bien informé que la pluspart des maux,
„ qui auoient affligé la France, procé-
„ doient de la mauuaise administration des
„ deniers publics. Entre tous les soins
„ donc qu'il prit de bien gouverner son
„ Estar, il n'en eut point de plus grand ni
„ de plus continuel que celui de regler ses
„ Finances, & d'éclaircir cette matiere.
„ Les Surintendans l'auoient embrouillée
„ & embarrassée de cent mille nœuds, afin
„ qu'on ne püst jamais la déueloper & la
„ démêler, & ils auoient fait en sorte
„ que ce manientement, comme disoit vn
„ financier de ce temps-là, estoit vne
„ magie noire, où l'on ne pouuoit voir
„ goutte, & qu'ainsi le bien du Prince &

le sang du pauvre peuple demeuroident 1590.
 toujours à leur discretion.

Il y auoit pour lors dans les Finan-
 ces vn Gentilhomme Normand nom-
 mé François d'O , qui estoit Surin-
 tendant dès le Regne de Henry III.
 Cet homme , à dire vray , estoit hor-
 riblement prodigue en toutes sortes
 de dépenses. Ses profusions le rendoient
 plus ingenieux , & plus subtil à trou-
 uer de nouvelles inuentions pour ar-
 racher la substance des peuples jusques
 dans les mouëlles , & pour troubler
 de plus en plus l'ordre des Finances,
 afin qu'on ne connust point la depre-
 dation qu'il en faisoit. Or quoique le
 Roy le connust bien pour tel qu'il
 estoit , neantmoins parce qu'il auoit
 vne forte cabale avec les mignons &
 seruiteurs de defunt Henry III. qui
 faisoient les zelez Catholiques , il fut
 contraint de le souffrir dans cette char-
 ge , en attendant que ses affaires fus-
 sent en meilleur estat. Cependant pour
 reprimer sa conuoitise insatiable , il prit
 luy-mesme peu à peu la connoissan-
 ce du maniement de ses deniers , &
 y apporta tout doucement les ordres ;
 tantost par vn moyen , puis par vn

François
 d'O Surin-
 tendant des
 Finances
 grand dis-
 sipateur.

Le Roy est
 contraint
 de le souf-
 frir en cette
 charge ,
 mais il luy
 rongne les
 ongles.

1590. autre : de sorte qu'il sceut avec le temps le brider & le reduire en telle façon, qu'il ne pouuoit plus prendre que peu de chose en comparaison de ce qu'il prenoit auparauant.

Il seroit superflu de dire avec quelle netteté & avec quelle franchise ce bon Roy agissoit avec tout le monde.

„ Aussi voyons-nous dans tout le cours
 „ de sa vie, que ses propres ennemis auoient plus de confiance en sa parole
 „ seule, qu'ils n'en auoient aux écrits
 „ de tous les autres. Il vsoit bien de prudence dans sa conduite, mais il n'vfa
 „ jamais ni de fourbe, ni de finesse, ni
 „ d'artifice. Le prudent ne marche ja-
 „ mais que par des voies droites & ver-
 „ tueuses; l'artificieux au contraire, par
 „ des voies obliques & mauuaises; le
 „ prudent ne peut estre que genereux &
 „ bon; au lieu que l'artificieux ne peut
 „ estre que lasche, trompeur & mé-
 „ chant. Or il est certain que toute la
 „ vie de ce grand Roy n'a esté que ge-
 „ nerosité, bonté, douceur, & clemen-
 „ ce, ayant vne inclination merueilleu-
 „ se à obliger toutes sortes de person-
 „ nes, au moins de caresses, de bon ac-
 „ cueil & de douces paroles quand il

Sa bonne
 foy &
 franchise.

n'en auoit pas d'autres moyens. Il ^{1590.} reconnoissoit les moindres seruices “
 quand il pouuoit ; Il se monstroit facile “
 & affable à tout le monde , familier aux “
 gens de guerre , pitoyable enuers les “
 peuples de la campagne , jusqu'à s'excu- “
 ser enuers eux quand l'occasion s'en “
 presentoit , des maux qu'ils souffroient, <sup>sa bon-
 te.</sup> & protester qu'il n'en estoit point la cau- “
 se , qu'il desiroit ardemment la Paix que “
 Iesus Christ a tant recommandée aux “
 Chrestiens , & que c'estoient ses enne- “
 mis qui le forçoient de faire la guerre, “
 laquelle il detestoit comme la source de “
 tous crimes & de toutes miseres. Il “
 paroissoit dans son visage vne certaine “
 gayeté , dans son discours vne viuacité “
 & vne grace d'esprit particuliere , dans “
 toutes ses actions vne resolution & vne “
 promptitude qui contentoient les plus “
 difficiles , & animoient les plus froids. “
 Bien qu'il fust encore Huguenot il par- “
 loit avec respect du Pape & des Eccle- “
 siastiques ; Il traitoit les Grands & les “
 Gentilshommes cōme ses compagnons, “
 & n'ayant pas assez de quoy leur donner, “
 il les flatoit de la gloire d'estre le bras “
 droit de l'Estat ; & de luy soustenir la “
 Couronne sur la teste. Il ne sçauoit “

1590. " ce que c'estoit que de vengeance , son
 Il cu- " grand cœur estoit sans aucun fiel , il par-
 bloit " donnoit les injures , & mesme les ou-
 les inju- " blioit facilement , pourueu qu'il recon-
 res , & " n'auoit point de
 n'auoit " vengeance.
 point de " nuist que l'on s'en repentoit , & qu'on
 vengeance " auoit disposition à bien faire , ou du
 " moins à ne plus faire de mal. C'est avec
 Cela luy " ces armes , plûtoſt qu'avec l'épée , qu'il
 recon- " vainquit ſes plus cruels ennemis , qu'il
 quit ſon " Royau-
 Royau- " me plu-
 me plu- " ſou que
 ſou que " ſon épée.
 " enuenimez à l'aimer , & que des Ligueux
 " les plus passionnez , il fit ſes plus fideles
 " ſeruiteurs ; eſtimant que c'estoit vn pro-
 " cédé conuenable à la grandeur & à la
 " bonté d'un Souuerain , de ne pas perdre
 " ceux qu'on pouuoit acquerir , & de les
 " retirer de la faute plûtoſt que de les abif-
 " mer. Voilà donc comme il ſuiuoit des
 routes toutes contraires à celles que ſon
 Predeceſſeur auoit tenuës.

1591. Depuis le depart du Duc de Parme ,
 Diuiſions les deux Partis ; celui du Roy & ce-
 & jaloſſies dans le
 Parti de la luy de la Ligue , demeurèrent quelque
 Ligue , & temps dans vne aſſez grande foibleſſe , &
 du Roy. tous deux furent également tourmen-
 " tez par le mal des diuiſions & des ja-
 " loſſies ; avec cette difference neant-
 " moins , que celles du Parti du Roy fu-
 rent eſteintes par ſa bonne conduite , &

que celles de la Ligue allerent toujours 1591.
en croissant.

Il y auoit yne furieuse jalousie entre le Duc de Nemours, & le Duc de Mayenne freres vterins. Elle n'estoit pas moindre entre le Duc de Mayenne, & le Duc de Lorraine; & plus grande de beaucoup entre le mesme & les Espagnols, qui luy suscitoient mille trauieries par le moyen des Seize. Car comme il ne pouuoit les souffrir pour compagnons, ils ne pouuoient le souffrir pour maistre, & desiroient sur toutes choses que la Ligue eust vn autre Chef que luy.

Dans le Parti du Roy semblablement il y auoit trois, ou quatre factions. La premiere, celle des Huguenots rigides & opiniaftres, qui ne vouloient point que le Roy parlast de se faire instruire, menaçoient de l'abandonner s'il y songeoit, & pour cet effect, l'obseruoient sans cesse, & trouuoient à dire à toutes ses démarches. La seconde, celle des Catholiques, qui estoient zelez, ou qui feignoient de l'estre: ceux-là taschoient de l'éloigner des Huguenots, & murmuroient lors qu'il leur vouloit donner des charges, ou des emplois, ou qu'il les

Dans le
Parti du
Roy trois
factions,
des Hugue-
nots, des
Catholi-
ques, & des
seruiteurs
de Henry
I LL

1591. entretenoit en particulier. La troisième, celle des seruiteurs, & Courtisans de Henry III. à qui l'humeur de nostre Henry déplaçoit, parce qu'il ne leur donnoit pas tout ce qu'ils vouloient, & qu'il ne se laissoit point mener à leur fantaisie. Ceux-là estoient la pluspart athées & libertins, & neantmoins communiquoient avec les Catholiques, & causoient beaucoup d'inquietude au Roy.

Des deux
dernieres se
forma le
Tiers Parti.

De ces deux dernieres factions jointes ensemble, il s'en forma vne qu'on nomma le Tiers Parti. Charles Cardinal de Bourbon, qu'on auoit appelé le Cardinal de Vendosme, tandis que le vieux Cardinal de Bourbon viuoit, en estoit le Chef. Ce Prince vain & ambitieux s'imaginant que la Couronne luy seroit deférée si Henry IV. son cousin en estoit exclus, suscita les Catholiques de presser sa conuersion, dans la croyance qu'il auoit que la conscience de ce Roy, & ses affaires n'y estant pas encore disposées, il n'y pourroit pas entendre, & que par consequent, il le feroit par ces sourdes menées, passer pour vn Heretique opiniastre, & obligeroit les Catholiques à l'abandonner, puis à se tourner de son

costé. Cette faction fut la plus dange- 1591.
reuse affaire que nostre Henry eut ja-
mais à démesler; quoy qu'il fist semblant
de la mépriser, & qu'il nommast ceux
qui en estoient, *les Tiercelets*. Elle n'é-
clata point à masque leué, & ne se sepa-
ra point ouvertement de luy; mais pour
cela mesme elle en estoit plus à craindre.
Elle produisit enfin ce bien, qu'il fut
contraint de se faire instruire tout de
bon, & de se convertir.

Quant aux Huguenots, comme ils
virent qu'il prestoit l'oreille aux Do-
cteurs Catholiques, ils s'auiserent,
afin de l'enveloper de telle sorte qu'il
ne leur pût échaper, qu'il falloit sol-
liciter puissamment la Reine Elizabeth,
& les Princes Protestans d'Allemagne,
de luy enuoyer de grandes forces, par
le moyen desquelles ils croyoient le
faire venir à bout de la Ligue, après
quoy il n'auroit plus besoin de se con-
uertir, & que cependant ils le tien-
droient toujours obsédé par ces trou-
pes estrangeres. En effet Elizabeth, qui
auoit vne extrême ardeur pour sa Re-
ligion Protestante, s'interessa fort dans
la cause de ce Roy, l'assista toujours ge-
nereusement, & sollicita avec chaleur les

Les Hugue-
nots solli-
citerent les
Protestans
d'enuoyer
de puissans
secours à
Henry IV.
afin de
l'empescher
de se faire
Catholi-
que.

1591. Princes d'Allemagne d'y concourir avec elle.

Edict accordé aux Huguenots.

Au mesme temps les Huguenots pressoient à toute force qu'on leur donnast vn Edict pour l'exercice libre de leur Religion. Ils le poursuiuirent si fortement, qu'il falut le leur accorder, & on l'envoya au Parlement seant à Tours; mais on ne pût jamais obtenir qu'il le verifiast qu'avec ces mots, *par provision seulement*, se montrant aussi ennemi de cette fausse Religion, qu'il l'estoit des factions de la Ligue.

Mort du Pape Sixte V.

Durant ce temps le Pape Sixte V. mourut, laissant dans le tresor de l'Eglise cinq millions d'or, qu'il auoit amassez. Il estoit fort dégoûté de la Ligue, & tendoit les bras tant qu'il pouuoit à nostre Henry pour le rappeler dans l'Eglise, au lieu que la Ligue s'efforçoit de luy en fermer les portes, afin de l'exclurre de la Royauté. A Sixte succeda Urbain VII. qui ne tint le Siege que treize jours. Et à cet Urbain Gregoire XIV. lequel estant vehement, & Espagnol d'inclination, embrassa avec ardeur le Parti de la Ligue, comme nous le verrons.

Election de Gregoire XIV.

Le passe sous silence les diuerfes en-

treprises , qui se faisoient de part & d'autre. Les Parisiens en manquerent vne sur Saint Denis. Le Cheualier d'Aumale, l'un de leurs Chefs, qu'on appelloit le Lion rampant de la Ligue, y fut tué au milieu de la ville, comme il s'en estoit presque rendu le maistre. Le Roy de son costé en tenta vne autre sur Paris. On la nomma la Journée des Farines, parce qu'il deuoit surprendre la ville, sous pretexte d'un conuoy de farines qu'on y amenoit ; mais elle fut decouverte, & obligea le Duc de Mayenne sur les vehementes crieries que firent les Seize, de receuoir quatre mille hommes de garnison Espagnole ; ce qui retarda de plus d'un an la reduction de Paris.

1591.
Entreprise
des Li-
gueux sur
S. Denis ;
où le Che-
ualier
d'Aumale
fut tué.

Entreprise
du Roy sur
Paris, qu'on
appella la
Journée
des Farines.

Il est bon de sçauoir que l'un & l'autre Parti n'ayant pas de fonds, ne pouuoient pas tenir continuellement leurs troupes sur pied, & ne faisoient, pour ainsi dire, la guerre que par interualles. Quand elles auoient esté trois mois ensemble, elles se retiroient ; puis se rassembloient à quelque temps de là, & selon qu'elles estoient les plus fortes ou les plus foibles, elles faisoient des entreprises.

1591. Le Roy ayant ramassé les siennes assiegea la ville de Chartres, où la Bourdailliere commandoit. Il y auoit peu de gens de guerre dedans ; le siege neantmoins fut long, difficile & meurtrier. Sa longueur donna sujet au Tiers Parti de remuer quantité d'intrigues fort dangereuses : Mais la prise de cette place les reprima pour quelque temps. Il en rendit le Gouvernement à Chiuerni Chancelier de France, qui l'auoit eu auant que la Ligue s'en fust faisie.

Le President Janin
vint en Espagne de la
part de la Ligue.

Après cela le Duc de Mayenne, qui ne se voyoit pas en trop bon estat, suivant le conseil du Duc de Parme, renouua vne conference pour la Paix ; qui s'estant separée sans rien faire, les Princes Lorrains & les principaux Chefs de la Ligue tinrent vne assemblée generale à Reims. Il y fut resolu, qu'estant tous ensemble trop foibles pour resister au Roy, & ayant manque d'argent, il falloit necessairement nouër avec l'Espagne plus fort qu'on n'auoit pas fait : Et pour cela ils depescherent le President Jeanin vers Philippe Second. Ce President estoit homme de forte ceruelle & bon François, qui trauailloit pour la Ligue & pour le Duc de Mayenne, mais qui

vouloit sauuer l'Estat en sauuant la Religion; tellement qu'il raschoit bien de se seruir des Espagnols, mais il ne vouloit point les seruir, ni procurer leur auancement. Il ne faut pourtant pas douter que comme il auoit ses fins, ils n'eussent aussi les leurs, & qu'ils ne pensassent à se dédommager des frais qu'ils faisoient pour la Ligue, sur le Royaume de France.

L'Espagnol
a pour but
de profiter
du débris
de la France.

L'Espagnol auoit pour aide & second dans son dessein le nouveau Pape Gregoire X I V. qui alloit encore plus viste & avec plus de chaleur que luy. Car sans auoir égard ni aux lettres, que Monsieur de Luxembourg, depuis Duc de Piney, luy escriuoit de la part des Princes & Seigneurs Catholiques, qui estoient dans le Parti du Roy, ni aux soumissions & tres-humbles remonstrances, que luy faisoit le Marquis de Pisany, qui estoit à Rome député de leur part: il embrassa fortement les interets de la Ligue; il entretint correspondance avec les Seize, receuant des lettres d'eux & leur en escriuant; Et qui plus est, il déploya prodigalement le tresor, que Sixte V. auoit amassé, pour leuer

1591. vne armée de douze mille hommes, qu'il enuoya au secours de la Ligue, & dont il donna le commandement au Comte Hercules Sfondrate son neveu, qu'il fit exprès Duc de Montemarcian pour l'autoriser dauantage par ce nouveau titre. Il accompagna cette armée d'un Monitoire, ou Bulle d'excommunication contre les Prelats, qui suiuoient le Roy, & l'enuoya par Marcelin Landriane son Nonce, avec quantité d'argent pour distribuer aux Seize de Paris, & aux Chefs des cabales dans les grandes Villes.

Et vne Bulle d'excommunication contre les Prelats, qui suiuoient le Roy: & de l'argent aux Seize.

Le Parlement de Tours ayant eu auis de ce Monitoire, le fit lacerer par la main du Bourreau, & decerna prise de corps contre le Nonce. Celuy de Paris au contraire cassa cet Arrest, comme estant donné, disoit-il, par gens sans pouuoir, & ordonna qu'on obeïst au Saint Pere & à son Nonce.

Tout cela ne fit pas grand mal.

Après tout, ces Bulles ne produisirent pas grand effet d'abord, & le Cardinal de Bourbon se tourmenta en vain pour faire souleuer l'Assemblée du Clergé, qui se tenoit à Chartres, contre l'Arrest de Tours. L'armée du Pape ne fit pas aussi de grands exploits, & se

dissipa presque toute , auant que d'auoir 1591.
rendu aucun seruice.

Il n'en arriua pas de mesme des trou-
pes que le Roy auoit fait leuer en Alle-
magne par le Vicomte de Turenne. El-
les seruirent beaucoup aux affaires du
Roy, & luy donnerent de notables auan-
tages. En recompense il honora ce Sei-
gneur du baston de Mareschal de Fran-
ce , pour le rendre plus capable d'épou-
ser Charlotte de la Mark Duchesse de
Bouillon , & Dame Souueraine de Se-
dan, laquelle quoique Huguenote, auoit
esté puissamment recherchée d'amitié
& de force par le Duc de Lorraine, qui
desiroit la marier à son fils aîné le Mar-
quis du Pont. Le Roy fit ce mariage
pour mettre vn homme en teste au Duc
de Lorraine , qui aidoit à soustenir la
Ligue. Dequoy le nouveau Mareschal
s'acquita fort bien, ayant entre autres
beaux exploits surpris Stenay la nuit
precedente de ses nopces.

Le Roy auoit vn autre grand Capi-
taine en Dauphiné , c'estoit Lesdiguie-
res, qui contenoit ce pais-là, ayant re-
duit la ville de Grenoble ; Et qui luy
sauua la Prouence, dont le Duc de Sa-
uoye pensoit s'emparer, & démembrer

Il n'en alla
pas de mes-
me du côté
de nostre
Henry. Il
fut vtile-
ment serui
par le Vi-
comte de
Turenne :

Et par le
Duc de
Lesdiguie-
res.

1591. cette picce de la Couronne. Ce Duc estant gendre de Philippe I I. Roy d'Espagne , la puissance de son beau-pere eleuoit son ambition & son courage , & luy faisoit oublier l'affection & l'attachement que ses Predecesseurs auoient presque toûjours eu pour la France , jusqu'à se tenir fort honorez d'estre pensionnaires de nos Rois. Mais la conduite & la vaillance de Lesdiguieres firent échouer tous ses hauts desseins , spécialement par les batailles d'Esparon-de-Palieres , & de Pont-charra , où ce Duc receut autant de perte que de confusion.

Il conçoit
de la passion pour
la belle
Gabrielle.

Vers ce temps-là nostre Henry conceut de la passion pour Gabrielle d'Estrees , qui estoit parfaitement belle & d'une tres-noble Maison ; Et cette passion alla si fort en augmentant, que tandis qu'elle vescu elle tint la principale place dans son cœur , jusques-là qu'en ayant eu trois ou quatre enfans, il auoit quasi resolu de l'épouser , quoiqu'il ne l'eust sceu faire qu'avec de grands embarras & des difficultez fort dangereuses. Ayant pris la ville de Noyon , il en donna le Gouuernement au Cointe d'Estrees pere de cette belle , & peu après
encore

encore la charge de Grand Maistre de 1591.
l'Artillerie, qui auoit déjà esté tenuë par
Iean d'Estrées l'an mil cinq cens cin-
quante.

Comme il se reposoit vn peu après le
siege de Noyon , il apprit l'éuasion du
Duc de Guise, qui après plusieurs autres
tentatiues, s'estoit sauué en plein midi
du Chasteau de Tours, où il estoit en pri-
son depuis la mort de son pere. La nou-
uelle d'abord n'en toucha pas moins le
Roy, qu'elle le surprit. Il redoutoit ce
grand nom de Guise, qui luy auoit tant
fait de peine. Il auoit peur que ce jeune
Prince ne recueillist l'amour des peu-
ples, que son pere auoit possédé à vn si
haut poinct; & il regretoit d'auoir perdu
vn gage, qui luy pouuoit seruir à beau-
coup de choses. Toutefois après qu'il y
eut vn peu resué, il diminua ses appre-
hensions, & dit à ceux qui estoient au-
tour de luy, qu'il auoit plus de sujet de
s'en réjouir que de s'en mettre en peine,
parce qu'il arriueroit, ou que le Duc de
Guise se rangeroit auprès de luy, auquel
cas il le traiteroit comme son parent, ou
qu'il se jetteroit dans la Ligue, & qu'a-
lors il seroit impossible que le Duc de
Mayenne & luy pussent demeurer long-

Le Duc de
Guise se
sauue de la
prison.

Raisonne-
ment bien
judicieux
de Henry
I V. sur
l'éuasion
du Duc de
Guise.

1591. temps ensemble sans se brouiller, & deuenir ennemis.

Ce prognostic fut tres-veritable. Le Duc de Mayenne ayant veû les réjouissances que toute la Ligue témoignoit de cette nouuelle, les feux de joye qu'en firent les grandes Villes, les actions de graces que le Pape en auoit renduës à Dieu publiquement, & les esperances que les Seize conceuoient de voir ressusciter en ce Prince, la protection & les qualitez de son pere, dont ils auoient esté idolâtres: Le Duc de Mayenne, dis-je, voyant tout cela fut frapé d'une forte jalousie; & quoiqu'il luy enuoyast de l'argent, avec prieres qu'ils pussent s'entreuoir, neantmoins il ne le comptoit pas comme vn nouveau renfort, mais comme vn nouveau sujet d'inquietude & de fascherie pour luy.

Le Duc de Mayenne deuiant jaloux de son neveu.

Les Seize s'appuyent du Duc de Guise, & veulent perdre le Duc de Mayenne.

En effet ce jeune Prince nouua aussi-tost vne grande liaison avec les Seize, & leur promit de prendre leur protection. Par ce moyen-là, & par l'appuy des Espagnols, ils s'enhardirent de telle sorte, qu'ils resolurent de perdre le Duc de Mayenne, ne cessant de decrier sa conduite parmi les peuples. On assure qu'il y en eut quelques-vns d'entre eux qui

Ils écrivent au Roy d'Espagne.

écriuient vne lettre au Roy d'Espagne, 1591.
 par laquelle ils se jettoient entre ses
 bras, & le supplioient, s'il ne vouloit
 regner sur eux, de leur donner vn Roy
 de sa race, ou de choisir vn gendre pour
 sa fille, qu'ils receuroient avec toute
 obéissance & fidelité. Ils s'auiserent ou-
 tre cela de dresser vn nouveau formu-
 laire de serment pour la Ligue, qui ex-
 cluoit les Princes du Sang, afin d'obli-
 ger tous les suspects, qui ne voudroient
 pas jurer vne chose si contraire à leur
 sentiment, de sortir hors de la ville, &
 de leur abandonner leurs biens. Par
 cet artifice ils chasserent plusieurs per-
 sonnes, entre autres le Cardinal de Gon-
 dy Euesque de Paris, qu'ils auoient pris
 en haine, parce qu'avec quelques Cu-
 rez de la ville il trauailloit adroitement
 à disposer les peuples en faueur du
 Roy.

Ilz chassent
 le Cardinal
 de Gondy,
 & plusieurs
 autres de
 Paris.

Il ne leur restoit qu'à se défaire du
 Parlement, qui les veilloit jour &
 nuict, & qui arrestoit leurs entreprises.
 Ils auoient poursuiui la condamnation
 d'vn nommé Brigard, parce qu'il auoit
 correspondance avec les Royalistes; le
 Parlement l'ayant absous, ils en furent
 si irrités, que les plus passionnez d'entre

1591.

Par un horrible attentat ils font pendre le President Brisson, & deux Conseillers.

eux, de complot fait, & de leur autorité priuée, ayant fait prendre les armes à ceux de leur faction, allerent se saisir des personnes du President Brisson, de Larcher, & de Tardif Conseillers. Ils les menerent prisonniers au Chastelet, où après quelques formalitez, l'un d'eux leur prononça la Sentence de mort; en execution de laquelle ils les firent pendre tous trois à la fenestre de la chambre, puis le lendemain porter à la Greue, afin d'émouuoir le peuple en leur faueur. Mais la plupart eurent horreur d'un si damnable attentat, & les plus zélez mesme de ce Parti-là demeurèrent muets, ne sçachant s'ils deuoient l'approuuer ou le blâmer.

Quelques-uns vouloient aussi tuer le Duc de Mayenne, mais le cœur leur manqua.

Il se trouua quelques-uns de ces Seize assez determinez pour vouloir passer plus auant. Ils disoient qu'il falloit acheuer la tragedie, & se défaire du Duc de Mayenne s'il approchoit de Paris, il estoit pour lors à Laon; Qu'après cela ils pourroient s'asseurer de la Ville, élire un Chef qui dépendist d'eux, reestablishir le Conseil des Quarante aboli par ce Duc, & demander l'union des grandes Villes. Et certes, il y a apparence qu'ayant la Bastille dont Bussy estoit

Gouverneur , le menu peuple , & la garnison Espagnole pour eux , ils eussent pû se rendre maistres de Paris , & après cela traiter tout à leur aise , ou avec le Roy , ou avec le Duc de Guise , ou avec les Espagnols ; Mais ils manquerent de resolution. Cependant le Duc de Mayenne ayant hésité deux jours s'il viendrait à Paris , parce qu'il craignoit qu'ils ne luy en fermaient les portes , s'y rendit avec quelques gens de guerre , & voyant que le Parlement n'osoit entreprendre de faire le procès à ces gens-là , il se resolut à les chastier luy-mesme , quelque chose qui en pût arriuer ; ainsi sans forme de procès dans son cabinet il en condamna neuf à mort. On n'en pût attraper que quatre , qu'il fit pendre dans le Louvre ; les cinq autres se sauuerent en Flandres. Le plus remarquable de ces cinq estoit Buffy le Clerc , qui auoit esté contraint de rendre la Bastille aux gens du Duc. On l'a veû traifner sa misere dans la ville de Bruxelles , & conseruer toûjours sa haine contre les François , jusqu'au dernier soupir de sa vie , qui finit peu auant la derniere declaration de la guerre entre les deux Couronnes.

Sur cela ce Duc vient à Paris , & en fait pendre quatre ; ce qui abat entiere-ment la faction des Seize.

1591.

Il fait aussi
quatre Pre-
sidents au
Parlement.

Ce terrible coup ayant mis bas entièrement la faction des Seize, le Duc fit quatre Presidents au Parlement, où il n'y en auoit plus; car Briffon estoit resté seul, les autres estant allez à Tours. Mais il monstra bien qu'il entendoit mal ses interests, car à mon auis il est impossible que le Parlement & la Noblesse demeurent long-temps separez d'auec le Roy, & la force d'un Parti contraire à la Royauté ne peut consister qu'en deux choses, ou au peuple, ou aux gens de guerre.

1592.

Le Roy
assiége
Rouën, où
Villars é-
toit Gouverneur.

Lors que le Roy eut receu le secours d'Angleterre & celui des Protestans d'Allemagne, il assiegea la ville de Rouën. Ce fut un des plus memorables sieges de ce temps-là. Villars Gentilhomme Prouençal, qui en estoit Gouverneur, y fit des actions merueilleuses. Le Duc de Parme venoit à son secours, & auoit joint pour cela le Duc de Mayenne; Mais Villars, qui craignoit qu'ils ne vinssent pas à temps, & mesme que le Duc de Mayenne ne luy ostast son Gouvernement s'il entroit le plus fort dans sa place, fit un effort pour se secourir luy-mesme, & par une sortie qu'on pouuoit quasi nommer une

Grande &
memorable
sortie.

bataille, écarta les assiegeans bien loin de ses murailles. Les Ducs voyans cela, & qu'il n'estoit plus pressé, se retirèrent, & Parme logea ses troupes aux enuirs de Ruë en Ponthieu. Mais deux mois après, les viures manquans à Villars, & le courage des Bourgeois s'affoiblissant, il fut contraint de leur écrire qu'ils se hastassent de le venir deliurer. Les Ducs sur vn auis si chaud rassemblèrent leurs troupes en vn jour, repasserent la Somme, & marchant sans bagage firent plus de trente lieuës en quatre jours, quoiqu'il y eust sur leur chemin quatre riuieres à passer.

La ville pressée, le Duc de Parme vint au secours.

Estant arriuez à vne lieuë de Rouën, ils se mirent en bataille dans vne vallée à costé de Dernetal. Le Roy qui estoit allé à Dieppe, trouuant à son retour son armée trop affoiblie & découragée pour résister à ceux de dedans & de dehors, leua le siege à son grand regret, & les attendit à vne lieuë de là douze heures durant en bataille, puis se retira au Pont de l'Arche. On tient que s'ils l'eussent poursuiui, il eust eu bien de la peine d'éuiter la bataille & de la perdre. Mais le Duc de Mayenne par jalousie qu'il auoit du Duc de

Le Roy leua le siege, & se retira au Pont de l'Arche.

1592. Parme, ou autrement, opiniastra qu'il faloit prendre Caudebec pour déboucher la Seine & auoir des viures pour Rouën. Il falut que le Duc de Parme se rendist à son auis. Ils prirent Caudebec en vingt-quatre heures : mais Parme y fut blessé au bras d'une mousquetade, & quelques jours après le Duc de Mayenne tomba malade, de sorte que les deux Generaux estoient tout à la fois sur la litiere.

Le Duc de Parme près Caudebec, y est blessé, & le Duc de Mayenne y tombe malade.

L'armée du Roy grossit, & il pourfuit les deux Ducs.

Cependant dans cinq ou six jours l'armée du Roy se grossit de trois mille chevaux, & de six mille fantassins accourus à son secours des Prouinces circonuoinfines; En sorte qu'il estoit plus fort que les ennemis d'environ cinq mille hommes. Alors la chance tourna. Il se met à les chercher, il les enferme près d'Yuetot, & leur coupe les viures; si bien qu'ils sont contrains de déloger de nuict, & de se venir poster près Caudebec. Les deux Generaux estant encore au liêt, & leurs troupes fort consternées, le Marechal de Biron leur enleua vn quartier, & ensuite défit leur caualerie legere. L'infanterie du Roy se pre-paroit au mesme temps de donner sur l'infanterie Vvalonne, qui sans doute

Biron leur en eut vn quartier, mais ne vint pas les défaire entièrement.

dans la frayeur où elle estoit , eust demandé quartier ; mais Biron la rappella , de peur , disoit-il , qu'elle ne s'engageast entre deux quartiers des ennemis. 1592.

On crut qu'il le faisoit ainsi pour ne pas acheuer vne guerre , où il auoit le principal commandement. En voicy vne preuue assez grande. Vne autre fois le Baron de Biron son fils , qui depuis fut aussi Mareschal, luy ayant demandé cinq cens cheuaux & autant d'Arquebusiers en croupe , pour aller inuestir le Duc de Mayenne , qui estoit en beau debut ; comme le pere eut veû en effet que cette entreprise estoit infallible , il le regarda d'un œil de colere , & luy dit en jurant : *Quoy donc , marant , nous veux-tu enuoyer planter des choux à Biron ?*

Il veut est-
re durer la
guerre.

On peut connoistre par là d'où vient que les guerres durent si long-temps ; c'est que les Chefs ont interest de les prolonger , parce qu'ils y trouuent leur auantage ; tout de mesme que les gens de pratique trouuent le leur à prolonger les procez.

Quelques jours après le Duc de Parme s'estant leué , repassa dans son esprit toutes les inuentions & tous les stratagemes , qu'il auoit appris par vn long

1592. vſage, & par vne profonde meditation, pour ſe tirer d'un ſi mauuais pas. Il ne trouua point d'autre iſſuë que de paſſer la riuière, & de ſe retirer vers Paris en diligence. Il fit baſtir pour cet effet deux forts vis à vis l'un de l'autre ſur les deux bords de la Seine, avec des redoutes, qui commandoient ſur l'eau, & de grands dehors, qui s'auançoient vers l'armée du Roy. A la faueur de ſes forts, il paſſa durant vne nuit obscure bagage, caualerie, infanterie & artillerie, ſur des pontons, & ſur des bateaux couuerts de planches, qu'il fit deſcendre de Rouën, ſans que le Roy, qui en effet s'en apperceut trop tard, pût l'en empêcher. Lors qu'il eut paſſé, il prit ſa marche par les plaines de Neufbourg, & fit telle diligence qu'il arriua au Pont de Charenton en quatre jours, n'ayant ſceu dormir de bon ſomme, ainſi qu'il l'auoia depuis, qu'il ne fuſt dans la Brie.

Merueilleuſe retraite du Duc de Parme, ſans que le Roy la puiſſe empêcher.

Après cela il ramena ces troupes aux Pais-Bas, eſtant tout couuert de gloire, d'auoir pour la ſeconde fois fait leuer le ſiege à vn grand Roy, lors qu'il y auoit le moins d'apparence, & d'auoir à ſa veuë, trompant ſa vigilance &

ses soins, passé vne grande riuiera, ou 1592.
plûtost vn bras de mer, sans qu'on le
pûst attaquer,

Cette action estoit si belle, que le Roy
ne pouuoit s'empescher de l'admirer, &
l'estimoit plus glorieuse que le gain de
deux batailles, reconnoissant que le
chef-d'œuvre d'un grand Capitaine, n'est
pas tant de combattre & de vaincre,
comme de faire ce qu'il a entrepris, sans
hasarder le combat.

Il ne faut pas oublier que la premiere
fois que le Duc de Parme s'auança pour
le secours de Roüen, le Roy alla au de-
uant de luy avec vne partie de son armée
jusqu'à Aumale, tant pour l'empescher
de passer le petit ruisseau qui y est, que
pour le reconnoistre; & qu'avec quatre
ou cinq cens Carabins seulement, il
arresta long-temps sur cu route l'ar-
mée ennemie par deux ou trois charges
tres-vigoureuses. Le Duc de Parme ne
croyoit point que le Roy y fust, ne ju-
geant pas qu'il dût hasarder sa personne
dans vn si dangereux poste, & avec si
peu de troupes. Mais lors qu'il sceut
qu'il y estoit luy-mesme, il fit donner
par tous ses Carabins, soustenus de sa
caualerie legere. Le Roy voyant les

ce le Roy
admiroit
cette a-
ction.

“
“
“
“
“
“
“

1592.
Belle & pe-
rilleuse ac-
tion du
Roy à Au-
male, où
il fut son
arrièregar-
de.

liens si pressez qu'ils ne pouuoient plus résister, fit deux vigoureuses charges, pendant lesquelles on tira la plus grande partie du bagage hors du Bourg. Mais tout le gros de la cavalerie du Duc suruenant, le Roy y perdit beaucoup de son monde, & luy-mesme courut grand risque d'y estre tué, ou fait prisonnier. Dieu permit qu'il n'y fut que blessé d'un coup de pistolet dans les reins, lequel eust esté mortel si la balle eust eu plus de force, mais elle ne perça que les habits & la chemise, & effleura seulement la peau. Sa valeur & sa bonne fortune contribuerent toutes deux également à le tirer d'un si mauuais pas, & à mettre en suite de cet échec, sa personne, & ce qui luy restoit de troupes en seureté.

Graveré-
ponse du
Duc de Par-
me sur l'a-
ction du
Roy.

Le Duc de Parme admira cette action, mais loua dauantage le courage que nostre Henry y auoit témoigné, que sa prudence; Car comme il luy eut enuoyé demander ce qui luy sembloit de cette retraite, il répondit : *Qu'en effet elle estoit fort belle; mais que pour luy, il ne se mettoit jamais en lieu d'où il fust contraint de se retirer. C'estoit ta-*
citement luy dire, qu'un Prince, & un

General doiuent mieux se ménager. 1592.

Aussi tous ses bons seruiteurs vinrent dès le soir mesme le supplier de vouloir épargner sa personne, d'où dépendoit le salut de la France ; Et la Reine d'Angleterre sa plus fidelle amie , le pria par lettres de se vouloir conseruer , & de demeurer au moins dans les termes d'un grand Capitaine , qui ne doit aller aux coups que dans la derniere extremité.

Après la leuée du siege de Rouën , la plus grande partie de l'armée du Roy passa en Champagne à la poursuite du Duc de Parme , & mit le siege deuant la ville d'Espernay , & la prit. Le Marechal de Biron y fut tué d'un coup de fauconneau , qui luy emporta la teste , en reconnoissant la place. Son fils aîné , qu'on nommoit le Baron de Biron , aussi grand Capitaine que le pere , & fort cheri du Roy , fut peu après honoré de la mesme charge de Marechal de France ; mais il perdit la teste , comme nous verrons , un peu moins glorieusement que son pere.

Biron pere
tué à E-
spernay.

Le Duc de Mayenne , & le Duc de Parme s'estant separez mal satisfaits l'un de l'autre , il ne fut pas mal-aisé de re- 1593.

1593. nouër les Conferences entre le premier,
 Conferen- & les Royalistes. Toutefois la chose
 ces re- n'estoit pas encore meure. Il y fut seu-
 nouées.

Le Roy
 promet de
 se faire in-
 struire dans
 six mois, &
 permet de
 deputer
 vers le Pa-
 pe.

lement jetté des semences, qui porte-
 ront leur fruit à quelque temps d'icy.
 Car le Roy consentit qu'il se feroit in-
 struire dans six mois par des moyens qui
 ne fissent point de tort à sa dignité, & à
 sa conscience. Il permit aussi aux Sci-
 gneurs Catholiques de son Parti, de de-
 puter vers le Pape, pour luy faire enten-
 dre le deuoir auquel il se mettoit, &
 pour le supplier d'y apporter son auto-
 rité; Et que cependant on traiteroit
 touïours la Paix.

Le Duc de
 Mayenne
 conuoque
 les Estats à
 Paris pour
 élire vn
 Roy.

Le Duc de Mayenne & les siens de-
 mandoient des conditions si auantageu-
 ses, qu'elles faisoient mal au cœur; Et à
 dire le vray, bien des choses dans cette
 conjoncture faisoient de l'embarras à
 nostre Henry. Celle qui luy cauïoit le
 plus de peine, estoit que le Duc de
 Mayenne viüement pressé par les instan-
 ces du Pape, & du Roy d'Espagne, par
 les remonstrances des grandes Villes qui
 suiüoient son Parti, & mesme par la ne-
 cessité de ses affaires, auoit conuoqué
 les Estats Generaux à Paris, afin de pro-
 ceder à la nomination d'un Roy.

Or cette nomination eust esté la ruine indubitable de la France , & peut-estre l'entiere expulsion de nostre Henry. Car il y a bien de l'apparence que tous les Potentats Catholiques de la Chrestienté eussent reconnu le Roy que les Estats eussent élu : Que le Clergé en eust fait autant : & que la Noblesse & le Peuple , qui ne suiuoient Henry IV. que parce qu'il auoit le titre de Roy , n'eussent peut-estre pas fait conscience de le quitter pour vn autre , à qui les Estats l'eussent deferé.

Afin donc d'empeschcr ce coup mortel , il s'auisa sagement de faire proposer vne conference des Seigneurs de son Parti avec ces pretendus Estats. Le Duc de Mayenne fut tres-aïse de cet expedient , parce qu'il voyoit bien que le Roy d'Espagne desiroit que celuy qui seroit élu , épousast sa fille Isabelle-Claire-Eugenie , & qu'ainsi cette election ne le pouuoit regarder , puisqu'il estoit marié , & qu'il auoit des enfans. Mais aussi de peur qu'on ne s'accoutumast à reconnoistre le Roy Henry IV. il suscita sous-main quelques Docteurs à dire que cette conference avec vn Heretique estoit illicite ; Et en vertu

1593.

L'election
d'un Roy
ruine de
eust esté la
Henry IV.
& de la
France.

Expedient
que trouue
le Roy pour
empêcher
cette éle-
ction.

1593. de cet auis il fit en sorte que les Estats arresterent qu'on ne confereroit point avec luy, ni directement, ni indirectement, touchant son establissement, ni touchant la doctrine de la Foy ; mais que l'on pouuoit conferer avec les Catholiques tenant son Parti, pour le bien de la Religion, & le repos public.

Le Legat connoissant bien où cela aboutiroit, fit tout son pouuoir pour empêcher l'effet de cette deliberation des Estats, mais à la fin il fut contraint d'y donner les mains. La Conference fut donc noyée, & les Deputez de part & d'autre s'assemblerent au bourg de Surene près Paris.

Conference
de Surene.

Estats de la
Ligue as-
semblez à
Paris.

Les Estats estoient assemblez dès le mois de Ianuier de cette année mil cinq cens quatre-vingts treize, & se tenoient dans la sale haute du Louure. Il y auoit peu de Noblesse, grand nombre de Prelats, & assez bonne quantité de Deputez du Tiers Estat, mais la pluspart creatures du Duc de Mayenne, ou payez par le Roy d'Espagne. Ce Prince desirant à quelque prix que ce fust auoir la Couronne pour sa fille, auoit destiné d'enuoyer vne puissante armée en France, qui hastast la resolution

dés Estats : Mais heureusement pour le Roy , l'incomparable Duc de Parme estoit mort , & l'Espagnol n'auoit point aux Pais-Bas de Capitaines , qui fussent capables de grandes choses. Le Comte de Mansfeld auoit ordre d'amener ses troupes ; le Duc de Mayenne alla au deuant ; elles reprirent Noyon , mais ce fut tout. Après cela elles se débanderent , & deuinrent si foibles , que n'osant passer plus outre , elles s'en retournerent en Flandre , où le Prince Maurice de Nassau leur donnoit bien de l'occupation.

Mansfeld
vient avec
l'armée E-
spagnole ,
prend
Noyon ,
puis son
armée se
dissipe.

Pendant le siege de Noyon le jeune Biron , à qui le Roy venoit de donner la charge d'Admiral , cedée par le Duc d'Espernon , en échange du Gouvernement de Prouence , auoit assiégué Selles en Berry , pour oster cette épine du pied à la ville de Tours. Le Roy voyant que cette bicoque le retenoit trop longtemps , l'auoit rappelé pour aller au secours de Noyon , & pourtant il n'osa l'entreprendre. Ces petites disgraces enflerent merueilleusement le cœur de ses ennemis , refroidirent ses seruiteurs & enhardirent les brouillons. Le Tiers Parti , qui s'estoit tenu couuert ,

Biron laisse
le siege de
Selles pour
secourir
Noyon , &
n'ose l'en-
treprendre.
Cela enfla
le cœur des
ennemis du
Roy.

1593.
Conspira-
tion pour
l'enleuer.

commença à se mouuoir, & mesme le bruit couroit qu'il y auoit des Catholiques, qui auoient conspiré de se saisir de la personne du Roy dans Mantes sous couleur de l'arracher d'entre les bras des Huguenots, & qu'ils deuoient le mener à la Messe malgré qu'il en eust. Il en fut si fort effrayé, ou feignit de l'estre, qu'il sortit aux champs pour ramasser ses veritables amis, & fit venir les troupes Angloises loger dans le faux-bourg de Limay.

Le Duc de
Feria ap-
porte vne
lettre aux
Estats de la
part du
Roy d'E-
spagne.

Au mesme temps le Duc de Feria Ambassadeur du Roy d'Espagne vers les Estats Generaux, arriua à Paris. Il leur presenta vne lettre fort ciuile de la part de son Maistre, & leur fit vne belle harangue, par laquelle il les exhortoit à nommer promptement vn Roy, & leur offroit toute assistance d'hommes, & d'argent. En effet le Roy d'Espagne souhaitoit passionnément qu'on en nommast vn, parce, comme nous auons dit, qu'il luy vouloit donner en mariage sa fille Isabelle qu'il aimoit vniquement.

Il estoit
temps que
le Roy se
conuertist.

Il estoit donc temps que nostre Henry se determinast à dire hautement qu'il vouloit perseuerer dans sa Religion sans

vaciller , auquel cas il falloit se refoudre 1593.
à vne guerre , dont peut-estre il n'eust
jamais veû la fin ; ou qu'il se reduisist
au sein de l'Eglise Catholique.

Les Ligueux Espagnolifez apprehen-
doient sur tout ce changement , qui leur
eust osté tout pretexte : les bons Catho-
liques le souhaitoient ardemment , ils
auoient peur seulement que sa conuer-
sion ne fust feinte : les Huguenots ri-
gides s'efforçoient de l'en détourner ,
jusqu'à le menacer des jugemens de
Dieu , s'il abandonnoit , disoient-ils ,
le Parti de la verité Euangelique. Mais
tous les Politiques de l'une & l'autre
Religion luy conseilloyent de ne plus
differer. Ils luy disoient que de tous
les canons , le canon de la Messe é-
toit le meilleur pour reduire les Vil-
les de son Royaume , ils le supplioient
de s'en vouloir seruir ; & à leurs prie-
res ils ajoustoient des menaces de l'a-
bandonner , & de se retirer chez eux ,
pource qu'ils estoient ennuyez de se
consumer à son seruice , pour le ca-
price & l'opiniastreté de quelques Mi-
nistres Predicans , qui l'empeschoient
d'embrasser la Religion de ses Prede-
cesseurs.

1593.

Enfin Dieu
le touche,
& il se veut
conuertir.

Outre ces motifs humains , Dieu qui ne manque jamais à ceux qui le recherchent avec soumission , luy éclaira l'entendement par ses saintes lumieres , & le rendit capable de recevoir les instructions salutaires des Prelats Catholiques. Cette resolution prise , il en donna incontinent auis aux Deputez de la Ligue dans la conference de Surene. On peut penser quel fut leur estonnement , & combien le Duc de Mayenne fut surpris ; car ils ne s'attendoient point du tout à cette nouvelle.

Les Espagnols , & le Legat presentent les Estats d'élire vn Roy.

Les Espagnols & le Legat ayant eu le vent qu'il s'alloit conuertir , preserent plus fort les Estats d'élire vn Roy ; Et voyant que les François n'en vouloient point qui ne fust de leur nation , ils proposerent que leur Roy nommeroit vn Prince François , lequel regneroit solidairement & par indiuis avec l'Infante Isabelle.

Grand Arrest du Parlement de Paris pour la Loy Salique.

Quand le Parlement eut appris cela , & que les Estats ne s'éloignoient pas de cette proposition , ce grand Corps , quoique captif & estropié , se souuenant de son ancienne vigueur , ordonna que remonstrances seroient faites

au Duc de Mayenne, à ce qu'il maintint les Loix fondamentales de l'Estat, & qu'il empêchast que la Couronne, dont on luy auoit commis la Lieutenance, ne fust transferée aux Estrangers. De plus il declaroit nuls tous les Traitez faits & à faire, qui seroient contraires à la Loy de l'Estat. 1593.

On soupçonna que cet Arrest s'estoit donné par collusion avec le Duc de Mayenne; Mais Villeroy le plus grand homme d'Estat de ce regne-là, rend ce témoignage au Parlement, qu'il prit ce conseil de luy-mesme, *N'ayant point d'autres motifs que ceux de l'honneur & du deuoir, comme gens qui aimoient mieux perdre la vie que de manquer à l'un & à l'autre, en continuant au renuersement des Loix du Royaume, dont par leur institution ils sont Protecteurs, & obligez de les maintenir par le serment qu'ils font à leur reception.* Ces paroles sont tout-à-fait memorables.

La vigueur de cet Arrest fit reprendre cœur à ce qu'il y auoit de bons François à Paris & dans les Estats; Et au mesme temps la prise de Dreux que l'armée du Roy força, causa grand eston-

Témoigna-
ge au tant
geux de Vil-
leroy en
faueur du
Parlement.

Le Roy
prend
Dreux.

1593. nement aux plus passionnez Ligueux. Neantmoins les Espagnols ne cesserent point de poursuiure leur dessein. Le Duc de Mayenne pensant les arrester leur fit des demandes excessiues auant qu'on procedast à l'élection d'un Roy ; Mais afin de le faire venir à leur poinct , ils luy accorderent tout ; Et enfin ils declarerent que leur Roy nommoit aux Estats le Duc de Guise , auquel il donneroit sa fille en mariage , & toutes les forces qu'il faudroit pour luy assurer la Couronne , s'ils trouuoient à propos de luy donner leurs suffrages & de l'élire.

Les Espagnols proposerent aux Estats d'élire Roy le Duc de Guise avec leur Infante.

Le Duc de Mayenne en enrage, & sa femme encore plus.

Iamais homme ne fut plus estonné que le Duc de Mayenne , quand il vid qu'il seroit contraint d'obeir à son neveu , & que son autorité s'en alloit finir. Sa femme encore plus impatiente que luy ne pût s'empescher de faire paroistre son dépit & sa jalousie , & plutôt que de souffrir qu'on deferaist la Couronne à ce jeune Prince , elle conseilloit à son mari de faire la Paix avec le Roy à quelque prix que ce fust. Il estoit en effet resolu de tout faire , plutôt que d'éleuer son neveu au dessus de luy. C'est pourquoy il employa

toutes sortes de moyens pour l'empêcher ; Et pour cet effet il conclud vne tréue avec le Roy , nonobstant les oppositions du Legat & des Espagnols. 1593.

Il fait tréue avec le Roy.

En suite de cette tréue le Roy vint à Saint Denis, où se rendirent plusieurs Prelats & Docteurs , par le soin desquels il s'estoit fait instruire. Vn Historien rapporte que le Roy faisant faire deuant luy vne conference entre des Docteurs de l'une & de l'autre Eglise, & voyant qu'un Ministre tomboit d'accord qu'on se pouuoit sauuer dans la Religion des Catholiques, sa Majesté prit la parole, & dit à ce Ministre : *Quoy ? tombez-vous d'accord qu'on puisse se sauuer dans la Religion de ces Messieurs-là ?* Le Ministre répondant qu'il n'endoutoit pas, pourueu qu'on y vécut bien : le Roy repartit tres-judicieusement : *La prudence veut donc que je sois de leur Religion & non pas de la vostre, parce qu'estant de la leur je me sauue selon eux & selon vous, & estant de la vostre, je me sauue bien selon vous, mais non pas selon eux. Or la prudence veut que je suiuie le plus assuré.* Ainsi après de longues instructions, dans lesquelles il voulut amplement estre éclair-

Le Roy vient à S. Denis, se fait instruire.

Son argument tres-subtil contre les Ministres.

1593. ci de tous ses doutes, il abjura son erreur, fit profession de la Foy Catholique, & receut l'absolution dans l'Eglise Abbatiale de S. Denys, au mois de Juillet, par le ministere de Renaud de Beaune Archeuesque de Bourges.

Il abjura son
erreur, &
se fit Catholique.

Dés le jour mesme on vid toute la campagne depuis Paris jusqu'à Pontoise éclairée de feux de joye, & grand nombre de Parisiens, qui estant accourus à Saint Denys pour voir cette ceremonie, remporterent à Paris vne entiere satisfaction, & remplirent toute la ville d'estime & d'affection pour le Roy; tellement qu'on ne l'y appella plus le Bearnois, comme auparauant, mais absolument le Roy.

Le Duc de
Mayenne
congedia les
Estats.

Les Estats de Paris ne subsisterent pas long-temps après cela. Le Duc de Mayenne congedia les Deputez, qui s'en retournerent la pluspart mal satisfaits dans leurs Prouinces; & où ils ne seruirent pas peu à les disposer à se rendre sous l'obeissance de leur legitime Souuerain.

Il ne restoit plus aucun pretexte à la Ligue, sinon que le Roy n'auoit pas l'absolution du Saint Pere, & qu'ainsi il n'estoit point encore dans le giron de l'Eglise,

l'Eglise, & qu'ils ne le pouuoient reconnoistre qu'il n'y fust entré par la grande porte. Il auoit enuoyé le Duc de Neuers à Rome, pour negocier cette affaire auprès du Pape, qui estoit fort en colere de ce que les Prelats de France auoient entrepris de l'absoudre, quoiqu'ils ne l'eussent absous que par provision, *ad cautelam*, seulement. Car il disoit que luy seul auoit droit de rehablir les relaps, comme ayant le souverain pouuoir de lier & de délier. Voilà pourquoy il se rendit si difficile, & ne pût estre fléchi, que lors qu'il vid que le Parti de la Ligue estoit tout-à-fait à bas.

1593.

Le Roy enuoye le Duc de Neuers à Rome pour auoir l'absolution du Pape.

Le Pape se monstra fort difficile.

Or depuis que la vie & les actions du Roy eurent fait voir que sa conuersion estoit sans feinte: la Ligue n'ayant plus de valable pretexte fut sapée, pour ainsi dire, par les fondemens; si bien qu'auant la fin de l'année elle tomba par terre, & ne luy resta qu'un fort petit nombre de Places dans les extrémitez du Royaume, les autres Chefs n'ayant pas voulu courir jusqu'au bout la fortune du Duc de Mayenne. Ce Prince estoit fort irresolu, & ne sçauoit ce qu'il deuoit faire, tant à cause de sa lenteur naturelle,

1594.

La Ligue tombe par terre en moins d'un an.

1594. que pour le regret qu'il auoit de renoncer à l'autorité souueraine, qu'il auoit entre les mains, & pour la crainte aussi de ne pouuoir trouuer de seureté auprès du Roy.

Meaux,
Aix, Lion,
Orléans, &
Bourges se
rendent au
Roy.

Cependant Vitry desirant estre le premier à rentrer sous l'obeïssance, comme il auoit esté le premier à s'en separer, ramena la ville de Meaux; & le Comte de Carces celle d'Aix en Prouence. Lion s'y remit de luy-mesme, dont le Duc de Mayenne fut cause en partie, pour auoir voulu se rendre maistre de cette ville, & l'arracher au Duc de Nemours son frere vterin, qui pensoit se bastir vne petite Souueraineté en ce païs-là. Afin de venir à bout de son dessein, il auoit par de secretes menées fait souleuer les Bourgeois contre ce jeune Prince, tellement qu'ils s'estoient saisis de sa personne, & l'auoient mis prisonnier au Chasteau de Pierre-Encise. Mais il se trouua qu'il auoit en cela plus traouillé pour le Roy, que pour luy-mesme; parce que les Bourgeois, qui auoient arresté le Duc de Nemours, craignant que les freres ne s'accordassent entre eux à leur prejudice, traiterent secretement avec le Colonel Alfonse

d'Ornane Lieutenant General pour le Roy dans le Dauphiné, & s'estant barricadez prirent l'écharpe blanche, & crièrent *viue le Roy*. La Chastre semblablement se remit dans le deuoir avec les villes d'Orleans, & de Bourges. La reduction de Paris arriua le vingt-deuxième de Mars: le Parlement, le Preuost des Marchands, & les Escheuins ayant disposé cette grande Ville, y receurent le Roy, malgré les vains efforts de quelque reste de la faction des Seize. Le Duc de Mayenne estoit allé en Picardie; & Brissac, à qui il auoit confié le Gouuernement de Paris depuis quelques mois, l'ayant osté au Comte de Belin, luy manqua de foy, croyant qu'il la deuoit plutôt au Roy qu'à luy.

Reduction
de Paris.

Le Roy vn peu auparauant s'estoit fait sacrer à Chartres, avec l'ampoule de Saint Martin de Tours. La ville de Reims estoit encore entre les mains de la Ligue, & il ne vouloit pas differer dauantage son Sacre, parce qu'il connoissoit que cette ceremonie estoit absolument necessaire pour luy concilier l'affection & le respect des peuples.

Le Roy est
sacré à
Chartres.

Ce fut presque vn miracle comment

1594.

Ce fut pres-
que un mi-
racle cōme
il pût se ré-
dre maistre
de Paris.

y ayant quatre ou cinq mille Espagnols de garnison dans Paris, & dix ou douze mille factieux restans de la cabale des Seize, qui tous haïssoient cruellement le Roy; il pût neantmoins s'en rendre le maistre sans coup ferir, & sans répandre de sang, sinon de cinq ou six mutins, qui sortirent dans les rues pour crier aux armes. Ses troupes s'estant saisies par intelligence des portes, remparts & places publiques, il entra triomphant dans la ville par la Porte Neuve, par où Henry III. s'estoit malheureusement enfuy six ans auparavant, & alla droit à Nostre-Dame entendre la Messe, & faire chanter le *Te Deum*. Puis de là il revint au Louvre, où il trouva ses Officiers, & son dîner prest, comme s'il y eust toujours demeuré.

L'aprèsdinée il donna à la garnison Espagnole un sauf-conduit, & bonne escorte pour la conduire jusqu'à l'arbre de Guise en toute seureté. Ceux qui l'auoient introduit dans la ville l'auoient ainsi désiré. Cette garnison sortit sur les trois heures du même jour de son entrée, avec vingt ou trente des plus obstinez Ligueux, qui aimeroient mieux suivre les étrangers, que d'obeir à leur

Prince naturel. Il les voulut voir sortir, & les regarda passer d'une fenestre d'audessus de la porte Saint Denys. Ils le saluoient tous le chapeau fort bas, & avec vne profonde inclination; Il rendit le salut à tous les Chefs avec grande courtoisie, ajoutant ces paroles: *Recommandez-moy bien à vostre maistre, allez vous-en à la bonne heure, mais n'y reuez plus.*

1594.

Il void sortir la garnison Espagnole, & ce qu'il luy dit.

Le mesme jour qu'il entra dans Paris, le Cardinal de Pelleué Archevesque de Sens, Ligueux passionné, expira dans son hostel de Sens. Le Cardinal de Plaisance Legat du Pape eut faulx conduit pour se retirer, mais il mourut par les chemins. Brissac pour recompense eut le baston de Marechal, & vne place de Conseiller honoraire au Parlement, faueur qui estoit tres-rare en ce temps-là, & qui le deuroit toujours estre. D'O fut remis dans le Gouvernement de Paris, qu'il auoit eu sous Henry III. mais il n'en jouit pas longtemps, estant mort peu après. La partie du Parlement, qui estoit à Tours, fut rappelée, celle qui estoit à Paris rehabilitée, (car elle auoit esté interdite) & toutes deux reünies pour

La partie du Parlement, qui estoit à Tours, est rappelée à Paris.

1594. seruir conjointement le Roy.

La ville est
en joye, &
tout-à-fait
paisible.

Dés le midi du jour que nostre Henry fut receu à Paris, la ville fut entièrement paisible, les Bourgeois se familiariserent dans vn moment avec les soldats, les Artisans trauaillerent dans leurs boutiques; En vn mot le calme fut si profond, que rien ne l'interrompit que le carillon des cloches, les feux de joye, & les danſes qui se firent par toutes les ruës jusques à minuit. Il est certain que ce qui causa cette joye & cette merueilleuse tranquillité, fut la grande opinion que le peuple auoit conceüe de la genereuse bonté de ce Prince, & les ordres qu'il donna pour contenir ses gens de guerre.

Deux belles
actions du
Roy.

On remarque deux actions qu'il fit le jour mesme qu'il entra dans Paris, qui sont d'une bonté, d'une justice, & d'une politique admirable.

L'une de
justice.

La premiere est, qu'il souffrit que le bagage de la Nouë, l'un de ses principaux Chefs, entrant dans Paris, fust arresté par des Sergens pour des debtes que son pere auoit contractées pour son seruice; Et quand la Nouë alla se plaindre à luy de cette insolence, il luy répondit publiquement: *La Nouë, il faut*

payer ses debtes , je paye bien les miennes. Mais après cela il le tira à part, & luy donna de ses pierreries pour engager aux creanciers, au lieu du bagage qu'ils luy auoient saisi. Fut-il jamais vne plus merueilleuse bonté , & vne plus exacte justice ? 1594.

La seconde est, que dès le soir mesme il joüa aux cartes avec la Duchesse de Montpensier, qui estoit de la Maison de Guise, & la plus forte Ligueuse qu'il y eust dans le Parti. Peut-on rien voir de plus politique ? L'autre de politique.

Depuis cette reduction de Paris, les autres villes, & leurs Gouverneurs se hastèrent aussi de conclure leurs Traitez. Villars fit le sien pour Rouën, moyennant le Gouvernement en chef de cette ville & Bailliage, & de celui du païs de Caux, avec la charge d'Admiral, qu'il falut tirer des mains de Biron pour celle de Marechal de France, douze cens mille liures d'argent, & soixante mille liures de pension. Au mesme temps, ou peu après, Montreuil & Abbeuille en Picardie, Troyes en Champagne, Sens, Riom en Auvergne, Agen, Marmande & Villeneuve d'Aginois se mirent dans l'obeïssance, & leurs Gou-

Reduñiõ de
Rouën,
d'Abbeuil-
le, de Troye,
de Sens, &c.

D'Agen, de
Marmande.

1594. uerneurs eurent du Roy sans contesta-
tion tout ce qu'ils luy demanderent. La
ville de Poitiers, & le pais d'alentour
De Poi-
tiers, & du
Marquis
d'Elbeuf. traita aussi par le moyen de ses princi-
paux Magistrats, & le Marquis d'Elbeuf
qui en estoit Gouverneur pour la Ligue,
voyant qu'il ne pouuoit pas empescher
cette reuolution s'y laissa entraîner, &
composa avec le Roy, qui luy laissa le
Gouuernement de la Prouince.

LaCappelle
prise par
Mansfeld.

Cependant le Comte de Mansfeld
entra dans la Picardie, pour essayer de
soustenir la Ligue, qui s'abaissoit fort,
& prit la Cappelle. Le Roy en reuan-
che mit le siege deuant Laon, & le prit
par capitulation, nonobstant tous les
efforts que fit le Duc de Mayenne pour
le secourir.

Laon pris
par le Roy.
en mesme
temps.

Balagny se
remet dans
le Parti du
Roy avec la
ville de
Cambrai.

Balagny avec sa ville de Cambrai,
renonça aussi à la Ligue, & promit ser-
uice au Roy. Il se disoit Souuerain de
cette ville, & la tenoit en propre de-
puis que le Duc d'Alençon frere du Roy
Henry III. l'auoit vsurpée sur le Baron
d'Inchi, lequel dans le grand souleue-
ment des Pais-Bas auoit quité l'obeis-
sance d'Espagne pour embrasser son
Parti. Parcillement les villes de Beau-
uais & de Peronne se détacherent de

Reduction
d'Amiens,
Beauuais,
& Peronne.

la Ligue ; comme aussi-fit celle d'A- 1594.
miens , secoüant le joug du Duc d'Au-
male ; Et il ne resta à ce Parti dans tou-
te la Picardie , que Soissons , la Fere , &
Ham. Bien plus le Duc de Guise se dé-
tacha aussi du Duc de Mayenne , & re-
mit les villes de Reims , Vitry , & Me-
zieres dans l'obeïssance du Roy , qui en
recompense de cela , luy donna le Gou-
uernement de Prouence , dont il estoit
obligé de retirer le Duc d'Espernon , à
cause que le peuple , le Parlement , &
la Noblesse y estoient souleuez contre
luy.

*Le Duc de
Guise fait
son traité
avec le Roy.*

Le Duc de Lorraine , qui negocioit *Côme ainsi
le Duc de
Lorraine.*
aussi sa paix par l'entremise de Bassom-
pierre , la conclut le vingt-fixième No-
uembre. Mais l'exemple de ce Duc Chef
de la Maison de Lorraine , ni la reuo-
lution generale , qui estoit dans ce Par-
ti-là , ne purent encore obliger le Duc
de Mayenne à se tirer du péril , où il es-
toit prest d'estre submergé. Il ne pou-
uoit abandonner ce beau titre de Lieu-
tenant General de la Couronne , & se
flatoit toujours de l'esperance que les
secours d'Espagne le remettroient au
dessus de ses affaires. Il s'estoit retiré
en son Gouvernement de Bourgongne ,

*Le Duc de
Mayenne
demeure
seul , & se
retire en
Bourgogne.*

1594. parce que c'estoit ce qui luy restoit de plus entier ; quoique pour se conseruer Dijon , il falut que par vne cruauté fort odieuse il fist couper la teste au Maire , & à vn autre , qui trauailloient pour la reduire au seruice du Roy.

1595. Or comme c'estoient les Espagnols

Le Roy declare la guerre aux Espagnols.

qui le maintenoient dans son opiniastrété , & qui faisoient la guerre au Roy sous son nom , il fut proposé & arresté dans le Conseil , qu'il falloit les attaquer eux-mesmes par vne guerre ouuerte , afin qu'estant occupez dans leur maison , ils perdissent l'enuie , & le loisir de venir inquieter le Roy dans la sienne. Car ils ne l'attaquoient pas seulement par la force des armes , & par des pratiques , qui entretenoient les peuples dans la rebellion ; mais de plus ils en vouloient à sa vie , & taschoient de le faire perir par des moyens lasches & execrables. Ils tramerent , ou fauoriserent plusieurs conspirations contre sa personne sacrée , qui furent bien auérées. Les deux qui éclaterent le plus , furent celle d'un Pierre Barriere , & celle de Iean Chastel.

Deux attentats sur la personne.

De Pierre Barriere ;

Le premier estoit vn soldat âgé de vingt-sept ans , lequel ayant esté décou-

uert à Melun , en l'an mil cinq cens 1595.
 quatre-vingts treize , comme il cher-
 choit à executer son detestable coup ,
 fut condamné à auoir le poing droit
 brûlé , tenant le couteau dont il auoit
 deu fraper le Roy , puis à estre tenaillé
 avec des tenailles ardentes , & rompu
 rout vif.

Le second estoit vn jeune Escolier Et de Jean
Chastel
 âgé de dix-huit ans , fils d'un Marchand
 Drapier de Paris demeurant deuant le
 Palais. Ce malheureux sur la fin de l'an-
 née mil cinq cens quatre-vingts qua-
 torze , s'estant coulé avec les Courtisans
 dans la chambre de Gabrielle d'Estrées,
 où estoit le Roy , le voulut fraper d'un
 coup de couteau dans le ventre ; mais
 de bonne fortune le Roy s'estant baissé
 en ce moment pour saluër quelqu'un ,
 il ne l'atteignit qu'au visage , luy perça
 la levre d'enhaut , & luy rompit vne
 dent. On ne sçauoit d'abord qui l'auoit
 frappé ; Mais le Comte de Soissons voyant
 ce jeune homme effaré , l'arresta par le
 bras. Il confessa effrontément qu'il a-
 uoit fait le coup , & soustint qu'il l'a-
 uoit deû faire. Le Parlement le con-
 damna à auoir le poing droit brûlé , &
 à estre tenaillé , puis tiré à quatre che-

1595. uaux. Ce detestable parricide ne monstra aucun signe de douleur, tant on luy auoit fortement imprimé dans l'esprit, qu'il feroit vn sacrifice agreable à Dieu d'oster du monde vn Prince relaps & excommunié. Le pere de ce miserable fut banni, sa maison de deuant le Palais démolie, & vne Pyramide erigée en la place.

Iesuites exiliez du Royaume.

Les Iesuites sous lesquels ce méchant auoit estudié, furent aussi-tost accusez de l'auoir imbu de cette pernicieuse doctrine; & comme ils auoient beaucoup d'ennemis, le Parlement bannit toute la Societé du Royaume, par le mesme Arrest de leur Escolier. Ces Peres ne manquerent pas, nonobstant que le temps leur fust contraire, de traualler à soustenir leur honneur, & firent plusieurs écrits pour se justifier des choses dont on les chargeoit. Et veritablement ceux qui n'estoient pas leurs ennemis, ne croyoient point que la Societé en fust coupable; de sorte qu'à quelques années de là le Roy reuoqua l'Arrest du Parlement, & les rappella, comme nous le dirons tantost.

Les succez de la guerre declarée à l'Espagne, furent bien differens de ceux

que le Roy eut contre la Ligue, & fi- 1595.
rent bien voir que c'est autre chose d'at-
taquer vn estrangier égal en puissance,
sur lequel il n'y a rien à gagner que par
la force des armes, que d'auoir affaire
à ses Sujets rebelles, & dans son pro-
pre païs, où les intrigues & les intel-
ligences font plus de la moitié des en-
treprises.

Cette année les villes de Beaune, d'Aurun & d'Auxonne se reduisirent sous l'obeïssance du Roy. Celle de Masc-
con & d'Auxerre y estoient reuenues
dés l'année precedente. La ville de Di-
jon suiuit leur exemple, & se barricada
contre le Chasteau, que Biron alla assie-
ger. Mais cependant le Connestable de
Castille descendit avec vne grande ar-
mée du Milanois en Bourgongne par
la Franche-Comté, & passa la Saone à
Gray, avec le Duc de Mayenne.

Le Roy qui estoit allé en ce païs-là, eut l'assurance de s'auancer jusqu'à
Fontaine-Françoise. Ce fut là qu'avec
quinze cens hommes seulement il tint
teste à cette grande armée, & fit vn
exploit de guerre, qui n'est pas imagi-
nable. Villars-Oudan, & Sanson, deux
des principaux Chefs de l'armée enne-

Reduction
de Beaune,
Auxerre,
Dijon, &c.

Le Roy va
en Bourgo-
gne contre
l'armée Es-
pagnole.

ournée de
Fontaine-
Françoise.

1595. mie, donnerent impetueusement sur ses troupes: Villars chargea vn gros commandé par le Marechal de Biron, & Sanson vn autre qui estoit à costé. Ils les enfoncerent tous deux, & leur firent passer carriere, jusqu'à la veuë de celuy du Roy. On dit que Villars ayant sceu qu'il estoit là, tant le nom de Roy est puissant, n'osa l'attaquer & se retira sur la gauche; mais Sanson ne fut pas si heureux, car le Roy n'ayant avec luy que cent cheuaux, mais veritablement tous gens d'élite, ou de marque, & montez à l'auantage, donna à luy l'épée à la main, se messa tout au trauers & le tailla en pieces. Sanson essayant de rallier ses gens, perdit la vie en acquérant beaucoup d'honneur.

Où le Roy
fait paroi-
stre sa va-
leur, mais
est en dan-
ger de la
vie.

Le peril fut si grand pour le Roy dans ce combat, qu'il disoit que dans les autres occasions, où il s'estoit trouué, il auoit combattu pour la victoire, mais qu'en celle-cy il auoit combattu pour la vie.

Armée E-
spagnole se
retire.

Ayant donc fait voir au Connestable en cette occasion de quelle sorte il sca-uoit agir, il luy glaça tellement le courage, qu'il n'osa plus rien entreprendre, & peu après se retira. Le Duc de

Mayenne aussi desespéré de tant de mauvais succez, & ne sçachant plus où donner de la teste, auoit resolu de se retirer à Sommeriue en Sauoye, d'où il vouloit enuoyer demander seureté en Espagne pour aller rendre compte de ses actions au Roy Philippe II. Mais la bonté du Roy prit soin de le détourner de ce precipice, & de le remettre dans les voies d'accommodement. Il enuoya pour cet effet querir Lignerac son confident, l'entretint de la bonne volonté qu'il auoit toûjours eüe pour ce Duc, luy témoigna qu'il auoit pitié de luy, l'assura qu'il estoit toûjours disposé à le receuoir en ses bonnes graces, & luy permit de se retirer en toute seureté à Chalons sur Saone, tandis qu'on acheueroit de traiter son accord.

1595.

Le Duc de Mayenne desespéré se veut retirer en Sauoye.

Le Roy en a pitié, & luy offre vn accommodement, & vn lieu de retraite.

Le Duc accepta cette faueur, & ayant appris que le Pape se dispoisoit à receuoir le Roy dans l'Eglise, il demanda vne tréue generale pour le reste de son Parti.

La pluspart des gens du Conseil du Roy, qui consideroient les longueurs & les artifices dont il auoit vsé depuis six ans, ayant commencé cinquante

Luy accordé vne tréue.

1595. Traitez sans jamais conclure, estoient d'auis de ne luy plus accorder de surseance, & de le pousser à bout. Mais la prudence & la bonté du Roy ne s'accordoient pas à ce sentiment; parce qu'il n'ignoroit pas deux maximes qui sont tres-vrayes; *L'une, que les Rois peuent toujours quand ils veulent, remettre les plus rebelles dans leur devoir; L'autre, qu'il est tres-dangereux de desespérer de braues gens, & sur tout des gens de la qualité du Duc de Mayenne.* Voilà pourquoy de son propre mouuement, & contre l'auis de son Conseil, il luy accorda vne Tréue. Ce qui suiuit peu après, monstra bien comme ce sage Prince auoit eu plus de lumieres que tous ces Ministres, & combien il eust esté prejudiciable à ses interests de faire le contraire.

La Fere, &
Ham li-
urées aux
Espagnols.
Sont taillez
en pieces à
Ham: Hu-
mieres y est
aué.

Cependant de trois villes, que nous auons dit qui restoient à la Ligue en Picardie, la Fere, Ham & Soissons, le Gouverneur de la premiere, nommé Colas, l'auoit liurée aux Espagnols; Et d'Oruilliers auoit fait la mesme chose de Ham. Après cela toutefois cette derniere place ne leur demeura pas;

Humieres l'un des plus braues Gentilshommes de ce temps-là, les y vint attaquer à l'heure mesme si chaudement, qu'après vne longue & meurtriere defense, ils furent tous hachéz en pieces: mais Humieres y fut tué & plus de deux cens braues hommes avec luy. 1595.

Cette perte excita tellement l'indignation des bons François contre les Ligueux, que la pluspart de ceux-cy estant desesperez s'enfuirent aux Païs-Bas & en Espagne, où ils trouuerent d'abord vn accueil tres-fauorable, & de bons appointemens, pour lesquels ils firent de tres-grands maux à la France. Entre autres vn vaillant Capitaine nommé Rosne, qui s'imaginant qu'on alloit traiter à la derniere rigueur tous ceux qui n'auoient point de places pour faire leur paix, se resolut de faire si bien la guerre, que les Espagnols eussent sujet de le recompenser, ou le Roy de le racheter.

Plusieurs
Ligueux
desesperez
se jetent
entre les
bras des E-
spagnols.

Entre au-
tres Rosne,
qui fait
prendre
Dourlens.

Ce fut luy qui inspira au Comte de Fuentes le dessein d'assiéger Cambray, après qu'il eut forcé le Cattelet, & qui luy persuada pour faciliter cette grâde entreprise, de prendre Dourlens auparauant,

1595.

Tournée de
Dourlens,
où Villars
est tué.

Cambray
pris par les
Espagnols.

Le Pape dé-
ne l'absolu-
tion au Roy.

afin que les François n'y peussent mener de secours en corps d'armée. Ce fut aussi par son conseil que Fuentes alla au devant du Duc de Nevers, du Marechal de Bouillon, & de l'Admiral de Villars, qui venoient au secours de Dourlens, qu'il les combattit & les défit avec grand carnage de la Noblesse François, & fit tuer Villars de sang froid, l'un des plus braues hommes de ce temps-là; Puis estant reuenu devant Cambray, il le prit par famine; & dépouilla ainsi Balagny de sa prétendue Principauté, tandis que le Roy estoit occupé du côté de la Bourgogne.

Vne nouuelle tres-importante, & long-temps attendue, consola le Roy de ces deux grandes pertes de Dourlens & de Cambray. C'est qu'on luy manda qu'enfin le Saint Pere passant par dessus toutes les difficultez & les oppositions que formoient les Espagnols, luy auoit donné l'absolution, le seizième de Septembre, par la negociation & les poursuites de d'Ossat & du Peron ses Procureurs en Cour de Rome, qui depuis furent honorez tous deux du chapeau de Cardinal à sa recommandation.

Après cela le Duc de Mayenne 1595.

n'ayant plus d'excuses , ni plus d'esperance de pouuoir subsister , se resolut de traiter. Il estoit bien tard , & il ne

Le Duc de
Mayenne
fait enfin son
Traité avec
le Roy,

pouuoit attendre qu'une derniere rigueur , si la generosité du Roy n'eust esté plus grande que son obstination.

Il est vray aussi que la belle Gabrielle , fort officieuse à tous ceux qui re-

clamoient sa faueur , & d'ailleurs songeant à se faire des amis & du support pour paruenir au mariage du Roy où

elle aspirait , n'aida pas peu à luy obtenir un accommodement tres-fauora-

A des con-
ditions tres-
auantageu-
ses.

ble. Certes , les termes de l'Edict que le Roy luy accorda , & les conditions sont

si honorables , que jamais Sujet n'en a eu de plus auantageuses de Roy de

France. Mais elles l'eussent esté dauantage , si auant que son Parti fust défilé ,

il eust traité pour les grandes villes qu'il tenoit encore comme leur Chef , &

que par ce moyen il les eust toujours tenuës attachées à ses interets.

Quelque temps après il vint à Monceaux saluer le Roy : lequel le voyant

Il vint à
Monceaux
le saluer.

venir dans une allée où il se promenoit , s'auança vers luy de quelques pas avec toute la gayeté , & le bon ac-

1595. cueil possible , l'embrassa estroitement par trois fois , l'assura qu'il l'estimoit si fort homme d'honneur , qu'il ne doutoit point de sa parole , & le traita avec autant de franchise , que s'il eust toujours esté attaché à son seruice. Le Duc comblé de ses bontez , dit au
 „ sortir de là , que c'estoit alors seule-
 „ ment que le Roy auoit acheué de le
 „ vaincre. Aussi demeura - t-il toujours dans le deuoir d'un tres-fidele Sujet , comme le Roy se monstra tres-bon Prince , & exact obseruateur de sa parole.

Le Duc de Nemours se reconcilia aussi.

Au mesme temps que ce Duc auoit conclu son Traité , & obtenu vn Edict du Roy , qui le confirmoit , le nouveau Duc de Nemours son frere vterin , & qui s'estoit appellé Marquis de Saint Sorlin du viuant du braue Duc de Nemours son aîné , se reconcilia aussi par le moyen de sa mere avec le Roy , & ramena à l'obeïssance quelques petites Places qu'il tenoit encore dans le Lionnois , & dans le Forez.

Son frere aîné estoit mort d'une estrange maladie.

Son frere aîné , l'un des plus nobles & des plus genereux courages , que l'on eust jamais veus , estoit mort l'année precedente d'une estrange maladie , qui

de temps en temps luy fit verser par la
 bouche & par tous les pores, jusqu'à
 la derniere goutte de son sang; soit
 que ce mal luy fust venu de l'extrême
 douleur qu'il eut après s'estre sauué du
 Chasteau de Pierre-Encise, d'appren-
 dre la reddition de Vienne, qui estoit
 sa plus seure retraite; soit qu'il fust
 causé par vn poison acré & caustique,
 qu'on disoit luy auoir esté donné par
 ceux qui redoutoient son ressentiment.
 Il mourut sans auoir esté marié, & son
 frere puîné, dont nous parlons, estoit
 pere de Messieurs de Nemours, que
 nous auons veü mourir ces années der-
 nieres.

Le Duc de Joyeuse, qui après la mort
 de son jeune frere, tué en la bataille
 de Villemur près de Montauban, a-
 uoit quité l'habit de Capucin pour se
 faire Chef de la Ligue en Languedoc,
 & auoit maintenu la ville de Thou-
 louse, & les contrées voisines dans ce
 Parti, prit aussi ce temps de faire son
 accommodement, & obtint des condi-
 tions tres-fauorables, par le moyen du
 Cardinal de Joyeuse son autre frere.
 Il eut entre autres choses le baston de
 Marschal de France. Le Seigneur de

1595.

1596.

Le Duc de
 Joyeuse fait
 son Traité
 avec le Roy.

1596. Boisdaufin eut pareille recompense ,
 quoiqu'il ne tint plus que deux petites
 villes dans les païs du Maine & d'Anjou,
 ſçauoir Sablé & Chasteau-Gontier ; le
 Roy luy faiſant ce bon traitement, plû-
 toſt en conſideration de ſa perſonne ,
 que de ſes places.

Le Seigneur
 de Boisdaufin
 ſin auſſi.

Il n'y auoit plus à reduire que le
 Duc de Mercœur , & Marſeille. Cette
 ville eſtoit dominée par Charles de Ca-
 faux Conſul , & par Louïs d'Aix Vi-
 guier , qui y auoient vſurpé toute l'au-
 torité. Comme ces deux hommes e-
 ſtoient ſur le poinct de la liurer aux E-
 ſpagnols , vn Bourgeois nommé Liber-
 tar avec vne bande de ſes amis fit ſou-
 leuer les Habitans contre eux , & ayant
 tué Cafaux , & chaffé Louïs d'Aix , la-
 mit en pleine liberté ſous l'obeiſſance
 du Roy.

Reduction
 de Marſeille.

Le Roy ac-
 corde vne
 trêue au
 Duc de
 Mercœur.

Quant au Duc de Mercœur , le Roy
 luy accorda la prolongation de la Trê-
 ue ; car il n'eſtoit pas en pouuoir d'al-
 ler ſi-toſt le dépoffeder du reſte de la
 Bretagne , eſtant fort empesché au ſie-
 ge de la Fere , où il eſtoit en perſonne ,
 & auquel il n'auoit gueres auancé en
 trois ou quatre mois. D'ailleurs il arri-
 ua , lors qu'il y penſoit le moins , que

l'Archiduc Albert, qui commandoit l'armée Espagnole, incité par les conseils de ce Rosne dont nous venons de parler, vint fondre sur Calais, & que Rosne, qui estoit grand Capitaine ayant pris d'abord les forts du Risban & de Nieu-lé, les Espagnols forcerent la place le vingt-quatrième Aupil, & y passerent tout au fil de l'épée. Peu après le Roy prit la Fere, qui se rendit faute de vi-ures. Les Espagnols ayant fait le Traité ne voulurent pas d'ostages de luy, disant qu'ils scauoient qu'il estoit Prince genereux & de bonne foy : témoignage d'autant plus glorieux pour luy, qu'il sortoit de la bouche de ses Ennemis.

1596.

Calais pris
par l'Archiduc Albert.Prise de la
Fere par
Henry IV.Belle re-
marque.

La douleur qu'il auoit de la perte de Calais fut redoublée par celle des villes de Guines & d'Ardres, qui furent encore prises par l'industrie & la valeur de Rosne; lequel en eust bien fait d'autres, si quelques mois après il n'eust pas esté tué heureusement pour la France, au siege de Hulst près de Gand.

L'Archiduc
prend enco-
re Guines
& Ardres.

Or le bruit de ces quatre ou cinq grandes pertes receuës coup sur coup, jettoit de la terreur dans les cœurs des peuples; & les Emissaires d'Espagne par

1596. leurs suppositions & artifices ; excitoient autant qu'ils pouuoient de nouvelles semences de diuision dans les esprits , se seruant pour cela de toutes sortes de pretextes , & sur tout de celuy de l'oppression des peuples. Veritablement elle estoit grande : mais elle prouenoit des pillages de la guerre , & de la necessité des affaires , non pas de la faute du Roy , qui n'auoit point de plus ardent desir , que de procurer au plûtoſt le ſoulagement de ſes Sujets ; ainſi que nous le verrons.

Cela le jetta dans l'affliction & dans l'embarras , pource qu'il n'auoit point de fonds pour continuer la guerre , & qu'il preuoyoit bien aux murmures qu'on auoit déjà excitez , que s'il fouloit dauantage les peuples , il s'éleueroit contre luy vne nouuelle tempeſte. Dans
 » cette peine il eut recours au grand remede qu'on a accouſtumé de pratiquer
 » quand la France eſt en danger ; C'eſt la conuocation des Eſtats Generaux , tres-vtile quand elle eſt libre & qu'elle eſt ſans faction. Et parce que la neceſſité preſſante ne luy donnoit pas le temps de les aſſembler en corps , il conuoca ſeulement les Notables d'entre les
 Grands

Le Roy
 pour auoir
 de l'argent,
 conuoque
 l'aſſemblée
 des Notables
 à
 Rouen.

DE HENRY LE GRAND. 241

Grands de son Estat, des Prelats, de la Noblesse, & des Officiers de Iudicature & de Finances. 1596.

Il desira que l'Assemblée se tint à Rouën dans la grande sale de l'Abbaye de Saint Ouën. Au milieu de laquelle il estoit assis dans vne chaise élevée en forme de throsne sous vn dais : à ses costez estoient les Prelats & Seigneurs ; derriere les quatre Secretaires d'Estat ; au dessous de luy les Premiers Presidens des Cours Souueraines, & les Deputez des Officiers de Iudicature & de Finances. Il en fit l'ouuerture par vne harangue digne d'un veritable Roy, lequel doit croire que sa grandeur & son autorité ne consistent pas seulement en vne puissance absoluë, mais au bien de son Estat, & au salut de son peuple.

Ordre de la
séance.

Si je faisois gloire, leur dit-il, de passer pour excellent Orateur, j'aurois apporté icy plus de belles paroles que de bonnes volontez : mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler, j'aspire aux glorieux titres de Libérateur & de Restaurateur de la France. Déjà par la faueur du Ciel, par les conseils de mes fideles seruiteurs, & par l'épée de ma brave & genereuse Noblesse

Il y fait
vne belle
harangue.

1596. (de laquelle je ne distingue point mes Princes , la qualité de Gentilhomme estant le plus beau titre que nous possédions) je l'ay tirée de la servitude & de la ruine. Je desire maintenant la remettre en sa premiere force , & en son ancienne splendeur. Participez, mes Sujets , à cette seconde gloire , comme vous avez participé à la premiere. Je ne vous ay point icy appelez , comme faisoient mes Predecesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontez ; je vous ay fait assembler pour recevoir vos conseils , pour les croire , pour les suivre. en un mot pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend gueres aux Rois , aux barbes grises , & aux victorieux comme moy ; mais l'amour que je porte à mes Sujets , & l'extrême desir que j'ay de conserver mon Estat , me font trouver tout facile & tout honorable.

On luy accorde un fonds pour faire la guerre.

L'Assemblée émue jusqu'au fond du cœur par de si tendres paroles , travailla avec affection à trouver de quoy pouvoir continuer la guerre , & pour cet effet elle ordonna qu'on reculeroit d'une année le payement des gages des Officiers , & que , pour deux ans seule-

ment, il seroit imposé vn sol pour li- 1596.
ure sur toutes les marchandises, qui
entreroient dans les villes closes, ex-
cepté sur le bled, qui est la nourriture
des pauvres. Ce dernier moyen cau-
sa beaucoup de bruit dans les Prouinces
d'au-delà la Loire; Mais Rosny, que le
Roy auoit depuis quelques mois fait
Surintendant, non moins habile que fi-
dele, ainsi que nous le dirons ailleurs,
joignit à ce fonds vne grande somme de
deniers, que les Financiers auoient dé-
tournez, & qu'il fit reuenir dans les
coffres du Roy.

Cependant le Roy d'Espagne sentant 1597.
diminuer les forces de son corps & de Le Roy
d'Espagne
desire la
Paix.
son esprit par vne langueur, qui dége-
nera en vne horrible maladie, craignoit
que sa foiblesse ne causast des reuoltes
dans ses Pais si éloignez les vns des au-
tres. D'ailleurs il auoit épuisé ses Fi-
nances, & il souhaitoit avec passion de
donner les Pais-Bas à sa tres-chere fille
Hâbelle. Voilà pourquoy il auoit fait
connoistre au Saint Pere qu'il desiroit la
Paix; & sa Sainteté auoit enuoyé le
General des Cordeliers vers luy pour
l'y disposer plus particulièrement.

Lors qu'elle estoit bien acheminée,

1596. suruint vn incident , qui la retarda de plus d'un an. Hernand Teillo, Gouverneur pour l'Espagnol de Dourlens, averti du mauuais ordre que les Bourgeois d'Amiens tenoient à la garde de leur ville, la surprend vn matin sur les neuf heures , comme on estoit au sermon, c'estoit en Carefme , ayant fait embarrasser vne porte par vne charrette chargée de noix , dont vn sac se délia exprés, afin d'amuser les soldats qui estoient au corps de garde. Vne si fascheuse nouuelle estonna d'autant plus le Roy , qu'il estoit alors en réjouissance & se diuertissoit à Paris. Il vouloit que ses paquets importants vinssent droit à luy, & non point à d'autres, & que l'on les luy apportast à quelque heure que ce fust; Tellement que comme il estoit dans vn profond sommeil , après auoir fait danser vn Ballet , vn courrier le vint réveiller pour luy dire cet accident.

Surprise
d'Amiens
par les E-
spagnols;
ce qui re-
tarde la
Paix.

Aussi-tost il saute hors du lit , & mande deux ou trois de ses plus confidens , pour s'en entretenir avec eux. Ils jugeoient tous que cela arriuoit dans vne méchante conjoncture , parce que le Duc de Mercœur estoit puissant en Bretagne , que les restes des factions

estoyent encore cachées sous les cendres, 1597.
 que les Huguenots faisoient des cabales , & qu'enfin la consternation estoit extraordinaire dans Paris , qui se voyoit par là deuenir frontiere. Mais ce courage Heroïque que tant de perils n'auoient sceu épouuenter , ne fut point ébranlé par celui-là ; au contraire il resolut de l'affronter d'abord , & d'aller promptement inuestir Amiens auant que les Espagnols s'y fussent plus affermis.

Le Roy se
 resout malgré son
 Conseil
 d'aller assiéger Amiens.

Ses plus grands Capitaines n'estoient point de cet auis. Mais nonobstant cela , luy qui auoit de plus grandes lumieres , & plus de fermeté qu'eux tous , l'entreprit courageusement ; non pas tant , disoit-il , sur les moyens humains , que sur la confiance qu'il auoit en Dieu , qui luy auoit toujours fait la grace de l'assister.

Dieu l'assiste visiblement.

Et veritablement on peut dire qu'il l'assista encore plus visiblement en cette occasion , qu'il n'auoit jamais fait. Car il découurit plusieurs conspirations sur sa personne , entre autres d'un Religieux , qu'un Agent du Roy d'Espagne , à ce qu'on disoit , auoit voulu porter à le ruer ; Et de tres-dangereuses cabales , que l'argent de ce mesme Roy

Il découure plusieurs conspirations.

1597. entretenoit à Paris , lesquelles obser-
uoient toutes ses démarches , & de-
uoient vn jour le faire enleuer de son
Chasteau de Saint Germain en Laye.

Les peuples
contribuēt
volontiers,
& les Li-
gueux le
seruēt
fort bien.

D'ailleurs ses peuples répondant
comme ils deuoient à son affection pa-
ternelle , ne luy dénièrent rien de tout
ce qu'il leur demanda pour haster ce sie-
ge. Puis le Duc de Mayenne , & tous
les Ligueux desirant luy témoigner
leurs ressentimens pour toutes ses bon-
tez , le seruèrent si fidelement & si chau-
dement en cette occasion , tandis que
les autres chanceloient & se tenoient à
quartier , qu'il fut obligé de dire qu'il
connoissoit bien que la plupart de ces
gens-là n'auoient jamais esté ennemis
de sa personne , mais seulement de la
Religion Huguenote.

Le siege fut long, difficile & douloureux ;
& si le Roy d'Espagne y eust voulu em-
ployer toutes ses forces , jamais le Roy
n'en fust venu à bout. Mais il estoit
deuenu fort chagrin , il ne desiroit que
le repos , & ne se soucioit plus de con-
questes ; si bien qu'il ne donna aucune
des assistances que l'Archiduc luy de-
mandoit. L'Archiduc ne laissa pas pour-
tant de faire le plus grand effort qu'il pût

L'Archiduc
vient au se-
cours d'A-
mias.

pour faire leuer le siege. Il vint se presenter au quartier de Long-Pré, vn jour qu'on ne s'y attendoit pas, avec de tres-grandes forces; Cela mit le desordre & l'épouuente parmi nos François, en telle forte, que s'il eust sceu se seruir de l'occasion, & ne pas perdre le temps à consulter, il eust sans doute jetté les trois mille hommes dans la place, qu'il auoit destineez pour cela.

Son artillerie, & ses attaques mettent l'armée du Roy en desordre.

Le Roy reuenant de la chasse, où il estoit allé, trouua vn effroy general dans son armée, & quelques-vns mesme des principaux Chefs tout éperdus. Dans vn si grand danger le cœur ni la teste ne luy manquerent pas, il dissimula sa crainte, donna les ordres sans s'ébranler, & se fit voir par tout avec vn visage aussi gay, & des discours aussi fermes qu'après vne victoire. Il fait promptement marcher ses troupes au champ de bataille, qu'il auoit choisi trois jours deuant à huit cens pas de là les lignes. De cet endroit ayant considéré le bel ordre de l'armée d'Espagne, le peu d'assurance de la sienne, & la foiblesse de son poste, où il n'auoit pas eu le loisir de se fortifier, il fut vn peu émeu, & doura du succès de la

Le Roy se rassure.

1597. journée. Alors appuyé sur l'arçon de la selle, ayant le chapeau à la main, & les yeux leuez au Ciel, il dit à haute voix :

Paroles dignes d'un Chrestien, & d'un bon Roy.

Ah ! Seigneur, si c'est aujourd'huy que tu me veux punir comme mes pechez le meritent, j'offre ma teste à ta justice; n'épargne pas le coupable. Mais, Seigneur, par ta sainte misericorde prend pitié de ce pauvre Royaume, & ne frappe pas le troupeau pour la faute du Berger.

On ne peut exprimer de quelle efficace furent ces paroles; elles furent portées en vn moment dans toutes les troupes, & il sembla qu'une vertu du Ciel eust rendu le courage à tous les François.

L'Archiduc se retire en Flandre.

L'Archiduc les ayant donc trouvez resolu & en bonne contenance n'osa passer outre. Quelques autres tentatives qu'il fit ensuite ne luy réussirent pas, & il se retira la nuit dans le pais d'Artois, où il licencia ses troupes. Enfin Hernand Teillo ayant esté tué d'un coup de mousquet, les assiegez capitulerent, & le Roy establit Gouverneur dans la ville le Seigneur de Vic, homme de grand ordre & d'exacte discipline, qui par son commandement commença d'y bâtir vne citadelle.

Le Roy reprend Amiens.

Au partir d'Amiens le Roy mena son armée jusqu'aux portes d'Arras pour visiter l'Archiduc. Il y demeura trois jours en bataille , & salua la ville de quelques volées de canon ; Puis voyant que rien ne paroissoit , il se retira du côté de France , mal satisfait , disoit-il galamment, de la courtoisie des Espagnols, qui n'auoient pas voulu s'auancer d'un pas pour le recevoir , & auoient refusé de mauuaise grace l'honneur qu'il leur faisoit.

1597.
Il va jus-
qu'aux
portes
d'Arras ,
& défile les
Espagnols.

Le Mareschal de Biron seruit admirablement bien à ce siege. Aussi le Roy, lors qu'il fut de retour à Paris , & que ceux de la ville luy eurent fait vne reception veritablement Royale , leur dit en leur monstrant ce Mareschal : *Messieurs , voilà le Mareschal de Biron , que je presente volontiers à mes amis , & à mes ennemis.*

Il n'y auoit plus aucun reste apparent de la Ligue en France , que le Duc de Mercœur , encore cantonné dans la Bretagne. Le Roy luy auoit souvent accordé des tréues , & offert de grandes conditions ; Mais il estoit si entesté de l'ambition de se faire Duc de ce pais-là , qu'il prenoit toujours de nouveaux

Le Duc de
Mercœur
recule tous
jours à con-
clure son
traicté.

1597. delais pour conclure, se figurant que le temps luy ameneroit quelque reuolution fauorable, & se flatant de je ne scai quelles propheties, qui l'asseuroient que le Roy mourroit dans deux ans.

1598. Enfin le Roy ennuyé de tant de remises tourna la teste de ce costé-là, resolu de châtier son opiniaistreté, comme elle le meritoit. Il estoit perdu sans ressource, s'il ne se fust auisé pour se sauuer, d'offrir sa fille vnique au fils aîné de Gabrielle Duchesse de Beaufort. C'est Monsieur le Duc de Vendosme d'aujourd'huy.

Le Roy va
en Breta-
gne resolu
de le châ-
tier.

Ses Deputez n'auoient pû d'abord obtenir autre chose sinon qu'il sortiroit tout à l'heure de la Bretagne, & qu'il remettroit toutes les places qu'il y tenoit, moyennant quoy sa Majesté luy accorderoit vn oubli du passé, & le receuroit en ses bonnes graces. Mais le Roy ayant l'ame tendre, & desirant auancer son fils naturel par vn si riche & si noble mariage, se laissa aussi-tost fléchir, & luy accorda vn Edict fort auantageux, qui fut verifié au Parlement, comme l'auoient esté ceux de tous les autres Chefs de la Ligue. Cet accommodement se fit à Angers, le

Il donne sa
fille au fils
naturel du

contrat de mariage fut passé au Châteaueu, & les fiançailles célébrées avec la même magnificence, que si c'eust esté d'un fils de France legitime. Il n'auoit que quatre ans, & la fille six.

1598.

Roy, &
par ce moyē
fait son ac-
comode-
ment.

Le Roy luy fit don de la Duché de Vendosme aux mesmes droits que la tenoient les autres Ducs; Ce que le Parlement ne verifia qu'avec grande repugnance, & avec cette condition que c'estoit sans consequence pour les autres biens du patrimoine du Roy; lesquels par la Loy du Royaume estoient censez réunis à la Couronne du moment qu'il y estoit venu.

Par ce ma-
riage le
Roy fait
don à son
fils de la
Duché de
Vendosme.

D'Angers le Roy voulut descendre en Bretagne. Il sejourna quelque temps à Nantes; De là il fut à Rennes, où les Estats se tenoient. Il passa enuiron deux mois en ces deux villes parmi les festins, les jeux, & les diuertissemens; Mais ne laissant pas de s'employer serieusement à haster l'expedition de plusieurs affaires. Car, il est à remarquer, que ce grand Prince s'occupoit toutes les matinées aux choses serieuses, & donnoit le reste du temps à ses diuertissemens: non pas pourrant de telle sorte, qu'il ne quitast promptement ses

Il va à Nan-
tes, & à
Rennes.

1598. plus grands plaisirs , quand il s'agissoit de quelque chose vn peu importante; Et il y auoit ordre exprés de ne point differer à l'en auertir.

Il met vn
tres. bon
ordre en
cette Pro-
uince.

Il cassa en ce país -là beaucoup de garnisons superflües; supprima quantité d'imposts, que la tyrannie des particuliers y auoit introduits durant les guerres; écarta les troupes pillardes, qui desoloient le plat país; mit les Preuosts en campagne contre les voleurs , qui estoient en grand nombre; rendit l'autorité à la Iustice, que la licence auoit affoiblie ; & recueillit près de quatre millions, dont les Estats de la Prouince luy octroyerent volontairement huit cens mille écus. Ainsi il trauailla vtilement pour les deux fins , à quoy il tenoit le plus, sçauoir le soulagement de ses peuples , & l'amas des finances; » deux choses , qui sont incompatibles » quand le Prince n'est pas juste & ménager , ou qu'il laisse manier son argent » à d'autres, sans prendre garde soigneuse- » ment à ses comptes.

Le calme fut ainsi rendu à la France pour le dedans, après dix ans de guerres ciuiles; par vne grace particuliere de Dieu sur ce Royaume, par les soins la-

borieux, par la bonté, & par la valeur du meilleur Roy qui fut jamais. On traualloit cependant serieusement à la Paix entre les deux Couronnes de France, & d'Espagne. Les deux Rois la desiroient également; Nostre Henry, parce qu'il souhaitoit avec passion soulager la France, & luy faire reprendre ses forces après tant de saignées, & de violentes agitations; & Philippe, parce qu'il sentoit bien qu'il arriuoit à la fin de ses jours, & que son fils Philippe III. n'estoit point capable de soustenir le faix de la guerre contre vn si grand Roy.

1598.

On traualle à la Paix generale, & les deux Rois la souhaitent.

Les Deputez de part & d'autre estoient assemblez pour cela depuis trois mois dans la petite ville de Veruin, avec le Nonce du Pape. Ceux de France estoient Pomponne de Bellievre, & Nicolas Bruillard de Sillery, tous deux Conseillers d'Estat, & le dernier encore President au Parlement: lesquels agissant de concert & sans jalousie viderent les articles les plus difficiles en fort peu de temps, & sur l'ordre qu'ils en receurent du Roy, signerent la Paix le deuxieme jour de May. Le douzieme du mesme mois elle fut publiée à Veruin.

Les Deputez s'assemblent à Veruin.

1598.

Substance
du Traité
de Veruins.

Il seroit trop long de rapporter icy tous les articles du Traité : le diray seulement qu'ils portoient en gros que les Espagnols rendroient toutes les places qu'ils auoient prises en Picardie, & Blauiet qu'ils tenoient encore en Bretagne. Que le Duc de Sauoye seroit compris en ce Traité, pourueu qu'il rendist au Roy la ville de Berre qu'il tenoit en Prouence. Et pour le Marquisat de Saluces, que ce Duc auoit enuahi sur la France vers la fin du Regne de Henry III. qu'il seroit remis au jugement du Saint Pere, qui decideroit cette question dans vn an.

La Paix est
publiée.

La publication de la Paix se fit en vn mesme jour par toutes les villes de France, & des Pais-Bas, avec des réjouissances, dont le bruit éclata jusques aux deux bouts de la Chrestienté. Mais personne n'en ressentit tant de véritable joye que nostre Henry : lequel
 „ auoit accoustumé de dire, qu'estant vne
 „ chose barbare, & contre les Loix de la
 „ Nature & du Christianisme de faire la
 „ guerre pour l'amour de la guerre, vn
 „ Prince Chrestien ne deuoit jamais re-
 „ fuser la Paix, si elle ne luy estoit tout-
 „ à-fait desauantageuse.





TROISIE' ME PARTIE DE LA VIE DE HENRY LE GRAND,

CONTENANT SOMMAIREMENT

*ce qu'il fit depuis la Paix de Ver-
uin faite en mil cinq cens qua-
tre-vingts dix-huit , jusqu'à
sa mort arriuée en mil six cens
dix.*

N V S Q V E S icy nous auons 1598.
suiui la fortuné de nostre
Heros par des chemins ex-
tremément difficiles & ra-
boteux , au trauers des rochers & des
precipices , durant des temps fort fa-
cheux , & pleins d'orages & de tempe-
stes : Maintenant nous l'allons suivre
par des routes plus aisées & plus belles,
dans les douceurs du calme & de la paix;
où pourtant sa vertu ne s'endormira pas
dans le repos , mais paroistra touiours
agissante ; où sa grande ame s'employera
sans cesse dans les plus veritables fon-

La troisié-
me partie
de la vie
de Henry
le Grand
fut plus
calme que
les autres,
& plus dís
la paix.

1598. ctions de la Royauté ; où enfin parmi les diuertissemens, il fera son principal plaisir de ses plus necessaires, & plus importantes occupations.

Il fut Capitaine par necessité, & Politique par inclination.

Dans les deux premieres parties de sa vie, que nous auons veuës, il a esté par necessité homme de guerre & de campagne : Dans cette derniere, par inclination homme de cabinet & grand Politique : Mais dans toutes, invincible & infatigable.

Il faut qu'un Roy sçache la guerre; mais outre cela il y a bien d'autres fonctions de la Royauté.

Le vray deuoir d'un Souuerain consiste principalement à proteger ses Sujets. Il faut qu'il les defende contre les Estrangers, & qu'il reprime les factions & les attentats des rebelles; C'est pour cela qu'il a le pouuoir des armes entre les mains, & qu'il luy est auantageux d'entendre parfaitement la guerre. Mais elle ne fait qu'une partie de ses fonctions; & mesme l'on peut dire avec verité, qu'elle n'est pas la plus necessaire, ni la plus satisfaisante. Car outre qu'elle se peut faire par des Lieutenans, qui doute que le Prince le plus heureux ne soit celuy, qui met ses affaires en tel estat, qu'il n'a besoin de tirer l'épée; mais est assez puissant pour rendre la justice, pour punir les mé-

Quelles sont ces fonctions?

chans , & pour honorer & éleuer les “ 1598.
gens de bien ; Qui ſçait distribuer les “
graces & les recompensés , entretenir “
le bon ordre , & les loix , & mainte- “
nir ſes Prouinces dans la tranquillité ; “
Qui a ſoin de ſ'informer ſouuent & “
ſoigneuſement de ce qui ſ'y paſſe , de “
ſouſtenir ſa reputation & ſa grandeur “
par ſa bonne conduite , de ſe faire re- “
douter par ſes Ennemis , & eſtimer “
par ſes Alliez ; Qui ſ'accoutume à pre- “
ſider dans ſon Conſeil en Souuerain , “
à écouter les Ambaſſadeurs , & leur “
répondre , & à démeſſer les grandes “
affaires par traitez & negociations ; Qui “
veille inceſſamment pour preuenir le “
mal , & mettre les méchans & les en- “
nemis dans l'impuiſſance de nuire , pour “
rendre l'Eſtat riche , florissant , & abon- “
dant par le moyen du commerce , par “
la culture des ſciences & des beaux “
arts , pour y faire venir l'opulence de “
tous les endroits de la terre , & ſur tout “
pour y procurer la gloire & le ſeruice de “
Dieu ; en ſorte que ce ſoit comme vn Pa- “
radis de delices & vn ſejour de felicité. “
Ce ſont , à mon auiſ , les emplois dignes “
d'vn puiffant Roy , d'vn Roy ſage & “
Chreſtien ; qui eſtant le Paſteur de ſes “

1598., peuples (c'est ainsi qu'Homere appelle
 „ souvent le grand Roy Agamemnon) ne
 „ doit pas seulement sçauoir chasser les
 „ Loups, j'entends faire la guerre, mais
 „ plus encore sçauoir conduire son trou-
 „ peau, le preseruer de toutes maladies,
 „ l'engraisser, & le faire multiplier.

La Paix est
 jurée par
 le Roy, &
 par l'Archi-
 duc Aloerr.

Biron est
 fait Duc &
 Pair, va ju-
 rer la paix
 aux Pays-
 Bas.

La Paix ayant esté publiée avec vne
 réjouissance incroyable des François,
 des Flamans, & des Espagnols: elle fut
 solennellement jurée le vingt-vnième
 Iuin, par le Roy dans l'Eglise de Nostre-
 Dame, sur la Croix & sur les saintes
 Euangiles, en presence du Duc d'Ar-
 scot, & de l'Admirante d'Arragon, Am-
 bassadeurs du Roy d'Espagne pour cet
 effet. Et puis le Cardinal Archiduc Al-
 bert, Gouverneur des Pais-Bas pour ce
 Roy, la jura aussi le vingt-sixième du
 mesme mois dans la ville de Bruxelles,
 y assistant le Marechal de Biron, que
 le Roy auoit honoré nouvellement de
 la qualité de Duc & Pair, verifiée en
 Parlement, tant pour donner plus d'é-
 clar à cette Ambassade, que pour recom-
 penser les grands seruices, que ce Sei-
 gneur luy auoit rendus dans la guerre.

En ce voyage les Espagnols n'épar-
 gnerent aucunes caresses ni loüanges

enuers ce nouveau Duc, pour luy inspirer l'orgueil & la vanité, & l'enyurerent tellement de la bonne opinion de soy-mesme, qu'il se mit dans la teste que le Roy luy deuoit plus qu'il ne scauroit jamais luy donner, & que si sa vertu n'estoit assez honorée en France, il trouueroit bien ailleurs qui la mettroit à plus haut prix. Ce qui produira tantost de tres-mauuais effets.

Plusieurs d'entre les François, qui ne scauoient pas au vray le pitoyable estat où estoit le Roy d'Espagne & ses affaires, ne pouuoient comprendre comment ce Prince auoit acheté la Paix si cher, que de rendre six ou sept bonnes places, entre autres Calais & Blauet, qu'on pouuoit nommer les clefs de la France. Les Espagnols au contraire, qui voyoient que leur Roy estoit moribond, ses finances épuisées, les Pais-Bas ébranlez, le Portugal, & ses terres d'Italie sur le point de se reuolter, le fils qu'il laissoit, bon Prince à la verité, mais qui aimoit bien le repos, s'estonnoient que les François, ayant si brauement repris Amiens, & réuni toutes leurs forces après le Traité du Duc de Mercœur, n'eussent pas poussé dans les Pais-Bas,

1598.

Les Espagnols l'enyurerent de presumption.

Ce que les François, & ce que les Espagnols disoient de la Paix de Ven.

1598. parce qu'apparemment il les eussent emportez ou fort ébrechez. Le Roy répondoit que s'il auoit desiré la Paix, ce n'estoit pas qu'il s'ennuyast des incom-

Pour-
quoy le
Roy a
uoit desi-
ré la Paix

Belles
paroles.

» moditez de la guerre, mais pour don-
» ner moyen à la Chrestienté de respi-
» rer: Qu'il scauoit bien que dans la con-
» joncture où estoient les choses, il en
» eust pû tirer de grands auantages; mais
» que la main de Dieu renuersoit souuent
» les Princes dans leurs plus grandes pro-
» speritez, & qu'un sage ne deuoit jamais,
» pour l'opinion de quelque fauorable
» euenement, s'éloigner d'un bon accord,
» ni se fier trop sur l'apparence du bon-
» heur present, qui peut changer par mil-
» le accidens impreueus; Estant arriué
» bien souuent qu'un homme atterré &
» fort blessé, a tué celuy qui luy vouloit
» faire demander la vie.

Maladie é-
trange, &
mort de
Philippe II.
Roy d'E-
spagne.

On reconnut dans peu de temps que le Roy Philippe II. auoit beaucoup plus besoin de cette Paix que la France. Car son mal se redoubla plus fort: Il eut vingt-deux jours durant un perpetuel flux de sang par tous les conduits de son corps; Et un peu deuant sa mort, il luy vint quatre apostumes en la poitrine, d'où il sortoit vne continuelle fourmil-

liere de vermine, que tout le soin de 1598.
ses Officiers ne pouuoit tarir.

Dans cette estrange maladie sa constance fut merueilleuse, & il n'abandonna point les resnes de son Estat jusqu'au dernier soupir de sa vie. Car il prit soin avant que mourir, de traiter le mariage de son fils avec Marguerite, fille de l'Archiduc de Grats; Et celuy de sa chere fille Isabelle, avec le Cardinal Archiduc Albert de mesme sang qu'elle, & luy donna pour dot les Pais-Bas, & la Comté de Bourgongne, à la charge de reuersion si elle mouroit sans enfans.

Avant que mourir il prend soin de faire marier son fils, & sa fille.

Il auoit bien signé les articles de la Paix: mais sa maladie mortelle ne luy permit pas de prester le serment avec les mesmes solempnitez qu'auoient fait le Roy, & l'Archiduc. Philippe III. son fils & successeur s'acquita de cette obligation le vingt-vnième May de l'an mil cinq cens vn, dans la ville de Valladolid, y assistant le Comte de la Rochepot, Ambassadeur de France.

La maladie de Philippe III. l'empêcha de jurer la Paix.

Son fils Philippe III. la jura après sa mort.

Comme la licence des guerres auoit durant plusieurs années entretenu l'impunité, il se trouuoit encore grand nombre de vauriens, qui croyoient qu'il leur estoit permis de prendre toûjours le bien

1598. d'autrui; Et d'autres qui pensoient auoir toujours droit de se faire justice par les voies de fait, ne reconnoissant point d'autres Loix que la force. Ce fut ce qui obligea nostre sage Roy à commencer la reformation de son Estat par le rétablissement de la seureté publique. Pour cet effet il defendit tout port d'armes à feu à toutes personnes de quelque qualité qu'elles fussent, sur peine de confiscation des armes & des cheuaux, & de deux cens écus d'amende pour la premiere fois, & de la vie, sans remission, pour la seconde; Permettant à tout le monde d'arrester tous ceux qui en porteroient, hormis ses Cheuaux-Legers, ses Gendarmes, & ses Gardes du corps, qui en pourroient auoir seulement, lors qu'ils seroient en seruice.

Le Roy defend le port d'armes.

Il congédia les troupes.

A mesme fin, & pour décharger le plat-pais de la foule des gens de guerre, il congédia non seulement la pluspart des troupes nouvelles, mais encore retrancha plus de la moitié des vieilles; Il reduisit les Compagnies d'ordonnance à petit nombre; & il osta les Gardes aux Gouverneurs des Prouinces & Lieutenans de Roy, ne voulant pas souffrir qu'autre que luy, quel qu'il fust, eust

cette glorieuse marque de la Souueraineté à l'entour de sa personne. 1598.

La guerre auoit rompu le commerce, reduit les villes en villages, les villages en mazures, & les terres en friche; & neantmoins les Recceueurs contraignoient les pauvres Païsans de payer les charges, pour les fruits qu'ils n'auoient pas cueillis. Les cris de ces miserables, qui n'auoient plus que la langue pour se plaindre, toucherent tellement les entrailles d'un si bon & si juste Roy, qu'il fit un Edict, par lequel il leur quita tout ce qu'ils deuoient du passé, & leur donna esperance de les soulager encore pour l'auenir.

Il remet les restes des Tailles aux peuples.

De plus ayant appris que durant les troubles il s'estoit fait quantité de faux Nobles, qui s'exemptoient de la Taille, il ordonna qu'il en seroit fait recherche; Et il ne les confirma point dans leur usurpation pour vne piece d'argent, comme on fait quelquefois au grand prejudice des autres Sujets taillables: mais il voulut qu'ils fussent reimposez à la Taille, afin que par ce moyen ils aidassent aux plus pauvres à porter vne bonne partie du fardeau, comme estans les plus riches.

Il fait rechercher les faux Nobles, & reimposer à la Taille.

1598.

Il desiroit encore avec beaucoup d'affection faire du bien à sa vraye Noblesse, & la dédommager des dépenses qu'elle auoit faites à son seruice : mais ses coffres estoient vuides ; & d'ailleurs tout l'or du Perou n'eust pas esté suffisant pour satisfaire l'appetit , & le luxe de tant de gens. Car le Roy Henry III. auoit par son exemple , & par celuy de ses mignons , porté la dépense si haut , que les Seigneurs vouloient viure en Princes , & les Gentilshommes en Seigneurs. Il falloit pour cela qu'ils alienassent les possessions de leurs ancestres , & qu'ils changeassent ces vieux chasteaux , marques illustres de leur Noblesse , en clinquans , en dorures , en train & en cheuaux. Puis , lors qu'ils s'estoient endebtez par delà leur credit , ils retomboient , ou sur les coffres du Roy , demandant des pensions ; ou sur le dos du pauvre peuple , l'écorchant par mille brigandages. Le Roy voulant donc remedier à ce desordre , declara assez hautement à sa Noblesse , qu'il vouloit qu'ils s'accoustumassent à viure chacun de son bien ; & pour cet effet qu'il feroit bien aise , puisqu'on jouissoit de la Paix , qu'ils allassent voir leurs maisons ,

Il retranche
le luxe de la
Noblesse, &
les renuoye
tous dans
leurs mai-
sons aux
champs.

sons , & donner ordre à faire valoir leurs terres. Ainsi il les soulageoit des grandes & ruineuses dépenses de la Cour , en les renuoyant dans les Prouinces, & leur apprenoit que le meilleur fonds que l'on puisse faire, est celuy du bon ménage. Avec cela sçachant que la Noblesse Françoisse se picque d'imiter son Roy en toutes choses, il leur monstroït par son propre exemple à retrancher la superfluité des habits. Car il alloit ordinairement vestu de drap gris, avec vn pourpoint de satin, ou de taffetas, sans decoupure, passément, ni broderie. Il loüoit ceux qui se vestoient de la sorte, & se rioit des autres, qui portoient, disoit-il, leurs moulins & leurs bois de haute fustaye sur leurs dos.

Leur mon-
stre par son
exemple la
modestie
des habits.

Sur la fin de l'année il fut atteint d'une subite & violente maladie à Montceaux, dont il pensa mourir. Toute la France en eut le frisson; on le tint pour desespéré, & le bruit qui en courut, pensa rallumer les factions. Mais il fut sur pied au bout de dix ou douze jours; & il sembla que Dieu ne luy auoit enuoyé ce mal, que pour luy decouvrir ce qu'il y auoit encore de mauuaises volontez dans le Royaume, & pour luy

Il tombe
malade, &
en danger.

1598... donner la fatisfaction de sentir, par les
 „ regrets que faisoient ses peuples, le plai-
 „ sir qu'il y a d'estre aimé.

Paroles
 d'un bon
 Roy.

Dans le plus fort de sa maladie, il
 disoit à ses amis ces belles paroles : *Je
 n'apprehende nullement la mort, je l'ay
 affrontée dans les plus grands perils :
 mais j'aouë que j'ay regret de sortir de
 cette vie sans auoir pû remettre ce Royau-
 me dans la splendeur que je m'estois pro-
 posé, & sans auoir témoigné à mes peu-
 ples en les gouvornant bien, & les sou-
 lageant de tant de subsides, que je les
 aime comme si c'estoient mes enfans.*

Il travaille
 aux estats
 de ses dé-
 penses.

Au sortir de là continuant ses loüa-
 bles desseins de mettre ordre à ses affai-
 res, il vint à Saint Germain en Laye
 pour y resoudre les estats de la dépen-
 se, tant de sa Maison, que de la garde
 des places, entretien des troupes, Ar-
 tillerie, Marine, payement des Officiers,
 & plusieurs autres charges. Il auoit pour
 lors en son Conseil, comme nous di-
 rons à cette heure, de tres-grands hom-
 mes, & fort consommez en toute for-
 te de matieres; mais il se monstroît en-
 core plus habile qu'eux & plus éclairé.
 Il examina & discuta tous les articles
 de dépenses, avec vn jugement & des

lumieres d'esprit merueilleuses, retranscha & ménagea tout ce qui se pouuoit retrancher, & conserua tout ce qui estoit necessaire. Entre autres choses, il retrancha beaucoup de superfluitez pour la dépense des tables de sa Maison; non pas tant pour épargner pour luy-mesme, que pour obliger ses Sujets à moderer leur friandise, & afin d'empescher qu'ils ne ruinaissent leurs maisons pour y vouloir entretenir vne trop grande cuisine. En effet par l'exemple du Roy, qui a touïours plus de force que les Loix, ni que la correction, le luxe fut bien-tost conuerti en frugalité fort necessaire à l'Estat.

1598.

Retrancha
les super-
fluitez de
ses tables.

Afin de sçauoir si bien tout le fonds de ses finances, qu'il ne pust se tromper dans ses mesures, ni estre trompé par ceux qui les manioient, il auoit dans son cabinet vn estat de sa Maison, vn de la Marine, vn de l'Artillerie, vn des gages des Officiers de Iustice, & de Finances, vn de tout ce qui se leuoit en chaque Prouince & des charges qui estoient dessus, & generalement de toutes les choses, sur lesquels il jettoit souuent les yeux & les examinait, pour y ajouter ou retrancher non point selon

1598. la fantaisie ou les importunité des autres, mais selon le besoin, la raison & l'équité.

Qui estoit
des Con-
seillers, ou Mi-
nistres.

Il y auoit pour lors dans son Conseil de tres-habiles & fideles Ministres, comme Chiuerny, Bellievre, Sillery, Sancy, Jeannin, Villeroy, & Rosny. Le ne parle point des grands hommes pour la guerre, comme le Marechal de Biron, Lesdiguières Gouverneur de Dauphiné, le Duc de Mayenne, le Connestable de Montmorency, le Marechal de la Chastre, le Marechal d'Aumont, Guîtres, la Nouë, & plusieurs autres, desquels il ne se seruoit point pour l'administration de l'Estat, quoiqu'il s'entretint souuent avec eux, & que par honneur il leur communiquast quelquefois les grandes affaires, & leur en demandast leurs avis. Comme il faisoit aussi à quelques gens de robe qu'il connoissoit fort habiles & fort affectionnez, entre autres Achilles de Harlay Premier President au Parlement, & Jacques Auguste de Thou aussi President dans la mesme Compagnie, qu'il employa en plusieurs negociations tres-importantes.

CHI- Le Chancelier de Chiuerny, qui auoit
VERNY. esté eleué à cette charge sous le Re-

gne de Henry III. estoit homme froid, 1598.
dissimulé, & aisé; mais à ce qu'en di-
soient ses ennemis, il estoit meilleur
praticien que bon Conseiller d'Estat.

Il mourut l'année suiuite, & en sa
place le Roy mit Pomponne de Bellievre
fort consommé dans la science des droits
& des interets de la France, & fort
adroit negociateur, comme il le mon-
stra bien au Traité de Veruin. Il estoit
vieux quand le Roy luy donna cette
charge: aussi disoit-il, qu'il n'y estoit
entré que pour en sortir. Il porta le
Roy à faire vn feure Edict contre les
Duels: Il establit vn fort bon ordre
dans le Conseil, & ordonna qu'il ne
seroit point receu de Maistre des Re-
questes, qui n'eust esté dix ans entiers
dans quelqu'une des Compagnies Sou-
ueraines, ou seize ans en d'autres Sie-
ges subalternes.

BELLIE
VRE.

Nicolas Bruillard-de-Sillery, Presi-
dent au mortier au Parlement de Paris,
qui auoit esté son compagnon à Ver-
uin, estoit vn esprit doux, facile & ac-
cort, mais qui penetrait plus auant qu'il
ne vouloit qu'on le crust. On dit que
le public ne vid jamais aucune émotion
sur son visage, ni en ses discours.

SILLIE-
RY.

1598. Harlay-Sancy estoit vn homme franc,
 SANCY. hardi, intrepide, qui ne craignoit personne quand il s'agissoit du seruice du Roy; mais il estoit vn peu brusque, & luy parloit trop librement; témoin ce qu'il luy dît touchant Madame Gabrielle, qui sceut bien le luy rendre.

Quant à Jeannin President au Parlement de Bourgogne, & Villeroy premier Secretaire d'Estat, ils auoient tous deux esté dans le Parti de la Ligue, & auoient tres-vtilement serui le Roy & la France, en ce qu'agissant seulement pour la defense de la Religion Catholique, & non par esprit de faction, ils auoient empesché que les Espagnols n'empietassent sur ce Royaume, & que le Duc de Mayenne ne se jettast absolument entre leurs bras, comme souuent le desespoir de ses affaires l'y portoit. Ils conuenoient tous deux en ce poinct, qu'ils aimoient l'Estat & la Royauté avec passion, & qu'ils auoient vn grand jugement; mais du reste leurs humeurs estoient assez differentes.

JEAN-
 NIN.

Jeannin estoit vn vieux Gaulois, qui vouloit mener les affaires par les formes anciennes suiuant les Loix & les Ordonnances, bon Iurisconsulte, ferme &

resolu , qui alloit droit au but , qui ne 1598.
 sçauoit point prendre de détours , &
 qui aimoit fort le bien public.

VILLE-
 ROY.

Villeroy estoit vn des plus sages , &
 des plus adroits Courtisans qu'on ait
 jamais veû ; il auoit vn esprit clair &
 net , qui déuelopoit avec vne incroya-
 ble facilité les affaires les plus embrouil-
 lées , qui les expliquoit si agreablement,
 & si intelligiblement que rien plus , &
 qui leur donnoit le tour qui luy plai-
 soit : Il estoit merueilleusement actif , &
 avec cela tres-second en expediens , pre-
 nant vne affaire par tant de biais , qu'il
 estoit malaisé qu'elle luy échapast.

Le Roy conféroit souuent avec ces
 Conseillers ; on les appelloit encore ain-
 si , & non pas Ministres , comme on a
 fait depuis trente-cinq ans. Il leur parloit
 de ses affaires , quelquefois pour en estre
 instruit , & quelquefois pour les in-
 struire eux-mesmes ; ce qu'il faisoit , ou
 dans son cabinet , ou à la promenade
 dans les allées des Tuilleries , de Mon-
 ceaux , de Saint Germain , & de Fon-
 tainebleau. Il s'entretenoit souuent a-
 uec eux séparément , les appelant les
 vns après les autres ; Et il en vsoit ain-
 si , ou pour les obliger à luy parler avec

Le Roy
 conféroit
 souuent a-
 uec ces
 Conseil-
 lers , &
 comment.

1598. plus de liberté ; ou pour ne leur pas dire luy-mesme à tous ensemble , ce qu'il ne vouloit dire qu'à quelques particuliers , ou pour quelque autre raison, qui estoit sans doute d'une fort bonne Politique. Il disoit qu'il n'en trouuoit point parmi eux , qui le satisfissent comme Villeroy , & qu'il vuidoit plus d'affaires avec luy en vne heure , qu'avec les autres en vn jour.

ROSNY,
depuis Duc
de Sully.

Il auoit ge-
nie pour les
Finances.

Quant à Maximilian de Bethune Baron de Rosny , & depuis Duc de Sully, ayant esté nourri assez jeune auprès du Roy dans la Religion Huguenote , le Roy auoit reconnu sa capacité , & son affection en diuerses affaires de consequence ; Mais sur tout qu'il auoit le genie porté au maniement des Finances , & qu'il auoit toutes les qualitez requises pour cela. En effet il estoit homme d'ordre, exact , bon ménager , gardoit sa parole , point prodigue , point fastueux , point porté à faire de folles & vaines dépenses , ni au jeu , ni en femmes , ni en festins , ni en meubles somptueux , ni en bastimens trop superbes , ni en aucune des choses qui ne conuiennent pas à vn homme élevé dans cet employ. De plus il estoit vigilant , la-

borieux , expeditif, qui donnoit presque tout son temps aux affaires, & peu à ses plaisirs. Avec cela il auoit le don de penetrer ces matieres jusques au fond , & de déueloper les entortillemens, & les nœuds, dont les Financiers, quand ils ne sont pas de bonne foy, s'estudient à cacher leurs griueleries. Sur tout il n'entra jamais dans les Traitez, ni dans les Fermes sous des noms empruntez ; Ce qui sans doute est vn vol manifeste & tres-punissable, estant certain que qui est interessé à vne affaire, au lieu de la porter aussi haut qu'elle deuroit aller, la rabaisse tout autant qu'il peut. 1598.

Nous auons dit comme le Roy desiroit sur toutes choses de pouruoir à l'economie de ses Finances, & les raisons pour lesquelles il auoit esté obligé de laisser François d'O. dans la charge de Surintendant. Après que cet homme fut mort, il en donna la charge à cinq ou six personnes, qu'il en crut capables, & gens de bien. Il s'estoit persuadé qu'il en seroit mieux serui que d'vn seul, s'imaginant qu'ils s'entreuilleroient, & qu'ils se seruiroient de Controllers les vns aux autres. Mais tout le contrai-

Après la mort de François d'O, le Roy commit ses Finances à cinq ou six, qui s'en acquiterent fort mal.

1598. re arriua : chacun se déchargeoit sur son compagnon , rien ne s'auançoit , & si quelqu'un d'eux vouloit agir , tous les autres ne manquoient point de le tra- uerfer par leurs jaloufies ; de forte qu'ils ne s'accordoient qu'en ce poinct, que chacun d'eux se faisoit bien payer de ses appointemens , qui coustoient six fois plus au Roy , que s'il n'y eust eu qu'un seul Surintendant , fans qu'il retirast aucun profit de cette multitude.

Voyant ce-
la il fit
Sancy seul
Surinten-
dant.

Lors qu'il eut donc reconnu que tant de gens ne faisoient qu'embrouiller les Finances , il les remit toutes en la main d'un seul , qui fut Sancy. Mais quelque temps après l'ayant reconnu plus propre à d'autres emplois qu'à celuy-là , il luy donna Rosny pour compagnon , & puis enfin fit Rosny seul Surinten- dant.

Et fort peu
de temps a-
près Rosny.

Qui con-
noissoit
parfaite-
ment les
Finances.

Rosny auant qu'il entrast en cette charge , s'estoit pourueu de toutes les connoissances nécessaires pour s'en bien acquiter : il sçauoit parfaitement tous les reuenus du Royaume , & toutes les dépenses , qu'il y falloit faire : Il commu- niqua tout ce qu'il en sçauoit au Roy , qui de son costé auoit aussi si bien estu- dié toutes ces choses , qu'on ne pouuoit

Le Roy les
sçauoit si
bien , qu'il
ne pouuoit
y estre trô-
pé.

pas dépenſer cent eſcus ſans qu'il ſceuſt 1598.
ſ'ils auoient eſté bien ou mal employez.

Comme c'eſt l'auantage d'un mauuais
diſpenſateur, que ſon maĩſtre ſoit igno-
rant, & qu'il ne voye goutte dans ſes
affaires; auſſi eſt-ce celui d'un ſerui-
teur vtile & fidele, qu'il ſoit bien in-
ſtruit, & qu'il y voye clair, afin qu'il
ſçache eſtimer dignement ſes ſeruices.

Au reſte ſon humeur ſ'accordoit par-
faitement bien avec celle du Roy. Lors
qu'il luy confia ſes Finances, il deſira
de luy, qu'il ne priſt jamais aucun pot
de vin, ni aucun preſent ſans l'en auer-
tir. Et quand Roſny l'en auertifſoit, il
y conſentoit auſſi-toſt, & meſme eſtoit
ſi aiſe qu'en le ſervant bien il trouuaſt
ſon compte, que bien ſouuent il y a-
jouſtoit des dons du ſien, pour luy don-
ner courage de le ſeruir toujourns de
mieux en mieux. Mais Roſny ne les
receuoit jamais, qu'ils ne fuſſent deuë-
ment verifiez à la Chambre des Com-
ptes, afin que tout le monde ſceuſt les
liberalitez que luy faiſoit ſon Prince,
& qu'on n'eũſt point à luy reprocher
qu'il ſe ſeruoit de ſa faueur à épuifer ſes
coffres.

Il deſira de
Roſny
qu'il ne
priſt aucun
pot de vin,
ni preſent,
ſans l'en auer-
tir.

Sous l'adminiſtration de ce Surin-

1598. tendant , la premiere loy que le Roy donna aux affaires de cette nature, ce fut la constance immuable de l'ordre; lequel ne s'y doit jamais alterer , depuis qu'il a esté vne fois arresté & resolu. Car comme les choses les plus deplorées se redressent sous vne conduite ferme & certaine; Aussi les plus asseurées se dissipent par vne teste legere, qui fait, défait, & refait sans cesse, & qui reuoquera demain ce qu'elle a ordonné aujourd'huy.

Il commença par établir vn ordre constant, & certain des Finances.

Effets du bon ménage de Rosny.

Rosny donna bien-tost des preuues indubitables de sa capacité : car ayant visité quatre Generalitez seulement, il fit en peu de temps reuenir vn million & demi des deniers qui estoient égarrez. Puis , après la surprise d'Amiens par les Espagnols, il fit trouuer promptement vn fonds pour dresser vne grande armée, & fournir aux frais du siege; si bien qu'il fut vn des principaux instrumens du recouurement de cette grande ville.

Expedient pour empêcher que les gens du Conseil ne griuelent avec les Fermiers & les Traitans.

Il est bon de marquer vn expedient qu'il trouua entre plusieurs, pour empêcher les griueleries des Financiers; car cela est necessaire en tout temps. Il sçauoit qu'il y auoit quelques personnes

dans le Conseil du Roy, qui estoient de 1598.
 part avec les Traitans & les Fermiers,
 & qui faisoient adjuger au Conseil les
 fermes & les traitez à vil prix, & sou-
 vent leur faisoient donner de grandes
 diminutions. Pour empêcher que ces
 gens-là ne mangeassent ainsi le gasteau
 entre eux, il ferma la main aux Fer-
 miers Generaux, defendant aux Sous-
 Fermiers de leur plus rien payer, &
 leur ordonnant de faire voiturer l'ar-
 gent de leurs sous-Fermes, & de leurs
 sous-traitez tout droit à l'Espargne. Il
 doubla par ce moyen les reuenus du
 Roy, parce que les sous-fermes & les
 sous-traitez se trouuerent monter pres-
 que les deux tiers plus que ne mon-
 toient les traitez, & les baux generaux.
 Il ménagea aussi de telle sorte la dé-
 pense, qu'il n'estoit point besoin de
 prests, qui consomment les plus clairs
 deniers du Roy & le tiennent toujours
 dans la necessité; & s'il obligeoit les
 Fermiers à faire des auances, c'estoit
 sans aucunes remises.

Ces gens du Conseil, qui estoient
 vilainement interessez dans les fermes
 & dans les partis, du commencement
 crierent fort contre sa conduite, luy

Financiers
 aboyent
 fort contre
 Rosny, mais
 il s'en mo-
 que.

1598. tendirent mille pieges , & luy causerent mille trauerfes ; mais avec le temps il les amena à la raifon. Semblablement tous ceux qui n'auoient aucun droit de luy demander , & qui ne laiffoient pas de l'importuner , ne pouuant rien arracher de luy, peftoient fort contre fa dureté : mais il ne fe foucioit point de leur vaine colere , ni de leurs fots discours ; il ne regardoit qu'à acquiter legalement les debtes du Roy , & à payer promptement ce qui eftoit ordonné pour de bonnes caufes. Car il ne fçauoit ce que c'eftoit que de faire demander cent fois vne chofe , qui eftoit veritablement deuë.

” Nous nous fommes vn peu arreftez
 ” fur ce poinct des Finances , dautant que
 ” c'eft le plus important de tous , celuy
 ” par lequel on fait tout , fans lequel on
 ” ne fçauroit rien faire , & d'où dépend le
 ” foulagement , ou l'accablement des peuples , & tous les bons , ou les mauuais
 ” fuccez des deffeins & des entreprifes.

Le Roy ne
 peut enco-
 re pour-
 uoir à la
 reforma-
 tion du
 Clergé.

Nofre Henry eult bien defiré en mefme temps de pouruoir à la reformation du Clergé , qui veritablement eftoit en grand defordre , tant pour fon temporel , les biens en ayant eſté vſurpez durant les guerres par les Huguenots , &

par les mauuais Catholiques ; que pour 1599.
 le spirituel , la pluspart des Prelats & des
 Pasteurs estans aussi ignorans que dé-
 prauetz. Mais il ne pût pas si-tost y ap-
 porter les remedes conuenables. La ne-
 cessité où il estoit de recompenser ceux
 qui l'auoient bien serui , le contraignoit
 de tolerer les abus, & mesme de les com-
 mettre, disposant des Benefices comme
 autrefois auoit fait Charles-Martel. Car
 il les donnoit à des gens incapables , à
 des gens mariez , à des hommes d'épée,
 à des enfans , mesme à des femmes pour
 recompenser la perte de leurs maris
 tuez , ou ruinez à son seruice.

Il abuse des
Benefices.

Je n'ay pas entrepris d'excuser ce de-
 faut , parce qu'il n'y peut jamais auoir de
 sujet legitime de prostituer les biens du
 Sanctuaire aux profanes , & d'employer
 les tresors du Crucifix à d'autres seruices
 qu'à celuy de l'Autel. Je sçay bien neant-
 moins que beaucoup d'Ecclesiastiques
 mesme en vsent tout autrement ; mais
 qui doute que ces gens-là ne soient pi-
 res que les Iuifs , qui jouïoient aux dez
 sur la robe sacrée de Iesus-Christ ?

Sur la fin de cette année l'Assemblée
 generale du Clergé se tenant à Paris, fit
 yne grande remonstrance au Roy , par

Remon-
trance de
l'Assemblée
generale
du Clergé
au Roy.

1599. laquelle les Prelats le prioient de faire publier le Concile de Trente en France ; de ne point charger la conscience des nominations aux Eueschez , Abbayes & autres Benefices ayans charge d'ame ; de ne point mettre des pensions sur les Benefices pour des personnes laïques ; de ne plus permettre que les Eglises , & les lieux saints fussent profanez , comme ils l'estoient ; mais de faire en sorte qu'on les reparast , & qu'on y rétablîst le seruice diuin.

Pour ce qui est du Concile de Trente , il faut sçauoir qu'il estoit receu en France quant aux articles qui concernent la Foy , mais non pas generallyment pour ceux , qui touchent la police & la discipline ; parce qu'il semble à plusieurs que ces derniers sont pour la pluspart contraires aux Libertez de l'Eglise Gallicane, & aux droits du Roy. C'est pourquoy quelque effort que les plus zelez ayent pû faire , jamais ils n'en ont sceu venir à bout , les Parlemens s'y estant toujourns fortement opposez.

Belle réponse du Roy.

A la Harangue du Clergé le Roy répondit eloquemment , mais en peu de mots. *Qu'il reconnoissoit que ce qu'ils*

luy auoient dit touchant les nominations 1599.
des Benefices estoit veritable, mais qu'il
n'estoit pas l'auteur de cet abus, & qu'il
l'auoit trouué ; Qu'estant paruenü à la
Couronne durant l'embrasement des guer-
res ciuiles, il auoit couru, où il uoyoit
le plus grand feu, pour l'esteindre ;
Que maintenant qu'il auoit la Paix,
il tascheroit de releuer les deux colom-
nes de la France, qui sont la Pieté & la
Iustice ; Que Dieu aidant il remettroit
l'Eglise en aussi bon estat qu'elle estoit
du temps de Louis XII. Mais, leur di-
soit-il, contribuez-y je vous prie de vo-
stre costé ; faites par vos bons exemples
que le peuple soit autant incité à bien
faire, qu'il en a esté cy-deuant détour-
né. Vous m'avez exhorté de mon de-
voir, je vous exhorte du vostre ; faisons
bien à l'enui les uns des autres. Mes
Predecesseurs vous ont donné de belles
paroles, mais moy avec ma jaquette gri-
se, je vous donneray de bons effets. Je
suis tout gris au dehors ; mais je suis
tout d'or au dedans. Je verray vos ca-
hiers, & y répondray le plus fauorable-
ment qu'il me sera possible.

Il n'auoit pas trop de toute sa pru-
dence, & de toute son adresse, pour se

1599.

Il auoit
besoin de
grande a-
dresse pour
se conduire
avec le Pa-
pe, & avec
les Hugue-
nots.

L'Edict de
Nantes ac-
cordé aux
Hugue-
nots.

gouuerner de sorte que les Catholiques & le Pape fussent contens de sa conduite, & que les Huguenots n'eussent pas sujet de s'en allarmer, & de se cantonner. Son deuoir & sa conscience le portoient à l'assistance des premiers; Mais la raison d'Estat, & les grandes obligations, qu'il auoit aux derniers, ne luy permettoient pas de les desespérer. Pour garder donc vn temperament necessaire, il leur accorda vn Edict plus ample que les precedens. On l'appella l'Edict de Nantes, parce qu'il auoit esté conclu l'année precedente en cette ville-là, tandis qu'il y estoit. Par cet Edict il leur accordoit toute liberté pour l'exercice de leur Religion, mesme la faculté d'estre admis aux Charges, aux Hospitaux, aux Colleges, & d'auoir des Escoles en certains endroits, & des Presches presque par tout; & plusieurs autres choses, dont ils sont bien décheus depuis ce temps-là à cause de leurs rebellions, & de leurs diuerses entreprises.

Le Parle-
ment le ve-
rifie avec
peine.

Le Parlement y apporta de grandes oppositions plus d'un an durant; Enfin comme on luy eut fait comprendre que ce seroit rallumer le feu dans le Royaume, que de ne pas accorder cette seureté

aux Huguenots , qui estoient querelleux 1599.
& puissans, il le verifia.

D'un autre costé pour adoucir le Pape, qui eust pû se fâcher de cet Edict, le Roy luy rendoit toute sorte de respects , & embrassoit ses interests avec chaleur ; comme il fit en l'affaire de Ferrare dès l'an mil cinq cens quatre-vingts dix-sept, & quatre-vingts dix-huit.

Le Roy
rend toute
sorte de
respects au
Pape.

Cette Duché est vn fief masculin du Saint Siege , duquel les Papes auoient autrefois inuesti les Seigneurs de la Maison d'Est, à la charge de reuersion au defaut de masses legitimes. Alphonse d'Est Second du nom dernier Duc, estoit mort l'année mil cinq cens quatre-vingts dix-sept, sans enfans , & auoit laissé de grands tresors à Cesar d'Est, bastard d'Alphonse I. son parent. Il auoit fait son possible auprès du Pape pour obtenir l'inuestiture du Duché pour ce bastard : lequel ne l'ayant sceu impetrer , ne laissa pas de se mettre en possession après la mort d'Alphonse II. & de s'y vouloir maintenir à force d'armes. Clement VIII. fut obligé de luy faire la guerre pour le déposseder. Les Princes d'Italie se partagerent dans cette querelle ; & les Ducs de Guise, & de

Affaire de
la Duché
de Ferrare.

Cesar bastard de
Ferrare s'y
vent maintenir.

Le Pape
luy fait la
guerre.

1599. Nemours furent sur le point d'entreprendre la defense de Cesar , dont ils estoient proches parens , estant issus d'Anne d'Est, fille d'Hercule I I. Duc de Ferrare , & de Madame Renée de France ; car cette Anne en premieres nopces auoit épousé François Duc de Guise , & en secondes Jacques Duc de Nemours. Le Roy d'Espagne aussi le fauorisoit sous-main , ne desirant pas que le Pape s'agrandist en Italie par la reünion de cette Duché. Mais Henry le Grand ne manqua pas de prendre cette occasion d'offrir son épée , & ses forces au Saint Pere. Les Alliez de Cesar l'ayant sceu en furent extremément refroidis , & luy contraint de capituler avec le Pape ; auquel il remit tout le Duché de Ferrare. Il ne luy resta que les villes de Modene & de Rege , que l'Empereur maintint estre fief de l'Empire , & dont il luy donna l'investiture. Delà viennent les Ducs de Modene d'aujourd'huy.

Le Roy offre
sa son épée
au Pape.

Cesar quite
sa Duché
de Ferrare,
& demeure
Duc de Mo-
dene.

Si la chaleur , que le Roy auoit témoignée en cette occasion pour les interets du Saint Siege , obligea sensiblement le Pape ; celle qu'il faisoit voir tous les jours pour ramener les Hugue-

nots au sein de l'Eglise, ne luy estoit pas 1599.
moins agreable. Il agissoit de telle for-

te pour cela, que d'heure à autre il s'en
conuertissoit plusieurs, mesme des plus

Plusieurs
Huguenots
se conuer-
tissent.

sçauans & des plus notables. Mais ce
qu'il y auoit de plus important, c'est

qu'il y auoit retiré le jeune Prince de
Condé d'entre les mains des Hugue-

nots, qui le gardoient soigneusement à
Saint Iean d'Angely depuis la mort de

son pere, arriuée l'an mil cinq cens qua-

tre-vingts sept, & le nourrissoient dans
leur fausse Religion, avec grande e-

sperance d'en faire quelque jour leur
Chef & leur Protecteur. Le Roy con-

siderant combien il seroit prejudicia-
ble au salut de ce jeune Prince, & à ses

propres interets de le laisser là plus
long-temps, sceut si bien gagner les

principaux du Parti, qu'ils souffrirent
qu'on l'amenast à la Cour. Il luy don-

na pour Gouverneur Iean de Viuonne
Marquis de Pisani, Seigneur d'un ra-

re merite, & d'une sagesse sans repro-

che, lequel n'oublia rien pour le bien
éleuer dans la Religion Catholique, &

dans les plus beaux sentimens de l'hon-

neur & de la vertu. Il n'auoit encore
que sept à huit ans; lors qu'il en eut neuf

Le Roy re-
tire le jeu-
ne Prince
de Condé
des mains
des Hugue-
nots, & le
fait éleuer
dans la Re-
ligion Ca-
tholique.

1599. le Roy luy donna le Gouvernement de Guienne , l'aimant tendrement , & le nourrissant comme son Successeur presomptif.

Mariages
de l'infan-
te d'Espa-
gne , & de
Catherine
sœur du
Roy .

Dans le calme de la Paix on ne parloit que de réjouissances , de festes , & de mariages. Celuy de l'Infante d'Espagne Isabelle-Claire-Eugenie , & de l'Archiduc Albert se solemnisfa dans les Pais-Bas ; & celuy de Madame Catherine sœur du Roy , avec Henry Duc de Bar , fils aîné de Charles II. Duc de Lorraine , à Paris.

Qualitez
de Catherine
, & pour-
quoy le
Roy la ma-
ria au Duc
de Bar .

Catherine estoit âgée de quarante ans , plus agreable que belle , ayant vne jambe vn peu courte , elle estoit assez spirituelle , aimoit les belles lettres , & sçauoit beaucoup pour vne femme , mais estoit opiniastrement Huguenote. Le Roy apprehendoit qu'elle n'épousast quelque Prince Protestant , lequel par ce moyen fust deuenu Protecteur des Huguenots , & comme vn autre Roy en France. A cause de cela il la donna au Duc de Bar , pensant d'ailleurs gagner plus de creance parmi les Catholiques , en s'alliant avec la Maison de Lorraine. Auant cela il fit tout son possible pour la conuertir , jusques à y

employer les menaces ; & n'en ayant 1599.
pû venir à bout, il dît vn jour au Duc
de Bar , *Mon Frere , c'est à vous à la
dompter.*

Il y eut de la difficulté pour le lieu &
pour la ceremonie de la celebration de
ce mariage. Le Duc vouloit qu'il se fîst
à l'Eglise, & la Fiancée qu'il se fîst au
Presche. Le Roy trouua vn milieu: Il
le fit faire dans son cabinet, où il ame-
na sa sœur par la main, & ordonna à
son frere naturel, qui estoit Archeuef-
que de Rouën il y auoit enuiron deux
ans, de les marier. Ce nouuel Arche-
uesque en fit du commencement quel-
que refus, alleguant les Canons, qui
le defendoient; Mais le Roy luy repre-
senta que son cabinet estoit vn lieu sa-
cré, & que sa presence suppleoit au de-
faut de toutes solemnitez: Après quoy le
pauvre Archeuesque n'eut pas la force
de resister.

*Le Mariage
se fait dans
lè cabinet
du Roy.*

Ce mariage s'estant fait pour le bien
de la Religion Catholique, il semble que
le Pape en deuoit estre bien-aïse; neant-
moins comme il ne vouloit point souf-
frir vn mal, quelque bien qui en püst
arriuer, il declara que le Duc de Bar
auoit encouru excommunication, pour

*Le Pape se
fâcha con-
tre le Duc
de Bar, de
ce mariage.*

1599. auoir sans dispense de l'Eglise , contracté avec vne Heretique ; Et tint ferme long-temps pour ne luy point donner l'absolution , quelque instance que le Duc luy en pust faire.

Outre les solemnitez de toutes ces nopces, plusieurs autres choses entretenoient la Cour. Deux changemens notables, l'un du Duc de Joyeuse, l'autre de la Marquise de Bell'Isle, luy causerent de l'estonnement.

Le Duc de
Joyeuse
rentre dās
les Capu-
cins, & re-
prit l'ha-
bit.

Le Duc de Joyeuse auoit quitte l'habit de Capucin, il y auoit quatre ou cinq ans, avec dispense du Pape, pour estre Chef de la Ligue en Languedoc, Vn beau jour sans en rien communiquer à personne il alla se rejeter dans son Conuent de Paris, & reprit l'habit. Peu de jours après, on fut bien estonné de voir avec cet habit de penitence prêcher dans la chaire, celui qu'on auoit veû la semaine precedente danser au bal, comme l'un des plus galands. On dit que les saintes exhortations de sa mere, qui de fois à autre le faisoit souuenir de son vœu, & certains mots ambigus, que le Roy luy jetta en quelque conuersation, luy firent penser qu'il ne pouuoit plus estre dans le monde avec seureté

seureté de conscience, ni avec honneur. 1599.

La Marquise de Bell'Isle , sœur du Duc de Longueville , & veuve du Marquis de Bell'Isle , fils aîné du Marechal de Retz, ayant eu quelque secret déplaisir, y renonça aussi , & s'alla enfermer dans le Conuent des Feuillantines à Toulouze , où elle prit le voile , & y acheua ses jours.

La Marquise de Bell'Isle se fait Feuillantine.

Il vint après cela des nouuelles à la Cour, que Philippin bastard du Duc de Sauoye auoit esté tué en duel par le Seigneur de Crequy ; duquel on peut dire sans flaterie , qu'il estoit vn des plus galands hommes , & des plus braues de son temps. L'histoire de ce combat se trouue écrite en tant d'endroits , & est encore si fort dans le souuenir de tous ceux qui portent l'épée , qu'il seroit superflu d'en rapporter les particularitez.

Duel de Crequy contre Philippin b2. tard de Sa. uoy 61

La chasse estoit alors le plus ordinaire diuertissement du Roy. On raconte que chassant dans la Forest de Fontainebleau , accompagné de plusieurs Seigneurs , il entendit vn grand bruit de cors , de veneurs & de chiens , qui sembloit estre fort loin ; puis tout à l'instant s'approcha tout près d'eux. Quelques-uns de sa compagnie s'auançant

1599.

L'Appari-
tion du
Grand Ve-
neur au
Roy, qui
chassoit à
Fontaine-
bleau.

vingt pas, virent vn grand homme noir parmi des halliers, qui les effraya tellement qu'ils ne purent dire ce qu'il deuint : mais entendirent qu'il leur crioit d'une voix rauque & épouventable, *m'attendez-vous*, ou, *m'entendez-vous*, ou, *amendez-vous*. Les Bucherons & païsans d'alentour de cette Forest, disoient que ce n'estoit point chose extraordinaire, & qu'ils voyoient quelquefois ce grand homme noir, qu'ils nommoient le *Grand Veneur*, avec vne meute de chiens, qui chassoit à beau bruit, mais qui ne faisoit mal à personne.

Ce que ce
peut estre
que ces
phátosmes.

Il se fait vne infinité de contes dans tous les païs du monde de pareilles illusions de ces chasseurs. S'il faut y ajouter quelque foy, on peut croire que ce sont, ou des jeux de Sorciers, ou de quelques malins esprits, à qui Dieu donne cette permission pour conuaincre les incrédules, & leur faire voir qu'il y a des substances séparées, & quelque Estre au dessus de l'homme.

Or si les prodiges sont les signes, comme l'on dit, de quelques grandes & funestes auantures, on peut croire que celui-là presagea la mort étrange de la Duchesse de Beaufort, qui arriua

quelques jours après. L'amour que le Roy auoit pour elle, au lieu de s'esteindre par la jouïſſance, s'eſtoit accru juſqu'à tel point, qu'elle auoit bien oſé luy demander qu'il reconnuſt ſa faute, & qu'il legitimaiſt ſes enfans par vn mariage ſubſequent: & il n'auoit pas oſé luy refuſer abſolument cette grace, mais l'entretenoit touiours d'eſperance.

1599.

La belle Gabrielle demande au Roy qu'il l'épouſe, & qu'il legitime ſes enfans.

Il le luy faisoit eſperer.

Ceux qui aiment la gloire de ce grand Roy, ont de la peine à croire qu'il cuſt jamais pû faire vne telle action, qui ſans doute l'euſt jetté dans le mépris, & du mépris l'euſt fait retomber dans la haine de ſon peuple. Toutefois il eſtoit à craindre que les appas de cette femme, qui auoit trouué ſon foible, avec la flaterie des Courtiſans, qu'elle auoit preſque tous gagez à force de preſens & de careſſes, n'engageaſſent ce pauvre Prince dans le deſhonneur. Et ſans mentir, il auoit l'ame trop tendre du coſté des Dames; il eſtoit maiſtre de toutes ſes autres paſſions, mais il eſtoit eſclaue de celle-là. On ne ſçauroit juſtifier ſa memoire de ce reproche; & ſ'il eſt admirable quaſi en toutes les autres parties de ſa vie, il ne doit pas eſtre imité en ce point-là.

1599.

Enfin elle
l'obligea à
demander
des Com-
missaires au
Pape, pour
juger de la
nullité de
son maria-
ge.

Cependant Gabrielle se flatant toujours de l'espoir d'estre bien-tost sa femme, sur les esperances qu'il luy en auoit données, fit si bien qu'elle l'obligea de demander au Pape des Commissaires pour juger du diuorce d'entre luy, & la Reine Marguerite ; Et le Roy, afin de trouuer faueur auprès du Saint Pere, & le rendre plus facile à ses intentions, luy faisoit dire sous-main par Sillery son Ambassadeur, qu'il épouserait Marie de Medicis ; dont on croit neantmoins qu'il n'auoit pour lors aucune enuie.

Le Pape ti-
roit l'affai-
re, en lon-
gueur.

Aussi le Pape, soit qu'il se défiast de son intention, soit qu'il vist que la Reine Marguerite n'y donnoit pas les mains, faisoit traifner l'affaire, & ne rendoit que des réponses ambiguës. On dit mesme que se voyant vn jour fort pressé par le Cardinal d'Osset, & par Sillery, de donner contentement à leur Maistre, à faute dequoy, disoient-ils, il se pourroit faire qu'il passeroit outre, & qu'il épouserait la Duchesse : il fut si estonné de ce discours, qu'il remit aussi-tost la conduite de cette affaire en la main de Dieu, ordonna vn ieusne à toute la ville de Rome, & se mit en oraison

luy-mesme pour demander à Dieu qu'il 1599.
luy inspirast ce qui seroit le mieux pour
sa gloire, & pour le bien de la France;
Qu'au sortir de la priere, il s'écria,
comme s'il fust reuenu d'extase, *Dieu*
y a pourueu; & que peu de jours après
il arriua vn Courrier à Rome qui ap-
porta la nouuelle de la mort de cette
Duchesse.

Le Roy cependant s'impatientoit fort
de ces longueurs; Et quelques-vns crai-
gnoient que le dépit d'estre méprisé, ne
le jettast dans les mesmes inconue-
niens, où il auoit autrefois jetté Henry
VIII. Roy d'Angleterre; ou bien que par
le conseil de quelques flateurs, forçant
la bonté de son naturel, il ne se portast
à se défaire de la Reine Marguerite de
quelque maniere que ce fust.

Gabrielle alors estoit grosse de son qua-
trième enfant. Comme la feste de Pas-
ques approchoit, le Roy desirant faire ses
deuotions éloigné de tout objet de scan-
dale, la renuoya à Paris, & la conduisit
jusques à mi-chemin. Elle eut grand'
peine à se separer de luy, & elle luy re-
commanda ses enfans la larme à l'œil,
comme ayant vn secret pressentiment
qu'elle ne le deuoit jamais reuoir.

Le Roy de-
meure à
Fontaine-
bleau pour
faire ses
deuotions
le jour de
Pasques, &
enuoye la
belle Ga-
brielle à
Paris.

1599. Estant à Paris logée dans la maison de Zamet ce fameux Financier , après auoir disné chez luy , & ensuite auoir entendu Tenebres au petit Saint Antoine (c'estoit le Ieudi Saint) comme elle estoit de retour au logis , & qu'elle se promenoit dans le jardin , elle se sentit frappée d'une apoplexie au cerueau. Le premier accès estant passé , elle ne voulut plus demeurer en cette maison , mais se fit transporter chez Madame de Sourdis sa tante près de Saint Germain de l'Auxerrois ; Et là tout le reste du jour , & le lendemain elle eut de fois à autre des syncopes , & des conuulsions dont elle mourut le Samedi matin.

Elle y meurt d'une façon fort étrange.

On parla diuerfement des causes de sa mort. Mais après tout ce fut vn bonheur pour la France , en ce qu'elle osta au Roy vn objet pour lequel il s'alloit perdre luy & son Estat. Sa douleur fut aussi grande que l'auoit esté son amour. Toutefois comme il n'estoit pas de ces ames foibles , qui se plaisent à perpétuer leurs regrets , & à se baigner dans leurs larmes , il n'en receut pas seulement les consolations , il les chercha ; mais il conserua toujours à l'endroit des enfans , particulièrement du Duc

Le Roy s'en consola , & ce pendant continué d'être toujours une extrême tendresse pour ses enfans.

de Vendosme, l'affection qu'il auoit eue 1599.
pour la mere.

Les bons François desiroient avec passion, qu'un si bon Roy pût laisser des enfans legitimes. Ils n'auoient pas osé le trop presser de prendre vne femme capable de luy en donner, tandis que Gabrielle viuoit, de peur qu'il ne l'épousast; Et dans la mesme crainte la Reine Marguerite n'auoit point voulu aussi prester son consentement à dissoudre son mariage. Mais lors que Gabrielle fut morte, elle y donna volontiers les mains, & adressa vne requeste au Saint Pere, pour demander elle mesme cette dissolution, se fondant principalement sur deux causes de nullité. La premiere estoit le defect de consentement; Car elle alleguoit qu'elle auoit esté forcée de l'épouser par le Roy Charles IX. son frere. La seconde estoit la proximité de parenté qui se trouuoit entre eux au troisieme degré, dont elle disoit qu'il n'y auoit point eu de dispense valable.

La Reine
Marguerite
presente sa
requeste au
Pape tendant à dissoudre son mariage.

Semblablement les Seigneurs du Royaume, & le Parlement supplierent sa Majesté par de solempnelles deputations, de vouloir songer à prendre fem-

Les Seigneurs, & le Parlement supplient le Roy de prendre femme.

1599. me, luy representant les inconueniens, & le danger où la France se trouueroit s'il venoit à mourir sans enfans. Ces deputations-là ne sembleront pas étranges à ceux qui sçauent nostre ancienne Histoire: car on y void que les Rois ne se marient ni eux, ni leurs enfans, que de l'auis de leurs Barons; & cela passoit presque en ce temps-là pour vne Loy fondamentale de l'Estat.

Il presente
sa requeste
au Pape,
comme au-
uoit fait la
Reine Mar-
guerite.

Le Roy touché des justes supplications de ses Sujets adressa sa requeste au Pape, contenant les mesmes raisons que celle de la Reine Marguerite, & chargea le Cardinal d'Ossat, & Sillery son Ambassadeur extraordinaire, qu'il auoit enuoyé à Rome poursuiure le jugement du Pape sur la restitution du Marquisat de Saluces, de solliciter instamment cette affaire.

Le Pape ac-
corde des
Commis-
saires, qui
prononcent
la dissolu-
tion du
mariage.

La cause rapportée au Consistoire, le Pape donna commission à des Prelats de la juger sur les lieux, selon les droits de cette Couronne; qui ne souffrent point que l'on traduise les François pour pareille nature d'affaires delà les Monts, où il leur seroit presque impossible de faire aller les témoins & les preuues necessaires. Ces Prelats furent le Cardinal

de Ioyeuse, le Nonce du Pape, & l'Archeuesque d'Arles; lesquels ayant interrogé les deux parties, veû les preuues produites de part & d'autre, & la requisition des trois Estats du Royaume, declarerent ce mariage nul, & leur permirent de se marier où bon leur sembleroit. 1599.

La Reine Marguerite, qui depuis plusieurs années auoit quité le Roy, & après diuerfes auantures s'estoit enfermée volontairement au fort chasteau d'Vsson en Auuergne, eut permission de venir à Paris, de l'argent pour payer ses debtes, de grandes pensions, la jouissance de la Duché de Valois, & de quelques autres terres, & droit de porter toujours le titre de Reine. Elle vécut encore plus de quinze ans, & bastir vn Palais près du Pré-aux-Clercs, qui depuis a esté vendu pour payer ses debtes, & démolí pour bastir d'autres maisons. Elle aima fort les bons Musiciens, parce qu'elle auoit l'oreille tresdelicate, & les hommes sçauans & eloquens, parce qu'elle auoit l'esprit beau & l'entretien fort agreable. Au reste elle estoit liberale jusqu'à la prodigalité, pompeuse, & magnifique; mais elle ne sçauoit ce que c'estoit que de payer ses

Après cela
la Reine
Marguerite
vient à Paris.

Ses institutions.

1599. " debtes. Ce qui est sans doute le plus
 " grand de tous les defauts dans vn Prin-
 " ce, parce qu'il n'y a rien qui soit si fort
 " contre la justice, dont il doit estre le
 " protecteur & le modele.

Ce mariage estant dissout, Bellievre, & Villeroy apprehendant que le Roy ne s'engageast en de nouuelles amours, & ne se prist à quelque vn des filets que les plus belles de la Cour luy tendoient, le porterent par plusieurs grandes raisons d'Estat, à se fixer en la recherche de Marie de Medicis. Elle estoit fille de François Grand Duc de Toscane, qui estoit mort dès l'an mil cinq cens quatre-vingts huit, & n'ayant que des filles, auoit eu pour successeur son frere Ferdinand, qui par consequent estoit oncle de Marie, & tenoit pour lors la Duché.

1600.

On deman-
de Marie de
Medicis
pour Hen-
ry IV.

Le Cardinal d'Osat, & Sillery firent entendre son intention au Grand Duc Ferdinand son oncle, & Alincour fils de Villeroy, qu'il auoit enuoyé pour remercier le Saint Pere de sa bonne & brieue justice touchant la dissolution susdite de son mariage, eut ordre de luy témoigner que le Roy ayant jetté les yeux sur toutes les filles des Maisons Souueraines de la Chrestienté, n'auoit

point trouué de Princeſſe plus agreable. 1600.

L'affaire fut maniée avec tant d'adreſſe & de vigilance par les ſoins de ceux qui l'auoient entrepriſe , que le Roy ſ'y trouua tout-à-fait engagé. Le contract de mariage fut ſigné à Florence par ſes Ambaſſadeurs le quatrième du mois d'Auril de l'an mil ſix cens ; Et Alincour dans ſept jours luy en apporta les nouuelles à Fontainebleau. Il aſſiſtoit pour lors à la fameuſe Conference , ou Diſpute d'entre Iacques Dauu du Perron Eueſque d'Eureux , depuis Cardinal , & Philippe du Pleſſis Mornay ; dans laquelle la verité triompha hautement du menſonge.

Le contract de mariage eſt paſſé à Florence, & les nopces ſ'y font par procureurs

Il y a des Relations particulieres des ſolemnitez qui ſe firent à Florence , des magnificences du Grand Duc , des ceremonies des fiançailles , & des nopces de cette Reine , de ſon embarquement , & de ſa conduite par les Galeres de Malte & de Florence , & de ſa reception à Marſeille , à Auignon & à Lyon ; Et ainſi je n'en diray rien.

Tandis que ce mariage de Florence ſe traitoit , le Roy ayant vn cœur , qui ne pouuoit long-temps conſeruer ſa liberté , s'attacha à vn nouuel objet.

Le Roy tombe dans les filets de Mademoiſelle d'Entraignes, depuis Marquieſe de Verneuil

1600. Il faut ſçauoir que Marie Touchet, qui auoit eſté maiſtreſſe du Roy Charles I X. d'où eſtoit iſſu le Comte d'Auuergne, auoit eſté mariée au Seigneur d'Entragues, & en auoit eu pluſieurs enfans; entre autres vne fort belle fille nommée Henriette, qui par conſequent eſtoit ſœur vterine du Comte d'Auuergne. Ce Comte eſtoit âgé pour lors de quelques trente ans, & elle de quelques dix-huit.

*Reſexion ce
important-
ce ſur les
flatteurs.*

On ne ſçait que trop qu'il n'y a que les flatteurs & les lâches complaiſans, qui gaſtent tout dans la Cour des Grands, & qui corrompent meſme leurs perſonnes. Ce ſont eux qui ſucrent le poiſon, qui enhardiſſent le Prince à mal faire, en luy oſtant la honte du mal, qui le familiariſent avec le vice, qui luy en recherchent & facilitent les occasions, & qui ſont pour ainſi dire le meſtier de Satan & de tentateur. Il eſt impoſſible de purger la Cour de ces peſtes, elles s'inſinuent malgré qu'on en ait dans les Palais des Grands, ſe rendent agreables par de nouueaux diuertifſemens, gagnent l'oreille par des loüanges flatteuſes, par de bons contes, par des hableries plaiſantes; puis quand

ils tiennent les entrées, ils font glisser 1600.
subtilement le venin dans le cœur, &
empoisonnent les ames les plus inno-
centes.

Nostre Henry tout grand Prince qu'il estoit, auoit de ces gens-là auprès de luy : lesquels ayant reconnu son foible pour les femmes, au lieu de le fortifier & de le retenir comme veritables amis, n'oublioient rien pour le pousser plus fort dans le penchant, & faisoient leur fortune de son defect. Ce furent eux qui louèrent tellement les beautez, les gentilleffes, l'esprit, l'entretien diuertissant & enjoué de Mademoiselle d'Entragues, qu'ils luy firent venir l'en-
uie de la voir & de l'aimer. Ils ne pou-
uoient jamais rendre de plus mauuais office à leur maistre, que celuy-là. Elle auoit certainement beaucoup de char-
mes, mais elle n'auoit pas moins d'e-
sprit & d'adresse. Ses refus & sa mode-
stie irritèrent plus fort la passion du
Roy. Bien qu'il ne fust point prodigue,
il luy fit porter cent mille écus tout en
vn coup. Elle ne les refusa pas, & té-
moigna reciproquement beaucoup d'a-
mour & d'impatience pour vn si grand
Roy ; mais elle fit adroitement inter-

Le Roy dō
ne cent mille
écus à Ma-
demoiselle
d'Entra-
gues.

1600. uenir son pere & sa mere à la trauersé pour l'observer de si près , qu'elle ne pût pas luy donner la commodité entiere de luy parler.

Son adresse
pour le me-
ner au
point qu'
elle vou-
loit.

Sur cela elle luy fit entendre qu'elle estoit au desespoir de ne luy pouuoir tenir parole , qu'il falloit auoir le consentement de ses pere & mere , & qu'elle y trauailleroit de son costé. Puis, après plusieurs longueurs & remises , elle luy dit qu'ils ne pouuoient estre amenez à vn point si delicat , si ce n'estoit que pour mettre leur conscience à couuert enuers Dieu , & leur honneur enuers le monde , sa Majesté voulust luy faire vne promesse de mariage ; Qu'elle n'auoit nulle enuie de se seruir de cet écrit , & que quand elle voudroit s'en seruir, elle scauoit bien qu'il n'y auoit point d'Official, qui osast faire citer vn homme qui auoit cinquante mille hommes de guerre à son commandement ; Mais que ces bonnes gens le desiroient ainsi , & qu'il ne deuoit point faire de difficulté de guerir leur fantaisie, puisqu'il ne s'agissoit que de luy donner vn petit morceau de papier en échange de la chose la plus precieuse qu'elle eust au monde. Enfin elle sceut si bien tourner son

Elle tire
vne pro-
messe de
mariage de
luy.

esprit, qu'il luy fit vne promesse de sa main, par laquelle il s'obligeoit de l'épouser dans vn an, pourueu que dans ce temps-là elle luy fist vn enfant malle.

Toute cette intrigue se void dans les Memoires de Sully: où il dit que le Roy l'ayant mené seul dans la premiere galerie de Fontainebleau, luy monstra cette promesse écrite de sa main, & luy en demanda son auis; Qu'au lieu de répondre formellement sur cela, il la déchira en deux morceaux; Que le Roy en demeura tout estonné, & luy dit en colere, *Comment, je croy que vous estes fol?* Et qu'il luy répondit, *Il est vray, Sire, je suis fol, & je voudrois l'estre si fort, que je le fusse tout seul en France;* Qu'au sortir de la galerie, le Roy entra dans son cabinet, & demanda vne plume & de l'ancre, & qu'il croit que c'estoit pour en récrire vne autre. Quoiqu'il en soit, cette promesse causa bien de l'embarras depuis: car la Damoiselle la voulut bien faire valoir, comme nous dirons.

Au mesme temps que le Roy poursuivoit la dissolution de son premier mariage à Rome, il faisoit aussi instance enuers le Saint Pere, qu'il eust à vui-

Sully la déchire, mais le Roy en fait vne autre.

Il poursuit à Rome la decision du Marquisat de Saluces.

1600. der le different de la restitution du Marquisat de Saluces, dont la decision luy auoit esté deferée par le Traité de Veruin.

Comment
ce Marqui-
sat luy ap-
partenoit.

Pour bien entendre cecy, il faut sca-
voir que ce Marquisat estoit vn fief
mouuant du Dauphiné, duquel le Roy
François I. s'estoit refaisi par droit de
reuerfion, faute d'enfans mafles dans
la fuccession des Seigneurs qui le te-
noient. Or en mil cinq cens quatre-
vingts huit durant les Estats de Blois,
le Duc de Sauoye, ayant auis que la
Ligue se rendoit la plus forte en Fran-
ce, & qu'apparemment cette Monar-
chie s'alloit démembler, s'empara de ce
Marquisat, fans auoir aucun fujet de
querelle. Il pallia feulement cette vfur-
pation de ce beau pretexte, qu'il ne
s'en faifissoit que de peur que Lesdi-
guieres ne s'en emparast, & que par ce
moyen il n'establifst le Huguenotisme
au milieu de ses terres.

On parle
d'accômo-
dement.

Sept ans après, scauoir l'an mil cinq
cens quatre-vingts quinze, le Roy e-
stant allé à Lyon après le combat de
Fontaine-Françoise, le Duc, qui pre-
uoyoit bien qu'il voudroit rauoir le
Marquisat, luy fit proposer quelque ac-

commodement pour cette piece. Le 1600.

Roy offrit de la donner à vn de ses fils pour la tenir à foy & hommage, avec quelques autres conditions ; Mais le Duc la demandoit sans aucune dépendance, & ainsi cette negociation fut rompuë.

Le Roy offrit de le luy donner à foy & hommage.

Nos Ambassadeurs traitans la Paix generale à Veruin, ne manquerent pas de redemander instamment la restitution de ce Fief. Ceux du Duc, qui y assisterent, alleguerent en faueur de leur Maistre, que cette piece luy appartenoit, comme estant vn Fief mouuant de Sauoye, & qu'il auoit plusieurs titres essentiels pour prouuer cette mouuance, lesquels il falloit voir, pour vider ce different avec connoissance de cause. Or il eust falu bien du temps pour les faire venir de Sauoye ; Et le Nonce du Saint Pere pressoit fort la Paix, de peur qu'il n'arriuaft durant ces remises quelque accident qui la reculast. Tellement que pour ne la point retarder, on jugea à propos de remettre au Pape la decision de cette affaire, à la charge qu'il la termineroit dans vn an.

Par le Traicté de Veruin, on remet ce différent à l'arbitrage du Pape.

Les François durant ce temps-là sol-

1600. liciterent fort à Rome pour la faire vuid^r. Les Sauoyards ne se defendirent qu'à l'extrémité, & seulement de peur de perdre leur cause par default. Les vns & les autres produisirent leurs titres : Ceux des François estoient fortifiez d'une possession paisible de plus de soixante ans, qui estoit plus que suffisante pour acquérir prescription. L'année estant expirée, le Pape demanda au Roy vne prolongation de deux mois, pour pouuoir rendre sa Sentence arbitrale, & que cependant le Marquisat seroit mis en sequestre entre ses mains. Le Roy y consentit volontiers : mais le Duc entra en défiance, que le Pape ne le voulust auoir pour vn de ses neveux; tellement que son Ambassadeur luy ayant témoigné cette défiance, le Pape se deporta de se plus mesler du depost, ni de l'arbitrage.

Pourquoy
est-ce que
le Pape se
deporta de
cet arbitra-
ge.

Le Duc de
Sauoye ne
vouloit
que gagner
le temps.

Le Duc s'imaginait qu'il n'auoit qu'à pousser le temps avec l'épaule, & qu'il arriueroit, ou que les François s'ennuyeroient de poursuiure cette affaire, ou qu'il en suruiendroit quelque autre plus importante, qui détourneroit les pensées du Roy ailleurs. De plus, comme il y auoit encore plusieurs esprits

melancholiques , qu'on n'auoit pû guer- 1600.
rir de cette opinion ; que le Roy estoit
toûjours Huguenot dans l'ame , & avec
cela quelques ennemis cachez & dan-
gereux , de sorte qu'il n'y auoit point
d'années qu'il ne se fist plusieurs con-
spirations contre sa vie ; il se pouoit
faire qu'il y en auroit enfin quelqu'une
qui reüssiroit. En effet cette année-là
on en auoit découuert trois , dont cel-
le qui fit le plus de bruit , fut d'une fem-
me , qui alla offrir au Comte de Soif-
sons de l'empoisonner ; Mais le Comte
la defera , & elle fut brûlée toute viue
en Greue.

Afin donc de gagner du temps , il de-
sira de venir en France luy-mesme ,
ayant si bonne opinion de son esprit &
de ses ruses , qu'il s'asseuroit d'obtenir
du Roy ce Marquisat en don , ou du
moins pretendoit faire de telles propo-
sitions , & d'employer tant d'artifices ,
qu'il se passeroit plus d'un an auant qu'on
les pust démesler. Il disoit que son
Ambassadeur luy auoit mandé , qu'il
auoit entendu dire au Roy , que s'ils
estoiennent ensemble , ils vuideroient bien-
tost ce different à l'amiable , & que c'e-
stoit cette bonne parole , qui l'auoit

Il veut ve-
nir en Frâ-
ce conferer
avec le
Roy.

1600. embarqué en son voyage. Mais plusieurs soupçonnoient avec apparence qu'il le faisoit à dessein de gagner quelque gens dans le Conseil du Roy, de sonder les affections, de remarquer & de recueillir les mécontentemens, de jeter des semences de corruption & de division, & de renouveler les intelligences qu'il pouvoit avoir à la Cour. D'autres s'imaginoient qu'il estoit mal content de l'Espagne, parce que Philippe II. ayant donné les Païs-Bas en dot à sa fille puînée, n'auoit laissé à son aînée, femme du Duc, qu'un Crucifix & une image de Nostre-Dame. D'ailleurs il auoit en effet reçu quelques déplaisirs des Ministres d'Espagne, & il faisoit courir le bruit, soit qu'il fust vray ou non, qu'il auoit entrepris ce voyage sans en rien communiquer à Philippe III. son beau-frere. Enfin chacun en jugeoit à sa fantaisie; & peut-estre que pas un ne deuinoit le secret de ses pensées, n'y ayant jamais eu Prince moins penetrable, & plus caché que celui-là. Aussi disoit-on de luy, que son cœur estoit couuert de montagnes, aussi-bien que ses païs; c'est qu'il estoit bossu, comme la Sa-

Quels pour-
roient estre
les motifs
de ce voyage.
80

uoie est toute montueuse.

1600.

Il voulut amener vn train, qui mar-
quaſt ſon rang & ſa puiſſance. Il auoit
douze cens cheuaux: Mais tous ſes Of-
ficiers eſtoient veſtus de deuïl, à cau-
ſe de la mort de ſa femme; ce que plu-
ſieurs des ſiens prirent à mauuais pre-
ſage. Le Roy deſirant le receuoir ſelon
ſa dignité, ordonna aux villes, & aux
Gouuerneurs de luy rendre tous les
meſmes honneurs qu'à ſa propre per-
ſonne.

ſon train.

Le Roy le
fait bien re-
cevoir par
tout.

Il deſcendit à Lyon par la riuiera du
Roſne, & y fut receu par la Guiche
Gouuerneur de cette ville. Mais le Cha-
pitre de Saint Iean ne luy donna pas
la place de Chanoine & Comte de cet-
te Eglife, parce qu'il ne poſſedoit plus
la Comté de Villars, en vertu de laquel-
le les Comtes de Sauoye y auoient eſté
receus autrefois; joint qu'il n'auoit pas
ſes titres, & qu'il ne vouloit point ſe
donner le temps d'y faire preuue de ſa
nobleſſe, dont ce Chapitre-là ne diſpen-
ſe qui que ce ſoit que nos Rois.

Il paſſe par
Lyon.

De Lyon il vint à Roanne, deſcendit
par eau à Orleans, & puis en poſte à
Fontainebleau, où eſtoit le Roy. Il y
arriua le vingtième de Decembre, cou-

Arrive à
Fontaine-
bleau, où
eſtoit le
Roy.

1600. rant avec soixante & dix cheuaux. D'a-
 bord pensant acquerir de la confiance
 auprès de luy, il se plaignit hautement
 des Espagnols, luy découurit ou feignit
 de luy découvrir ses plus secrettes pen-
 sées, & vn dessein qu'il auoit de les
 chasser d'Italie. Il luy dît ses amis, ses
 moyens, & ses intelligences pour cela:
 Il voulut luy faire croire qu'il luy ou-
 uroit son cœur, qu'il estoit tout Fran-
 çois, & qu'il desiroit s'attacher aux in-
 terests de la France sans reserue. Le
 Roy l'écouta avec attention, & le re-
 mercia de ses bons sentimens: mais a-
 près tout il finit par là; *Je suis d'avis*
que nous vuidions premierement les af-
aires que nous auons ensemble, puis
nous parlerons du reste. Trois jours a-
 près, le Roy s'en alla à Paris, où ils
 deuoient parler plus amplement du su-
 jet qui l'auoit amené en France.

son adresse
pour ga-
gner d'a-
bord la co-
nfiance du
Roy,

Qui est au-
si fin que
luy:

Et l'amene
à Paris.

Ouverture
du Jubilé
centenaire
à Rome.

Sur cela commença la dernière an-
 née du quinzième siècle que l'on com-
 ptoit mil six cens, celebre par le Jubilé
 centenaire, qui s'ouurit à Rome. Il s'y
 trouua vingt & quatre mille François,
 les vns mûs de deuotion, les autres de
 curiosité, entre lesquels il y auoit bon
 nombre de Huguenots, qui estoient

allé voir cette grande ceremonie. Ils 1600.
 le pouuoient avec toute liberté , car
 durant l'année du grand Iubilé l'Inqui-
 sition cesse à Rome; où d'ailleurs elle
 est bien moins rigoureuse qu'en Espa-
 gne. Le Duc de Bar se trouua en habit
 inconnu à cette ouuerture : Il y estoit
 allé pour demander la dispense de son
 mariage, & l'absolution au Saint Pere;
 il obtint l'absolution en la maniere que
 le Cardinal d'Ossat le dit dans ses let-
 tres ; Mais quelque grande que fust sa
 soumission, il ne pût pour lors obtenir
 la dispense, elle ne luy fut accordée
 qu'à trois ans de là, & mesme elle n'ar-
 riuua que quelques jours après que sa
 femme Madame Catherine fut morte.

Le commencement de cette année
 vid le Roy & le Duc de Sauoye viure
 avec tant de priuantez & tant de preu-
 ues d'amitié, qu'on eust crû que ce n'e-
 stoit qu'un mesme cœur. La ciuilité &
 la courtoisie Françoisse obligeoient le
 Roy de faire toute sorte de bons trai-
 temens au Duc; Et le desir qu'auoit le
 Duc d'obtenir de luy le Marquisat, le
 portoit à vne extrême complaisance,
 & à chercher tous les moyens de se ren-
 dre agreable à vn si grand Roy. La

*Grâdes de-
 monstra-
 tions d'ami-
 tié entre le
 Roy & le
 Duc.*

1600. Cour de France auoüa qu'elle n'auoit
 jamais veü de plus parfait Courtifan;
 les Dames, de plus agreable galand;
 les Officiers du Roy & des Grands, de
 Prince plus liberal. Il ſçauoit ſe con-
 duire de telle ſorte auprés du Roy, qu'il
 ne faisoit ni le compagnon, ni le va-
 let; Et s'il vouloit bien paroistre infe-
 rieur en grandeur, il s'efforçoit de pa-
 roistre ſuperieur en generoſité & en
 liberalité. Il donnoit à pleines mains,
 meſme aux principaux de la Cour; Le
 Roy leur permettoit d'accepter ſes pre-
 ſens, & de ſon coſté en donnoit de fort
 grands au Duc. Il le traitoit, & le fai-
 ſoit traiter par les principaux de ſa
 Cour, & tous les jours luy faisoit voir
 quelque nouveau ſujet de diuertiffe-
 ment. Entre autres choſes il deſira qu'
 il viſt ſon Parlement, que nos Rois
 ont touſjours monſtré aux Princes E-
 ſtrangers, comme vn abregé de leur
 Grandeur, & le lieu, où leur Majeſté
 reſide avec plus d'éclat. Ils ſe mirent
 enſemble dans la lanterne de la Grand'
 Chambre, où ils entendirent avec ra-
 uiſſement plaider vne cauſe fort ſingu-
 liere, qu'on auoit choiſie exprés, & pro-
 noncer l'Arreſt par Achilles de Harlay
 Pre-

Comment
 le Duc vi-
 uoit avec
 le Roy; ſon
 adreſſe, ſes
 liberalités.

Le Roy luy
 fait toutes
 ſortes de
 bons trai-
 temens.

Luy fait
 voir ſon
 Parlement,
 où ils en-
 tendent plai-
 der vne
 cauſe.

Premier President, personnage si graue 1600.
& si disert, que tout ce qui sortoit de
sa bouche sembloit sortir de celle de la
Iustice mesme.

Il n'y auoit point de ciuilité, ni de
courtoisie que le Roy ne fist au Duc;
mais après tout, il ne se relaschoit point
pour son Marquisat. Le Duc tournoit
l'affaire en toutes sortes de sens, tan-
tost il offroit de le tenir en hommage
de la Couronne, tantost il proposoit au
Roy de grands desseins sur le Milanois,
& sur l'Empire, tantost il mettoit sur
le tapis le plan d'une puissante Ligue
pour détruire l'Espagnol en Italie. Mais
le Roy estoit trop habile pour prendre
le change: il répondoit qu'il n'auoit
point d'ambition de conquerir le bien
d'autrui, mais seulement de recouurer
le sien; qu'il ne vouloit point parler de
cette affaire avec le Duc, & qu'il fa-
loit remettre cela à leur Conseil. En
effet ils nommerent quelques person-
nes, qui en confererent ensemble: mais
ceux du Roy insistant toûjours à la re-
stitution, & le Duc taschant de s'en
exempter, on ne conclut rien.

Toutes esperances estant donc man-
quées au Duc de pouuoir rien obte-

Mais ne se
relasche
point pour
son Mar-
quisat.

Le Duc rî-
che en vain
de luy don-
ner le chau-
ge.

1600. nir, il ne perdoit pas courage pour cela, mais il se fioit en des intelligences secretes qu'il auoit nouïées avec quelques Grands de la Cour, particulièrement avec le Duc de Biron. Plusieurs croyent qu'il commença pour lors à le débaucher, & qu'il se seruoit pour cet effet de l'entremise d'un nommé Laffin Gentilhomme Bourguignon de la Maison de Beauuais la Nocle, mais le plus pernicieux & le plus traistre qu'on eust sceu trouuer en toute la France. Il faisoit mestier de porter & rapporter les paroles de part & d'autre. Le Roy le connoissoit bien, & sçachant qu'il voyoit Biron bien familièrement, il eut la bonté de dire plus d'une fois à ce Marechal : *Ne laissez point approcher cet homme-là de vous, c'est une peste, il vous perdra.*

N'y pou-
uât reüssir,
on croit
qu'il tra-
uailla à dé-
baucher Bi-
ron par l'en-
tremise de
L. ffîn.

Le Duc sçauoit que Biron aimoit le Roy, pource qu'il l'auoit élevé aux plus grandes dignitez de son Royaume, & que ce Prince l'honoroit aussi de sa bienveillance. Il falloit donc luy faire perdre cette affection pour le rendre capable de quelque mauuais dessein.

Birô deuiét
insupporta-
ble par ses
vanitez &
sanfaron-
neries.

Biron estoit sans doute braue & vaillant au dernier poinct, mais si enflé de

sa brauoure , qu'il ne pouuoit souffrir 1600.
 que personne s'égalast à luy. Depuis la
 Paix de Veruin , n'ayant plus rien à fai- Il s'esti-
 re, il vanroit sans cesse ses belles actions; moit plus
 à son dire il auoit tout fait, & il s'en- que le Roy.
 uroit tellement de ses loüanges , qu'il
 mettoit sa vaillance au dessus de celle
 du Roy. Il croyoit qu'il luy deuoit sa
 Couronne , qu'il ne luy pouuoit rien re-
 fuser , & qu'il alloit le gouverner abso-
 lument. Ces fanfaronneries ne plai- Lequel en
 soient point au Roy ; il se faschoit que prioit du dé-
 son Sujet s'égalast à luy en valeur , & goust.
 plus encore qu'il eust la presumption
 de le vouloir gouverner, luy qui auoit
 dix fois plus de ceruelle & de bon sens
 que ce Marechal.

C'est certes vne noble ambition , & ceRelle &
 qui non seulement sied bien , mais qui important,
 est tout-à-fait necessaire à vn Roy, de ceRest nion.
 croire qu'il n'y a aucun de ses Sujets
 qui vaille mieux que luy. Quand il n'a
 pas cette bonne opinion de soy-mesme ,
 il ne manque point de se laisser con-
 duire par celuy qu'il croit plus habile
 homme , & par là il tombe aussi-tost en
 captiuité. Ainsi, deust-il se tromper, il
 faut qu'il s'estime touîjours plus capa-
 ble que tout autre de gouverner son

1600. Royaume. Je dis bien plus, il ne scauroit se tromper en cela, d'autant qu'il n'y a personne plus propre que luy à regir son Estat; Dieu l'ayant destiné à cette fonction, luy & non pas vn autre, & les peuples estant toûjours disposez à recevoir les commandemens lors qu'ils sortent de sa bouche sacrée.

Henry le Grand auoit donc pris quelque dégoust du Marechal de Biron, à cause de sa vanité; de sorte que le Duc de Sauoye luy loüant vn jour les belles actions, & les grands seruices des Biron pere & fils, le Roy luy répondit qu'il estoit vray qu'ils l'auoient bien serui, mais qu'il auoit eu beaucoup de peine à moderer l'yurognerie du pere, & à retenir les boutades du fils. Le Duc recueillit ces paroles & les fit rapporter par Laffin à Biron; lequel touché en la partie la plus sensible, s'emporta là-dessus à cent extrauagances, & ayant perdu le respect, perdit ce qui luy restoit d'affection pour le Roy. On soupçonne que delors il s'abandonna à toutes sortes de mauuais desseins, & qu'il promit d'entrer dans vne Ligue que le Sauoyard deuoit faire avec le Roy d'Espagne, moyennant qu'il luy donnast sa

Le Duc fait
rapporter à
Biron quel-
ques paro-
les de sauan-
tageuses du
Roy.

filles en mariage, & qu'on luy aidast à 1600. se faire Duc de Bourgongne.

Après que le Duc de Sauoye eut demeuré plus de deux mois à la Cour de France, faisant, comme dit le proverbe, bonne mine à mauuais jeu, & couurant touïjours son chagrin d'une joye apparente, mais ne sçachant ni comment se retirer sans honte, ni comment demeurer plus long-temps sans aucun fruit: le Roy ne voulut pas luy donner sujet de dire qu'on l'auoit traité à la derniere rigueur. Il luy fit sçauoir que si le Marquisat l'accommodoit si fort, qu'il ne le püst restituer sans vne notable incommodité, il se contenteroit de prendre la Bresse en échange. Cette condition ne sembloit gueres moins dure au Duc, que celle de la restitution du Marquisat; toutefois pour auoir quelque pretexte de se retirer avec honneur, il ne s'en éloigna pas; Et il fut dressé alors quelques articles, lesquels il témoigna n'auoir pas desagreables: mais il demanda du temps pour songer à l'alternatiue de la restitution, ou de l'échange, & pour prendre l'auis des Grands de son Estat sur vne chose si importante. On luy accorda pour cela trois mois

Le Roy fait proposer au Duc l'échange du Marquisat avec la Bresse.

Le Duc feint de ne s'en pas éloigner, mais demanda trois mois pour choisir.

1600. de temps tout entiers. C'estoit à la fin de Fevrier de l'année mil six cens.

Il prend congé du Roy, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton.

Peu de jours après il prit congé du Roy, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton, & donna ordre au Baron de Lux, & à Praslin de l'accompagner jusqu'à la frontiere. Il s'en retourna par la Champagne & la Bourgongne, d'où il entra en Bresse & alla à Bourg. Il eut grande joye de s'y voir arriué, parce qu'il auoit eu peur d'estre arresté en France. En effet quelques-uns auoient donné conseil au Roy de le retenir jusques à ce qu'il eust restitué le Marquisat; mais le Roy s'offensa fort de cette proposition, & répondit en colere : *Qu'on le vouloit deshoner, & qu'il aimeroit mieux auoir perdu sa Couronne, que de tomber dans le moindre soupçon d'auoir manqué de foy, mesme au plus grand de ses ennemis.*

Quelques-uns auoient conseillé au Roy de l'arrestier.

BeHe réponse du Roy.

Les trois mois expirer le Roy presse le Duc de choisir ou l'échange, ou la restitution.

Le Duc presse le Conseil d'Espagne de le secourir.

Les trois mois estant expirez sans que le Duc eust satisfait à sa promesse, le Roy se fasche, & veut qu'il se resoluë à l'une ou à l'autre alternatifue. Le Duc prend de nouueaux delais, & promet toujours qu'il le satisfera. Cependant il faisoit remonstrier au Conseil d'Espagne le peril où il estoit; que la perte

du Marquisat le mettroit hors d'estat 1600.
de pouuoir seruir les Espagnols ; qu'elle
ouuriroit vne porte aux François pour
aller troubler l'Italie ; & que cette tem-
peste après auoir desolé ses terres , iroit
fondre sur le Milanois. Le Conseil d'E-
spagne en comprenoit bien l'importan-
ce : mais comme il agit fort lentement,
il fut assez long-temps à se resoudre.
Enfin le Comte de Fuentes Gouverneur
du Milanois eut ordre , mais deux mois
plus tard qu'il ne falloit , d'assister puis-
samment ce Prince. Il se rendit pour
cet effet dans le Milanois , où avec deux
millions d'or , qui estoient tout prests,
il commença de faire de grands prepa-
ratifs.

Le Comte
de Fuentes
vient pour
cela au Mi-
lanois, mais
tardi.

Après que le Duc par diuers artifi-
ces eut fait traîsner la negociation près
de deux autres mois , le Roy estant en-
nuyé de toutes ses remises , se prepara
de lier ce Protée , qui se changeoit en
toutes sortes de formes , & de le forcer
à rendre vne réponse certaine. Il s'a-
uança pour cet effet jusques à Lion ; où
il auoit enuoyé son Conseil deuant.
Le Duc sçachant qu'il s'approchoit, eut
recours à d'autres finesses. Il luy enuoya
trois Ambassadeurs , qui proposerent

Le Roy
presse le
Duc de
choisir ou
l'échange
ou la resti-
tution.

1600. conjointement vn acte; par lequel ils declaroient que leur Maistre estoit prest d'accomplir le Traité fait à Paris; & qu'il promettoit de remettre le Marquisat; mais celuy des trois, qui auoit le secret, fit refus de signer les articles qu'on dresseoit sur ce sujet, que premierement le Duc ne les eust monstrez à son Conseil, & signez. Par ce détour le Duc gagna encore sept ou huit jours de temps, mais le Roy resolu de le pousser jusques au bout, le suiuiot toujours à la trace, démesloit toutes ses ruses, & ne luy laissoit plus de subterfuge. Il falloit donc qu'il répondist positiuement; & il promit de rendre le Marquisat dans le scizième d'Aoust.

Il promet positiuement de rendre le Marquisat.

Mais quand le Roy y enuoye des troupes, il s'en leua le masque, & le refuse.

Sur cette assurance le Roy fit auancer le Bourg-l'Espinasse, vieux Colonel d'Infanterie avec des troupes Suisses, pour prendre possession du Marquisat. Comme il en approchoit, le Duc leua le masque, & dît nettement qu'aux conditions qu'on luy auoit proposées, la guerre luy estoit moins dure que la Paix. Ainsi le Roy fut obligé d'en venir au point, où il auoit bien preuë qu'il en faudroit venir, c'est à dire à vne guerre ouverte. Il la luy declara donc l'onzième

Le Roy luy declara la guerre.

du mois d'Aoult, mais avec ces termes ^{1600.}
 exprés, que c'estoit seulement pour le
 Marquisat, & sans prejudice du Traité
 de Veruin, lequel il desiroit obseruer
 inuiolablement.

En mesme temps il donna auis de cet-
 te rupture à tous les Princes voisins, &
 leur fit entendre les justes sujets qu'il en
 auoit. Ce grand Roy sçauoit bien qu'en-
 tre les Chrestiens l'infraction de la Paix
 est extrêmement odieuse; & que sans des
 raisons, qui conuainquent fortement les
 esprits, il ne faut jamais rien faire qui
 trouble la tranquillité publique.

Il en rend
 raison aux
 Princes
 voisins.

Il estoit pour lors à Grenoble, où il
 n'auoit pour commencer cette guerre,
 que trois ou quatre Compagnies d'or-
 donnance. Quelqu'un luy proposa de
 faire auancer le Regiment des Gardes:
 Il répondit qu'il ne le vouloit pas éloi-
 gner de luy, que c'estoit la dixième Le-
 gion, qui ne combattoit point * sans
 Cesar. Mais dans peu de temps la No-
 blese Françoisse, & les auanturiers ac-
 coururent de tous costez auprès de luy,
 comme à la nopce & au bal.

* Jules-Ce-
 sar ne vou-
 loit pas que
 la dixième
 Legion com-
 battist sans
 luy.

Le Marechal de Biron, quoique déjà
 dégousté, ayant amassé quelques trou-
 pes entama le pais de Bresse en plusieurs

Biron con-
 quiert tou-
 te la Bresse

1600. endroits. Du Terrail y petarda la ville de Bourg : mais la citadelle se garda mieux, & elle fit presque la seule difficulté de cette guerre. Crequy entrant en Sauoye y emporta la ville de Montmelian sur la minuit, mais non pas le chasteau.

Le Pape alarmé de cette guerre, enuoye vers le Roy.

Belle réponse du Roy au Pape, & bien Chrestienne.

Le Roy entre luy-mesme dans la Sauoye, & prend Châmberry par capitulation, & quelques chasteaux.

Le Pape alarmé par les premieres estincelles de cet incendie, & ayant peur qu'il n'embrasast toute l'Italie, s'employa tout aussi-tost pour l'esteindre. Il dépescha vn Prelat, qui portoit le titre de Patriarche de Constantinople, vers le Roy, pour luy remonstrier les inconueniens de cette rupture, & pour le conjurer au nom de Dieu de ne point passer outre. Le Roy l'assura qu'il n'auoit nul dessein de troubler la Paix d'Italie; qu'il estoit Prince Chrestien & juste; que Dieu luy auoit donné vn assez beau Royaume pour s'en contenter; mais qu'il desiroit rauoir ce qui estoit de sa Couronne; que s'il auoit eu d'autres plus vastes desseins, il auroit fait de plus grands preparatifs.

Peu de jours après il partit, & entra luy-mesme dans la Sauoye. Sa presence estonna tellement la ville de Châmberry, qu'il en fit sortir la garnison par

une prompte capitulation. Il se rendit maître ensuite des aueuës de la Tarentaise & de la Morienne, en prenant dans deux ou trois jours le chasteau de Conflans, & celui de la Charbonniere, qui jusque-là auoient passé pour imprenables. 1600.

Le Duc de Sauoye ne se remuoit point pour toutes ces pertes; Il en estoit si peu touché qu'il chassoit, & qu'il dançoit tandis qu'on le dépouilloit de ses Provinces. Il ne sembloit pas qu'il fust l'aduersaire, mais le spectateur. Ses Sujets pareillement ne s'estonnoient gueres des progres du Roy, ils disoient que s'il prenoit quelque place en Sauoye, leur Duc en prendroit bien d'autres en France. On ne pouuoit deuiner d'où procedoit cette grande securité. Il y en auoit qui croyoient que le Duc s'asseuroit sur je ne sçay quelles prognostications d'Astrologues, qui luy auoient predit que dans le mois d'Aoust il n'y auroit point de Roy en France; Ce qui se trouua fort vray, parce qu'en ce temps-là le Roy estoit victorieux au milieu de la Sauoye. D'autres croyoient que le Duc se fondeoit encore sur les intelligences qu'il auoit avec le Marechal de Biron, dont

Le Duc de Sauoye ne s'en remuoit point.

Il se fioit à quelques vaines prediçions d'Astrologues.

1600. la fidelité ayant esté fort ébranlée par ses artifices tandis qu'il estoit en France, venoit d'estre entierement débauchée par de nouveaux sujers de mécontentement, que ce Mareschal auoit receus depuis cette guerre. Car le Roy ne témoignoit plus se fier tant à luy; Il ne le traitoit plus avec la mesme franchise qu'auparauant; & il commettoit la principale direction de cette conquête à Lesdiguières, qui en effet sçauoit mieux le país & la maniere de faire la guerre dans ces montagnes que luy. Cette preference irritoit furieusement vn esprit altier, qui croyoit qu'on ne pouuoit, & qu'on ne deuoit rien faire sans luy. Puis le refus que fit le Roy de luy donner le Gouuernement de la citadelle de Bourg, le mit tout-à-fait hors du sens. Depuis cela il n'eut plus que des pensées extravagantes & criminelles; & il commença, disoit-on, de traiter vne Ligue avec le Sauoyard pour rallumer la guerre civile en France. Je ne puis marquer les particularitez de ce dessein, parce qu'on ne les a jamais bien sceuës.

Le Duc de Sauoye croyoit ses forteresses de Montmelian en Sauoye, & de Bourg en Bresse imprenables, & se re-

Ou au Mareschal de Biron, qui estoit fort irrité cõtre le Roy.

posoit de la seureté de son pais là-dessus. 1600.

Il fut bien surpris d'apprendre que le Marquis de Brandis Gouverneur de la premiere auoit capitulé de la rendre dans certain temps. Sur cela il se mit aux champs, & fit tous ses efforts pour estre en estat de le secourir. Il eut recours à l'assistance des Espagnols; Mais le Comte de Fuentes, qui desiroit engager les affaires encore plus auant, luy refusa des troupes dans son besoin, & cependant le terme de la capitulation estant écheu, il perdit Montmelian au grand estonnement de ses Sujets, & à la honte de Brandis. La disette de viures & de munitions luy fit aussi perdre à quelques semaines de là la citadelle de Bourg; dont le Gouverneur sôû tint le siege jusqu'à l'extremité.

Enfin le Duc se met en campagne, mais ne fait rien.

La citadelle de Montmelian prise.

Puis celle de Bourg.

Le Roy estant passé du costé de Geneue, sôûmit le pais de Chablais & de Faussigny. Les Habitans de Geneue prirent le fort de Sainte Catherine, que les Sauoyards auoient basti pour les matter, & le démolirent. Après cette prise il voulut visiter Geneue si celebre pour estre vn des remparts de la Religion Protestante. Theodore de Bese le premier en âge, comme en doctrine, de tous les

Puis le fort Sainte Catherine.

Le Roy visite Geneue.

1600. Ministres Huguenots, luy fit vne harangue en peu de paroles. Le Marechal de Biron ayant considéré la place que les Habitans fortifioient depuis quarante ans avec beaucoup de soin & de dépense, soit pour se faire estimer grand Capitaine, soit pour monstrier beaucoup de zele à la Religion Catholique, se vanta qu'il la pourroit prendre en vingt jours. Ce que le Roy ne trouua pas bon, dautant que la France l'auoit prise sous sa protection dès le Regne de François I. & s'estoit obligée de la defendre contre le Duc de Sauoye, qui pretend que la Seigneurie luy en appartient.

Le Pape
s'entremet
de la Paix,
& enuoye
pour cela
son neveu
Legat.

Cependant le Pape desirant sur toutes choses esteindre le feu de cette guerre, auoit depesché vers le Roy & vers le Duc, son neveu le Cardinal Aldobrandin, lequel trauailloit incessamment à moyenner la Paix. Sa plus grande peine estoit de trouuer des nœuds assez seurs, & assez forts pour attacher le Duc de Sauoye; Car ceux de ses promesses & de sa foy estoient si incertains, & si coulans, que l'on ne s'y pouuoit fier.

Le Roy vint
à Lyon où
la Reine
l'attendoit.

Au mesme temps le Roy, à qui la guerre n'auoit pas interrompu les pensées de son mariage, s'embarqua sur le

Rhofne , & descendit à Lyon , où la Reine sa nouuelle épouse estoit arri- 1600.
uée , & l'attendoit.

Le Legat n'auoit point discontinué le Traité de la Paix , il estoit venu à Lyon pour cela , où il fit son entrée quinze jours après la Reine. Les Ambassadeurs de Sauoye l'y suiuirent : mais leur pou- uoir estoit conceu en tels termes , que le Duc auoit moyen de les desauouer. Toutefois quand ils virent la citadelle de Bourg à l'extremité , ils sollicitèrent instamment le Legat de reprendre les premiers erremens du Traité. Mais il n'en voulut rien faire , qu'ils ne luy eus- sent donné par écrit , qu'ils l'en auoient prié pour le bien des affaires de leur Maistre.

Le Legat y
vint aussi,
& les Am-
bassadeurs
de Sauoye.

Comme les articles furent dressez & 1601.
accordez , on les signa de part & d'autre ,
& la Paix fut publiée à Lyon le dix-se-
ptième de Ianuier mil six cens vn , par
laquelle le Duc cedit au Roy & à tous
ses successeurs Rois de France , les Pais
& Seigneuries de Bresse , Bugey , & Ve-
romey , & generally tout ce qui luy
appartenoit le long de la riuere du
Rhofne , depuis la sortie de Geneue ;
Comme aussi le Bailliage & Baronnie

Le Traité
de Paix se
fait , se si-
gne , & se
publie à
Lyon.

Articles de
ce Traité
portés que
la Bresse se-
ra au Roy,
& le Mar-
quisat au
Duc.

1601. de Gex. Et cela en échange du Marquisat de Saluces, que le Roy luy delaissoit entierement pour luy & pour les siens. Le Traité portoit aussi que toutes les places que le Roy auoit prises sur le Duc de Sauoye luy seroient renduës; Mais seroient reseruez au Roy tous les droits pretendus contre ledit Duc, suivant qu'il estoit contenu aux Traitez de Cateau en Cambresis, & de Veruin.

*Ils gagnent
l'un & l'autre
à cet
échange.*

Dans cet échange l'un & l'autre gaignoient également. Le Roy pour vn Marquisat de peu d'estendue, éloigné de ses terres, enclaué dans celles de Sauoye, & lequel il ne pouuoit conseruer que par de grosses garnisons, qui consumoient deux fois plus que le reuenu qu'il en tiroit: acqueroit vn païs de plus de vingt-cinq lieuës d'estendue, qui estoit continent aux siens, qui élargissoit sa frontiere, auquel il y auoit huit cens Gentilshommes, & qui estoit tres-fertile & tres-abondant, principalement en pascages pour nourrir des harats. Le Duc en s'appropriant le Marquisat, se tiroit vne fascheuse épine du pied, ou plûtoſt vne épée qui luy trauersoit le corps, & se mettoit en seureté. Car tandis que les François le tenoient, il

n'osoit sortir de Turin qu'accompagné 1601.
de trois ou quatre cens cheuaux d'e-
scorte ; & il falloit qu'il entretinst de
grosses garnisons au milieu de son Païs.

Le Traité estant signé, le Roy partit de
Lyon en poste pour reuenir à Paris, où la
Reine le suiuit à petites journées. Quel-
que temps après qu'elle y fut arriüée, il
la mena voir ses bastimens de Saint Ger-
main en Laye. C'estoit vn de ses plai-
sirs, & certes fort innocent, & qui sied
bien à vn puissant Prince, quand il a
payé ses plus grandes debtes, & qu'il a
soulagé ses peuples du plus gros fardeau
des impositions. Car en eleuant ses su-
perbes edifices, il laisse de belles mar-
ques de sa grandeur & de ses richesses à
la posterité ; il embellit son Royaume,
attire l'admiration des peuples, fait con-
noistre aux Estrangers que ses coffres
regorgent d'argent, donne la vie & du
pain à quantité de pauures manœuures,
trauaille vtilement pour sa commodi-
té & pour celle de ses Successeurs, &
enfin fait florir l'Architecture, la Scul-
pture, & la Peinture, lesquelles ont
toujours esté infiniment estimées de
toutes les Nations du monde les plus
polies.

Après cela
le Roy part
de Lyon
pour Paris,
où la Reine
le suit.

Il luy me-
ne voir ses
bastimens.

1601.

Il se diuertissoit aux bastimens, mais ne s'y occupoit pas.

Belle réflexion, qu'un Roy ne scauroit trop faire.

Le Roy Henry le Grand ne prenoit ce diuertissement que pour se délasser l'esprit de ses trauaux, & non pas pour se l'occuper ; Car il auoit l'ame trop grande, & le genie trop élevé pour se donner tout entier à des choses si mediocres, encore moins pour s'attacher à de vains amusemens. Il est vray qu'il bastissoit, qu'il chassoit, qu'il jouoit ; mais c'estoit sans se détourner trop de ses affaires, & sans abandonner le timon de son Estat, lequel il tenoit aussi ferme, & aussi soigneusement durant le calme, que durant la tempeste.

D'ailleurs il n'auoit garde de s'endormir durant la bonace, qui est souvent trompeuse ; Et outre qu'il n'y a pas moins à trauailler pour vn bon Roy, au dedans de l'Estat pendant la Paix, qu'au dehors pendant la guerre : il scauoit que l'Espagnol, & le Sauoyard grondoient toujours, & qu'ils couuoient dans le cœur quelque entreprise contre luy. Le Comte de Fuentes ayant leué vne grande armée pour assister le Sauoyard, se faschoit que la Paix luy auoit osté l'occasion de l'employer. Quelques places qu'il auoit prises en Picardie durant la guerre d'entre les

deux Couronnes, luy auoient donné de la vanité, & luy faisoient coire qu'il remporteroit toûjours de l'auantage sur les François. Au mesme temps le Roy d'Espagne auoit aussi mis en mer vne armée Nauale, commandée par vn Doria, laquelle auoit sans doute quelque dessein sur la Prouence, si la Paix ne se fust faite. Et mesme quoiqu'elle le fust, Fuentes ne laissoit pas de vouloir tenter vne entreprise sur Marseille pour faire rupture. Ceux avec qui il auoit intelligence pour cela, offrirent au Roy d'attirer dans le piege six ou sept cens hommes, & de les retenir prisonniers, ou de les tailler en pieces. Mais le Roy ne jugea pas qu'vn si petit auantage valust la peine de donner sujet aux ennemis de rompre la Paix, & de rentrer dans vne guerre; qui eust esté fort dangereuse, parce qu'ils estoient puissamment armez. D'ailleurs il craignoit qu'il n'y eust encore au dedans de son Estat du feu caché sous les cendres, & que dans le bruit de la guerre, on n'attentast plus facilement sur sa personne. Car pour dire le vray, il auoit plus à craindre leurs couteaux & leurs poignards, que leurs épées. Il dissimula donc sagement

1601.

Le Comte
de Fuentes
veut sur
prendre
Marseille
pour rom-
pre la Paix.

On pou-
uoit attra-
per ses gens
par vne cō-
tre-intelli-
gence; mais
le Roy ne
veut pas.

1601. cette entreprise, & répondit aux Mar-
seillois : *Qu'il ne sçauoit point dérober
la victoire; que les embuscades n'estoient
bonnestes que durant la guerre; & qu'il
se faloit bien donner de garde de contri-
buer en quelque façon que ce fust à l'in-
fraction, que les ennemis auoient dessein
de faire.*

Le Roy
d'Espagne
employe ses
armes con-
tre les Infide-
les.

Enfin les Espagnols ayant reconnu
que ce sage Argus auoit trop d'yeux, &
de vigilance pour pouuoir estre surpris
de quelque costé que ce fust, se resolu-
rent d'employer leurs armes à de pieu-
ses & honorables entreprises. Vne partie
de leur armée de terre passa en Hongrie,
qui estoit alors attaquée par les Turcs.
Le Duc de Mercœur estant allé cher-
cher en ce pais-là vne plus juste gloire,
que dans les guerres ciuiles de France,
y commandoit les troupes de l'Empe-
reur. Il y fit connoistre aux Infideles
par plusieurs beaux exploits, particulie-
rement par la memorable retraite de
Canise, que la valeur Françoisise est choi-
sie de Dieu pour soustenir la Religion
Chrestienne. Aussi ne fait-on point
de doute qu'il ne les eust entierement
chassez de ce Royaume-là, dont ils ont
enuahi plus de la moitié, s'il ne fust

Le Duc de
Mercœur y
commande
les troupes
de l'Empe-
reur, & y
meurt.

mort l'année suiuant d'une fièvre pour- 1601.
 préc, qui le saisit à Nuremberg, comme
 il alloit faire ses deuotions à Nostre-
 Dame de Lorette.

Il arriua quelque temps après vn acci-
 dent, dans lequel le Roy sceut bien faire
 voir aux Espagnols, qu'il n'estoit pas
 capable de souffrir rien contre son hon-
 neur, & contre la dignité de son Estat.
 Rochepot estoit son Ambassadeur en E-
 spagne: quelques Gentilshommes de sa
 suite, desquels estoit son neveu, se bai-
 gnans à la riuere prirent querelle con-
 tre des Espagnols, & en tuerent deux,
 puis se sauuerent chez l'Ambassadeur.

Gentils-
 hommes de
 l'Ambassa-
 deur de
 France en
 Espagne
 tuent quel-
 ques Espa-
 gnols.

Les amis des morts émeurent tellement
 le peuple, qu'il assiegea la maison, & es-
 toit prest d'y mettre le feu. Le Magistrat
 afin de preuenir les tragiques effets de
 cette fureur, fut contraint de faire vne
 injustice, & de violer la franchise de
 l'Hostel de l'Ambassadeur; Car il s'y
 transporta avec main forte, & emmena
 les accusez en prison. Le Roy d'Espagne
 fasché de ce qu'il auoit violé le droit des
 Gens, mais receuant ses excuses, l'en-
 uoya demander pardon à l'Ambassadeur;
 Toutefois ces François demurerent
 toujours prisonniers.

Le Magi-
 strat viole
 l'asyle de
 son Hostel
 pour les
 prendre.

1601.

Discours
sur la fran-
chise de
l'Hostel des
Ambassa-
deurs.

On fit alors plusieurs discours & plusieurs écrits sur les droits & priuileges des Ambassadeurs. Il est vray, disoit-on, qu'un Ambassadeur a seul droit de souveraine Iustice dans son Hostel, mais les gens de sa suite sont sujets à la Iustice de l'Estat, dans lequel ils sont, pour les fautes qu'ils commettent hors de son Hostel; & ainsi s'ils sont pris hors delà, on leur peut faire leur procès. Et bien qu'on sçache que cette rigueur ne s'observe pas ordinairement, & que le respect qu'on porte à la personne de l'Ambassadeur, s'estend sur tous ceux qui le suivent; toutefois c'est vne courtoisie, & non pas vn droit. Mais pour cela il n'est pas permis d'aller chercher le criminel dans l'Hostel d'un Ambassadeur, qui est vn lieu sacré, & comme vn asyle certain pour ses gens. Il ne doit pourtant pas en abuser, ni en faire vne retraite de scelerats, ou y donner asyle aux Sujets du Prince contre les Loix & la Iustice. Car en ce cas-là on s'en plaint à son Maistre, lequel est obligé aussi-tost d'en faire raison.

Le Roy of-
fensé rap-
pelle son
Ambassa-
deur.

Or le Roy estant offensé comme il deuoit, de l'injure faite à la France dans son Ambassadeur, & ne jugeant pas que

la fatisfaction que le Magiftrat luy en 1601. auoit faite , fust fuffifante , luy com- manda de s'en reuenir auffi-toft ; Ce qu'il fit fans prendre congé du Roy d'Efpagne. Il defendit auffi en mefme temps tout commerce avec les Efpagnols ; Et comme il preuit que dans ces commencemens de rupture , ils pourroient entreprendre fur fes places de Picardie , il partit en diligence de Paris pour vifiter cette frontiere , & fe rendit à Calais.

Et s'en va
en diligen-
ce à Calais
vifiter la
frontiere.

Les peuples , qui commençoient à goufter le repos , & à labourer leurs terres en patience , friffonnerent de frayeur qu'une nouuelle guerre ne les expofaft vne autre fois à la licence du foldat. Mais Dieu eut pitié de ces pau- ures gens : le Pape s'eftant entremis de remedier au mal qui menaçoit la Chrestienté , accommoda heureufement le different. L'Efpagnol luy remit le procès & les prifonniers ; lefquels la Sainteté configna quelques jours après entre les mains du Comte de Bethune Ambaffadeur de France à Rome ; & le Roy enfuite renuoya vn Ambaffa- deur en Efpagne , qui fut le Comte de Barraut.

Le Pape
s'entremet
d'accom-
moder ce
different, &
le fait.

1601.

L'Archiduc qui assiegeoit Ostende, enuoye faire compliment au Roy.
 * Ce siege dura trois ans, trois mois, & trois semaines.

Le Roy rend la civilité à l'Archiduc.

Comme le Roy estoit à Calais, ainsi que nous auons dit, l'Archiduc estoit deuant Ostende, où il continuoit ce siege * le plus fameux qui ait jamais esté depuis le siege de Troye. Il apprehenda avec sujet que l'approche du Roy ne retardast le progrès de son entreprise, où il auoit déjà tant perdu d'hommes, de temps, de coups de canon, d'argent, & de munitions. Il luy enuoya donc faire compliment, promettant que du costé d'Espagne on le satisferoit de la violence faite au logis de son Ambassadeur; Mais qu'il le supplioit que les assiegez ne se preualussent point de cette conjoncture. Le Roy qui ne se laissoit jamais vaincre par courtoisie non plus que par les armes, luy enuoya le Duc d'Aiguillon, fils aîné du Duc de Mayenne, l'asseurer qu'il desiroit maintenir la Paix; qu'il ne s'estoit auancé sur les frontieres que pour dissiper quelques menées qui s'y brassoient; & qu'il esperoit de l'equité du Roy d'Espagne, qu'il luy feroit raison.

Durant qu'il fut à Calais, la Reine Elizabeth l'enuoya aussi visiter par le Milord Edmond son principal confident. Pour répondre à cette ciuilité obligeante,

te , il fit passer le Mareſchal de Biron 1601.
 en Angleterre accompagné du Comte
 d'Auuergne, & de l'élite de tout ce qu'il
 y auoit de Nobleſſe à la Cour , pour luy
 repreſenter le regret que le Roy auoit,
 ſe trouuant ſi près d'elle , de ne pouuoir
 pas jouir du bien de la voir.

La Reine
 d'Angleter.
 re enuoye
 auſſi luy
 faire com-
 pliment , &
 il y répond
 par le Ma-
 reſchal de
 Biron.

Cette Reine s'eſſorça par toutes for-
 tes de moyens de faire connoiſtre aux
 François ſa grandeur & ſa puiffance. Vn
 jour tenant Biron par la main , elle luy
 monſtra vn grand nombre de teſtes plan-
 tées ſur la Tour de Londres , luy dît que
 l'on puniſſoit ainſi les rebelles en An-
 gleterre , & luy raconta les ſujets qu'el-
 le auoit eus de faire mourir le Comte
 d'Eſſex , qu'elle auoit autrefois ſi ten-
 drement cheri. Ceux qui entendirent
 ce diſcours s'en ſouuinrent bien de-
 puis , lors qu'ils virent le Mareſchal de
 Biron tombé dans le meſme malheur
 que le Comte d'Eſſex , perdre la teſte
 après auoir perdu les bonnes grâces de
 ſon Roy.

Auquel elle
 fait voir la
 teſte du
 Comte
 d'Eſſex.

Il ne faut pas oublier qu'auant que
 le Roy fiſt ſon voyage de Calais , il a-
 uoit mené la Reine gagner le Iubilé
 dans la ville d'Orleans , où le Saint Pere
 auoit ordonné que commençaſſent les

Le Roy &
 la Reine ga-
 gner le
 Iubilé à
 Orleans.

1601. Stations pour la France. Sa pieté, qui estoit sincere & sans feintise, donna vn bel exemple à ses peuples, qui le voyoient aller deuotement aux Processions, & prier Dieu avec grande attention, & le cœur sur les levres. Il mit la premiere pierre fondamentale à l'Eglise de Sainte Croix d'Orleans, que les Huguenots auoient miserablement abatuë il y auoit près de quarante ans, & donna vne somme d'argent considerable pour la rebastir.

La Reine accouche d'un Dauphin, qui est nommé Louis, & depuis sur-nommé le Juste.

Toute la France dans ce saint Iubilé auoit instamment demandé au Ciel, qu'il luy plust luy donner vn Dauphin pour la deliurer des malheurs, où elle eust esté plongée si son Roy fust venu à mourir sans enfans mâles. Ses vœux furent exaucez : La Reine accoucha heureusement d'un fils à Fontainebleau le jour de Saint Cosme vingt-septième de Septembre. On luy donna au Baptême le nom de Louis, si doux & si cher à la France pour la memoire du grand Saint Louis, & du bon Roy Louis XII. Pere du peuple. Depuis on luy appropria le surnom de Juste ; & nous croyons aujourd'huy qu'auoit esté pere de Louis le Sage & le Victorieux.

n'est pas le moins beau de ses titres. 1601.

Sa naissance fut précédée d'un grand tremblement de terre, qui arriva quelques jours auparavant. L'enfantement fut difficile, & l'enfant si travaillé qu'il en estoit tout violet; ce qui peut-estre luy ruina au dedans les principes de la santé & bonne constitution. Le Roy inuoquant sur luy la benediction du Ciel, luy donna la sienne, & luy mit son épée à la main, priant Dieu, *qu'il luy fist la grace d'en user seulement pour sa gloire, & pour la defense de son peuple.* Les Princes du Sang, qui estoient avec luy dans la chambre de la Reine, saluerent tous le Dauphin l'un après l'autre. L'obmets comme des courriers exprés porterent cette nouvelle par toutes les Prouinces; les réjouissances qui s'en firent par tout le Royaume, particulièrement dans la grande ville de Paris, qui aimoit aussi fortement Henry le Grand, qu'elle auoit haï son Predecesseur; les complimens que le Roy en receut de la part de tous les Potentats de l'Europe; & le present accoustumé du Saint Pere en pareille occasion, sçauoir les langes benits, lesquels il luy enuoya par le Seigneur Bar-

Le Roy luy donne la benediction, & luy met son épée dans la main.

1601. berin, qui depuis a esté Cardinal & Pape, nommé Urbain VIII.

Naissance
de l'enfant
d'Espagne
nommée Anne,
qui depuis
épousa le
Roy Louis
XIII.

Cinq jours auparauant la Reine d'Espagne estoit accouchée de son premier enfant, qui estoit vne fille, qu'on nomma Anne sur les fonts de Baptême. Les Espagnols ne s'en réjouirent pas moins que si c'eust esté vn fils, parce qu'en ce pais-là les filles succedent à la Couronne. Ceux d'entre les François qui penetroient le plus dans l'auenir, prenoient aussi part à cette joye, mais pour vne autre raison. C'est que cette Princesse estant de mesme âge que le Dauphin, il sembloit que le Ciel les eust fait naistre l'un pour l'autre, & qu'elle deust quelque jour estre son épouse; Comme en effet Louis XIII. a eu ce bonheur, & la France le possède encore, admirant en toutes occasions la rare sagesse, la pieté exemplaire, & la fermeté heroïque de cette grande Princesse.

Le Roy fait
diuers re-
glemens
pour le
bien de son
Estat.

En reconnoissance de la grace que Dieu auoit faite au Roy de luy donner vn Dauphin, qui estoit le comble de ses souhaits, il redoubla son trauail & ses soins pour se bien acquiter de ce qu'il deuoit à son Estat, & pour ameliorer, ainsi qu'il disoit, la succession de son fils.

Nous rapporterons icy quelques établissements & ordonnances qu'il fit pour cela. 1601.

La nécessité d'argent l'auoit obligé durant le siege d'Amiens, de creer des Officiers Triennaux en ses Finances : Il supprima les Triennaux des Offices de Finances. Quand elle fut passée, il connut qu'il n'estoit pas besoin d'auoir tant de gens qui fouillaient dans la bourse, & qu'il ne se pouuoit qu'il n'en demeurast toujours vn peu dans la main de chacun d'eux. C'est pourquoy il supprima ces nouveaux Officiers, & ordonna que l'Ancien & l'Alternatif rembourseroient le Triennal. De cette suppression furent exceptez les Tresoriers de l'Espargne, ceux des Parties Casuelles, & quelques autres.

Rosny auoit si bien bridé les Financiers & les Traitans, qu'ils ne pouuoient plus deuorer de gros morceaux comme autrefois. Mais ce n'estoit pas encore assez : ils s'estoient tellement remplis auant qu'il fust Surintendant, que le Roy ordonna avec beaucoup de justice vn Tribunal composé de certain nombre de Iuges choisis dans les Cours Souueraines, (on le nomma la Chambre Royale) qu'il chargea de faire vne exacte recherche

Il establit vne Chambre de Iustice pour la recherche des Financiers.

1601. des malversations de ceux qui auoient
 manié les deniers Royaux. Cette Cham-
 bre fit rendre gorge à plusieurs de ces
 gens-là ; Toutefois vne grande partie
 trouuerent moyen de se mettre à cou-
 uert , les vns par la consideration de
 leurs alliances , les autres à force d'ar-
 gent , gagnant ceux qui approchoient
 le Roy , principalement ses maistres-
 ses , ou corrompant les Iuges mesmes ;
 » Tant il est vray que l'or penetre par
 » tout , & que rien n'est à l'épreuue de ce
 » pernicieux metal. Il ne faut donc pas
 » s'estonner si ces gens-là remplissent
 » leurs coffres le plus qu'ils peuvent ,
 » puisque plus ils en ont , plus leur justi-
 » fication leur est facile.

L'vnique
 remede cō-
 tre leur a-
 uidité, s'est
 que le Roy
 voye ses
 comptes.

Le l'ay déjà dit , & je le dis encore ,
 (car on ne sçauroit le marquer en trop
 d'endroits , ni trop fortement) il n'y a
 point de remede pour empescher ce des-
 ordre , qui est le plus grand de tous les
 desordres de l'Estat , & la cause de tous
 les autres , que la vigilance & l'exacti-
 » tude du Roy. Il faut qu'il tienne luy-
 » mesme les cordons de sa bourse , qu'il
 » ait toujours l'œil sur ses coffres , qu'il
 » sçache ponctuellement ce qui entre de-
 » dans , ce qui en sort , par quelles voies

viennent les deniers , à quels vsages on „ 1601.
 les employe , qui sont ceux qui les ma- „
 nient ; Et sur tout il faut qu'il leur fasse „
 rendre si bon compte , comme faisoit „
 Henry le Grand , que s'ils sont gens de „
 bien ils ne puissent se corrompre , & „
 s'ils sont méchans , qu'ils n'ayent pas „
 moyen d'exercer leurs méchancetez. „

On luy auoit fait connoistre qu'il y
 auoit deux autres defordres dans son
 Royaume , qui l'appauurissoient extre-
 mement , & en tiroient tout l'or & l'ar-
 gent. L'un estoit le transport que l'on
 en faisoit aux pais estrangers , en Italic,
 en Allemagne & en Suisse ; où les petits
 Potentats le billonnoient , & en fai-
 soient de la monnoye à plus bas titre.
 L'autre estoit le luxe , qui en consu-
 moit aussi vne grande quantité en bro-
 deries , en clinquans & passemens sur
 les habits , & non moins encore en do-
 rures de lambris , de cheminées & de di-
 uers meubles.

Il fit deux seueres Edicts , qui defen-
 doient ces deux abus. Pour le premier,
 il renouuella les anciennes Ordonnan-
 ces sur le transport de l'or & de l'argent,
 y ajoustant la peine de la corde aux con-
 treuenans , & commandant à tous Gou-

Le Roy de-
 fend le
 transport
 d'or & d'ar-
 gent hors
 du Royau-
 me.

1601. uerneurs de veiller à l'obseruation de ses defenses, & de ne donner aucuns passeports au contraire; autrement il les declaroit participans de ces transports.

Defend l'or
& l'argent
sur les ha-
bits; & les
dorures :

Pour le second, il defendit sur peine de grosses amendes pour la premiere fois, & d'emprisonnement pour la seconde, de porter or ni argent sur les habits, ni d'en employer aux dorures. Cet Edict fut rigoureusement obserué, parce qu'il n'exceptoit personne, le Roy luy-mesme s'estant soumis à la loy qu'il auoit faite, & ayant fait mauuais visage à vn Prince du Sang, qui n'obeïssoit pas à cette reformation.

Introduit
la manufa-
cture des
foyes en
France.

Il se dépensoit encore vne prodigieuse quantité d'argent en foyes, par l'achat desquelles tout nostre argent estoit attiré chez les Estrangers. Le Roy voyant cela, & considerant que l'vsage de ces estoiffes est fort beau & fort commode, s'auisa qu'il en falloit introduire la manufacture en France, afin qu'elle fist gagner aux François ce que gagnoient les Estrangers. Pour ce sujet, il donna ordre qu'on eust à planter quantité de meuriers blancs aux païs où ces arbres viennent le mieux, particulierement en Touraine, pour nourrir des vers à foye, &

qu'il y eust des gens qui apprissent à pre- 1601.
parer les cocons, & à mettre en œuvre
le trauail de ces precieuses chenilles.

Si on eust eu soin après sa mort de
maintenir cet ordre, & de l'estendre aux
autres Prouinces, on eust épargné à la
France plus de cinq millions tous les ans,
qu'elle dépense au dehors pour faire ve-
nir des estoifes de soye. On eust fait ga-
gner la vie à vn million de personnes,
qui sont inutiles à d'autres trauaux,
comme sont les vieilles gens, les filles &
les enfans; & on eust donné moyen à ce
peuple de payer plus facilement les im-
posts & les tailles, par le profit qu'il
eust tiré de son industrie.

Il y auoit vn autre mal bien plus
grand, qui pour ainsi parler desseichoit
les entrailles du Royaume; c'estoient
les vsures excessiues. Les mauuais mén-
agers, c'est à dire la pluspart de la No-
blesse, empruntoient de l'argent au de-
nier dix ou douze. En cela il y auoit
deux grands inconueniens. Le premier,
que les interests les minoient peu à peu,
& dans sept ou huit ans, sapoient les
fondemens des plus riches & des plus
anciennes Maisons; qui sont comme les
estais, & les aresboutans qui sôtiennent

Les vsures
estoient
excessiues
en France;
ce qui fai-
soit,

Que les
meilleures
Maisons se
ruinoient,

1601. l'Estat. Le second, que les Marchands trouuant cette commodité de mettre leur argent à si grand profit, & sans aucune risqué, abandonnoient entiere-ment le commerce, dont les sources estant vne fois taries, il y eust eu bien-
 tost difette d'or & d'argent dans le
 „ Royaume: Car la France n'a point d'au-
 „ tres mines que le trafic & le debit de ses
 „ denrées.

Et que les
 Marchands
 abandon-
 noient tout
 à-fait le
 commerce.

Le Roy les
 defend, &
 regle les
 rentes hy-
 potheques
 au denier
 seize.

Ces considerations obligerent le Roy non seulement de defendre toutes vsures à peine de confiscation de la somme prestée, & de grosses amendes: ensuite de quoy les Parlemens deputerent des Conseillers par les Prouinces pour faire recherche des vsuriers; Mais encore de reduire tous les interests, ou rentes hypotheques au denier seize. Elles estoient auant cela au denier dix ou douze, comme nous auons dit. La raison estoit que lors qu'elles auoient esté constituées, l'argent estoit bien plus rare. Or puisqu'il s'estoit multiplié extrêmement depuis la découuerte des Indes, il estoit juste de rabaisser les interests; Et c'est pour cette raison encore, que depuis on les a reduits au denier dix-huit, & que peut-estre on les mettra quelque jour au denier vingt.

Dans ce meſme deſſein d'enrichir ſes peuples , & de mettre l'abondance dans ſon Royaume , le Roy receuoit de toutes parts des memoires de ce qui pouvoit ſervir à faire le commerce meilleur & plus facile , à apporter de la commodité à ſes Sujets , à cultiver & fertilifer les lieux les plus infructueux. Il vouloit rendre tout autant qu'il luy eſtoit poſſible les riuieres nauigables ; il faiſoit rebastir les ponts & les chauffées , & pauer les grands chemins ; ſçachant bien que ſi on n'a ſoin de les entretenir , ils ſe gaſtent ſi fort que les voirures ne ſe font que tres-difficilement , & que le commerce en eſt interrompu. D'où il arriue les meſmes deſordres dans l'œconomie de l'Eſtat , qui arriuent dans celle du corps humain , quand il y a des obſtructions , & que le paſſage du ſang & des eſprits n'eſt pas libre.

Ses grands ſoins pour enrichir ſon Royaume.

Quand il alloit par pais , il regardoit curieufement toutes choſes , ſ'inſtruifoit des neceſſitez & des deſordres , & y remedioit tout auſſi-toſt avec grand ſoin. Sous ſa faueur & ſa protection il ſ'eſtablit en pluſieurs endroits du Royaume des manufactures de toiles, de

Il fauoriſe l'eſtabliſſement des manufactures.

1601. tapisseries , de draperies , de dentelles , de quinquailleries, & de plusieurs autres choses.

A son exemple tout le monde travailloit à faire valoir son bien.

A son exemple les Bourgeois repa- roient leurs maisons que la guerre auoit ruinées. Les Gentilshommes ayant pendu les armes au croc, & n'ayant qu'une houffine à la main , s'adonnoient à ménager leur bien & augmenter leurs reuenus. Tout le peuple estoit attentif au trauail , & c'estoit vne merueille de voir ce Royaume, qui cinq ou six ans auparauant estoit pour ainsi dire , vne taniere de serpens & de bestes venimeuses , estant rempli de voleurs , de larrons, de vauriens, de gens de sac & de corde , auoir esté si bien purgé de tous ces maux par ce grand Roy, & comme changé en vne ruche d'abeilles innocentes, qui s'efforçoient à l'enui de donner des preuues de leur industrie, & d'amasser de la cire & du miel. L'oisiuereté y estoit honteuse, & vne espee de crime : Aussi est-elle, comme dit le Prouerbe, la mere de tous vices: Vn esprit qui ne prend pas la peine de s'occuper serieusement à quelque chose , est inutile à soy-mesme & pernicieux au public. Voilà pourquoy de ce temps-là les

Preuosts recherchoient les faineans, les 1601.
 vagabons & gens sans auen, & les en-
 uoyoient seruir le Roy en ses galeres, L'oisiueté
punie.
 afin de les obliger à trauailler malgré
 eux.

Il n'est point de bonheur si stable & 1602.
 si asseuré, qui ne puisse estre facile-
 ment troublé. Il arriua cette année
 deux choses, qui eussent bouleuersé
 toute la France, si le Roy n'y eust obuié
 de bonne heure. Le Roy re-
medie à
deux cho-
ses, qui
estoyent ra-
pables de
bouleuer-
ser la France.

L'Assemblée des Notables de Rouën,
 qui s'estoit tenuë l'an mil cinq cens
 quatre-vingts seize, pour trouuer vn
 fonds au Roy, afin de continuer la
 guerre & acquiter ses debtes, luy auoit
 octroyé, comme nous auons déjà dit,
 l'imposition du sol pour liure sur tou-
 tes les denrées des villes closes. L'Estat, «
 ce dit Tacite, le plus grand Politique «
 d'entre les Historiens, ne se peut entre- «
 tenir sans troupes, ni les troupes sans «
 payement, ni le payement se trouuer «
 sans impositions. Par consequent elles «
 sont necessaires; & il est juste que cha- «
 cun contribuë pour les dépenses d'un «
 Estat dont il fait partie, & des commo- «
 ditez & protection duquel il jouit. Mais «
 il faut que ces impositions soient mo- «

1602. derées ; qu'elles soient proportionnées
 „ aux forces de chacun ; que tout le mon-
 „ de en porte sa part ; avec cela qu'elles
 „ soient faciles à percevoir ; qu'elles ne
 „ ruinent point le commerce & la liber-
 „ té ; que les frais qu'on fait à les leuer
 „ n'excedent point le principal ; qu'elles
 „ se prennent sur des choses qui ne soient
 „ pas odieuses , comme sont les denrées ,
 „ qui nourrissent les pauvres ; Qu'enfin
 „ ce soit du sang , qu'on tire des veines ,
 „ non pas de la mouëlle qu'on arrache des
 os. Or l'imposition du sol pour liure
 n'estoit pas de cette nature. Elle estoit
 fort fascheuse : car à chaque ville , on
 fouilloit les Marchands , on débaloit les
 marchandises , on voyoit ce que chacun
 portoit ; Ainsi il n'y auoit plus de liber-
 té dans le Royaume pour les marchands
 ni pour les voyageurs. D'ailleurs , elle
 estoit excessiue : car telles marchandi-
 ses qu'il y a , se vendant dix ou douze
 fois , il se trouuoit qu'elles payoient
 presque autant d'impôts qu'elles va-
 loient. Et de plus il y auoit de fort
 grands frais à la leuer : car il falloit y
 employer tant de Commis , qu'on eust
 pû en composer vne armée ; lesquels
 voulant tous faire les opulens , aussi-

Imposition
 du sol pour
 liure fas-
 cheuse.

bien que leurs Maistres, commettoient 1602.
 vne infinité de vexations sur les Marchands qui en estoient comme desesperez. Et ce qui est bien estrange, il y auoit dans le Conseil du Roy, des gens qui estant pensionnaires de ces Fermiers, ou interessez avec eux, les supportoient dans leurs violences, & rejettoient bien loin toutes les plaintes qu'on faisoit de leurs maluersations.

Les peuples sont dans cette erreur criminelle, de croire que quand on leur dénie la justice, ils ont droit de se la faire, & d'auoir recours à la force, quand leurs supplications ne seruent de rien. C'est là presque la cause de toutes les seditions; Et c'est ce qui fit que tous ceux de delà la Loire s'estoient si fort échauffez sur cette imposition nouuelle, qu'ils auoient donné la chasse aux Commis, & qui pis est, en auoient tué quelques-vns. Il y eut mesme des Villes avec leurs Magistrats qui prirent les armes. Les Fermiers d'autre costé aigrissoient le mal par de furieuses menaces qu'ils faisoient, qu'on démantelerait les villes rebelles, qu'on y bastiroit des citadelles pour les tenir en bride; Et je croy qu'ils l'eussent bien de-

*Cause des
émotions
dans les
Prouinces.*

1602. tiré de la sorte, non pas tant, peut-estre, pour l'amour de l'autorité du Roy, que ces gens ont toujours à la bouche, que pour leur propre vengeance, & pour leur auantage particulier.

Le Roy
pour les ap-
paîser va à
Poitiers.

Le Roy ayant auis de ces émotions, craignit qu'elles ne fussent suscitées par les Emissaires de la faction du Duc de Biron, laquelle il venoit de decouurir. C'est pourquoy vn peu après Pasques, il partit de Fontainebleau, se rendit à Blois, & de là à Poitiers. Là il écou-
ta fauorablement les plaintes de ses peuples, remonstra aux Deputez des villes

Sage & e-
quitable
répôse qu'il
fait aux
Deputez de
Guienne.

de Guienne : *Que les impôts qu'il le-
uoit n'estoient point pour enrichir ses
Ministres & ses Fauoris, comme auoit
fait son Predecesseur : mais pour suppor-
ter les charges necessaires del'Estat. Que
si son Domaine eust esté suffisant pour
cela, il n'eust rien voulu prendre dans
la bourse de ses Sujets ; Mais puisqu'il
y employoit le sien tout le premier*, qu'il
estoit bien juste qu'ils y contribuassent
du leur. Qu'il desiroit avec passion le
soulagement de son peuple, & que ja-
mais aucun de ses Predecesseurs n'auoit
tant souhaité leurs prieres enuers Dieu
que luy, pour benir les années de son*

Il vouloit
les terres de
son patri-
moine.

Regnè. Que les allarmes qu'on leur vou- 1602.
loit donner, qu'il auoit dessein de bastir
des citadelles dans les Villes, estoient
fausses & seditieuses, & qu'il n'en de-
siroit point auoir d'autres que dans le
cœur de ses Sujets.

Par ces douces remonstrances il calma toutes les seditions, sans qu'il fust besoin d'aucun chastiment, sinon que l'on deposa les Consuls de Limoges, & que la Pancarte fut establie, on appelloit ainsi le Sol pour liure. Mais ce ne fut que pour l'honneur de l'autorité Royale; Car aussi-tost ce Prince, le plus juste & le meilleur qui fut jamais, connoissant les vexations extrêmes qu'elle caufoit, la reuoqua & l'abolit tout-à-fait.

Il calme les
seditions,
& reuoque
le sol pour
liure.

La seconde chose, qui luy donnoit encore plus d'inquietude, & qui estoit capable de bouleuerfer l'Estat, s'il n'y eust remedié, c'estoit la conspiration du Marechal de Biron. Il faut sçauoir que Laffin auoit esté le principal instrument des intelligences d'entre ce Marechal, & le Duc de Sauoye. Il auoit porté & rapporté toutes les lettres, & auoit eu quelques conferences avec le Duc, & avec le Comte de Fuentes;

Conspira-
tion du Ma-
reschal de
Biron.

1602. de sorte qu'il sçauoit toute l'intrigue.

Lafin la
décuure
au Roy.

Or voyant qu'il n'y auoit point d'assurance aux paroles du Sauoyard, & que Biron sembloit chanceler, il resolut de decouurir cette menée au Roy; soit qu'il eust peur que traissant trop longtemps, elle fust éuentée d'ailleurs; soit qu'il esperast par ce seruice tirer quelque grande recompense, & se remettre bien auprès du Roy, où il estoit fort mal.

Ayant ce dessein, il employa le Vidame de Chartres son neveu, pour obtenir du Roy sa grace & abolition du passé, à la charge de luy decouurir les complices de la conspiration, & de luy en fournir les preuues. Il auoit retenu plusieurs lettres qu'il gardoit; mais elles n'en disoient pas assez, & ne parloient pas si clairement qu'elles pussent faire conuiction. Pour l'auoir toute entiere voicy ce qu'il fit.

Comment
il fit pour
auoir les
memoires
écrits de la
main de Bi-
ron.

Biron auoit quelques memoires écrits de sa propre main, où la conspiration estoit couchée par articles. Lafin luy remonstra que c'estoit vne imprudence de les garder, & de les communiquer, parce que son écriture estoit trop connue; qu'il seroit plus seur d'en

faire vne copie , & de brûler l'original. 1602.
 Biron trouua cela bon , & les luy
 bailla pour les transcrire. Il les tran-
 scriuit en effet tandis que Biron estoit
 couché sur son liét , puis luy rendit la
 copie , & chiffonnant l'original fit sem-
 blant de le jeter dans le feu ; Mais par
 vne adresse premeditée il y jetta quel-
 ques autres papiers , & retint ceux-là.
 Vne chose de cette consequence meri-
 toit bien que Biron les brûlast luy-mes-
 me ; & ne l'ayant pas fait , parce que
 Dieu le permit ainsi , cette negligence
 luy cousta la vie , comme nous le ver-
 rons.

Après cela Laffin continuant ses in-
 trigues pour essayer de tirer encore
 quelques secrets plus particuliers , fut
 à Milan trauesti , & conféra avec Fuen-
 tes : Mais cet Espagnol habile & rusé
 sentit bien qu'il les vouloit trahir , & se
 monstra plus retenu. On dit que Laf-
 fin ayant reconnu cette défiance , eut
 peur qu'on ne se défist de luy , & qu'il
 s'en reuint par des chemins écartez. Le
 Duc de Sauoye auerti de cela par Fuen-
 tes , retint prisonnier le Secretaire de
 Laffin nommé Renazé , de peur qu'il
 n'allast seruir de témoin contre Biron.

Le Duc de
 Sauoye re-
 tient Rena-
 zé Secretai-
 re de Laf-
 fin.

1602. Dans leurs conférences ils auoient
 Les propo-
 sitions faites
 entre Birô,
 le Duc de
 Sauoye, &
 le Comte
 de Puentes. proposé de démembler le Royaume de
 France ; Que le Duc de Sauoye auroit
 la Prouence & le Dauphiné : Biron la
 Bourgongne & la Bresse, avec la troisié-
 me fille de ce Duc en mariage, & cin-
 quante mille écus de dot ; Quelques au-
 tres Seigneurs, d'autres Prouinces avec
 la qualité de Pairs ; Que tous ces pe-
 tits Souuerains releueroient du Roy
 d'Espagne ; Que pour paruenir à ce des-
 sein les Espagnols jetteroient vne puis-
 sante armée dans le Royaume, & le Sa-
 uoyard vne autre ; Que l'on feroit remuer
 les Huguenots ; Qu'en mesme temps
 on réueilleroit plusieurs malcontents en
 diuers endroits ; Et que l'on susciteroit
 & animeroit les peuples, qui estoient
 fort irritez par la Pancarte.

Toutes ces propositions, ce disoit-
 on, s'estoient faites du temps de la guer-
 re de Sauoye ; Et le Marechal de Biron
 outré du refus que le Roy luy auoit fait
 de luy donner la citadelle de Bourg,
 y auoit presté l'oreille, & s'estoit en-
 gagé bien auant en ces damnables me-
 nées. Toutefois il sembloit s'en estre
 repentí : car il les auoit auoüées au Roy,
 en se promenant avec luy dans le Cloi-
 Biron en a
 uoi demã
 de pardon
 au Roy, puis
 estoit re-
 tombé.

stre des Cordeliers de Lyon, & luy en 1602. auoit demandé pardon; Mais il auoit negligé d'en prendre abolition, contre le conseil que luy auoit donné le Duc d'Espèrnon, qui estoit plus sage & plus aisé que luy.

Or peu après, se repentant de s'estre repenti, il estoit retourné à sa premiere faute, & entretenoit encore quelque correspondance avec les Estrangers.

Avec cela il parloit du Roy avec peu de respect, abaissoit la gloire de ses belles actions, éleuoit la sienne, se vantoit de luy auoir mis la Couronne sur la teste, & d'auoir sauué la France; Enfin tous ses discours n'estoient que braouures, rodomontades, & menaces.

Il parloit mal du Roy, & se vantoit excessiue-
ment.

On rapportoit tout cela au Roy; On luy disoit qu'il deprimoit ses beaux faits, qu'il vantoit la puissance du Roy d'Espagne, qu'il louoit la sagesse du Conseil de ce Prince, sa liberalité à récompenser les bons seruices, & son zele à defendre la vraye Religion. Le Roy disoit adroitement & prudemment à ceux qui luy faisoient ces rapports : *Qu'il connoissoit le cœur de Biron, qu'il estoit fidele & affectionné; Qu'à la verité sa langue estoit intemperante; mais qu'il luy*

1602. *pardonna ses mauvais discours en faveur des bonnes actions qu'il auoit faites.*

Deux choses acheuerent de le perdre,

Or deux choses acheuerent de le perdre, & obligerent le Roy d'approfondir tout-à-fait ses mauuais desseins. La premiere fut le trop grand nombre d'amis, & l'affection des gens de guerre dont il faisoit parade, comme s'ils eussent esté absolument dépendans de ses commandemens, & capables de faire tout ce qu'il eust voulu. La seconde, qu'il auoit amitié tres-particuliere avec le Comte d'Auuergne frere vterin de Mademoiselle d'Entragues, qu'on nommoit la Marquise de Verneuil. Car par l'une il donna de la jalousie à son Roy, & se voulut faire craindre; & par l'autre il se rendit odieux à la Reine, qui s'imagina, peut-estre non sans sujet, qu'il feroit vn parti dans le Royaume pour maintenir cette riuale, & ses enfans, à son prejudice.

Laffin vient en Cour, & reuele tout au Roy.

Or le Roy desirant de penetrer le plus auant qu'il pourroit dans cette affaire manda Laffin, qui se rendit à Fontainebleau, plus d'un mois auant que le Roy partist pour le Poictou. Il eut premierement des entretiens fort

secrets avec luy , puis il en eut d'assez 1602.
publics , & luy donna quantité de pa-
piers , entre autres ce memoire écrit de
la main de Biron , dont nous auons
parlé. Ce que Laffin reuelant au Roy,
luy jetta de grandes inquietudes dans
l'esprit; de sorte que dans tout le voya-
ge de Poictiers , on le vid extremément
resveur; & la Cour , à son exemple ,
estoit plongée dans vn triste estonne-
ment , sans que personne en pût deuiner
la cause.

A son retour de Poictiers à Fontai-
nebleau, il manda au Duc de Biron de
le venir trouuer. Biron hesite , & s'en
excuse sur quelques mauuaises raisons.
Il le presse , & luy enuoye d'Escures ,
puis le President Jeannin luy porter pa-
role qu'il n'auroit point de mal. Cela
se deuoit entendre pourueu qu'il se
mist en estat de receuoir grace , & qu'il
n'aggrauast pas son crime par son or-
gueil , & par son impenitence.

Biron scauoit bien que Laffin auoit
fait vn voyage à la Cour ; mais il se te-
noit assure de cet homme-là plus que
de soy-mesme. Dailleurs le Baron de
Lux son confident, qui s'y estoit trou-
ué alors , luy disoit que Laffin auoit eu

Le Roy m'a-
de à Biron
de se reudre
en Cour ,
mais il s'en
excuse d'a-
bord.

1602. bonne bouche , & qu'il n'auoit rien reuelé , qui luy pûst nuire. De Lux le croyoit ainſi , parce que le Roy après auoir entretenu Laffin , luy auoit dit avec vn viſage gay , *Je ſuis bien aife d'auoir veû cet homme , il m'a oſté beaucoup de défiances , & de ſouppçons de l'eſprit.*

Enſin Biron
y vint.

Cependant les amis de Biron luy écriuoient qu'il ne fuſt pas ſi fol que d'apporter ſa teſte à la Cour ; qu'il eſtoit plus ſeur de ſe juſtifier par procureur qu'en perſonne. Mais nonobſtant cet auiſ , & malgré les remords de ſa conſcience , après auoir delibéré quelque temps , il prend la poſte , & ſe rend à Fontainebleau , alors que le Roy ne l'attendoit plus , & qu'il ſe preparoit pour l'aller querir.

Les Histoires de ce temps-là , & diuerſes Relations racontent exactement toutes les circonſtances de l'emprisonnement , du procès , & de la mort de ce Mareſchal. Je me contenteray d'en rapporter ſeulement le gros.

On ne peut aſſez admirer l'inſolence & l'aveuglement de ce malheureux ; ni au contraire aſſez louër la bonté & la clemence du Roy , qui taſchoit de vaincre

cre son endurcissement. L'aveu de la 1602.
 faute, est la premiere marque de la re-
 pentance. Le Roy le prenant en parti-
 culier, le conjura instamment de luy
 vouloir declarer ce qui estoit de ses in-
 telligences, & des Traitez qu'il auoit
 faits avec le Duc de Sauoye, luy enga-
 geant sa foy qu'il enseueliroit, tout ce-
 la dans vn eternal oubli; Qu'il en sça-
 uoit assez toutes les particularitez, mais
 qu'il desiroit les entendre de sa bouche,
 luy jurant que quand sa faute seroit la
 plus grande de tous les crimes, sa con-
 fession seroit suiuite d'une grace entiere.
 Biron au lieu de la reconnoistre, ou du
 moins de s'excuser avec modestie en
 parlant à son Roy, qui estoit offensé, luy
 répondit insolemment qu'il estoit inno-
 cent, qu'il n'estoit pas venu pour se ju-
 stifier, mais pour apprendre les noms de
 ses calomniateurs, pour en demander
 justice, autrement qu'il se la feroit luy-
 mesme. Encore que cette réponse trop
 altiere aggrauast beaucoup son offense,
 le Roy ne laissa pas de luy dire bien dou-
 cement, qu'il y pensast mieux, & qu'il
 esperoit qu'il prendroit vn meilleur
 conseil.

Le Roy le
 conjure
 pour la
 premiere
 fois de luy
 dire la veri-
 té.

Il s'empor-
 tes, & se ca-
 bre.

Le mesme jour après souper le Com-

Q

1602. Le Roy prie le Comte de Soissons de l'exhorter à cōfesser son crime. Il s'opinia.stre plus fort.

re de Soissons l'exhorta encore de la part du Roy de luy confesser la verité, & conclut sa remonstrance par cette sentence du Sage : *Monsieur, sçachez que le courroux du Roy, est le messenger de la mort.* Mais il luy répondit encore avec plus de fierté qu'il n'auoit répondu au Roy.

Le Roy luy en reparle pour la seconde fois, mais inutilement.

Le lendemain matin, le Roy se promenant en ses allées, le conjura pour la seconde fois de luy auouer la conspiration : mais il n'en pût tirer autre chose que des protestations d'innocence, & des menaces contre ses accusateurs.

Il a de la peine à se résoudre à ce qu'il doit faire.

Sur cela le Roy se sentit agité jusques au fond de l'ame de diuerses pensées, ne sçachant ce qu'il deuoit faire. D'un costé l'affection qu'il luy auoit portée, & ses grands seruices retenoient son juste courroux ; & d'autre part son crime atroce, son orgueil & son endurcissement laschoient la bride à sa justice, & l'incitoient à punir le criminel. Joint que le peril dont son Estat, & sa personne estoient menacez, sembloit ne pouuoir estre preuenü, qu'en écrasant le Chef d'une conspiration, dont on ne voyoit pas bien le fond.

Dans cette peine d'esprit il se retire

dans son cabinet , & se mettant à ge- 1602.
 noux prie Dieu de tout son cœur, de Il demande
 luy vouloir inspirer vne bonne resolu- conseil à
 tion. Il auoit accoustumé d'en vser ainsi Dieu en le
 priant.
 dans toutes les grandes affaires : Dieu
 estoit son plus seur Conseiller , & sa «
 plus fidelle assistance. Au sortir de sa «
 priere , comme il l'a dit depuis , il se sen-
 tit entierement deliuré de l'agitation
 où il estoit , & se resolut de mettre Bi-
 ron entre les mains de la Iustice , si son
 Conseil trouuoit que les preuues qu'-
 on auoit par écrit , fussent si fortes qu'il
 n'y eust point de doute à sa condamna-
 tion. Il choisit pour cela quatre per- Il resout de
 sonnes de ceux qui le composoient , le mettre
 entre les
 mains de la
 Iustice.
 Bellievre , Villeroy , Rosny , & Sillery ,
 & leur monstra les preuues. Ils luy di-
 rent tous d'une voix qu'elles estoient
 plus que suffisantes.

Après cela il voulut faire vne troi- Mais tente
 sième tentatiue sur ce cœur orgueilleux. pour la
 Il employa pour la dernière fois les re- troisième
 monstrances , les prieres , les conjura- fois de tirer
 tions , & les assurances de pardon , pour de luy la
 l'obliger de luy auouer son crime ; Mais verité.
 il répondit touïours de la mesme for-
 te , & ajoûta que s'il connoissoit ses ca-
 lomniateurs , il leur romproit la teste.

1602. Enfin le Roy ennuyé de ses rodomontades & de son opiniastreté, le quitta-là, luy disant pour dernieres paroles, *Hé bien il faudra apprendre la verité d'ailleurs. Adieu Baron de Biron.* Ce mot fut comme vn éclair avant-coureur de la foudre qui l'alloit terrasser; le Roy le dégradant par là de tant d'importantes dignitez, dont il l'auoit honoré, monstrois qu'il l'alloit abaisser beaucoup plus qu'il ne l'auoit élevé.

Biron, & le
Cœur d'Au-
uergne sont
arrestez pri-
sonniers.

Au sortir de la chambre de la Reine, où il jouoit à la Prime, Vitry Capitaine des Gardes du corps luy demande son épée, & l'arreste prisonnier. Praslin, aussi Capitaine des Gardes, s'assure du Comte d'Auuergne; & le lendemain ils les mettent dans des bateaux sur la Seine, & les conduisent avec bonne escorte par eau à la Bastille.

Ses parens
intercedent
pour luy.

Biron auoit vn tres-grand nombre d'amis, mais en cette occasion, où il estoit accusé d'auoir conspiré contre la personne du Roy, tous demeurèrent muets & perclus. Ses parens qui se trouuerent à la Cour, allerent se jeter à genoux deuant le Roy, non pour luy demander Iustice, mais pour implorer sa misericorde. Le Seigneur de la Force,

qui depuis a esté Mareſchal de France 1602. portoit la parole pour tous. Si Biron euſt parlé du commencement avec autant d'humilité & de ſoumiſſion qu'ils firent, il euſt ſans doute obtenu ſa grace; mais il eſtoit trop tard, la Clemence n'auoit plus de lieu, elle auoit fait place à la Juſtice.

Le Roy commanda à ſon Parlement de luy faire le procès, & enuoya commission particuliere au Premier Preſident, au Preſident Potier Blan-Mefnil, & à deux Conſeillers, pour en dreſſer l'inſtruction à la requête de ſon Procureur General.

Le Parlement luy fait ſon procès.

Les preuues eſtoient fortes, & la deſenſe de Biron tres-foible. Il fit bien voir dans vne affaire, où il ſ'agiſſoit de la vie, qu'il auoit moins de ceruelle que de cœur. Car il reconnut d'abord ſon écriture, ſur laquelle il euſt pû chicaner, & gagner quelques jours, qu'il euſt ſalu employer à la verifier. Cette piece auoit eſté écrite du temps de la guerre de Sauoye, & il pretendoit que le Roy eſtant à Lyon luy auoit pardonné toutes ſes eſcapades. Le Roy enuoya des Lettres du grand ſeau à ſon Parlement, par leſquelles il reuoquoit cette

Il ſe deſend mal.

Lettres du Roy reuoquant le pardon qu'il luy auoit accordé à Lyon.

1602. grace. Mais on ne fit pas grande consideration là dessus : car premierement la grace, qu'il luy auoit accordée, n'estoit que verbale : Et en second lieu, le Parlement tient pour maxime, qu'il y a des crimes que le Roy ne peut pardonner, comme ceux de leze-Majesté diuine & humaine, & ceux qui sont d'un horrible scandale, ou d'un grand prejudice au public. Quand on vint au recollement & confrontation des témoins, & qu'on presenta Laffin à Biron, au lieu de le reprocher, comme c'estoit vn homme que cent reproches rendoient incapable de porter témoignage, il le reconnut pour homme de bien, & braue Gentilhomme. Puis lors qu'il eut entendu lire sa deposition, il se mit à le charger d'injures, à l'appeller traistre, magicien, & méchant ; mais il n'estoit plus temps, ses reproches n'estoient plus valables.

Il ne repro-
che point
Laffin.

Il croyoit que Renazé fust encore prisonnier en Piedmont ; il s'estoit sauué quelques jours auparauant, & voilà qu'on le represente deuant luy. Il croit voir vn fantosme, il demeure estonné & muet, & sans luy faire aucun reproche entend sa deposition, qui estoit

Renazé par-
reist deuant
luy, dont
il est fort
estonné.

conforme à celle de Laffin. Ils depo- 1602.
 soient , outre ce que nous auons dit , Depositiōs
 de Laffin ,
 & de Re-
 nazé.
 qu'il auoit comploté avec le Gouver-
 neur du fort Sainte Catherine , de faire
 tuer le Roy , lors qu'il iroit reconnoi-
 stre la place , où Biron l'eust accompa-
 gné, & eust marché vn peu deuant luy,
 vestu d'vne certaine façon , afin d'estre
 connu. Ils disoient encore qu'il y auoit
 vne autre entreprise pour enleuer le
 Roy lors qu'il seroit à la chasse , ou ail-
 leurs mal accompagné , & le mener en
 Espagne.

L'instruction du procès ainsi faite
 dans la Bastille par quatre Commissai-
 res , on le conduisit au Palais par la ri-
 uiere , bordée du Regiment des Gardes.
 Il fut ouï en Parlement assis sur la Sel-
 lette , toutes les Chambres assemblées ,
 mais les Pairs n'y estans pas , quoiqu'
 ils y eussent esté appelez. Puis il fut
 reconduit à la Bastille.

Il est con-
 duit par la
 riuere au
 Parlement
 ou il est
 ouï.

Le lendemain dernier de Iuillet on
 alla aux opinions , & de cent cinquante
 Iuges , il n'y en eut pas vn qui ne con-
 clust à la mort. Il fut déclaré *atteint &*
conuaincu du crime de leze-Majesté pour
les conspirations faites par luy sur la per-
sonne du Roy , entreprises sur son Estat,

Son Arrêt
 de condam-
 nation à
 mort.

1602. *proditiions, & traitez avec ses ennemis, estant Mareschal de l'armée dudit Seigneur Roy. Pour reparation de ces crimes, priné de tous estats, honneurs, & dignitez, & condamné à auoir la teste tranchée en place de Greue; Ses biens, meubles, & immeubles, acquis & confisque au Roy; Sa Terre de Biron pour jamais prinée du titre de Pairie; Cette Terre, & toutes ses autres reünies au Domaine de la Couronne.*

Le lieu du
supplice est
commué à
la Bastille.

Le Roy sous pretexte de faire grace à ses parens, mais craignant en effet quelque tumulte, parce qu'il estoit fort aimé des gens de guerre, & auoit grand nombre d'amis à la Cour, commua le lieu de l'exécution, & voulut qu'elle se fist dans la Bastille. Le Chancelier y estant allé avec le Premier President, le fit mener à la Chapelle, où sur les dix heures du matin on luy prononça son Arrest, qu'il entendit vn genou en terre avec assez de patience, hormis quand ce vint à ces paroles, *Conspirations sur la personne du Roy*. Pour lors il se leua & s'écria, *Il n'en est rien, cela est faux, ostez cela*. Ensuite le Chancelier selon les formes, luy redemanda le Colier de l'Ordre, la Couronne Duca-

On luy
prononce
son Arrest.

le, & le Baston de Marechal. Il n'a-uoit pas les deux derniers avec luy, mais seulement le premier qu'il tira de sa poche, & le rendit. 1602.

Il seroit inutile de rapporter tous ses discours, ses reproches, ses emportemens, ses plaintes, ses exclamations, & cent extrauagances, (car on les peut nommer ainsi) auxquelles il s'emporta.

Sur les cinq heures du soir il fut mené sur l'échaffaut, où il eut la teste tranchée. On remarqua qu'elle bondit par trois fois, poussée par l'impetuosité des esprits, qui s'y estoient transportez, & qu'il en sortit plus de sang, que du tronc du corps. Il fut porté en l'Eglise de S. Paul, où l'on l'inhuma sans aucune ceremonie, mais avec vn merueilleux concours de peuple, qui auoient tous les larmes aux yeux, & plaignoient ce brave courage, qu'une detestable ambition, & vn orgueil trop emporté auoient amené à vne fin si malheureuse.

Il est bon de sçauoir que ce Marechal estoit fort ignorant, mais extrêmement curieux des predictions des Astrologues, Deuins, Geomantiens, & autres affronteurs. On tient mesme que Laffin auoit gagné ses bonnes graces,

Il a la teste tranchée.

Il est enterré à Saint Paul.

Il estoit fort ignorant, mais fort amateur de toutes sortes de predictions.

Q y

1602. sur ce qu'il luy faisoit croire qu'il par-
loit au Diable, & qu'il l'auoit asseuré
qu'il seroit Souuerain. On dit encore,
qu'estant jeune il alla vn jour déguisé
voir vn diseur de bonne auanture, qui
luy predict qu'il seroit fort grand Sei-
gneur, mais qu'il auroit la teste coupée,
dont il se fascha & le batit outrageuse-
ment. Qu'un autre Deuin luy predict
qu'il seroit Roy, si vn coup d'épée par
derriere ne l'en empeschoit; Et vn au-
tre, qu'il mourroit par l'épée d'un Bour-
guignon, & qu'il se trouua que le Bour-
reau qui luy trancha la teste, estoit na-
tif de Bourgogne.

On en conte encore beaucoup d'au-
tres : mais à dire vray, la plupart de ces
predictions se font d'ordinaire après
coup; Et quand elles auroient effecti-
uement precedé l'euenement, il faut
croire que c'est par hazard, & non point
par science, les Prognostiqueurs disant
tant de hableries, qu'il est impossible

*Reflexion
sres-ne-
cessaire
aux
Grands.*

„ qu'il n'en arriue quelqu'une. C'est donc
„ vne grande sagesse de se desabuser l'e-
„ sprit de ces sottes curiositez : car outre
„ qu'elles n'ont aucun fondement dans
„ la raison, on offense Dieu d'y croire,
„ & on donne prise à se laisser infatuer

& mener par le nez. Auffi les habiles 1602.
gens n'y ajoûtent jamais foy : mais “
quelquefois ils s'en seruent pour per- “
suader les simples. “

Laffin & Renazé eurent leur abolition. Vn nommé Hebert Secretaire du
Mareschal de Biron, souffrit la question
ordinaire & extraordinaire sans rien
confesser; toutefois il fut condamné à
vne prison perpetuelle. Peu de temps
après le Roy le fit mettre en liberté;
mais le ressentiment de ce qu'il auoit
souffert estant plus fort sur luy, que ce-
luy de la grace, il passa en Espagne, où
il acheua ses jours.

Laffin &
Renazé ob-
tiennent
leur aboli-
tion.

Le Baron de Lux confident de Biron,
vint en Cour sur la parole du Roy. Il
luy dit tout ce qu'il sçauoit, & peut-
estre encore dauantage; moyennant
quoy il obtint son abolition en telle
forme qu'il voulut, & fut confirmé en
ses Charges, & aux Gouuernemens du
Chasteau de Dijon, & de la ville de
Beaune. Le Roy retint le Gouuerne-
ment de Bourgongne pour Monsieur le
Daufin, & en donna la Lieutenance à
Bellegarde, lequel depuis en fut Gou-
uerneur en chef.

Comme
aussi le Ba-
ron de Lux,
& la cōser-
uation de
ses charges.

Monbarot Seigneur Breton fut mis

1602. dans la Bastille , sur quelques indices qu'il y auoit contre luy; mais s'estant trouué innocent , on luy ouurit aussitost les portes.

Montbarot
emprison-
né, puis
mis en li-
berté.

Fontanelles
rompu sur
la rouë.

Le Baron de Fontanelles Gentilhomme de tres-bonne Maison , n'eut pas le mesme sort : car pour auoir trempé dans la conspiration , & outre cela auoir traité de son chef avec les Espagnols de leur liurer vne petite Isle sur les costes de Bretagne , il fut rompu sur la rouë en Greue par Arrest du Grand Conseil. Le Roy en consideration de sa Maison , qui est fort illustre , accorda aux parens que dans l'Arrest il ne seroit point appellé de son nom propre ; mais l'Histoire ne l'a pû taire.

Le Mare-
chal de
Bouillon
né dans
la conspira-
tion de Bi-
ron.

Le Duc de Bouillon se trouuant aussi vn peu impliqué dans l'affaire de Biron , jugea à propos de se retirer en sa Vicomté de Turenne. Le Roy ayant auis qu'il y tramoit encore quelque chose , luy manda qu'il le vinst trouuer pour se justifier. Au lieu d'y venir il luy écriuit vne lettre fort eloquente , par laquelle il luy representa , qu'ayant appris que ses accusateurs estoient tres-méchans & tres-artificieux , il le supplioit de le dispenser d'aller à la Cour,

& de trouuer bon que pour fatisfaire à sa Majesté, à toute la France, & à son honneur propre, son procès luy fust fait à la Chambre de Castres, en vertu du priuilege qu'il auoit accordé à tous ceux de la Religion pretenduë, & qu'on voulust y enuoyer les accusateurs & les accusations. Aussi-tost il se rendit à Castres, se presenta à la Chambre, & prit acte de sa comparition. Le Roy n'eut point cette réponse agreable; il blasma mesme le procedé des Iuges de Castres qui luy en auoient donné acte, & luy manda qu'il n'estoit point encore question de le mettre en Iustice, & qu'il eust à venir au plûtoſt.

Le Roy le
mande en
Cour; au
lieu de ve-
nir va ſe
presenter à
la Cham-
bre de Ca-
ſtres.

Comme il fut auerti par les amis qu'il auoit à la Cour de la résolution du Roy, lequel luy enuoyoit le President de Commartin pour luy faire entendre sa volonté: il partit de Castres, alla à Orange, passa par Geneue, puis se retira à Heidelberg chez le Prince Palatin; Disant en sage Politique, comme il estoit, qu'il ne falloit ni capituler avec son Roy, ni s'approcher de luy tandis qu'il estoit en colere. Cette affaire couua quelques années, nous verrons en son lieu comme elle se termina.

Puis ſe re-
tire à Ge-
neue, &
de là à
Heidel-
berg
chez le
Prince
Palatin.

1602.

La faueur
de Rosny
seruoit de
pretexte
aux mé-
contente-
mens des
Grands.

Le Roy ne
luy donoit
pourtant
pas trop de
pouvoir.

Car il le
retenoit
pour luy-
mesme.

Versé
vres-im-
portante.

Il faut auouër que la faueur de Rosny seruoit en ce temps-là de pretexte pres- que à tous les mécontentemens, & à toutes les conspirations des Grands. Le Roy l'auoit veritablement eleué, par trois ou quatre belles Charges, parce qu'il croyoit ne pouuoir assez recom- penser les seruices qu'il luy rendoit; Et en cela ce Prince ne merite que loüange, dautant qu'un bon Maistre ne peut faire trop de bien à un bon seruiteur. Mais si les brouillons, & les malcontens se plai- gnoient qu'il luy donnoit trop de char- ges & d'emplois: au moins ne pouuoient- ils pas se plaindre qu'il luy donnast trop de pouuoir, & qu'il n'en donnast qu'à luy seul. Car il est vray de dire que Rosny n'auoit pas la liberté de faire la moindre grace de son chef. Il falloit pour toutes choses s'adresser directement au Roy; Il vouloit distribuer luy-mesme toutes les graces, & les recompenses à des gens qu'il en connuist dignes, qui luy en eussent obligation, & qui n'euf- sent dépendance que de luy. Ce grand Prince sçauoit bien, **QVE CELVY**
QVI DONNE TOVT, PEVT TOVT;
ET QVE CELVY, QVI NE DONNE
RIEN, N'EST RIEN QVE CE

QV'IL PLAIST A CELVY QVI, 1602
 DONNE TOVT. Il auoit trop de cou-
 rage & trop de gloire pour souffrir qu'un
 autre fist la plus noble fonction de son
 autorité Royale. Quelque faueur, &
 quelque familiarité qu'on eust auprès de
 luy, si on eust manqué de luy garder un
 profond respect, de luy parler, & d'agir
 avec luy autrement qu'on ne le doit
 avec son Maistre, & avec son Roy; on
 fust tombé sans doute aussi-tost en dis-
 grace: Et ce fut, comme nous auons
 remarqué, vne des causes de la perte de
 Biron. Iugez donc si celuy, qui ne vou-
 loit point qu'on fist en rien du monde le
 compagnon avec luy, eust enduré qu'on
 y eust fait le Souuerain. Iugez s'il se
 fust contenté que ses Ministres eussent
 simplement pris son agrément sur vne
 affaire, & qu'ils ne luy eussent parlé des
 choses que par maniere d'acquit, après
 les auoir resoluës d'eux-mesmes. Non
 sans doute; il vouloit que les resolu-
 tions partissent de sa teste, & de son mou-
 uement; que le choix fust de luy; qu'il
 eust seul la puissance d'éleuer & d'abais-
 ser; & que personne que luy ne fust ar-
 bitre de la fortune de ses Sujets. Ce
 n'est pas qu'il ne considérast, comme

1602. il est juste , les recommandations des Grands de son Estat , & de ses Ministres, dans la collation qu'il faisoit des benefices , des emplois , & des charges ; Mais c'estoit toujours de telle façon, qu'il faisoit connoistre à celuy, à qui il les donnoit , qu'il ne deuoit les tenir que de luy. L'exemple suiuant le monstre bien.

*Exemple
memorable,
que le Roy
ne deseroit
pas trop à ses
Ministres.*

L'Euesché de Poictiers estant venu à vaquer , Rosny le supplia instamment de considerer en cette occasion Pierre Fenouillet , réputé sçauant homme , & grand Predicateur. Le Roy nonobstant cette recommandation, le donna à l'Abbé de la Rochepozay , qui en son particulier auoit beaucoup de bonnes qualitez , & outre cela estoit fils d'un pere, qui auoit également bien serui de son épée pendant la guerre , & de son esprit dans les Ambassades. A quelque temps de là l'Euesché de Montpellier vint à vaquer : le Roy de son propre mouuement enuoye chercher Fenouillet , & luy dît qu'il le luy donnoit , mais à condition qu'il n'en auroit obligation qu'à luy seul. On void par là comme il consideroit en quelque sorte la recommandation de Rosny ; Mais on void aussi comme estoit bornée la puissance

de ce Fauori, qui donnoit de la jalousie 1602.
à tout le monde. Je l'appelle Fauori à
cause qu'il auoit les emplois les plus
éclatans ; quoiqu'à dire vray il n'auoit
aucune preeminence sur les autres du
Conseil. Car Villeroy & Jeannin estoient
plus considerez que luy pour les nego-
ciations & pour les affaires estrangeres :
Bellievre & Sillery pour la Iustice , la
Police , & le dedans du Royaume. Et il
ne faut pas s'imaginer que ces gens-là
dépendissent en aucune façon de luy : il
n'y auoit qu'un Chef dans l'Estat , qui
estoit le Roy , lequel faisoit mouuoir
tous les membres , & duquel seul ils
receuoient les esprits & la vigueur.

Sur la fin de cette année , le Duc de
Sauoye pensant se venger , & se dédom-
mager de la perte de son Marquisat de
Saluces sur la ville de Geneue , essaya de
la surprendre par escalade. L'entreprise
auoit esté formée par les conseils du
Seigneur d'Albigny , & le Duc auoit
passé les monts , la croyant infailible.
D'Albigny conduisit deux mille hom-
mes destinez pour cela jusqu'à demie-
lieuë de la ville ; Mais s'estant chargé de
la conduite de cette action , il ne jugea
pas à propos de s'engager dans la place ,

*Entreprise
du Duc de
Sauoye sur
Geneue ;
elle avorta.*

1602. & en laissa l'exécution à d'autres. Le commencement en fut assez heureux. Plus de deux cens hommes monterent par des échelles , gagnèrent les remparts , & coururent par toute la ville sans estre apperceus. Cependant les Bourgeois furent éueillés par les cris des fuyards d'un corps de garde , qui découurit les entrepreneurs , & qui aussi-tost se vid chargé par eux ; & le Petardier qui deuoit rompre vne porte par dedans pour faire entrer ceux de dehors , vint malheureusement à estre tué. Après quoy ils furent accablez de tous costez , la plupart essayèrent de regagner leurs échelles : mais le canon de la courtine les ayant brisées , ils furent presque tous tuez , ou se rompirent le col en sautant dans le fossé. Il en fut pris treize en vie , presque tous Gentilshommes , entre autres Attignac , qui auoit serui de second à Dom Philippin bastard de Sauoye. Ils se rendirent sur l'assurance qu'on leur donna de les traiter en prisonniers de guerre : Mais les cris furieux de le populace , qui representoit le danger où leur ville auoit esté des massacres , des violemens , d'un incendie vniuersel , & d'une seruitude

Treize des
entrepre-
neurs pen-
dus.

perpetuelle , forcerent le Conseil de 1602.
cette petite Republique à les condam-
ner à la mort infame de la potence com-
me des voleurs. On attachâ leurs te-
stes avec cinquante-quatre autres de
celles des tuez sur les fourches patibu-
laires , & on jettâ le corps dans le
Rosne.

Le Duc de Sauoye tout confus d'un
si mauuais succès , & encore plus des
reproches que toute la Chrestienté luy
faisoit d'auoir tenté vne telle entreprise
en pleine paix , repassâ les monts en
poste , laissant ses troupes près de Gene-
ue , & tascha de s'excuser enuers les
Suisses de ce qu'il auoit voulu surpren-
dre cette ville , qui estoit sous leur pro-
tection , aussi-bien que sous celle de
France : disant qu'il ne l'auoit pas fait
pour troubler le repos des Liges , mais
pour empescher que Lefdiguieres ne
s'en emparast pour la remettre au Roy.

Le Duc de
Sauoye
s'excuse en-
uers les
Suisses.

Les Ducs de Sauoye ont depuis long-
temps pretendu que cette ville est de
leur Souueraineté , & que les Euesques,
qui en ont porté le titre de Comtes, &
en ont esté Seigneurs durant quelque
temps , releuoient d'eux. C'est pour-
tant ce que les Euesques n'ont jamais

De qui re-
leue la ville
de Geneue.

1602. auoüé, ayant touïjours maintenu qu'ils dépendoient immédiatement de l'Empire. La Ville de son côté soustient qu'elle est ville libre, qui n'est point sujette pour le temporel, ni à ses Eueſques, lesquels elle chassa entierement l'an mil cinq cens trente-trois, lors qu'elle renonça malheureusement à la Religion Catholique, ni au Duc de Sauoye; mais seulement à l'Empire, dont elle a touïjours les Aigles arbores sur ses portes. Il n'est pas besoin de rapporter icy les titres des vns ni des autres; mais pour lors la ville de Geneue estoit en possession de sa pleine liberté, il y auoit plus de soixante ans, & s'estoit alliée avec les Cantons des Suisses. Or les Suisses estoient compris dans le Traité de Veruin, comme Alliez de la France, par conséquent la ville de Geneue y estoit aussi; Et le Roy l'auoit assez déclaré au Duc de Sauoye. Il ne laissa pas pourtant de tenter l'entreprise que nous venons de dire; esperant que si elle reüssissoit, le Roy d'Eſpagne, & le Pape le soustiendroient, & que le Roy pour si peu de chose ne voudroit pas rompre la Paix.

Elle estoit
alliée des
Suisses, &
sous la pro-
tection de
France.

Les Gene-
uois font
la guerre

Les Geneuois furieusement animez, commencerent de luy faire la guerre, &

entrant courageusement sur ses terres, 1602.
 luy prirent quelques petites bicoques. au Duc de
 Savoie.
 Ils pensoient que le Roy & les Suisses
 seconderoient les mouuemens de leur
 ressentiment, & que tous les Potentats
 d'Allemagne accourroient pour les assi-
 ster. Mais le Roy desiroit obseruer la
 Paix, & estoit trop prudent pour souf-
 frir qu'il s'allumast vne guerre, dans la-
 quelle il n'eust pas pû accorder ensem-
 ble la Religion & la Politique, & ajuster
 l'honneur & les interets de la France
 obligée à proteger ses Alliez, avec les
 bonnes graces du Pape porté par son de-
 uoir à la ruine des Huguenots. Il leur
 enuoya donc de Vic les asseurer de sa
 protection: mais avec ordre de leur fai-
 re connoistre que la Paix leur estoit si
 necessaire, & la guerre si ruineuse, qu'ils
 deuoient se porter à embrasser l'vne, &
 fuir l'autre. Comme ils auoient peu de
 force pour tant de colere, & qu'ils ne
 pouuoient rien sans son assistance, ils
 furent contrains de se relascher, & d'en-
 trer dans vn Traité avec le Sauoyard;
 Par lequel il fut dit, qu'ils estoient
 compris dans le Traité de Veruin, &
 que le Duc ne pourroit bastir aucune
 forteresse à quatre lieues de leur ville.

Mais le Roy
 les oblige
 à faire la
 Paix.

1602.

Affaire de
Mets, où
les Habitan-
s se bar-
ricadent
contre So-
bole leur
Gouver-
neur.

Il arriua presque au mesme temps, que la ville de Mets se souleua contre le Gouverneur de la citadelle. Il s'appelloit Sobole, lequel y ayant esté mis Lieutenant par le Duc d'Espéron, à qui Henry II. auoit donné ce Gouvernement en chef, s'estoit depuis détaché de ce Duc, je ne sçay point par quelle consideration, & auoit pris des prouisions du Roy. Il auoit vn frere qui le secon-
doit dans les soins de ce Gouvernement.

Durant la derniere guerre contre l'Espagne, ces deux freres auoient accusé les principaux Habitans de Mets, d'auoir conjuré de liurer la ville aux Espagnols. Il y en eut plusieurs d'emprisonnez, quelques-vns de mis à la question, mais pas vn ne fut trouué coupable; de sorte que tous les Bourgeois croyans avec sujet, que ce fust vne calomnie, prirent les Soboles en haine, & dresserent des cahiers de plaintes contre eux, les accusans de quantité d'exactions & de cruau-
tez. Le Duc d'Espéron, qui sans doute soustenoit ces Bourgeois à la Cour, y fut enuoyé par le Roy pour accommoder ce different. Les Soboles, qui l'auoient offensé, ne se fioient point en

luy ; ils ne voulurent point le laisser entrer dans la citadelle le plus fort, ni faire sortir la garnison au deuant de luy ; tellement qu'estant justement animé il enflamma la playe au lieu de la guerir, & échauffa de forte les Habitans, qu'ils se barricaderent contre eux. Le Roy qui sçauoit que les moindres bluettes estoient capables de causer vn grand embrasement, ne se contenta pas d'y enuoyer la Varenne, mais s'y achemina luy-mesme ; estant d'ailleurs bien aise de visiter cette frontiere. Sobole luy remit la place entre les mains ; & il la donna à Arquien Lieutenant Colonel du Regiment des Gardes, avec la qualité de Lieutenant de Roy, pour y commander en l'absence du Duc d'Espernon Gouverneur, lequel n'y eut pas grand pouoir tant que le Roy vécut.

1602.

Le Duc
d'Espernon
allume le
feu plus
fort.

Le Roy
y va luy
mesme. So-
bole luy
rend la pla-
ce, & il la
met entre
les mains
d'Arquien.

Le Roy passa les festes de Pasques à Mets. Tandis qu'il y fut, il écouta la requeste que les Iesuites luy firent pour leur rétablissement. Il remit à leur faire justice quand il seroit de retour à Paris, & permit au Pere Ignace Armand, & au Pere Coton de s'y rendre pour solliciter leur cause. Ils n'y manquerent pas ; & le Pere Coton, qui estoit d'un entre-

1603.

Les Iesuites
presentent
requeste au
Roy pour
leur réta-
blissement.

1603. tien extrêmement doux & accort , & fort celebre Predicateur , gagna aussitost les bonnes graces de toute la Cour, & plût si fort au Roy, qu'il obtint de sa Majesté le rappel de la Societé en France , malgré mesme les auis de quelques-uns de son Conseil. Il les rétablit donc par vn Edict qu'il fit verifiser en Parlement , & fit abattre ensuite cette Pyramide , qui auoit esté dressée deuant le Palais , en la place de la maison de Jean Chastel , sur laquelle il y auoit plusieurs écrits en vers & en prose tres-sanglans contre ces Peres. Ainsi leur bannissement fut glorieusement réparé ; Sur tout , le Roy ayant retenu auprès de luy le Pere Coron en qualité de son Predicateur ordinaire , & de Confesseur & directeur de sa conscience. Cela ne s'accomplit qu'en l'an mil six cens quatre.

Le Roy les
rétablit
brillamment.

1602. Dans ces deux années de mil six cens & deux & mil six cens trois , nous auons

1603. encore à remarquer trois ou quatre choses importantes. La premiere , que le Roy au sortir de Mets alla à Nancy visiter sa sœur la Duchesse de Bar , laquelle mourut l'année suiuiante sans enfans. La seconde , qu'il renouuella l'alliance avec les Suisses , & à quelques mois de

Il visita sa
sœur à
Nancy.

Il renou-
uella l'ali-
ance avec les
Suisses , &
les Grisons.

là avec les Grisons, nonobstant les obstacles que tascha d'y apporter le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanois. La troisième, que s'en retournant à Paris, il receut la nouvelle de la mort d'Elizabeth Reine d'Angleterre, l'une des plus illustres & des plus heroïques Princesses, qui ayent jamais regné, & laquelle regît son Estat avec plus de conduite, & plus de vigueur, qu'aucun Roy de ses Predecesseurs n'auoit jamais fait.

1603.
& les Grisons.

Il apprend la mort d'Elizabeth Reine d'Angleterre.

Elle estoit fille du Roy Henry VIII. & de cette Anne de Boulen, pour l'amour de laquelle il auoit quitte Catherine d'Arragon, tante de l'Empereur Charles-Quint, sa premiere femme. Il ne manqua presque rien au bonheur de son Regne que la Religion Catholique, qu'elle bannit d'Angleterre; Et on eust pû luy donner le nom de Bonne aussi bien que celui de Grande, si elle n'eust pas traité si inhumainement, comme elle fit, sa cousine germaine Marie Stuart Reine d'Ecosse, qu'elle tint dix-huit ans prisonniere, & puis luy fit couper la teste, à cause de quelques conspirations que les seruiteurs & amis de cette pauvre Princessse auoient faites contre sa personne.

Elle auoit chassé la Religion Catholique d'Angleterre, & fait mourir Marie Stuart sa cousine.

1603.

Jacques VI.
Roy d'Es-
cosse, fils de
Marie, suc-
cede au
Royaume
d'Angle-
terre.

Il n'estoit
que Jacques
I. du nom
entre les
Rois d'An-
gleterre.

Ambassa-
deurs de
France &
d'Espagne
pour auoir
son amitié.

Le fils de cette Marie nommé Jac-
ques VI. Roy d'Escoce, estant le plus
proche du sang d'Angleterre, comme
petit fils de Marguerite d'Angleterre fil-
le du Roy Henry VII. & sœur du Roy
Henry VIII. mariée à Jacques IV. Roy
d'Escoce, succeda à Elizabeth, qui auoit
fait mourir sa mere. Il voulut s'appeller
Roy de la Grand' Bretagne, pour vnir
sous vn mesme titre les deux Couronnes
d'Angleterre & d'Escoce; qui en effet
ne sont qu'une mesme Isle, jadis appel-
lée par les Romains, *Magna Britannia*.

L'alliance d'un si puissant Roy pou-
uoit faire pancher la balance du costé
qu'il se fust tourné, ou de France, ou
d'Espagne; C'est pourquoy l'une & l'autre
l'enuoyerent aussi-tost saluer par de
magnifiques Ambassades, chacun tâ-
chant de l'attirer à soy. Ce fut Rosny,
qui y passa de la part de Henry le Grand;
Il obtint toutes les audiences qu'il vou-
lut fort fauorables, & après quelques
difficultez la confirmation des anciens
Traitez d'entre la France & l'Angleter-
re. L'Ambassadeur d'Espagne ne trouua
pas tant de facilité en sa negociation, les
Anglois tinrent ferme. Il falut que le
lieu du Traité fust pris en Angleterre,

que les Espagnols leur accordassent le commerce par toutes leurs terres, mesmeaux Indes, & qu'ils leur donnassent liberté de conscience en Espagne; en sorte qu'ils ne seroient point sujets à l'Inquisition, ni obligez de saluër le Saint Sacrement par les ruës, mais seulement de se détourner. 1603.

*La piété
cede à l'in-
terest.*

La France estant dans vne profonde Paix, tant au dehors par le renouvellement de ses alliances avec les Suisses & avec l'Angleterre, qu'au dedans par la découuerte des conspirations, qui auoient esté entierement dissipées: le Roy jouissoit d'un repos digne de ses travaux, & ses peines passées rendoient ses plaisirs plus doux. Il n'estoit pas neantmoins oisieux, on le voyoit toujours dans l'occupation, & il s'employoit avec autant de soin à conseruer la Paix, cette diuine fille du Ciel, qu'il auoit apporté de courage & d'ardeur à faire la guerre.

*Le Roy tra-
uaille à en-
treenir la
Paix.*

On luy a souuent ouï dire, que quand il eust pû rendre la Maison de France aussi puissante en Europe, qu'est celle des Ottomans en Asie, & conquerir en vn moment tous les Estats de ses voisins, il ne l'auroit pas voulu faire au des-

*Belles
paroles,
& bien
dignes
d'un
Grand
Roy.*

1603.,, honneur de sa parole, obligé à l'entretien de la Paix.

„
Ses diuer-
tissemens.

Ses plus ordinaires diuertissemens pendant ce temps-là, estoient la chasse, & les bastimens; Il auoit des manœuvres en mesme temps à Sainte Croix d'Orleans, à Saint Germain en Laye, au Louure, & à la Place Royale.

Occupation de la Noblesse Françoisse.

La Noblesse Françoisse ayant la Paix, ne pouuoit aussi demeurer sans rien faire; les vns passoient le temps à la chasse; les autres auprès des Dames; quelques-uns à apprendre les belles lettres & les Mathematiques; d'autres à voyager dans les païs estrangers; & d'autres à continuer l'exercice de la guerre sous le Prince Maurice en Hollande. Mais plusieurs, à qui les mains demangeoient, & qui cherchoient à signaler leur valeur sans partir de leurs maisons, deuenoient pointilleux, & pour le moindre mot, ou pour vn regard de trauers mettoient l'épée à la main. Ainsi la manie des duels entra bien auant dans les esprits, des Gentilshommes; Et ces combats estoient si frequens, que la Noblesse verfoit presque autant de sang sur le pré par ses propres mains, que les ennemis luy en auoient fait perdre dans les batailles,

Duels trop frequens.

Le Roy pour cela fit vn second Edict fort feuerre , qui defendoit les Duels , & confifquoit le corps & les biens de ceux qui se portoient sur le pré. D'abord cette defense refroidit vn peu l'ardeur des plus échauffez : mais parce qu'il donnoit souuent grace de ce crime, sa bonté ne pouuant la refuser à des gens qui l'auoient fidelement serui dans son besoin, il arriua que dans peu de temps le mal reprit son cours presque aussi fort comme auparauant.

1603.

Le Roy fait
vn Edict
contre cet-
te mauie.

Comme il receuoit de tous costez des auis pour accommoder , & enrichir son Royaume, il apprit qu'il y auoit en diuers endroits de la France d'assez bonnes mines d'or & d'argent, de cuiure & de plomb, & que si on y faisoit traual-ler, on n'auroit pas besoin d'en acheter des Estrangers ; Que mesme quand il n'y auroit pas grand profit à les fouil-ler, on en tireroit toûjours cet auan- tage, que l'on y employeroit quanti- té de faineans, & aussi ceux des crimi- nels, qui ne meritoient pas la mort, les- quels eussent pû y estre condamnez pour quelques années. Il fit donc vn Edict, qui renouuelloit les anciennes Ordonnan- ces touchant les Officiers, Directeurs,

Il fait des
Ordonnan-
ces pour
traual-
ler
aux mines
d'or, d'ar-
gent, & de
cuiure.

1603. & Ouuriers des Mines ; & l'on com-
 mença d'y trauailler dans les Pyrenées,
 où il est certain qu'il y en auoit autre-
 fois d'or & d'argent, & qu'il y en a en-
 core. De sorte que si on eust voulu con-
 tinuer ce trauail, il y a bien de l'apparen-
 ce qu'on en eust tiré de notables auan-
 tages ; Mais ou la negligence des Dire-
 cteurs , ou leur peu d'intelligence , &
 d'ailleurs l'impatience des François, qui
 se reburent aussi-tost si vne chose ne leur
 reüssit pas avec facilité , le firent discon-
 tinuer.

On entre-
 prend de
 faire join-
 dre la Loi-
 re, & la
 Seine.

On en entreprit vn autre de fort gran-
 de commodité pour Paris. C'estoit de
 joindre la riuiera de Loire à la Seine par
 le canal de Briare. Rosny y faisoit tra-
 uailer avec beaucoup de dépense, & y
 employa près de trois cens mille escus ;
 mais l'ouurage fut interrompu , je ne
 sçay pourquoy. On l'a repris sous le
 Regne de Louïs XIII. & amené à sa per-
 fection.

Autre des-
 sein de
 joindre
 les deux
 mers.

On en proposa encore vn autre, qui
 estoit de faire communiquer les deux
 mers, l'Ocean & la Mediterranée, en
 joignant ensemble la Garonne qui va
 dans l'Ocean, & l'Aude qui tombe dans
 la Mediterranée au dessous de Narbon-

ne, par des canaux qu'on deuoit tirer par 1603.
de petites riuieres, qui sont entre ces
deux grandes. Le païs de Languedoc of-
froit d'y contribuer; Mais il se trouua
des difficultez qui empescherent cette
entreprise.

La nauigation s'estant rétablie par le
bon ordre que le Roy auoit donné de te-
nir ses costes en seureté, & de punir se-
uerement les Pirates quand on les attra-
poit, nos vaisseaux ne se contentoient
pas de trafiquer aux lieux ordinaires,
mais entreprenoient aussi d'aller au nou-
veau monde, dont ils auoient presque
oublié la route depuis l'Admiral de Co-
ligny. Vn Gentilhomme Xaintongeois
nommé du Gas, commença avec com-
mission du Roy les voyages de Canada,
où depuis fut établi le commerce des
Castors, qui sont des peaux d'un certain
animal amphibie, presque semblable
aux Loutres de ce païs icy.

Nauigation
en Canad,
& commer-
ce des Ca-
stors.

Parmi tous ces établissemens, il ne
faut pas oublier ceux de quantité de
nouuelles Compagnies Religieuses, qui
se firent dans Paris. On y vid pour la pre-
miere fois des Recollers, qui est vne
branche de l'Ordre de Saint François
d'une nouuelle reforme; des Capucines,

Establis-
mens de
Religieux
& Reli-
gieuses.

1603. & des Feuillantines ; des Carmelites ;
 lesquelles y furent amenées d'Espagne ;
 Des Carmes Déchaussez , qui vinrent
 aussi du mesme païs ; Des Freres de la
 Charité , vulgairement appelez Freres
 Ignorans, venus d'Italie ; Et tous eurent
 bien-tost basti leurs Conuens des aumô-
 nes , & charitez des personnes deuotes.

Au milieu de ce grand calme , dont le
 Roy jouïssoit , & durant toutes ces bel-
 les occupations , qui estoient si dignes
 de luy, il ne laissoit pas de sentir des cha-
 grins & des ennuis qui le faschoient
 fort. Il n'y en auoit point de plus cui-
 sant , ni de plus continuel , que celuy
 qui luy venoit de la part de sa femme , &
 de ses maistresses.

Le Roy
 donne Ver-
 neuil à Ma-
 demoiselle
 d'Entra-
 gues.

Nous auons veü comme Mademoi-
 selle d'Entragues l'auoit engagé. Il luy
 auoit donné la terre de Verneuïl près de
 Senlis , & pour l'amour d'elle l'auoit
 erigée en Marquisat. Depuis qu'il auoit
 esté marié , il ne laissoit pas d'auoir le
 mesme attachement pour elle , de la
 mener en ses voyages , & de la loger à
 Fontainebleau.

Elle mé-
 prisoit &
 offensoit la
 Reine,

Ces desordres scandaleux offensoient
 extremément la Reine ; & d'ailleurs la
 fierté de la Marquise l'outrageoit fu-

rieusement. Car elle parloit toujours d'elle avec des termes, ou injurieux, ou méprisans, jusqu'à dire quelquefois, que si on luy faisoit justice, elle deuroit tenir sa place. 1603.

La Reine aussi de son costé s'emportoit avec raison contre elle, & en faisoit ses plaintes à tout le monde. Mais ce n'estoit pas le moyen de gagner l'esprit du Roy, il eust peut-estre mieux valu qu'elle eust sagement dissimulé son déplaisir, & que par ses caresses elle se fust rendue maistresse d'un cœur, qui luy appartenoit legitimement. Le Roy aimoit à estre flaté, il aimoit le doux entretien, & la complaisance, il se prenoit par la tendresse & par l'affection. Le filtre de l'amour est l'amour mesme; c'est ce qu'elle deuoit employer auprès de luy, non pas les gronderies, les dédains, & le mauuais accueil, qui ne seruent qu'à dégouter dauantage un mari, & à luy faire trouuer plus de plaisir dans les appas d'une maistresse, qui prend soin d'estre toujours agreable & toujours complaisante. Au lieu de tenir cette route, elle estoit toujours en pique avec le Roy; elle l'aigrissoit à toute heure par des plaintes & par des reproches,

Qui de son
costé se ré-
doit fort
fâcheuse
vers le
Roy.

1603. & quand il pensoit trouuer avec elle quelque douceur pour se délasser de ses grands trauaux d'esprit, il n'y rencontroit que de l'amertume & du fiel.

Elle auoit auprès d'elle vne femme de chambre Florentine, fille de sa nourrice, nommée Leonora Galigay, creature extrêmement laide, mais fort spirituelle, & qui auoit sceu si adroitement s'insinuer dans son cœur, & s'en emparer de sorte, qu'elle la gouuernoit tout-à-fait. On dit, je ne sçay ce qui en est, que cette femme craignant que la Reine sa maistresse ne l'aimast moins si elle aimoit parfaitement le Roy son mari, l'éloignoit de luy tant qu'elle pouuoit, afin de la posséder plus à son aise. Depuis, afin d'auoir vn second dans ses desseins, elle se maria & épousa vn Florentin domestique de la Reine, qui s'appelloit Conchini, vn peu de meilleure extraction qu'elle, estant petit fils d'vn Baptiste Conchini, qui auoit esté Secrétaire de Cosme Duc de Florence.

Leonora &
Conchini
son mari
l'entrete-
noient en
ses mau-
uaises hu-
meurs.

L'opinion commune est que ces deux personnes trauaillèrent conjointement tant que le Roy vescu, à entretenir des aigreurs dans l'esprit de la Reine, & à la rendre toûjours fascheuse & de mau-

uaife humeur enuers luy, de forte que 1603.
sept ou huit ans durant, s'il y auoit vn
jour de calme & de plaisir dans ce ména-
ge, il y en auoit deux de mécontente-
ment & de fascherie. En cela veritable-
ment la faute du Roy estoit la plus gran-
de, pource qu'il donnoit sujet à ces
troubles, & que le mari estant, comme
dit Saint Paul, le chef de la femme, doit
luy donner l'exemple, & auoir plus
estroite vnion avec elle.

Nous auons remarqué cela vne fois 1604.
pour toutes. Mais on ne sçauroit assez
souuent faire cette reflexion, Que le pe-
ché est la cause du desordre, & que pour
vn petit plaisir, il cause mille ennuis, &
mille maux dès ce monde icy mesme.
Le Roy n'estant âgé que de cinquante
ans justement, commençad'auoir cette
année quelques legeres atteintes de
gouttes; qui peut-estre estoient les ef-
fets douloureux de son excessiue volu-
pté, aussi-bien que de ses fatigues.

Les débau-
ches du
Roy luy
causè-
rent la
goutte.

Pour reuenir à la Marquise, il arri-
ua vn jour que la Reine estant fort of-
fensée de ses discours, la menaça qu'elle
sçauroit bien reprimer sa méchante lan-
gue. La Marquise se mit à faire la triste,
& la dolente, à fuir le Roy, & à luy

La Reine
menace la
Marquise
de Ver-
neuil.

1604. faire entendre, qu'elle le supplioit de ne luy plus parler, pource qu'elle auoit peur que la continuation de ses faueurs ne luy fust trop prejudiciable, à elle & à ses enfans. Son dessein estoit d'enflamer plus fort sa passion en se montrant plus difficile. Or comme elle vid que son adresse n'auoit pas tout l'effet qu'elle esperoit, & que d'ailleurs la colere de la Reine s'estoit accruë à tel point, qu'il y auoit en effet quelque danger pour elle & pour les siens : elle s'auisa d'une autre chose. D'Entragues son pere demanda permission au Roy de l'emmener hors du Royaume, pour éviter la vengeance de la Reine. Le Roy luy accorda sa demande plus facilement qu'elle ne pensoit, dont estant outrée au dernier point, son pere & le Comte d'Auvergne son frere vterin se mirent à traiter secretement avec l'Ambassadeur d'Espagne, pour auoir retraite sur les terres de son Roy, & se jeter entierement eux & les enfans entre ses bras.

Laquelle
prie le Roy
de ne la
plus voir,

Et son pere
luy des-
mâde con-
gé de se re-
tirer avec
elle hors
de France.

Ils traitent
avec l'Amba-
sadeur
d'Espagne
pour s'y
retirer.

L'Ambassadeur crut que cette affaire seroit fort auantageuse à son Maistre, & qu'en temps & lieu il se pourroit seruir de cette promesse de mariage, que

le Roy auoit donnée à la Marquise. 1604.
Ainsi il leur accorda facilement tout ce
qu'ils demanderent, & y ajoûta toutes
les belles promesses, dont des esprits
foibles & legers se peuuent enyurer.

Le Roy leur auoit accordé permission
de se retirer hors de France, sans emmen-
ner pourtant les enfans, dans la croyan-
ce qu'il auoit qu'ils iroient en Angle-
terre deuers le Duc de Lenox, & le
Comte d'Aubigny de la Maison de
Stuart, qui estoient leurs proches pa-
rens; mais lors qu'il eut appris qu'ils
meditoient leur retraite en Espagne, il
resolut de les en empescher; & premie-
rement d'y employer les voies de dou-
ceur. Il manda donc le Comte d'Au-
uergne, qui estoit lors à Clermont assez
aimé dans la Prouince, pour croire qu'il
y pouuoit demeurer en seureté. Il re-
fusa de venir, qu'auparauant il n'eust
son abolition scellée en bonne forme
de tout ce qu'il pourroit auoir fait. C'e-
stoit vne sorte de nouveau crime de
capituler avec son Roy; Toutefois il la
luy enuoya, mais avec cette clause,
qu'il se rendroit aussi-tost auprès de luy.

Sa défiance ne luy permit pas d'obéir
à cette condition, il demeura dans la

Le Roy re-
fusa de les
en empê-
cher.

Pour cet
effet il man-
da le Comte
d'Auuer-
gne, qui est
à Clermont,
& qui refu-
se de venir.

1604. Prouince, où il se tenoit sur ses gardes avec toutes les precautions imaginables. Neantmoins il ne pût estre si fin que le Roy ne le fist attraper, & par vn artifice assez grossier. Il estoit Colonel de la Caualerie Françoisse, on le pria d'aller voir faire montre à vne Compagnie du Duc de Vendosme. Il y alla bien monté, se tenant assez éloigné pour n'estre pas enuélé; Neantmoins d'Eurre Lieutenant de cette Compagnie, & Nerestan l'abordant pour le saluer, montez sur des bidets de peur de luy donner du soupçon, mais avec trois soldats déguisez en Laquais, le jetterent à bas de son cheual, & le firent prisonnier. On l'amena aussi-tost à la Bastille, où il fut saisi d'une extrême frayeur, quand il se vid logé en la mesme chambre où auoit esté le Mareschal de Biron son grand ami.

Il est arresté
prisonnier
& mené à
la Bastille.

D'Entragues, & la
Marquise
sont aussi
arrestez.

Incontinent après, le Roy fit aussi arrester d'Entragues, qui fut mené à la Conciergerie, & la Marquise, qui fut laissée dans son logis sous la garde du Cheualier du Guet. Puis desirant faire connoistre par des preuues bien publiques la mauuaise intention de l'Espagnol, qui seduisoit ses Sujets, & qui

excitoit & fomentoit à tout propos des 1604.
 conspirations dans son Estat , il remit
 les prisonniers entre les mains du Par-
 lement. Lequel les ayant conuaincus
 d'auoir comploté avec l'Espagnol , de-
 clara par vn Arrest du premier de Fe-
 vrier le Comte d'Auuergne , Entragues,
 & vn Anglois nommé Morgan , qui
 auoit esté l'entremetteur de cette belle
 negociation , criminels de leze-Majesté,
 & comme tels les condamna à auoir la
 teste tranchée; La Marquise à estre con-
 duite sous bonne garde en l'Abbaye des
 Religieuses de Beaumont près de Tours,
 pour y estre recluse; Et que cependant
 il seroit plus amplement informé con-
 tre elle, à la requeste du Procureur Ge-
 neral.

Arrest du
 Parlement
 contre eux.

La Reine n'auoit point épargné ses
 sollicitations pour faire donner cet Ar-
 rest , croyant que l'execution satisferoit
 son ressentiment; mais la bonté du Roy
 se trouua plus grande que sa passion.
 L'amour qu'il auoit pour la Marquise
 n'estoit pas si fort esteint, qu'il pût se
 resoudre à sacrifier celle qu'il auoit si
 puissamment aimée: Il ne voulut pas
 qu'on leur prononçast l'Arrest; & à
 deux mois & demi de là, sçauoir le quin-

Le Roy leur
 pardonne,
 & fait justi-
 fier la Mar-
 quise.

1604. zième d'Avril, il commua par des Lettres du grand seau la peine de mort du Comte d'Auvergne, & du Seigneur d'Entragues en vne prison perpetuelle, & celle de Morgan en vn bannissement perpetuel. Quelque temps après il changea encore la prison d'Entragues au séjour de sa maison de Malles-herbes en Beaussé. Il permit aussi à la Marquise de se retirer à Verneuïl; & sept mois s'estant passez sans que le Procureur General eust trouué aucune preuue contre elle, il la fit declarer entiere-ment innocente du crime dont elle auoit esté accusée.

Mais le Comte d'Auvergne demoura à la Bastille, & est dépouillé de sa Comté.

Il n'y eut que le Comte d'Auvergne, qui estant le plus à craindre, fut le plus mal traité: car non seulement le Roy le retint prisonnier à la Bastille, où il croupit douze ans durant, mais encore luy fit oster la propriété de la Comté d'Auvergne. Il en portoit le titre, & en jouissoit en vertu de la donation, que le Roy Henry III. luy en auoit faite.

La Reine Marguerite nouvellement reuenüe à la Cour, soustint que cette donation ne pouuoit estre valable, pource que le Contract de Mariage de Ca-

therine de Medicis leur mere, à laquelle 1604.
 le cette Comté appartenoit, portoit
 substitution de ses biens, & cette sub-
 stitution, disoit-elle, s'estendoit aux fil-
 les au defaut des masles; partant cette
 Comté luy reuenoit après la mort du
 Roy Henry III. & il n'auoit pû la don-
 ner à son prejudice.

Le Parlement ayant écouté ses rai-
 sons, & veû ses preuues, cassa la dona-
 tion faite par Henry III. & luy adju-
 gea la Comté. En recompense de cette
 obligation & de beaucoup d'autres qu'-
 elle auoit au Roy, elle fit vne donation
 entre vifs de tous ses biens à Monsieur
 le Dauphin, s'en reseruant seulement l'y-
 usufruit sa vie durant.

Le Comte d'Auuergne ainsi dépouil-
 lé demeura dans la Bastille jusqu'en l'an
 mil six cens seize, que la Reine Marie
 de Medicis, ayant besoin de luy durant
 quelques brouilleries, le deliura de là,
 & le fit justifier. Elle voulut mesme
 qu'on tirast des Registres du Parlement,
 & du Greffe l'Arrest & les Informations,
 qui eussent conserué la memoire de son
 crime. Voilà comme le temps amene
 toutes choses, & comme il change les
 plus grandes haines en grandes affe-

Laquelle est
 adjugée à
 la Reine
 Margueri-
 te; qui don-
 ne ses biens
 au Dauphin.

1604. Étions, de mesme qu'il change les plus
 „ fortes affections en des haines mor-
 „ telles.

On décou-
 ure les me-
 nées du Ma-
 reschal de
 Bouillon.

Le Roy luy
 auoit fait
 de grands
 biens, & il
 auoit aussi
 tres-bien
 serui le
 Roy.

En approfondissant le complot que le pere de la Marquise auoit fait avec les Espagnols pour leur liurer sa fille & ses enfans, on découurit aussi les menées du Duc de Bouillon; qui desormais estoit le seul, qui pouuoit faire de la peine au Roy dans son Royaume. Il est constant que ce grand Prince luy auoit fait des biens tres-considerables, luy ayant donné le baston de Marechal de France, & procuré le mariage de l'heritiere de Sedan. Aussi ce Seigneur l'auoit tres-bien serui dans ses plus grandes necessitez; mais depuis qu'il le vid conuerti à la Foy Catholique, il diminua beaucoup de son affection, & estant meu en partie de zele pour sa fausse Religion, en partie d'ambition, il conceut de vastes desseins de se faire Chef & Protecteur du Parti Huguenot, & sous ce pretexte, de se rendre maistre des Prouinces de delà la Loire. On disoit que pour cela il auoit fort aidé à échauffer l'esprit du Marechal de Biron, & qu'il auoit fait vn Traité avec l'Espagnol, qui luy deuoit fournir de

l'argent à souhait, mais non pas des 1604.
troupes, de peur de le rendre odieux
aux Protestans.

Il n'estoit que trop visible, que depuis la conuersion du Roy, il auoit tra-
uailé sans cesse à entretenir des défian-
ces, & des mécontentemens dans les
esprits des Huguenots, & à les vnir &
rallier tous ensemble, afin qu'ils fissent
corps; se persuadant que ce corps vou-
droit auoir necessairement vne teste, &
qu'il n'en pouuoit choisir vne autre que
luy. Voilà pourquoy il s'estoit fait tant
d'Assemblées, & de Synodes particu-
liers & generaux de ceux de la Reli-
gion, où l'on n'entendoit que des plain-
tes & des murmures contre le Roy, le-
quel ils fatiguoient sans cesse de nou-
uelles demandes, & requestes.

Mais depuis
la conuersion
du Roy, il
excitoit les
Huguenots
contre luy,
& se vou-
loit faire
Chef de
Parti.

Outre cela, on sceut que ce Duc
auoit des emissaires & des seruiteurs
dans la Guienne, & particulièrement
dans le Limousin, & dans le Quercy,
qui cabaloient parmi la Noblesse, dis-
tribuoient de l'argent, prenoient le ser-
ment de ceux qui luy promettoient ser-
uice, & auoient formé des entreprises
sur dix ou douze villes Catholiques.

Ses emissai-
res taschent
de former
vn Parti en
Guienne.

Le Roy jugeant qu'il falloit couper la

1604. racine du mal auant qu'il s'étendist plus au loin, & ne sçachant pas mesme jufques où il s'étendoit, refolut d'y aller porter le remede luy-mefme. Il partit de Fontainebleau au mois de Septembre, ayant enuoyé deuant Iean-Iacques de Mesmes Seigneur de Roiffy, qui alla à Limoges pour faire le procès aux coupables.

Le Roy y va
pour empê-
cher leurs
desseins.

Toute cette
conspiratiō
se difsipe.

Punitiō de
quelques
coupables.

Auffi-toft toute cette conspiration s'en alla en fumée; Les plus auifez vinrent au deuant du Roy se jeter à ses pieds; Les autres s'enfuirent hors du Royaume, ou se cacherent. Cinq ou six malheureux ayant esté pris, furent décapitez à Limoges, leurs testes plantées sur le haut des portes, & leurs corps reduits en cendres, qui furent jettées au vent. Trois ou quatre autres souffrirent mesme fupplice en Perigord. Il y en eut dix ou douze des plus confiderables condamnez par contumace & effigiez, entre autres la Chapelle-Biron, & Giuerfac de la Maifon de Cugnac. Mais dans toutes ces procedures il ne fe trouua aucunes preuues par écrit, ni mesme aucune de pofition bien formelle contre le Duc de Bouillon; tant il auoit finement & adroitement conduit toute cette trame.

Auant ces executions le Roy ayant 1604.
 fait son entrée à Limoges, s'en retour-
 na à Paris. Il souhaitoit avec passion
 qu'après cela le Duc de Bouillon se re-
 connust, & s'humiliast. Car s'il demeu-
 roit sans repentance, il estoit obligé de
 le pousser à bout; & s'il entreprenoit
 de le pousser, il offensoit tout ce grand
 corps des Protestans, qui estoient ses
 plus fideles Alliez. Il employa donc
 sous-main tous les moyens dont il se
 pût auiser, pour le porter à auoir recours
 à sa clemence, plutôt qu'à l'intercession
 des Estrangers; laquelle ne peut agréer
 à vn Souuerain, pour son Officier &
 son Sujet. Le Duc desiroit encore plus
 que luy se tirer de cet embarras: mais
 il croyoit ne pouuoir trouuer de seure-
 té à la Cour, parce que Rosny, qui n'e-
 stoit pas son ami, & qui auoit quelque
 jalousie de le voir plus autorisé que luy
 dans le Parti Huguenot, auoit beau-
 coup de credit auprès du Roy. Tel-
 lement qu'après diuerses entremises
 & negociations, le Roy se resolut de
 l'aller chercher à Sedan avec vne ar-
 mée.

Le Roy re-
tourne à
Paris.

Il tâche de
faire humi-
lier le Duc
de Bouil-
lon, mais im-
utilement.

Il se resout
d'assiéger
Sedan.

Rosny trauailloit avec beaucoup de
 chaleur aux preparatifs de cette expedi-

Rosny fait
tous les
preparatifs
nécessaires
pour cela.

1604. tion. Le Roy se confioit en luy, & en l'honorant defiroit témoigner aux Huguenots, que s'il attaquoit le Duc de Bouillon, ce n'estoit point à leur Religion qu'il en vouloit, mais à la rebellion. Pour ce sujet il luy erigea la terre de Sully en Duché & Pairie; Ce qui fera que nous l'appellerons désormais le Duc de Sully. Son sentiment estoit que le Roy pouffast viuement le Duc de Bouillon. Villeroy & les autres estoient d'un contraire auis; Ils ne vouloient point que l'on hazardast le siege de Sedan, d'autant que la longueur de cette entreprise eust peut-estre réueillé diuerfes factions aux autres coins du Royaume, & eust donné le temps aux Espagnols d'attaquer la frontiere de Picardie, au Sauoyard malcontent de se jetter avec les forces du Milanois sur la Prouence desarmée, & aux Huguenots & aux Protestans d'Allemagne d'accourir au secours de leur ami.

Le Roy érige Sully en Duché.

Inconueniens qu'il y auoit d'assiéger Sedan.

Le Roy aime mieux recevoir ce Duc en grace.

Le Roy preuoyoit bien tous ces inconueniens: c'est pourquoy s'estant auancé jusques à Donchery durant l'absence de Sully, qu'il auoit enuoyé peut-estre tout exprés querir de l'artillerie, il traita avec le Duc de Bouillon,

& le receut en grace , moyennant qu'il 1604.
 s'humiliaſt deuant ſa Maieſté , qu'il le
 receuſt dans la ville de Sedan , & qu'il
 luy remiſt le chaſteau , pour le tenir a-
 uec telle garniſon qu'il luy plairoit qua-
 tre ans durant.

A quelles
 conditions.

C'eſtoient-là les conditions publi-
 ques ; mais par les articles ſecrets , le
 Roy promettoit de n'eſtre que peu de
 jours dans Sedan , & de ne mettre que
 cinquante hommes dans le chaſteau ,
 qui en ſortiroient incontinent à la tres-
 humble ſupplication que le Duc luy en
 feroit. Toutes ces choſes s'executerent
 fidelement , & ſans aucune défiance de
 part & d'autre. Le Duc vint trouver le
 Roy à Donchery , où il le ſupplia de luy
 vouloir pardonner. Le Roy le receut
 auſſi-bien que s'il n'eut jamais failli ,
 & cinq ou ſix jours après il entra de-
 dans Sedan , & y en ſejourna trois ſeu-
 lement , puis retourna à Paris. Le Duc
 l'accompagna juſques à Mouſon , & ne
 paſſa pas plus outre : mais quelques
 jours après , lors qu'il eut appris que le
 Parlement auoit veriſié ſon abolition ,
 dans laquelle ſes amis qui auoient eſté
 condamnez par default à Limoges , e-
 ſtoient auſſi compris , il ſe rendit à la

Le Duc de
 mande par-
 don au Roy,
 qui entre
 dans Sedan,
 & puis vint
 à Paris.

1604. Cour, où il receut plus d'honneur & de caresses que jamais. C'estoit la maniere de ce grand Roy; Il auoit vn cœur de Lion contre les orgueilleux & contre les rebelles; mais il se plaisoit à releuer avec vne bonté sans pareille ceux qu'il auoit terrassez, lors que leurs soumissions les rendoient dignes de recevoir sa grace. Aussi le Duc de Bouillon, qui connoissoit parfaitement son naturel, (car ils auoient vescu & fait la guerre fort long-temps ensemble) ne manqua pas de se conduire en cette conjoncture avec toute la prudence, & toute la souplesse, dont vn habile homme, comme luy, estoit capable.

Nonobstant
cela, son
Regne est
traversé de
mille con-
spirations.

Nonobstant cette grande generosité, & bonté du Roy, son Regne ne laissoit pas d'estre traversé par des infidelitez & par des conspirations incroyables. Telle fut la trahison de l'Oste, l'entreprise sur la ville de Marseille par Merargues, & vne autre sur Narbonne & sur Leucate par les Luquisses.

Trahison
de l'Oste.

L'Oste estoit Commis de Villeroy & son filleul, l'employ qu'il auoit auprès de luy estoit de déchiffrer les dépesches. Ce malheureux faisoit scauoir tout le secret des affaires du Roy à quelques gens

gens du Conseil d'Espagne, qui l'auoient corrompu moyennant douze cens écus de pension, qu'on luy auoit promis pendant qu'il estoit en ce pais-là avec l'Ambassadeur Rochepot. Sa méchanceté estant découuerte, il s'enfuit, & comme les Preuosts des Mareschaux le poursuioient, il se noya dans la riuere de Marne près le bac du Fay. On peut juger si Villeroy, dont la fidelité demeurait par là exposée aux soupçons du Roy, & aux médifances de ses ennemis, en eut vn sensible déplaisir. Il eust eu sans doute beaucoup de peine à se lauer de cette affaire, quelque innocent qu'il fust, si le Roy qui le vid dans vne affliction extraordinaire, n'eust eu la bonté de le visiter luy-mesme, de luy porter de la consolation, & de le justifier par cet honneur de toutes les calomnies, que ses enuieux semoient contre luy.

Merargues estoit vn Gentilhomme Prouençal de fort bonne Maison, lequel ayant assurance d'estre Viguiier de Marseille l'année suiuiante, auoit promis de liurer la ville aux Espagnols durant sa Viguerie. Il fut si imprudent & si fou, que de decouurer son dessein à

1605.

Trahison de
Merargues.

1605. vn forçat des Galeres de Marseille, lequel en donna auis à la Cour, afin peut-estre d'obtenir sa liberté. Sur cet auis on épia si soigneusement Merargues, qui estoit pour lors à Paris, qu'on le trouua conferant avec le Secretaire de l'Ambassadeur d'Espagne, & parlant si haut, qu'on entendit presque tout ce qu'ils disoient. On le fouilla, & on trouua sous les plis de sa jarretiere, vn memoire contenant le plan de son entreprise. Il fut arresté, & eut la teste tranchée par Arrest du Parlement de Paris du dix-neufième Decembre. Son corps fut écartelé, les quartiers attachés à des poteaux deuant les portes de la ville, & sa teste portée à Marseille, pour y estre plantée au bout d'une picque sur vne tour d'une des principales portes. Le Secretaire de l'Ambassadeur fut arresté aussi-bien que luy, & eust couru grand risque, si le Roy y eust voulu aller aussi viste comme luy conseil- loient ceux, qui desiroient la rupture avec l'Espagne.

On le sur-
prend con-
ferant avec
le Secretai-
re de l'Amba-
assadeur
d'Espagne.

Sa punitiō.

On arreste
aussi le Se-
cretaire de
l'Ambassa-
deur.

On dis-
coursit di-
uersement
sur les
droits des
Ambassa-
deurs.

Cette rencontre donna sujet aux Po-
litiques de discourir diuersement sur
les droits des Ambassadeurs, & de leurs
gens. Mais Henry le Grand decida luy-

mesme la question de cette sorte. Les 1605.
 Ambassadeurs, disoit-il, sont sacrez par ^{Le Roy}
 le droit des Gens; Or ils le violent les ^{en deci.}
 premiers quand ils trament quelque tra- ^{de luy-}
 hison contre l'Estat, ou contre le Prin- ^{mesme}
 ce auprès duquel leur Maistre les a en- ^{la que-}
 uoyez; Par consequent ce droit ne les ^{stion.}
 doit point mettre à couuert de la re-
 cherche & de la punition. D'ailleurs il
 n'est point à presumer qu'ils soient Am-
 bassadeurs, & qu'ils representent le
 Souuerain qui les enuoye, lors qu'ils
 font des laschetes & des infidelitez,
 lesquelles il ne voudroit pas faire, ni a-
 uouër. Toutefois il y a plus de genero-
 sité à n'vser point en cela de la dernie-
 re rigueur, mais de se reseruer cet auan-
 tage de les pouuoir chastier sans le fai-
 re. Ce fut là son sentiment; Et comme
 il suiuoit touiours les maximes les plus
 genereuses, il defendit qu'on ne proce-
 dast point contre le Secretaire de l'Amb-
 assadeur, auquel les Iuges alloient don-
 ner la question.

Cependant l'Ambassadeur pensant
 couvrir cette perfidie à force de crier
 bien haut, vient se plaindre à luy qu'on
 auoit violé le droit des Gens, & la di-
 gnité de l'Ambassade, protestant que le

Il defend
 qu'on ne
 procede co-
 tre le Se-
 cretaire.

L'Ambassa-
 deur fait
 beaucoup
 de bruit, &
 menace, du
 ressentimēt
 de son Mai-
 stre.

1605. Roy son Maistre en auroit le ressentiment, que doit auoir vn grand Prince offensé. Le Roy luy répondant avec vne sage froideur, luy representa ce que son Secretaire auoit fait avec Merargues. L'Ambassadeur ne voulant pas auouer son homme, ni approuuer son action, tourna l'affaire d'vn autre biais, & se plaignit que le Roy auoit le premier fait infraction au Traité de Veruin, puisqu'il assistoit les Hollandois d'hommes & d'argent. Le Roy replica, que pour les hommes, ils n'y alloient point par ses ordres, & qu'il y auoit des François au seruice de l'Archiduc, aussi-bien qu'au seruice des Hollandois; Mais pour son argent, qu'il estoit en son pouuoir d'en faire ce qu'il luy plairoit, & de le prester, ou de le donner, sans qu'on y pust trouuer à dire. L'Ambassadeur s'échauffa fort, & il y eut des paroles bien hautes de part & d'autre. Enfin le Roy luy fit rendre son Secretaire, comme il l'auoit resolu dès auparauant qu'il luy en parlât.

Le Roy luy
répôd fort
froide-mét,
& luy rend
son Secre-
taire, com-
me il auoit
resolu au-
parauant.

Trahis des
Luquisses.

Quant aux Luquisses, c'estoient deux freres Genoïs d'extraction, qui auoient fait marché avec le Gouverneur de Perpignan de luy liurer Narbonne & Leu-

cate. Il est certain qu'il n'estoit pas en 1605.
leur pouuoir d'exccuter ce dessein , &
qu'il y auoit plus de mauuaise volonté
en eux , que de danger que la chose reüs-
sist ; Neantmoins ils furent pris & me-
nez à Thoulouse , où le Parlement les
enuoya l'un & l'autre au gibet.

Il sembloit que non seulement la
malice des hommes conspirast alors
contre la France , mais aussi la folie. Car
le mesme jour que Merargues fut exe-
cuté , vn malheureux fou attenta sur la
personne sacrée du Roy , se jettant sur
luy vne dague à la main , comme il pas-
soit à cheual sur le Pont-neuf en reue-
nant de la chasse. Les Valets de pied de
sa Majesté y ayant accouru , luy firent
lascher prise , & l'eussent assommé sur
le champ , sans la defense du Roy , qui
le fit mener en prison au For-l'Euesque.
Il s'appelloit Iean de l'Isle , natif de Vi-
neux près de Senlis. Il fut aussi-tost in-
terrogé par le President Ieannin , qui
n'en put jamais tirer aucune réponse
raisonnable : car il estoit tout-à-fait hors
du sens. Il croyoit estre Roy de tout le
monde , & disoit que Henry IV. ayant
vsurpé la France sur luy , il le vouloit
chastier de sa temerité. Sur cela le Roy

Vn fou at-
tente sur la
personne
du Roy.

1605. jugeant qu'il estoit assez puni par sa folie, commanda qu'on luy fist seulement garder la prison, où il mourut peu de temps après.

Ceux qui
vouloient
la guerre,
aigrissoient
fort l'esprit
du Roy sur
toutes ces
conspira-
tions.

Ceux qui desiroient la guerre ne perdoient point l'occasion d'irriter l'esprit du Roy sur toutes ces conjurations & entreprises des Espagnols. Ils luy remonstroient qu'il n'en devoit point attendre d'autres de ses ennemis perpétuels; Qu'ayant fait tous leurs efforts pour l'empêcher de paruenir à la Royauté, ils les continuoient toujours pour attenter sur son repos & sur sa vie; Que leurs embusches estoient plus à craindre dans la Paix que dans la guerre; Qu'il falloit rompre avec eux, parce qu'ils auroient moins de moyens de luy malfaire, quand ils ne seroient plus dans les entrailles de son Estat; Qu'il y auoit plus d'avantage d'agir avec eux à force ouverte, que non pas de démesler toutes les menées & pratiques, qu'ils tramoient sous le manteau de paix & d'amitié. Ils luy representoient avec cela le mauuais estat des affaires de l'Espagne, qui s'estant toute épuisée d'argent dans les guerres des Pais-Bas, auoit esté contrainte d'auoir recours à des

moyens extraordinaires pour en recou-
urer. Mais sur tout ils n'oublioient pas
de luy mettre déuant les yeux les gran-
des & auantageuses qualitez qu'il auoit
pardessus Philippe III. son aduersaire;
dautant que l'on se porte bien plus fa-
cilement à attaquer vn homme lors qu'
on le méprise & qu'on le croit le plus
foible.

1605.

Ils luy don-
noient mes-
me du mé-
pris pour
Philippe
III. Roy
d'Espagne.

Je diray à ce propos, que ce Roy-là,
quoiqu'il eust l'esprit assez éclairé, &
que les soins du Roy Philippe II. son
pere, tres-grand Politique, luy eussent
donné toutes les connoissances neces-
saires pour gouuerner: neantmoins par
vne certaine timidité, & par vne dé-
fiance de luy-mesme, trop ordinaire à
beaucoup de Grands, fuyant le trauail
& la peine, il s'estoit entierement dé-
chargé du Gouuernement sur le Mar-
quis de Denia, lequel il fit bien-tost
Duc de Lerme. Il seroit mal-aisé d'ex-
primer combien celuy-ci se rendit o-
dieux, & combien l'autre fut peu estimé
tandis que cela dura. Car enfin Dieu fit
la grace à ce jeune Prince de luy désil-
ler les yeux: Il brisa ses chaisnes; & ce-
luy qui s'estoit rendu comme son mai-
stre, crut ne pouuoir se mettre mieux

Quel estoit
ce Prince.

1605. à couuert de toutes les disgraces qui luy pouuoient arriuer, qu'en se faisant d'Eglise & Cardinal.

Belle & vti.
le reflexiō.

Peut-on, en passant, faire quelque reflexion sur le pitoyable estat, où se met vn Souuerain, qui pour ne se pas conduire comme il doit, tombe necessairement dans le mépris & dans l'auersion de ses Sujets ? Sans doute que le
 „ plus grand malheur qui luy puisse arri-
 „ uer, est d'estre regardé comme inferieur
 „ & sujet à vn autre; D'auoir les oreilles
 „ bouchées à toutes les voix de son peu-
 „ ple, qui luy crie de tous costez, *Gou-*
 „ *uenez nous*; Et de s'en rapporter plû-
 „ tost à cinq ou six lasches flatteurs, qui luy
 „ font acroire qu'il est le Maistre, quoi-
 „ qu'en effet il n'en fasse aucune fonction,
 „ que non pas à la verité, & au senti-
 „ ment de tout son Royaume. Que s'il
 „ desire sçauoir & connoistre au vray s'il
 „ est le Souuerain, ou non, il n'a qu'à re-
 „ garder sans se flater, si c'est luy qui don-
 „ ne les charges, les benefices, les pen-
 „ sions, & les recompenses de son propre
 „ mouuement; si c'est luy qui choisit les
 „ personnes; si les Officiers qu'il a autour
 „ de luy sont de sa main; s'il se fait des
 „ creatures; s'il a jamais dit vne bonne

fois je *veux* dans quelque affaire d'im- 1605.
 portance; s'il se void toujours fuiui & "
 accompagné des Grands; si ceux qui ont "
 des affaires, qui cherchent des emplois, "
 & qui ont besoin de faueur, sont dans "
 son antichambre; à qui enfin dans son "
 Royaume on rend plus de respect & "
 plus d'affiduité. ; Et alors il connoistra "
 clairement qui est celuy qui regne. Mais "
 ce n'est pas assez que de connoistre ce "
 qui en est, il faut à l'exemple de Phi- "
 lippe III. dont nous venons de parler, "
 faire vn effort pour se mettre en posses- "
 sion de son autorité. C'est en cela que
 consiste principalement le courage d'un
 Souuerain. Car en quoy scauroit-il
 mieux faire connoistre sa fermeté & sa
 vigueur, qu'à prendre le rang & le pou- "
 uoir que Dieu luy a donné ? N'est-ce "
 pas le vray poinct d'honneur pour vn "
 Roy, que de maintenir en sa person- "
 ne les droits de la Royauté ? Sans men- "
 tir il y a plus de lascheté & plus de "
 honte pour vn Souuerain, de se sou- "
 mettre à celuy, qui deuroit estre sou- "
 mis à ses volonte, que de fuir vn jour "
 de combat deuant les ennemis. Car "
 les plus braues quelquefois laschent "
 le pied ; & le courage d'un Roy con- "

En quoy
 consiste prin-
 cipalement
 le courage
 d'un Sou-
 uerain.

1605. sifte beaucoup moins à combattre de fa
 „ main , qu'à gouverner de fa teste. Que
 „ luy fert de vaincre fes ennemis , s'il se
 „ void au deffous de fon Sujer , qui sous
 „ pretexte de le feruir , le reduit luy &
 „ fon Estat dans les liens , & qui ose se
 „ reueftir de toute la gloire & de tout l'a-
 „ uantage du commandement , en luy fai-
 „ fant croire , que c'est pour le foulager
 „ du fardeau.

Quelle e-
 toit la bô-
 té de Henry
 le Grand.

Nostre Henry n'estoit pas de mesme.
 Sa bonté estoit extrême, mais elle n'e-
 stoit point faineante , ni timide ; ses lu-
 mières & ses connoissances point inu-
 tiles , mais toujours laborieuses & agif-
 santes. Rien n'estoit au dessus de luy
 que Dieu mesme ; rien à costé de luy
 que la Iustice & la Clemence ses deux
 plus fidelles Conseilleres. Le plus hardi
 de ses Ministres trembloit quand il luy
 voyoit tant soit peu froncer le sourcil.
 Toutes familiaritez cessoient, & chacun
 se tenoit dans vn grand respect quand
 il prenoit le ton de Maistre.

Or ce grand Roy conseruant ainsi
 l'éclat de sa Majesté, il ne faut point s'e-
 stonner s'il s'estimoit au dessus de Phi-
 lippe III. qui pour lors se laissoit entie-
 rement gouverner. Ainsi parce qu'on

ſçauoit qu'il connoiſſoit ſon defaut, on 1605.

croyoit qu'il ſeroit plus facilement perſuadé de luy faire la guerre. En eſſet il

Il eut bien voulu faire la guerre aux Eſpagnols.

y eſtoit aſſez reſolu; Et après tant d'injures qu'il auoit receuës des Eſpagnols,

ſon reſſentiment n'auoit pas grand beſoin d'y eſtre pouſſé. Toutefois auant

que de s'engager en vne ſi grande entrepriſe, il vouloit prendre toutes ſes

Mais il ne jugea pas à propos de ſe haſter.

meſures ſi exactement, & amaffer tant d'argent, d'artillerie, & de munitions;

garnir ſi bien ſes places frontieres, donner ſi bon ordre au dedans de ſon Eſtat;

s'aſſeurer de tant d'amis & Alliez, leuer de ſi puiffantes armées, & enfin faire ſa

partie ſi forte, que le ſuccés n'en fuſt nullement douteux, & qu'en choquant

cette ambitieuſe Puiffance, il fuſt aſſeuré de la terraffer. Voilà pourquoy il ne

jugea pas à propos de ſe tant haſter.

Cependant il ne negligeoit pas les autres moyens d'acquérir de la reputa-

tion, & ne tenoit pas moins glorieux de faire éclater ſon nom, par la ſageſſe

de ſes conſeils, que par la force de ſes armes. Par la dernière il auoit eſté victo-

rieux des rebelles & des Eſpagnols; Par l'autre il ſe rendit l'arbitre des plus grâds

differens de la Chreſtienté, & s'acquit

Il ſe rend l'arbitre des differés de la Chreſtienté.

vne superiorité d'autant plus noble, qu'on la luy deferoit sans contrainte.

1606. Le Pape Clement VIII. estant mort sur la fin de l'année mil six cens cinq, il voulut employer son credit pour faire vn Pape de ses amis. Le Cardinal de Loyeuse son Ambassadeur, & ses autres Agens y trauaillerent si bien, qu'ils firent tomber les suffrages sur Alexandre de Medicis, qu'on nommoit le Cardinal de Florence. Il prit le nom de Leon XI. Mais il mourut au bout de dix-sept jours ; & ce fut à recommencer. Le Roy ne voulut pas qu'on se mist d'auantage en peine d'en faire élire vn autre, & declara que la France n'y prenoit point d'autre interest, sinon qu'on choisist vn homme de bien. Le Conclaué ensuite éleut le Cardinal Bourghese, qui fut nommé Paul V.

Après la mort de Clement VIII. fait élire Leon XI qui meurt bñ. tost, & Paul V. luy succede.

Vn grand different s'allume entre Paul V. & les Venitiens.

Dans les premieres années de son Pontificat il se ralluma vn grand different, qui auoit commencé sous ses predecesseurs : lequel eust mis le feu aux quatre coins de l'Italie, & peut-estre à toute la Chrestienté, si Henry le Grand n'eust pris le soin de l'éteindre. Je vous en vay dire le sujet.

La Seigneurie de Venise auoit autre-

fois fait vne Ordonnance ou Decret, 1606.
 qui defendoit aux Moines d'acquérir des terres dans son domaine au dessus de la valeur de vingt mille ducats, & enjoignoit à quiconque en auoit acquis au dessus de cette somme, de remettre le surplus à la Seigneurie, laquelle luy rembourseroit le prix & les ameliorations qu'il y auroit faites. Suiuant les traces de cet ancien Decret, elle en fit vn autre, qui defendoit de fonder ni bastir de nouuelles Eglises, Conuens, & Monasteres, sans permission expresse de la Seigneurie, à peine de bannissement, & de confiscation du fonds & des bastimens.

La Republique de Venise auoit autrefois fait des Ordonnances, qui bernoient les acquisitions des Religieux.

Il estoit veritablement de la fonction & charge des Euesques d'empêcher cette grande multiplication de Conuens; mais par negligence, ou par trop de facilité, ils en donnoient tout autant de permissions qu'on leur en demandoit: de sorte que la Republique au defect des Prelats, se trouua contrainte d'y mettre la main elle-mesme. Autrement il fust arriué bien-tost que toutes leurs villes n'eussent plus esté que Conuens, & Eglises, & que tous leurs reuenus, qui doiuent porter les

Elle en fait encore d'autres.

1606. charges de l'Estat , & qui seruent à la nourriture des gens mariez , lesquels fournissent des Soldats , des Marchands , & des Laboureurs , n'eussent plus serui qu'à l'entretien des Religieux & des Religieuses.

La Seigneurie fit donc encore vn autre Decret , qui interdisoit toute acquisition de biens immeubles aux Ecclesiastiques , si la permission du Senat n'y interuenoit. Et au mesme temps il arriua qu'vn certain Abbé , & vn Chanoine accusez de crimes atroces dans les terres de la Seigneurie , furent emprisonnez de l'autorité de la Iustice seculiere ; Ce qui passe pour vn grand attentat de là les monts , parce que les Ecclesiastiques y sont en possession de n'estre point justiciables des seculiers.

Paul V.
s'offense de
ces Ordon-
nances.

Or Paul V. à son auènement au Pontificat , ne pouuant dissimuler , disoit-il , toutes ces entreprises de l'Estat seculier sur les Ecclesiastiques , dépéscha en mesme temps deux Brefs à son Nonce de Venise ; L'vn contenant la reuocation des Decrets faits par la Seigneurie touchant l'acquisition des biens temporels ; L'autre ordonnant le renuoy de l'Abbé & du Chanoine à la Cour d'Eglise. Le

Nonce signifia ces Brefs à la Seigneurie. 1606.
 Elle répondit vertement que l'autorité <sup>Il enuoye
des Brefs
pour les
faire reuo-
quer.</sup> estoit née avec elle, que personne qu'elle n'y auoit que voir, & qu'elle scauroit bien s'y maintenir contre tous ceux qui entreprendroient de la choquer. Les vns & les autres employèrent les meilleures plumes du temps pour defendre leurs droits, & ruiner les defences de leur aduersaire. On yid courir par tout vne quantité de Manifestes, & de Traitez pleins de raisons de Droict, de passages de l'Ecriture Sainte, d'autoritez des Peres & des Conciles, & d'exemples tirez de l'Histoire.

Cependant le Pape extrêmement offensé de cette réponse, fulmina vne excommunication contre le Duc & le Senat de Venise, si dans vingt-quatre jours ils ne reuoquoient leurs Decrets, & ne consignoient les deux prisonniers entre les mains du Nonce. La Seigneurie ne s'en émut guere, mais declara hardiment le Bref d'excommunication nul & abusif; Et il ne se trouua aucun Ecclesiastique dans toutes ses terres, qui voulust entreprendre de le publier, ni qui osast obseruer l'Interdit, ni faire cesser le seruice diuin. Il n'y eut que les Capu- <sup>Il excom-
munic le
Senat.</sup>

Venise de-
clara la sen-
tence d'ex-
communi-
cation abu-
sive & au-
le.

1607. cins & les Iesuites, qui se resolurent de sortir, & demanderent congé à la Seigneurie. Elle l'accorda aux Capucins avec liberté d'y retourner quand ils voudroient, & aux Iesuites avec defences d'y rentrer jamais.

Les choses estoient donc brouillées au dernier point entre ces deux Puissances. Les Espagnols auoient l'œil au guet pour faire leur profit de ces diuisions, & sous-main jettoient de l'huile sur le feu, quoiqu'ouuertement ils fissent semblant de l'esteindre. Car d'un costé ils échauffoient les Venitiens, & leur mettoient le cœur au ventre pour soustenir leurs droits; & de l'autre ils ordonnoient à leurs Gouverneurs de Naples, & de Milan de seruir le Saint Pere avec toutes leurs forces. Henry le Grand plus sincere & plus desinteressé, embrassà cette occasion d'établir sa puissance en Italie, par vne plus belle & plus juste maniere. Il assura le Pape, que, comme vray fils aîné de l'Eglise, il soutiendrait toujourns ses interets, & qu'en cas de rupture, il iroit en personne à son secours avec vne armée de quarante mille hommes; Mais qu'il le supplioit auant que d'en venir là, d'agréer

Le Roy en-
treprend
d'accom-
moder ce
different.

qu'il tentast tous les moyens possibles 1607.
d'accommodement.

Il répondit aussi à l'Ambassadeur de Venise, qui luy demandoit assistance, qu'il la deuoit au Saint Pere au prejudice de tout autre; Partant qu'il exhortoit la Seigneurie de luy donner contentement, & qu'afin qu'elle le pust faire sans bleffer son honneur & ses droits, il desiroit d'en estre le Mediateur.

Tous deux ayant accepté sa mediation, il depescha le Cardinal de Loyeuse en Italie; lequel, pour dire la chose en deux mots, conduisit cette negociation avec tant d'adresse, qu'enfin il mit les parties d'accord. Le Traité contenoit quatre principaux articles. 1. Que la Seigneurie consigneroit les deux prisonniers entre les mains de l'Ambassadeur de France, pour les remettre à sa Sainteté. 2. Qu'elle reuoqueroit le Manifeste, & la Declaration qu'elle auoit faite contre les censures Apostoliques. 3. Qu'elle rétablirait tous les Ecclesiastiques dans leurs biens. 4. Que le Pape luy donneroit l'absolution; Et qu'en reuanche elle l'enuoyeroit remercier par vne celebre Ambassade, & l'asseurer de son obeissance filiale.

Il enuoyz
pour cet
effet le Car-
dinal de
Loyeuse,
qui fit l'ac-
commodement, conte-
nant qua-
tre princi-
paux arti-
cles.

1607. Le lendemain le Cardinal de Joyeuse se trouvant au lieu assigné par le Senat, mais les portes fermées, en presence du Doge, de vingt-cinq Senateurs, & de l'Ambassadeur de France, reuoqua l'excommunication, & donna l'absolution à la Seigneurie. Toutes ces choses se passerent sans que les Espagnols en eussent participation, quoiqu'ils se tuassent de se faire de feste. Ainsi toutes les deux parties eurent quelque sorte de contentement par l'entremise de Henry le Grand.

Il n'y eut que le rétablissement des Iesuites, qu'il ne pût obtenir.

Il n'y eut que l'affaire des Iesuites, qui retarda le Traité de quelques mois, & qui pensa le rompre tout-à-fait; parce que le Pape considerant qu'ils auoient esté chassés pour sa cause, vouloit absolument que la Seigneurie les rétablît en leurs maisons, & en leurs biens: Et elle s'opiniastroit de tout risquer plutôt que d'y consentir. Enfin le Pape persuadé par l'eloquence du Cardinal du Perron, qui estoit pour lors à Rome, comprit qu'il valoit mieux se relâcher sur ce point, que de mettre toute la Chrestienté au hazard de se brouiller; de sorte qu'ils demurerent bannis des terres de la Seigneurie. Le Pape

d'aujourd'huy , Alexandre VII. les y a rétablis par son intercession.

Si l'accommodement du different 1608.
d'entre le Pape & les Venitiens ajoûta vn grand éclat à la reputation de nostre Henry, resuscitant le credit de la France aû delà des monts, où il sembloit estre mort, & y ravalant de beaucoup celuy des Espagnols, lesquels auparavant y estoient tout-puissans : le Traité qu'il moyenna entre le Roy d'Espagne, & les Estats ou Prouinces Vnies, ne luy en acquit pas moins parmi les Protestans & les peuples du Septentrion. l'en feray l'histoire en peu de mots.

Le Roy
s'entremet
d'accom-
moder les
Hollandois
avec l'E-
spagnol.

Les Prouinces Vnies, que l'on appelle vulgairement Hollande, du nom de la Prouince la plus considerable des sept qui composent ce corps, auoient quelque sujet de se plaindre de ce que le Roy auoit fait le Traité de Veruin sans leur consentement, & qu'il s'y estoit obligé de ne les point assister directement ni indirectement. Toutefois il n'auoit pas laissé de les secourir toûjours d'argent, & de faire passer à leur seruice grand nombre de Noblesse & de Volontaires, tellement qu'il y auoit plusieurs Regimens François tout entiers. Ainsi ce

Il secou-
roit sous-
main les
Hollandois
d'hommes
& d'argent.

1608. n'estoit pas sans quelque raison appa-
rente que les Espagnols crioient qu'il
enfraignoit visiblement le Traité de
Veruin ; Mais ces reproches n'estoient
pas justes , parce qu'ils l'auoient rom-
pu les premiers par cent attentats, dont
nous en auons corté quelques-vns ci-
deuant.

Jeannin est
employé
pour traiter
cet accom-
modement.

Cependant le Roy qui estoit bon mén-
ager d'argent , s'ennuyoit d'en tant
fournir aux Hollandois , & eust bien
voulu les voir en estat de ne luy estre
plus si fort à charge. Il n'y auoit qu'un
seul moyen pour cela , qui estoit de leur
procurer la Paix avec les Espagnols. Il
resolut donc d'y trauailler , & il choisit
le President Jeannin homme de grand
sens , pour ménager cette negociation.

Is conien-
nent d'a-
bord de
huit mois
de trêue.

Les deux parties consentirent d'abord
à vne Trêue de huit mois ; pendant la-
quelle les Estats , afin de pouuoir trai-
ter avec plus de reputation & plus de
seureté , prièrent le Roy de leur accor-
der vne Ligue offensive & defensiue. Il
la leur accorda volontiers. En voicy
les principaux articles.

Le Roy fait
Ligue of-
fensiue &
defensiue
avec les
Hollan-
dois.

Il leur promettoit de les assister & ai-
der de bonne foy en ce qu'il pourroit ,
pour obtenir du Roy d'Espagne vne

DE HENRY LE GRAND. 429

bonne Paix, & assurée. Que s'il plaisoit à Dieu de la leur faire obtenir, il la feroit observer de tout son pouvoir, & les defendroit contre tous ceux qui la voudroient enfreindre; & pour cet effet leur soudoyeroit dix mille hommes de pied à ses frais, pour autant de temps qu'ils en auroient besoin. Reciproquement les Estats s'obligeoient, s'il estoit attaqué dans son Royaume par qui que ce fust, de le secourir aussitost de cinq mille hommes de pied à leurs dépens; & ils laissoient au choix du Roy de prendre ce secours en soldats, ou en navires équippez & fournis de tout pour combattre sur mer.

Les Espagnols s'allarmerent extrêmement de cette Ligue. Dom Pedro de Tolède, l'un des plus grands Seigneurs d'Espagne, passant par la France pour aller aux Pais-Bas, en fit de grandes plaintes au Roy; Et neantmoins plusieurs s'imaginerent que tout le bruit qu'il menoit, ne tendoit qu'à l'obliger à moyenner plus tost la Paix avec les Hollandois, parce que l'Espagne estoit lassée au dernier point de soutenir vne guerre si longue, si ennuyeuse, & si meurtrière, avec tant de dépenses & si peu de progresz.

Les Espagnols s'allarmerent de cette Ligue.

Dom Pedro de Tolède en fit grandes plaintes au Roy.

1608. Ce Dom Pedre selon l'humeur de la vraye Noblesse Espagnole , tenoit vne morgue fiere & graue , & estoit haut & magnifique en paroles , quand il s'agissoit de l'honneur & de la gloire de sa nation , & de la puissance de son Roy: mais hors de là fort ciuil & courtois , soûmis & respectueux où il le falloit estre , galand , adroit & spirituel. Il se passa entre le Roy & luy des choses assez remarquables , qu'il ne faut pas oublier.

Choses fort
curieuses
qui se pas-
serent en-
tre le Roy,
& ce Dom
Pedro.

Comme le Roy croyoit qu'il luy apportoit des menaces de guerre , & qu'il sçauoit que les Espagnols faisoient courir le bruit qu'il estoit tout estropié des gouttes , & ne pouuoit plus monter à cheual , il luy voulut faire connoistre que sa vigueur n'estoit point diminuée. Il le receut dans la grande Galerie de Fontainebleau , & luy fit faire vingt ou trente tours à si grands pas qu'il le mit hors d'haleine ; puis luy dit, *Vous voyez, Monsieur, comme je me porte bien.*

A cette premiere audience Dom Pedro portoit son chapelet à la main. Il representa au Roy l'interest general qu'auoient tous les Princes Catholiques à la ruine , ou à la conuersion des Heretiques , & les grandes guerres que son

Maistre auoit faites à ce deſſein. Puis 1608.
 changeant de propos il luy dit , que le ^{Leurs en-}
 Roy Catholique ſouhaitoit de ſ'allier ^{tratiens.}
 plus eſtroitement avec luy , & de faire
 des mariages entre leurs enfans , pour-
 ueu que le Roy quittaſt l'alliance & la
 protection des Pais-bas. Le Roy luy
 répondit franchement que ſes enfans
 eſtoient d'aſſez bonne Maïſon pour
 trouuer parti ; qu'il ne deſiroit point des
 amitez contraintes & conditionnées ;
 qu'il ne pouuoit abandonner ſes amis, &
 que ceux qui n'en voudroient pas eſtre,
 ſe repentiroient d'auoir eſté ſes enne-
 mis.

Dom Pedre là-deſſus exalta la gran-
 deur & la puissance d'Eſpagne. Le Roy
 ſans s'émouuoir luy fit connoiſtre que
 c'eſtoit la ſtatue de Nabuchodonosor ,
 compoſée de diuerſes ſortes de matieres,
 & qui auoit les pieds d'argile. Dom Pe-
 dre en vint aux reproches & aux mena-
 ces. Le Roy luy rendit bien-toſt ſon
 change , & luy dit que ſi le Roy d'Eſpa-
 gne continuoit ſes attentats , il porte-
 roit le feu juſques dans l'Eſcurial , &
 que ſ'il montoit vne fois à cheual , on
 le verroit bien-toſt à Madrid. L'Eſpa-
 gnol luy répondit arrogamment , Le

1608.
Repartit
vires de
part &
d'autre.

Roy François y fut bien. C'est pour cela, repartit le Roy, que j'y veux aller venger son injure, celles de la France, & les miennes.

Après quelques paroles vn peu hautes, le Roy abaissant le ton de la voix, luy dit, *Monsieur l'Ambassadeur, vous estes Espagnol, & moy Gascon, ne nous échauffons point.* Ils reprirent donc les termes de douceur & de ciuilité.

Vne autre fois le Roy luy monstrant ses bastimens de Fontainebleau, & luy demandant, *Que vous en semble ?* il répondit qu'il luy sembloit qu'il auoit logé Dieu bien à l'estroit. Il n'y auoit encore pour lors que les deux Chapelles, qui sont dans la Cour en ouale, & qui sont veritablement assez petites. Le Roy ne pût pas souffrir, qu'il accusast sa pieté, & luy répondit vn peu vertement : *Vous, Messieurs les Espagnols, ne sçauiez donner à Dieu que des Temples materiels ; Nous autres François, ne le logeons pas seulement dans des pierres, nous le logeons dans nos cœurs : mais quand il seroit logé dans les vostres, j'ay peur qu'il ne seroit que dans des pierres.*

De Fontainebleau ils vinrent à Paris,
où

où le Roy luy monſtrant vn jour ſa 1608.
Galerie du Louvre, & luy en deman-
dant ſon auis : *L'Eſcurial eſt tout autre
choſe*, dit Dom Pedre. *Je le croy*, re-
partit le Roy, *mais y a-t-il vn Paris
au bout comme à mes Galeries?*

Vn jour Dom Pedre voyant au Lou-
vre l'épée du Roy entre les mains d'un
Portemanteau, s'auança, mit vn genou
en terre, & la baiſa, *rendant cet hon-
neur*, diſoit-il, *à la plus glorieuſe épée
de la Chreſtienté.*

Dom Pe-
dre baiſe
l'épée du
Roy.

Durant la Trêue de huit mois, dont
nous auons parlé, le Preſident Ieannin
trauailla ſans ceſſe au Traité. Il y eut
deux grandes difficultez; L'une, que le
Roy d'Eſpagne ne vouloit point traiter
auec les Prouinces-Vnies, que comme
auec ſes Sujets, & elles vouloient qu'il
les reconnuſt pour Pais libres & indé-
pendans; L'autre, que le Prince d'O-
range, dont la puissance & l'autori-
té s'affoibliſſoient extrêmement par la
Paix, s'y oppoſoit par mille artifices,
eſtant ſouſtenu par la Prouince de Ze-
lande, qui veut touſjours la guerre, &
par quelques villes de ſa faction.

Deux ob-
ſtacles au
Traité des
Hollan-
dois, ſur-
montez par
le Roy.

On ſurmonta enfin ces deux obſta-
cles : L'Eſpagnol ſe relascha ſur le pré-

1608. mier , & auoia qu'il tenoit les Estats pour Pais, Prouinces , & Estats libres. Et sur le second le Roy parla si haut au Prince d'Orange , qu'il n'osa plus arrester le cours du Traité. Il n'aboutit pourtant pas à vne Paix, comme il estoit à desirer, mais seulement à vne Tréue de douze ans , qui estoit marchande , & asseuroit le commerce de part & d'autre.

Ce Traité aboutit à vne Tréue de douze ans.

Grande loüange que la Re publique de Venise donne à nostre Henry.

Le bruit de cet accommodement porta la gloire du Roy par toute l'Europe. Le Doge de Venise dit à nostre Ambassadeur dans le Senat , *Que la Seigneurie entroit en nouvelle admiration de la sage conduite du Roy , lequel ne se trompoit jamais en ses mesures , & ne jettoit jamais son coup en vain ; Qu'il estoit le vray appuy du repos & du bonheur de la Chrestienté ; Et qu'il n'y auoit rien à desirer pour la felicité de son regne , sinon qu'il fust perpetuel.* Eloge d'autant plus beau & plus glorieux , qu'on peut dire avec verité que Venise a iours esté le siege de la Sagesse Politique , & que les eloges qui partent de ce Senat , sont comme autant d'oracles.

De tous costez on desiroit son amitié & sa protection.

De tous costez on recherchoit l'amitié ou la protection de ce grand Roy. On se remettoit de tout à son arbitrage,

on imploroit son assistance ; Et comme 1608.
 il estoit également puissant & sage , ai-
 mé & redouté , il n'y auoit personne qui
 reclamast contre ses iugemens , ou qui
 osast attaquer ceux qu'il protegeoit.
 Mais il estoit si juste , qu'il n'entrepre-
 noit point sur les droits d'autrui , & qu'il
 ne vouloit point entretenir les rebel-
 lions des Sujets contre leur Prince na-
 turel. Il en donna vne belle preuue dans
 l'affaire des Maurisques.

Il ne vou-
 loit point
 proteger
 les Sujets
 contre leur
 Souuerain.

Nous auons veü autrefois comme les
 Maures ou Sarrazins auoient enuahi
 toutes les Espagnes vers l'an sept cens
 vingt & cinq. Les Chrestiens avec l'ai-
 de des François les auoient regagnées
 sur eux pied à pied ; si bien qu'il ne
 leur restoit plus que le Royaume de
 Grenade , qui estoit petit en estenduë ,
 mais fort riche & extrêmement peuplé ,
 parce que tous les restes de cette Nation
 infidelle s'estoient retirez en ce petit
 espace. Ferdinand Roy d'Arragon , &
 Isabelle Reine de Castille acheuerent de
 conquerir ce Royaume-là l'an mil qua-
 tre cens quatre-vingts douze , & ainsi
 mirent fin à la domination des Mau-
 res , & à la Religion Mahometane en
 Espagne , contraignant ces Infideles de

Qui Roïët
 les Mauris-
 ques.

1608. prendre le Baptême, ou de se retirer en Afrique.

Les Espagnols les traitent mal.

Or comme ceux qui auoi ent ainsi professé la Religion Chrestienne, l'auoient fait par force, ils estoient pour la plupart demeurez Mahometans dans le cœur, ou Iuifs, (car il y auoit plusieurs Iuifs parmi eux) & nourrissoient secretement leurs enfans dans leur incredulité. A quoy la rigueur des Espagnols contribuoit encore beaucoup, mettant grande distinction entre ces nouveaux Chrestiens & les vieux. Car ils ne receuoient point les nouveaux aux Charges, ni aux Ordres sacrez : Ils ne s'alloient point avec eux; &, qui pis est, ils leur faisoient mille auanies, & les opprimoient à force d'impôts. De sorte que ces malheureux se voyans ainsi accablez, & estans trop foibles d'eux-mesmes pour s'affranchir de ce joug, ils auoient pensé qu'il falloit s'adresser à vne Puissance estrangere, mais qui fust Chrestienne, pource que celle du Roy de Maroc, ou des autres Princes d'Afrique eust esté trop odieuse. Pour cet effet ils eurent recours par des Deputez secrets à nostre Henry, lors qu'il n'estoit encore que Roy de Nauarre; puis en

Ils demandent assistance à Henry le Grand.

l'an mil cinq cens quatre-vingts quinze, quand ils virent qu'il auoit mis la Ligue à bout, & qu'il estoit au dessus de ses affaires, ils implorerent encore sa protection. Il écouta fauorablement leurs propositions, enuoya des Agens inconnus en Espagne pour voir l'estat de leurs affaires, & leur fit esperer qu'il les assisteroit. Et veritablement il le pouuoit faire, puisqu'alors il estoit en guerre avec le Roy d'Espagne, & que l'on peut se defendre avec toutes sortes d'armes contre ses Ennemis. Or estant reuenus en cette année mil six cens huit pour le solliciter instamment d'accepter leurs propositions & leurs offres, & pour sçauoir la réponse de sa bouche mesme : il leur fit entendre nettement que la qualité de Roy Tres-Chrestien qu'il portoit, ne luy permettoit pas de prendre leur defense, tandis que la Paix de Veruin subsisteroit ; Mais que si l'Espagnol venoit le premier à l'enfreindre ouuertement, il auroit juste sujet de les receuoir sous sa protection.

Il la leur
refusa.

Leurs Deputez ayant perdu toute esperance de ce costé-là, s'adresserent au Roy d'Angleterre, qu'ils trouuerent encore moins disposé que luy, à leur

1608. prester assistance. Cependant le vent de leurs menées estant paruenue à la Cour d'Espagne, y causa de l'estonnement & de la peur : car ils faisoient près d'un million d'ames, & tenoient presque tout le commerce, particulièrement celui des huiles qui est fort grand en ce pais-là.

Le Roy
d'Espagne
les bannit
tout à fait
de son
Royaume.

Le Roy Philippe III. ne trouua point d'autre seureté pour empescher le dangereux effet de leurs conspirations, que de les bannir entierement de ses terres. Ce qu'il fit par vn Edict du dixième de Ianuier de l'an mil six cens dix, qui fut executé avec beaucoup de chaleur, d'inhumanité, & de mauuaise foy. Car en transportant ces malheureux en Afrique, comme ils l'auoient demandé, on en noya vne partie dans la mer, & on dépouilla les autres ; Si bien que ceux qui restoiēt à sortir, s'estant apperceus du mauuais traitement qu'on faisoit à leurs compagnons, se jetterent du costé de France ; les vns par terre à Saint Iean de Lus, au nombre de plus de cent cinquante mille ; les autres dans des vaisseaux François, qui les amenerent en diuers ports de ce Royaume. Mais à dire le vray, ceux qui vinrent par terre

Ils sont
horrible-
ment mal-
traitez des
Espagnols,

Et des
François
aussi.

ne furent gueres mieux traitez par les François, que les autres l'auoient esté par les Espagnols: car en trauerfant les Landes, ils furent presque tous déualisez, & leurs femmes & filles violées; De sorte que trouuant si peu de seureté dans vn païs où ils croyoient trouuer du refuge, ils s'embarquerent par la permission du Roy aux ports de Languedoc, & trauerferent en Afrique: où ils sont deuenus implacables, & tres-cruels ennemis de tous les Chrestiens. Il en resta quelques familles dans les villes maritimes du Royaume, comme à Bourdeaux & à Roüen; où l'on soupçonne qu'il y a encore aujourd'huy de leurs enfans, qui fuiuent en cachette l'obstination de leurs peres.

Ilz sont menez en Afrique, mais il en demeure quelques vns en France.

Bien loin de vouloir prendre la protection de ces Infideles, le Roy auoit de fort grands desseins pour la gloire & pour l'estenduë de la Religion Chrestienne du costé du Leuant; Mais il ne vouloit point se declarer, que lors qu'il auroit si bien ordonné les affaires de la Chrestienté, qu'il n'y eust plus d'apprehension d'aucun trouble, ni d'aucune diuision, & qu'elle pust lutter de toutes ses forces contre vn si puissant ennemi,

Grand dessein de Henry IV. pour la gloire & l'estenduë de la Religion Chrestienne dans le Leuant.

1608. qu'est le Grand Seigneur. Dans cette pensée il auoit enuoyé trois ou quatre Gentilshommes au Leuant, qui sous pretexte de voyager & de visiter les saints lieux, reconnoissoient le pais, la disposition des peuples, l'estat des forces, des places & du gouuernement du Turc. Ce qu'ayant bien considéré, il se promettoit que lors qu'il auroit réglé les interets, & procuré l'vnion des Princes Chrestiens, il ruinerait cette Puissance, estimée si redoutable, dans trois ans ou dans quatre tout au plus; Et cela avec vne armée de trente-cinq mille hommes de pied, & de douze mille cheuaux seulement; Alexandre le Grand n'ayant pas eu dauantage de forces pour détruire l'Empire des Perses, qui sans doute estoit plus grand & plus puissant que n'est ce-luy des Turcs.

Je diray quel estoit son grand dessein pour la reünion de la Chrestienté, lors que j'auray remarqué en gros quelques choses importantes, qui se passerent dans les trois ou quatre dernieres années de sa vie.

Il cherche
les moyens
d'auoir de
l'argent sans
souler son
peuple.

Comme il trauailloit soigneusement à amasser de l'argent, qui est le nerf de la guerre, il écoutoit toujours les proposi-

tions que l'on luy faisoit pour en recou- 1608.
 urer , d'autant plus volontiers que son
 dessein estoit d'abolir les Tailles , & d'o-
 ster la Gabelle. Le premier ne se pouuoit
 faire sans diminuer de beaucoup son re-
 uenu ; ainsi il falloit trouuer quelque au-
 tre fonds en la place. Or ce fonds estoit
 le Domaine de la Couronne , lequel
 il vouloit entierement dégager , & l'ac-
 croistre par quantité de nouveaux droits,
 entre autres par celuy des Greffes , les-
 quels eussent esté entierement retirez
 dans cinq ou six ans , & luy eussent rap-
 porté, disoit-on, quinze millions par an.
 Mais quand il fut mort , la Reine Ma-
 rie de Medicis les rengagea plus auant
 qu'ils n'estoient auparauant.

Il veut dé-
 gager son
 Domaine.

Il seroit certes à souhaiter que l'on
 pust retirer ce sacré patrimoine de la
 Couronne , & que l'on trauaillast à
 rassembler cette masse que la Loy du
 Royaume , & les soins de tant de sages
 testes ont faite & composée durant l'es-
 pace de tant de siècles ; Ce reuenu qui a
 entretenu si long-temps nos Rois , &
 pourroit encore les entretenir avec éclat
 & magnificence , sans estre à charge à
 leur Royaume , sinon dans les grandes
 & vrgentes necessitez.

1608.

Et ôter la
Gabelle en
achetant
les Marais
Salans.

Quant à la Gabelle, nostre Henry le Grand auoit enuie d'acheter des particuliers tous les Marais Salans de Poictou & de Bretagne; Et puis quand il les eust eus en sa main, il eust fait vendre son sel sur les lieux à tel prix qu'il eust voulu à des Marchands qui l'eussent reuendu par tout le Royaume, comme on y vend le bled, sans aucune contrainte, & sans aucune imposition. De cette sorte il n'eust point falu tant d'Officiers, de Grenetiers, de Controolleurs, de Commis, d'Archers, & de cent autres gens, qui, sans mentir, sont au nombre de près de vingt mille, tous nourris & payez aux dépens du Roy, & du Public, & contre lesquels il y a souuent de tres-grandes plaintes. On n'eust point accablé les pauvres païsans que l'on impose au sel, les contraignant d'en prendre certaine quantité par an, veuillent ou non; Et il est certain que le peuple l'eust eu à quatre fois meilleur marché qu'il ne l'a, & que le Roy en eust tiré beaucoup dauantage d'argent qu'il ne fait, sans frais, sans peine & sans vexation de ses Sujets.

Or le Roy cherchant des moyens pour remplir ses coffres, & pour remplacer

Le fonds des Tailles, il faut auouër qu'il 1608.
 fit quelques impôts, & mesme quelques
 creations d'Officiers, & qu'il remua
 beaucoup de choses, qui donnerent su-
 jet de plainte à plusieurs personnes. Et
 avec cela pour s'acquiter de ses ancien-
 nes debtes, & pour payer les recompen-
 ses & les pensions de ceux qui l'auoient
 serui dans ses guerres de la Ligue, il
 estoit contraint de passer à leur profit
 les auis de plusieurs partis qu'ils luy
 propoisoient; De sorte qu'il se chargeoit
 de l'enuie & des reproches, qui de-
 uoient plus justement tomber sur ces
 gens-là que sur luy-mesme. Mais ceux
 qui connoissoient bien ses intentions,
 n'auoient garde de le blasmer, comme
 ils faisoient les autres; Et ils appelloient
 bon ménage & sage œconomie, ce que
 quelques-vns appelloient auarice &
 soif insatiable.

Il est con-
 traint pour
 s'acquiter
 de faire
 quelques
 impôts &
 creations.

Au reste, quoique la volonté de ce
 Prince fust tres-bonne pour le soulage-
 ment de son peuple, & pour la grandeur
 de son Estat: neantmoins on ne peut
 nier qu'il ne se soit trompé quelque-
 fois au choix des moyens, & que tous
 ceux qu'on luy fournit pour cela n'e-
 stoient pas toujours aussi innocens que

Il ne se sera
 pas tou-
 jours de
 moyens
 innocens

1608. ses intentions. Il y en eut deux particulièrement, dont l'un fit bien du bruit, & ne réussit pas ; l'autre a esté de tres-dangereuse consequence.

Recherche
des rentes
de la Mai-
son de Vil-
le, qui fait
bien du
bruit.

Le premier fut la recherche des Rentes de l'Hostel de Ville, par laquelle on pretendoit les faire perdre à ceux qui les auoient mal acquises ; & cela en soy estoit fort juste. Mais comme la plupart de ces Rentes auoient changé de main, ou auoient esté partagées, & qu'il eust falu troubler vne infinité de familles, tout Paris s'en émût, & les Rentiers eurent recours à leur Preuost des Marchands. C'estoit Miron, qui estoit aussi Lieutenant Ciuil, fort zélé pour le seruice du Roy, comme il l'auoit bien monstre en plusieurs rencontres, mais avec cela tres-homme de bien, & que nul interest du monde ne pouuoit détacher de l'interest du peuple, dont il estoit le Magistrat. En effet il le soustint fortement, il parla dans les assemblées de l'Hostel de Ville, il agit auprès du Surintendant avec pareille vigueur, & fit des remonstrances au Roy. Mais dans ces remonstrances veritablement la chaleur l'emporta à faire quelques comparaisons odieuses, non pas de

Miron Preuost des Marchands soustient l'interest du peuple.

la personne du Roy, mais de certaines gens de son Conseil. 1608.

Le Loure en fremit ; les gens de Cour s'écrierent. qu'il auoit blasphemé ;

On veut irriter le Roy contre luy.

ceux qu'il auoit notez par sa harangue, & les Interressez en ce traité de la recherche des Rentes, firent tous leurs efforts pour mettre le feu aux oreilles du Roy, & pour luy persuader de punir rigoureusement cette audace. D'autre costé le peuple ayant appris qu'on menaçoit son Magistrat, prend feu plus viste qu'on n'eust jamais creu, les Bourgeois viennent en troupes à l'entour de sa maison pour le defendre. Miron les prie instamment de se retirer, de ne le point rendre criminel : il leur remonstre qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils ont affaire à vn Roy qui estoit aussi grand & aussi sage, que doux & equitable, & qui ne se laissoit point emporter aux mouuemens des mauuais Conseillers.

Le peuple s'émue pour le defendre.

Sur cela, ceux qui luy vouloient mal, employoient toutes leurs persuasions pour engager le Roy à l'enleuer par force, & à faire valoir son autorité suprême. Mais il répondoit sagement à ces gens-là, que l'autorité ne consistoit pas toujours à pousser les choses avec

On cōseille au Roy de le faire enleuer.

Sage réponse du Roy, & digne d'un grand Politique.

1608. la dernière hauteur ; Qu'il falloit regarder & le temps , & les personnes , & le sujet ; Qu'ayant esté dix ans à esteindre le feu de la guerre civile , il en craignoit jusques aux moindres estincelles ; Que Paris luy auoit trop cousté pour se mettre en danger de le perdre : Ce qui luy sembloit infailible s'il suiuiot leur conseil , parce qu'il seroit obligé de faire de terribles exemples , qui luy osteroyent en peu de jours la gloire de sa clemence , & l'amour de ses peuples , lequel il prisoit autant & plus que sa Couronne ; Qu'il auoit éprouué en cent autres occasions la fidelité & la probité de Miron , qui n'auoit point de mauuaise intention , mais sans doute croyoit estre obligé par le deuoir de sa Charge de faire ce qu'il faisoit ; Que s'il luy estoit échapé quelques paroles inconsidérées , il les vouloit bien pardonner à ses seruiues passez ; Qu'après tout , si cet homme affectoit d'estre le Martyr du Public , il ne vouloit pas luy donner cette gloire , ni s'attirer le nom de Persecuteur & de Tyran ; Et qu'enfin ce n'estoit pas dans des occasions si auantageuses qu'il falloit pouffer vn homme quand on le vouloit perdre.

Ainsi ce sage Roy sceut dissimuler 1608.
 prudemment vne petite escapade, & ne
 voulut pas mesme sçauoir ce qui se pas- Il ne veut
pas qu'on
poursuive
cette affaire
des Rentes.
 soit, de peur d'estre obligé à quelque
 coup d'autorité, qui peut-estre eust eu
 de dangereuses suites. Il receut donc
 fort humainement les excuses & les
 tres-humbles soumissions de Miron; &
 au resté defendit qu'on poursuiuist cer-
 te recherche des Rentes, qui auoit cau-
 sé tant de bruit.

Le second moyen dont il se seruit Establis-
sement de la
Paulette.
 pour auoir de l'argent, & qui a esté de
 tres-dangereuse consequence, c'est la
 Paulette, ou Droit annuel. Pour bien
 entendre ceci, il faut reprendre la cho-
 se de plus haut.

Les Offices de Iudicature, de Police,
 & de Finances estoient autrefois exer-
 cez en France sous la premiere & se-
 conde Race de nos Rois par des Gen-
 tilshommes. Car la Noblesse estoit obli- La Justice
autrefois
admini-
strée en
France par
les Gentils-
hommes.
 gée d'estudier & d'apprendre les Loix
 du Royaume. On les choisissoit pour la
 maturité de leur âge & de leur juge-
 ment; On les changeoit de temps en
 temps d'un siege à vn autre; Et ils ne
 prenoient aucun salaire des parties, mais
 seulement des gages fort modiques, que

1608. le Public leur payoit, plutôt par honneur que pour recompense. Depuis dans la fin de la seconde Race, & au commencement de la troisième, la Noblesse estant devenue ignorante, & fainéante tout ensemble, les Roturiers & Bourgeois qui apprirent la Jurisprudence, s'élevèrent peu à peu dans ces Charges, tant de Judicature que de Finances, & commencerent à les mieux faire valoir, parce qu'ils tiroient tout leur honneur & toute leur dignité de là, n'en ayant point d'ailleurs par leur naissance, comme avoient les Gentilshommes. Ils n'avoient pourtant gueres d'employ pour les affaires de Judicature, d'autant que les Ecclesiastiques possédoient quasi toute la juridiction, & avoient leurs Officiers qui rendoient la Justice.

Comment elle est tombée entre les mains des Roturiers, qui l'ont mieux fait valoir à leur profit.

Le Parlement de France s'embarassa des affaires des particuliers, & est rendu sédentaire à Paris.

Cependant le Parlement, qui auparavant estoit comme le Conseil d'Etat du Royaume, & un abrégé des Etats Generaux, estant venu à s'embarasser de la connoissance des differens d'entre les particuliers, au lieu qu'auparavant il ne traitoit que des grandes affaires Politiques: Philippe le Bel, ou, selon quelques autres, Louis Hutin son

filz le rendit sedentaire à Paris. Or 1608.

comme cette Compagnie de Iuges estoit tres-illustre , parce que le Roy y prenoit souuent seance , que les Ducs & Pairs , & les Prelats du Royaume en faisoient partie , & qu'on choisissoit ce qu'il y auoit de plus habiles gens pour la Iudicature , afin de remplir ces places-là : elle mit dans sa dépendance toute la force des autres Iuges Royaux , sçauoir des Baillifs & Seneschaux , qui ayant esté auparauant Iuges souuerains, deuinrent leurs subalternes.

Rend tous
les autres
Iuges ses
subalternes.

Long-temps après , nos autres Rois ont encore créé à diuerses fois plusieurs autres Parlemens : mais par la seule intention de faire mieux rendre la justice, & sans aucun interest pecuniaire ; tant s'en faut , ils chargerent leurs coffres des nouueaux gages qu'il falloit payer à ces nouueaux Officiers.

En ce temps-là le nombre des Officiers de Iustice-estoit fort petit , & l'ordre qu'on obseruoit pour remplir les Charges des Parlemens , parfaitement beau. On auoit accoustumé d'y tenir vn registre de tous les habiles Aduocats & Iurisconsultes , & quand quelque Office venoit à vaquer, on en choisissoit

Le nombre
des Officiers
de Parlement
estoit petit.

Bonne methode que
l'on auoit
de pouruoir
à ces Charges.

1608. trois, desquels on portoit les noms au Roy, qui preferoit celuy qui luy plaisoit. Mais les Fauoris & les Courtisans corrompirent bien-tost cet ordre, ils persuaderent aux Rois de ne point s'arrester à ceux qu'on leur presentoit, & d'en nommer vn de leur propre mouuement. Ce que ces gens-là faisoient pour retirer quelque present de celuy qui estoit nommé par leur recommandation; Et l'abus y estoit si grand, que souuent ces Charges estoient remplies d'ignorans & de faquins, à cause de quoy les gens de merite tenoient la condition d'Aduocat beaucoup plus honorable que celle de Conseiller.

Les Rois
persuadez
par les flateurs d'y
nômer sans
auoir égard
à la capacité.

Comme
elles deuinrent
venales.

Le mal croissant toûjours, & les gens riches deuenant extrêmement friands de ces Charges pour le lucre, & leurs femmes pour la vanité, ceux qui gouernoient se mirent à fabriquer de cette marchandise pour la debiter & en tirer de l'argent. Ainsi sous Louis XII. ses coffres estant épuisez par les longues guerres d'Italie, on commença à rendre les Charges de Finances venales. Toutefois ce bon Roy en ayant aussitost preucû la dangereuse consequence, auoit resolu de rembourser ceux qui les

auoient achetées; mais estant mort dans 1608.
 ce bon dessein, François I. duquel il auoit bien predit qu'il * gasteroit tout,
 vendit aussi celles de Iudicature, puis
 en crea de nouuelles par plusieurs fois,
 afin d'en tirer de l'argent.

* Il disoit
 souvent de
 luy; Ce gros
 gasteroit
 tout.

Depuis, Henry II. son fils crea les
 Presidiaux, & Charles IX. & Henry
 III. entassant mal sur mal, & ruine sur
 ruine, firent grand nombre d'autres
 creations de toutes sortes pour auoir
 de ces denrées à debiter; Et de plus ils
 vendoient les Charges, quand elles
 vaquoient ou par mort, ou par forfai-
 cture.

Sous Fran-
 çois I. puis
 sous Henry
 II.

Iusques-là le mal estoit fort grand :
 mais il n'estoit pas incurable. Il ne fa-
 loit que supprimer vne partie de ces
 Charges, quand elles fussent venuës à
 vaquer, & remplir l'autre de personnes
 de capacité & de merite. Ainsi dans
 vingt ans on eust reduit cette fourmi-
 liere d'Officiers à vn tres-petit nombre,
 & de fort gens de bien.

Comment
 on eust pu
 guerir ce
 mal.

Mais on ne presenta pas l'affaire à
 Henry le Grand de ce biais-là : on la
 luy fit voir d'un autre sens. On luy
 donna à entendre que puisqu'il ne ti-
 roit rien des Charges vacantes, estant

1608. presque toujours obligé de les donner, il feroit bien de trouver moyen de décharger par là ses coffres d'une partie des gages qu'il payoit à ses Officiers. Ce qu'il feroit en leur accordant la conservation de leurs Charges pour leurs heritiers, moyennant certaine somme modique qu'ils payeroient tous les ans, sans pourtant y contraindre personne; de sorte que ce seroit vne grace, & non pas vne vexation. Cela fut nommé le Droit annuel, ou autrement la Paulete, du nom du Traitant appelé Paulet, qui en donna l'avis & en fut le premier Fermier. Tous les Officiers ne manquerent pas de payer aussi-tost ce droit, pour assseurer leurs Charges à leurs enfans.

Mais au cō-
traire on le
rend incu-
rable en é-
t blissant la
Paulete,

Qui cause
de grands
abus.

Il n'est point besoin de dire les inconueniens & les maux, que cette méchante inuention a causez & cause tous les jours; Les moins éclaircz les connoissent assez, & voyent bien que c'est vn mal, auquel il est fort nécessaire, mais certes tres-difficile presentement de remédier.

Je ne veux point charger cette Histoire de toutes les ceremonies & réjouissances qui se firent à la naissance, & aux baptêmes de tous les enfans de

Henry le Grand , ni à diuers mariages des Princes & Grands de la Cour , entre autres du Prince de Condé , & du Duc de Vendosme, qui se firent au mois de Iuillet de l'an mil six cens neuf. 1609.

Le Prince de Condé épousa Charlotte Marguerite de Montmorency , fille du Connestable, laquelle estoit merueilleusement belle , & auoit l'air tout-à-fait noble. Aussi le Roy l'ayant considérée , en fut plus viuement frappé qu'il n'auoit jamais esté de pas vne autre : ce qui causa peu après la retraite du Prince de Condé , qui l'emmena en Flandre , & de là se retira à Milan ; Non sans que le Roy eust vn extrême déplaisir de voir le Premier Prince de son sang se jetter entre les bras de ses ennemis.

Mariage du
Prince de
Condé.

Le Duc de Vendosme épousa Made-
moiselle de Mercœur , laquelle il auoit fiancée dès l'an mil cinq cens quatre-vingts dix-sept, ainsi que nous l'auons dit; Et toutefois la mere de la fille , estant fort altiere & fort glorieuse, apportoit de grandes repugnances à l'accomplissement de ce mariage, de sorte qu'il ne se fust jamais fait si le Roy ne s'en fust meslé. Ce ne fut pas vne des moindres peines qu'il eut en sa vie , que de flé-

Mariage du
Duc de Vê-
dosme.

1609. chir cet esprit difficile; Il n'y employa toutefois que les voies de douceur, & de persuasion, & ne se conduisit en cette affaire que comme vn pere, qui fait l'amour pour son fils, & non pas comme vn Roy, qui veut estre obey.

Quels estoient les diuertissemens du Roy.

Je ne parleray point aussi de ses diuertissemens ordinaires, la chasse, les bastimens, le jeu, les festins & la promenade. L'ajoutteray seulement que dans les festins, & dans les carousels, il vouloit paroistre aussi bon compagnon, & aussi adroit que pas vn autre; qu'il estoit de belle humeur le verre à la main, quoiqu'il fust assez sobre; que sa gayeté & ses bons mots faisoient la plus douce partie de la bonne chere; qu'il ne témoignoit pas moins d'adresse & de vigueur aux combats à la barriere, aux courses de bague, & à toutes les galantries, que les plus jeunes Seigneurs; qu'il se plaisoit mesme au bal, & qu'il dansoit quelquefois, mais à dire le vray, avec plus d'enjouement que de bonne grace. Quelques-vns trouuoient à dire, qu'un si grand Prince s'abaisast à folâtrer de la sorte, & qu'une barbe grise se plust encore à faire le jeune homme. On peut dire pour l'excuser, que ses

grands trauaux d'esprit auoient besoin 1609.
de ces délassemens. Mais je ne sçay pas
ce qu'il faut répondre à ceux qui luy
reprochent qu'il a trop aimé le jeu des
cartes & des dez peu seant à vn grand
Roy, & qu'avec cela il n'estoit pas beau
jouieur, mais aspre au gain, timide dans
les grands coups, & de mauuaise hu-
meur sur la perte. A cela je croy qu'il
faut auouer, que c'estoit vn defaut dans
ce Roy, qui n'estoit pas exempt de ta-
ches non plus que le Soleil.

Il aimoit
vn peu trop
le jeu.

Il seroit à souhaiter pour l'honneur
de sa memoire qu'il n'eust eu que celuy-
là. Mais cette fragilité continuelle, qu'
il auoit pour les belles femmes, en e-
stoit vn autre bien plus blasfable dans
vn Prince Chrestien, dans vn homme
de son âge, qui estoit marié, à qui Dieu
auoit fait tant de graces, & qui rouloit
tant de grandes entreprises dans son
esprit. Quelquefois il auoit des desirs
qui estoient passagers, & qui ne l'at-
tachoient que pour vne nuict; Mais
quand il rencontroit des beautez qui
le frapient au cœur, il aimoit jus-
qu'à la folie, & dans ces transports il
ne paroissoit rien moins que Henry le
Grand.

Sa fragilité
estoit ex-
trême pour
les femmes.

1609.

Cette pas-
sion luy
faisoit faire
des choses
honteuses.

La Fable dit qu'Hercule prit la quenouille & fila pour l'amour de la belle Omphale: Henry fit quelque chose de plus bas pour ses Maistresses. Il se trauestit vn jour en Païsan, & chargea vn fardeau de paille sur son cou, pour pouuoir aborder Madame Gabrielle; Et l'on dit que la Marquise de Verneuil l'au eût plus d'vne fois à ses pieds essuyer ses dédains & ses injures. Exemples, que les Princes doiuent bien regarder pour ne se pas laisser aueugler à cette malheureuse folie, qui abastardit les courages les plus heroïques, & auilit les personnes les plus eminentes.

Trois ou
quatre de
ses maistres-
ses.

On feroit vingt Romans des intrigues de ses diuerfes amours avec la Comtesse de Guiche, quand il n'estoit encore que Roy de Nauarre; avec Iacqueline de Bueil, qu'il fit Comtesse de Moret; & avec Charlotte des Essards; sans compter beaucoup d'autres Dames de toutes qualitez, qui faisoient gloire d'auoir quelque charme pour vn si grand Roy.

La haute estime & l'affection, que les François auoient pour luy, empêchoient que l'on ne s'offensast si fort de ce libertinage scandaleux; Mais la
Reine

Reine sa femme en auoit vn extrême chagrin, qui cauſoit à toute heure des piquoteries entre eux, & la portoit à des dédains, & à des humeurs faſcheuſes.

1609.

Cela eſtoit cauſe qu'il eſtoit ſouuent en pique avec la Reine.

L'ennuy & le déplaiſir de ces brouilleries domeſtiques retardoient aſſeurément l'exécution du grand deſſein qu'il auoit formé pour le bien & le repos perſpetuel de la Chreſtienté, & pour la deſtruction enſuite de la Puiffance Ottomane.

Et retardoit ſon grand deſſein.

Plusieurs en ont parlé diuerſement : mais voici ce que j'en trouue dans les Memoires du Duc de Sully. Il deuoit bien en ſçauoir quelque choſe, eſtant auſſi auant comme il eſtoit dans la confiance de ce Roy. C'eſt pourquoy il faut nous en rapporter à luy.

Quel eſtoit ce grand deſſein.

Le Roy, dit-il, deſirant acheminer les projets qu'il auoit conceus après la Paix de Veruin, crut qu'il falloit premierement eſtablir en ſon Royaume vne tranquillité inébranlable, en reconciliant à luy, & entre eux tous les eſprits, & oſtant toutes les cauſes d'aigreur. Qu'avec cela il eſtoit neceſſaire de choiſir des gens capables & fideles, qui viſſent en quoy ſon bien & ſon Eſtat pouuoient ſ'améliorer, & de ſ'inſtruire

Les moyens dont il ſe ſeruoit pour l'acheminer.

1609. si bien en toutes ses affaires, qu'il püst prendre des conseils de luy mesme, & discerner les bons & les mauvais, les entreprises faisables, ou impossibles, & celles qui estoient proportionnées à ses reuenus. Car la dépense qui se fait au delà attire les maledictions des peuples, qui sont ordinairement suivies de celle de Dieu.

Pour cet effet il accorde vn Edict aux Huguenots, & acquitte ses debtes.

Il accorda donc vn Edict aux Huguenots, pour faire viure en paix les deux Religions. Puis il donna vn ordre certain & fixe pour acquiter ses debtes, & celles du Royaume, contractées par les defordres du temps, par les profusions de ses deuanciers, & par les payemens & achapts des hommes & des places qu'il luy auoit fait faire durant la Ligue. Sully luy fit voir vn memoire l'an mil six cens sept, par lequel il en auoit acquité pour quatre-vingts sept millions; Ce qui rétablit la reputation & la bonne foy de la France enuers les Estrangers, chez lesquels elle estoit fort décriée.

Ce qui rétablit la reputation, & la bonne foy de la France.

Il s'adjoind tous les Potentats Chrestiens en leur promettant toutes les conquestes.

Cela fait, il trauailla continuellement pour s'adjoindre dans son grand dessein tous les Potentats Chrestiens, en leur offrant de leur donner tout le fruit des

entreprises sur les Infideles, sans en re- 1609.
seruer rien pour luy : car il ne vouloit
point , disoit-il , d'autres Estats que la
France.

Il se proposa aussi de chercher toutes
les occasions d'esteindre les discordes, &
de pacifier les differens d'entre les Prin-
ces Chrestiens , dès aussi-tost qu'il les
verroit naistre ; Et cela sans aucun in-
terest , que celuy de la reputation de
Prince genereux , desinteressé , sage , &
equitable.

Les reünit
en accom-
modant
leurs diffé-
rens.

Il commença à se faire pour amis &
associez les Princes & Estats qui luy
sembloient les micux disposez enuers
la France , & les moins opposez à ses
interests , comme les Estats ou Prouin-
ces-Vnies , les Venitiens , les Suisses &
les Grisons. Puis les ayant attachez à
luy par des liens tres-estroits, il se mit à
ménager les trois Puissances Royales du
Nord , sçauoir Angleterre , Danemark ,
& Suede , à discuter & vuidier leurs dif-
ferens , & mesme à tascher de les recon-
cilier avec le Pape , ou du moins obte-
nir vne cessation de haine & d'inimitié ,
par quelque formulaire de la maniere
qu'ils auroient à viure ensemble ; la-
quelle eust esté auantageuse au Pape ,

Les Prin-
ces qu'il se
fait pour
amis.

Comment
il eut ac-
commodé
les Princes
Prot stans
avec le Pa-
pe.

1609. en ce qu'ils l'eussent reconnu pour premier Prince de la Chrestienté, quant au temporel, & en ce cas-là luy eussent rendu tout respect. Il tascha ensuite à faire la mesme chose entre les Electeurs, les Estats & les Villes Imperiales, estant obligé particulièrement, disoit-il, de prendre soin d'un Empire qui auoit esté fondé par ses Predecesseurs. Après il fit sonder les Seigneurs de Boheme, de Hongrie, de Transylvanie, & de Pologne, pour sçauoir s'ils ne concouroient pas avec luy dans le dessein d'oster & déraciner pour jamais tous sujets de trouble & de diuision dans la Chrestienté. Il traita après cela avec le Pape, qui approuuoit & loüoit son entreprise, & desiroit y contribuer de sa part tout ce qui luy seroit possible.

Traite-
ment des Ele-
cteurs.

Avec les
Seigneurs
de Boheme,
Hongrie, Polo-
gne.

C'estoient là les dispositions à son grand dessein, dont je vais vous faire voir le plan racourci.

Plan ra-
courci du
grand des-
sein de Hen-
ry IV.

Il vouloit
partager la
Chrestienté
en quinze
Dominations éga-
les.

Il desiroit reünir si parfaitement toute la Chrestienté, que ce ne fust qu'un corps, qui eust esté & se fust appelé la Republique Chrestienne. Pour cet effet il auoit déterminé de la partager en quinze Dominations ou Estats, qui fussent le plus qu'il se pourroit d'égale for-

ce & puissance, & dont les limites fussent si bien spécifiées, par le consentement vniuersel de toutes les Quinze, qu'aucune ne les püst outrepasser. Ces Quinze Dominations estoient le Pontificat ou Papauté, l'Empire d'Allemagne, la France, l'Espagne, la Grand'-Bretagne, la Hongrie, la Bohème, la Pologne, le Danemark, la Suede, la Sauoye ou Royaume de Lombardie, la Seigneurie de Venise, la Republique Italique ou des petits Potentats & Villes d'Italie, les Belges ou Pais-Bas, & les Suisses. 1609.

De ces Estats il y en eust eu cinq successifs, France, Espagne, Grand'-Bretagne, Suede, & Lombardie; Six électifs, Papauté, Empire, Hongrie, Bohème, Pologne, & Danemark; Quatre Republiques, deux desquelles eussent esté Democratiques, sçauoir les Belges, & les Suisses; Et deux Aristocratiques ou Seigneuries, celle de Venise, & celle des petits Princes & Villes d'Italie. Sçauoir ou-
ze Royau-
mes, & qua-
tre Repu-
bliques.

Le Pape outre les terres qu'il possède, deuoit auoir le Royaume de Naples, & les hommages tant de la Republique Italique, que de l'Isle de Sicile. Ce qu'eust
eu le Pape.

La Seigneurie de Venise eust eu la Sicile en foy & hommage du Saint Siege, La Seigneu-
rie de Ve-
nise.

1609. mais sans autres droits que d'un simple baise-ment de pieds , & d'un Crucifix d'or , de vingt ans en vingt ans.

La Repu-
blique Ita-
lienne.

La Republique Italique eust esté composée des Estats de Florence, Genes, Luques, Mantouë, Parme, Modene, Monaco , & autres petits Princes & Seigneurs, & eust aussi releué du Saint Sie-ge , luy payant seulement pour toute re-
deuance un Crucifix d'or de la valeur de dix mille francs.

Le Duc de
Sauoye.

Le Duc de Sauoye outre les tetres qu'il possédoit , eust encore eu le Mila-
nois; Et le tout eust esté erigé en Royau-
me par le Pape , sous le titre de Royau-
me de Lombardie ; duquel on eust di-
strait le Cremonois en échange du
Montferrat que l'on y eust joint.

La Repu-
blique des
Suiſſes.

On eust incorporé avec la Republi-
que Heluetienne ou des Suiſſes, la Fran-
che-Comté, l'Alsace, le Tirol, le Pais de
Trente , & leurs dépendances , & elle
eust fait un hommage simple à l'Empi-
re d'Allemagne de vingt-cinq ans en
vingt-cinq ans.

Celle des
Provinces
des Pais-
Bas,

On eust établi toutes les dix-sept
Prouinces des Pais-Bas , tant les Catho-
liques que les Protestantes, en vne Re-
publique libre & souueraine , sauf un

pareil hommage à l'Empire; Et on eust 1609.
grossi cette Domination des Duchez de
Cleues, de Iuliers, de Berghe, & de la
Mark, de Rauenstein, & autres petites
Seigneuries voisines.

On eust joint au Royaume de Hon- Le Royau-
me de Hon-
grie.
grie les Estats de Transylvanie, de Mol-
daue, & de Valachie.

L'Empereur eust renoncé à s'agran-
dir jamais luy, ni les siens par aucune
confiscation, desherance, ou reuersion
de Fiefs masculins; Mais eust disposé des
Fiefs vacans en faueur de personnes hors
de sa parenté, par l'auis & consentement
des Electeurs & Princes de l'Empire. On
fust aussi demeuré d'accord que l'Empi-
re desormais n'eust pû pour quelque oc-
casion que ce fust, estre tenu consecuti-
uement par deux Princes d'une mesme
Maison, de peur qu'il ne s'y perpetuast,
comme il faisoit depuis long-temps en
celle d'Austriche.

L'Empire
avec libre
élection.

Les Royaumes de Hongrie, & de Bo- Boheme &
Hongrie
eussent esté
electifs.
heme eussent esté pareillement electifs
par les voix de sept Electeurs, sçauoir
1. celle des Nobles, Clergé, & Villes
de ces Pais-là. 2. du Pape. 3. de l'Em-
pereur. 4. du Roy de France. 5. du
Roy d'Espagne. 6. du Roy d'Angleterre.

1609. 7. des Rois de Suede , de Danemark , & de Pologne , qui tous trois n'eussent fait qu'une voix.

Vn Conseil
general
pour ces
quinze Do-
minations,
de soixante
personnes.

Outre cela pour regler tous les differens, qui fussent nez entre les Confederrez, & les vuider sans voye de faict, on eust establi vn ordre & forme de proceder par vn Conseil General, compose de soixante personnes, quatre de la part de chaque Domination; lequel on eust placé dans quelque ville au milieu de l'Europe, comme Mets, Nancy, Cologne, ou autre. On en eust encore fait trois autres en trois differens endroits, chacun de vingt hommes, lesquels tous trois eussent eu rapport au Conseil General.

Trois au-
tres, cha-
cun de
vingt.

Ordre pour
empescher
& la ty-
rannie, &
les rebel-
lions.

De plus par l'auis de ce Conseil General, qu'on eust pû appeller le Senat de la Republique Chrestienne, on eust establi vn ordre & vn reglement entre les Souuerains & les Sujets, pour empescher d'un costé l'oppression & la tyrannie des Princes, & de l'autre les plaintes & les rebellions des Sujets. On eust encore reglé & assure vn fonds d'argent & d'hommes, auquel chaque Domination eust contribué selon la cotti-
sation faite par le Conseil, pour aider

Et pour se-
courir les
Prouinces
voisines des
Infideles.

les Dominations voisines des Infideles 1609.
 contre leurs attaques , sçauoir Hongrie
 & Pologne contre celles du Turc , &
 Suede & Pologne contre les Moscoui-
 tes & les Tartares.

Puis quand toutes ces Quinze Do-
 minations eussent esté bien establies a-
 uec leurs droits , leurs gouuernemens
 & leurs limites ; ce qu'il esperoit pou-
 uoir faire en moins de trois ans : el-
 les eussent ensemble d'un commun ac-
 cord , choisi trois Capitaines Gene-
 raux , deux par terre , & vn par mer ,
 qui eussent attaqué tous à la fois la
 Maison Ottomane ; A quoy chacune
 d'elles eust contribué certaine quanti-
 té d'hommes , de vaisseaux , d'artille-
 rie , & d'argent selon la taxe , qui en
 estoit faite. La somme en gros de ce
 qu'elles deuoient fournir , montoit à
 deux cens soixante-cinq mille hommes
 d'Infanterie , cinquante mille cheuaux ,
 vn attirail de deux cens dix-sept pie-
 ces de canon , avec les charrois , Offi-
 ciers & munitions à proportion , &
 cent dix-sept grands Vaisseaux & Ga-
 leres , sans compter les Vaisseaux de
 moyenne grandeur , les bruslots , &
 les nauires de charge.

Trois Ca-
 pitaines
 Generaux ,
 vn par
 mer , deux
 par terre ,
 pour faire
 la guerre
 au Turc.

Quelles
 troupes , &
 quel atti-
 rail.

1609.

- La seule
Maison
d'Autriche
eust souf-
fert de cet
establis-
ment.

Du costé
d'Italie le
Pape, Veni-
se, & Sa-
uoye y co-
seitoient.

D'Allema-
gne plu-
sieurs Ele-
cteurs ; Et
on eust fait
le Duc de
Baviere
Empereur.

De Bohe-
me & Hon-
grie, les

Cet establissement estoit auantageux à tous les Princes & Estats Chrestiens : Il n'y auoit que la seule Maison d'Autriche qui en eust souffert dommage, & qui eust esté depouillée pour accommoder les autres. Mais on auoit fait le projet de la porter à y consentir de gré ou de force, en cette maniere. Premièrement, il faut supposer, que du costé d'Italie, le Pape, les Venitiens, & le Duc de Sauoye estoient bien informez du dessein du Roy, & qu'ils l'y deuoient assister de toutes leurs forces : le Sauoyard sur tous y estant extrêmement animé, parce que le Roy luy donnoit sa fille aînée en mariage pour son fils Victor Amedée, Que du costé d'Allemagne quatre Electeurs, Palatin, Brandebourg, Cologne, & Mayence le scauoient aussi, & qu'ils le deuoient favoriser ; Que le Duc de Baviere auoit leur parole, & celle du Roy, qu'on l'éleueroit à l'Empire ; Et que plusieurs des Villes Imperiales s'estoient déjà adressées au Roy pour le supplier de les honorer de sa protection, & de les maintenir dans leurs priuileges, qui auoient esté abolis par la Maison d'Autriche ; Que du costé de Boheme & de Hongrie ; il auoit

des intelligences avec les Seigneurs & la Noblesse; Et que les peuples y estoient si desesperez de la pesanteur du joug, qu'ils estoient prests de le secouër, & de se donner au premier qui leur rendroit les bras.

1609.
Seigneurs
& la No-
blesse.

Toutes les dispositions luy estant ainsi fauorables, arriua l'affaire de Cleues, dont nous parlerons tout à cette heure, laquelle luy fournissoit vne belle occasion de commencer l'execution de ses projets. Elle deuoit se faire de cette sorte.

Affaire de
Cleues ar-
riue à pro-
pos pour
faire éclorre
ce grand
dessein.

Ayant mis sur pied vne armée de quarante mille hommes, comme il fit, il deuoit tout en marchant depescher des Ambassadeurs vers tous les Potentats de la Chrestienté pour leur donner part de ses justes & saintes intentions. Puis sous pretexte d'aller à Cleues, il se fust saisi de tous les passages de la Meuse, & eust attriqué tout d'un coup Charlemont, Mastrich, & Namur, qui estoient peu munis. Au mesme temps toutes les grandes villes des Pais-Bas eussent crié liberté, les Seigneurs se fussent mis aux champs avec pareil dessein, & eussent arboré le Lion Belgique avec les Fleurs de Lis. Les Hollandois eussent occupé

Le Roy en
marchant
se fust saisi
des passages
de la Meuse.

Les villes
de Flandre
se fussent
reuoltées;
les Hollan-
dois eus-
sent occupé
les costes.

1609. toutes les costes avec leurs vaisseaux en tres-grand nombre, pour fermer le commerce de la mer aux Flamans, comme on leur eust fermé celuy de terre du costé de France. Ce qu'on vouloit faire, afin de hastier les peuples de secouër la domination des Espagnols, & de s'adresser au Roy & aux Princes ses associez, pour prier le Roy d'Espagne de les vouloir mettre en liberté, & d'auoir la bonté de leur rendre la Paix, laquelle ils ne pouuoient jamais esperer, tandis qu'ils seroient sous sa domination.

Flamans
eussent prié
le Roy d'E.
spagne de
les mettre
en liberté.

L'armée du
Roy eust
vécu en
bon ordre.

Le Roy ne
se fust rien
réservé de
ses conque-
stes.

Il y a toutes les apparences, qu'à l'approche d'une si puissante armée, par les intelligences des principaux Seigneurs, par le branle des grandes Villes, par l'amour que ces peuples ont toujours eu pour la liberté, la Flandre se fust toute souleuée; Principalement lors qu'elle eust veü le merueilleux ordre & l'exacte discipline de ses troupes, qui eussent vécu en bons hostes payant par tout, & ne faisant aucun outrage sur peine de la vie, & quand on eust reconnu qu'il ne traualloit que pour le bien & le salut des peuples, ne se reservant rien de toutes ses conquestes, que la gloire & la satisfaction de rendre ses Prouinces à elles-

mesmes , sans en retenir vn seul châ- 1609.
teau ni vn seul village pour luy.

Au mesme temps qu'il eust mis la Flandre dans vn estat libre , & qu'il eust accommodé le different de la succession de Cleues , tous les Princes interessez en cette affaire , les Electeurs que nous auons nommez, & les Deputez de plusieurs grandes villes deuoient le venir remercier , & puis le supplier de vouloir joindre ses prieres & son autorité aux supplications qu'ils auoient à faire à l'Empereur , pour le disposer de laisser les Estats & les Villes de l'Empire en leurs anciens droits , & immunitiez ; Sur tout en la libre élection d'vn Roy des Romains , sans y vser plus d'aucunes pratiques , contraintes , promesses & menaces ; Et que pour cet effet il fust dés l'heure resolu qu'on en éliroit vn d'vne autre Maison que de celle d'Autriche. Ils estoient conuenus entre eux que ce seroit le Duc de Bauiere. Le Pape se fust joint avec eux pour cette requisi- tion ; Et ils l'eussent faite avec tant d'instance , qu'il eust esté difficile à l'Empereur , qui n'eust point esté armé , de la refuser.

Il eust avec
les autres
Princes
prié l'Em-
pereur de
laisser les
Villes de
l'Empire
en liberté.

Semblable requeste eust esté faite au

1609. Roy, & à ses Affociez par les peuples de Boheme, Hongrie, Autriche, Styrie & Carinthie ; Sur tout pour le droit qu'ils auoient d'élire eux-mesmes leur Prince, & de se mettre en telle forme de gouuernement qu'ils jugeroient la meilleure, par l'auis de leurs amis & Alliez. A quoy le Roy condescendant, eust vſé de toutes sortes d'honnestetez, de prieres & de deferences, mesme au deſſous de ſa dignité, pour faire voir qu'il n'entendoit point tant ſe ſeruir de la force, que de l'equité & de la raiſon.

Le Duc de
Sauoye
euſt demân-
dé au Roy
d'Eſpagne
le partage
de ſa fem-
me.

Après cela le Sauoyard par meſme voie euſt demandé au Roy d'Eſpagne avec toutes ſortes de ciuilitéz, & au nom de ſes enfans, qu'il luy pluſt leur donner le dot de leur mere, auſſi bon & auantageux que l'auoit eu leur tante Iſabelle ; Et en cas de refus, le Roy deuoit permettre à Leſdiguieres de l'affiſter de quinze mille hommes de pied, de deux mille cheuaux, & de cent mille eſcus par mois pour faire la conqueſte du Milanois, ou païs de Lombardie. En quoy il euſt eſté fauoriſé de la pluſpart des Princes d'Italie.

Le Pape &
les Veni-
tiens fu-
rent inter-

Cela fait, il deuoit avec ſes Affociez prier le Pape & les Venitiens d'interue-

nir comme Arbitres entre luy & le Roy 1609.
 d'Espagne pour terminer amiablement venus pour
les differens
de Nauar
re, Naples
& Sicile.
 les differens, qui estoient prests d'écla-
 ter entre eux, à cause de Naples, Sicile,
 Nauarre, & Roussillon. Et alors pour
 monstrier qu'il n'auoit aucune pensée de
 s'agrandir, ni point d'autre ambition
 que d'affermir le repos de la Chrestien-
 ré, il se fust monstrier tout prest de ceder
 à l'Espagnol la Nauarre & le Roussillon,
 pourueu qu'il remist Naples & Sicile;
 non point pour luy, car il ne vouloit
 point d'autre Estat que la France, mais
 pour le Pape, & pour les Venitiens, aus-
 quels il eust cedé son droit sur ces pais.

Et le Roy
leur eust
cedé son
droit.

Enfin par vn Legat Apostolique, & par
 les remonstrances de tous ses Associez,
 il eust fait entendre son dessein au Roy
 d'Espagne, & aux Princes de sa Maison,
 & l'eust conjuré par le sang de Iesus
 Christ de l'auoir agreable, comme estant
 saint, pieux, charitable, glorieux & vti-
 le à toute la Chrestienté. On luy eust
 avec cela déduit les auantages qui luy
 en fussent reuenus à luy-mesme : On
 eust essayé de luy faire comprendre qu'il
 en eust esté plus riche, moins inquieté,
 & plus paisible ; Que dans vingt ans l'E-
 spagne, qui estoit presque deserte se fust

On eust tal-
ché de per-
suader le
Roy d'E.

1609.

Espagne; Si-
non on
l'eust forcé.

repeuplée & fust deuenüe le plus florissant Estat de l'Europe. Je pense bien qu'il eust esté fort difficile de luy persuader cela : car l'ambition déreglée & mal entenduë embrasse plûtoſt des chimeres que des corps ſolides , & aime mieux poſſeder des païs vaſtes & deſerts , qu'une eſtenduë raifonnable qui ſoit bien cultiuée , & bien peuplée ; Mais peut-eſtre que les armes l'euffent conuaincu au deſaut de la raifon.

Grande
prudence &
modera-
tion dont
le Roy eult
uſé en la
poursuite
de ce deſ-
ſein.

Au reſte le Roy auoit reſolu de renoncer à toute pretention ; De ne rien retenir de tout ce qu'il conquerreroit ; De ne rien entreprendre qu'il ne l'eult fait approuuer à ſes Alliez , & qu'il ne les viſt diſpoſez à y contribuer ; De ne commencer point en pluſieurs lieux éloignez tout à la fois , mais de faire ſuiure les expéditions de proche en proche , attendant toûjours le ſuccès des précédentes auant que de s'engager à d'autres ; De ſe monſtrer ſans ambition , ſans auarice & ſans orgueil dans la diſtribution des logemens , des viures , des dépouilles & des conquêtes ; De fauoriſer les Eſtats foibles & neceſſiteux ; D'enuoyer toûjours quelque reconnoiſſance honorable & vtile à tous Capitaines &

Soldats , qui auroient fait quelque bel exploit ; De n'entrer jamais dans aucune des partialitez, qui pourroient naistre entre ses Amis & Alliez , mais de paroistre toujourns égal , equitable & commun ami ; De traiter honorablement les gens de guerre , avec eloge ou avec reprimende , selon qu'ils le meriteroient, & de maintenir exactement la discipline , empeschant tous desordres , degasts, violemens & incendies , afin qu'il fust receu par tout comme le Libérateur des nations , & celuy qui apportoit la paix & la liberté , non pas la ruine & la desolation.

Il prenoit ses mesures , faisoit ses preparatifs , & dresseoit ses machines pour parvenir à cette fin avec tous les soins imaginables depuis huit ou neuf ans : Il faisoit des Amis & des Alliez de tous costez , entretenoit des intelligences par tout , auoit gagné le College des Cardinaux par de grosses pensions , auoit attiré à son service tous les bons Capitaines en Allemagne & en Suisse , & s'estoit aussi acquis ce qu'il y auoit de bonnes plumes dans toute la Chrestienté : dautant qu'il vouloit persuader les peuples plutôt que de les forcer , &

Les preparatifs & dispositions qu'il y apportoit.

1609. les instruire si bien de ses intentions, qu'ils regardassent ses armes comme vn secours salutaire.

Voilà le plan de son dessein ; lequel sans mentir estoit si grand , qu'on peut dire , qu'il auoit esté conceu par vne intelligence plus qu'humaine. Mais quelque haut qu'il fust , il n'estoit point au
 „ dessus de ses forces ; Ausquelles si les
 „ Princes ne proportionnent leurs entre-
 „ prises , il arriue qu'ils ruinent leur Estat,
 „ de mesme qu'un homme qui veut entre-
 „ prendre des procès , ou faire des achapts
 „ plus que sa bourse ne peut porter , est
 „ contraint à la fin de vendre son fonds, &
 „ se noye de dettes & de mauuaïses affaires.

Les forces
qu'il auoit
pour cela.

Outre ses forces qui estoient grandes en nombre , mais dix fois plus en valeur , estant tous hommes choisis , & parmi cela y ayant quatre mille Gentilshommes capables de tout à la venë de leur Roy: Le Prince d'Orange deuoit se mettre aux champs avec quinze mille hommes de pied , & deux mille cheuaux ; Le Prince d'Anhalt en Allemagne eust paru avec dix mille ; Les Electeurs , & le Duc de Bauiere en auoient arrhé deux fois dauantage , qui se fussent trouuez à diuers rendez-vous au premier coup de

Armée que
le Prince
d'Orange
eust mise
sur pied.

Celle des
Electeurs
& Princes
d'Allema-
gne.

trompette ; Les Venitiens , & le Duc de
Sauoye se fussent declarez chacun avec
vne armée considerable , au premier si-
gnal qu'il leur en eust donné. Pour les
Suisses , outre vne leuée de six mille tous
choisis , qui venoit au Roy , il en eust
eu encore tout autant qu'il eust voulu.

1609.
Celle des
Venitiens
& du Sauoyard.

Quant fonds de ses Finances , toutes ses
troupes estant payées pour trois mois ,
ses places bien garnies , ses magazins sur
la frontiere tout-à-fait remplis , ses Ca-
pitaines honorez de beaux presens , qu'il
leur auoit faits : il auoit quatorze mil-
lions de liures dans la Bastille , sept mil-
lions entre les mains du Tresorier de
l'Espagne , qui estoient le reuenant bon
de l'année precedente ; deux autres mil-
lions en d'autres mains , plus le courant
qui estoit de plus de vingt-sept mil-
lions ; Et outre tout cela , Sully son
Surintendant l'asseuroit de quarante
millions d'extraordinaire durant trois
ans : De sorte qu'il eust pû faire la guerre
quatre ans sans vexer ses Sujets de nou-
uelles charges. Mais il la vouloit faire
si chaudement , qu'il en pust voir la fin
dans peu de temps ; Car il tenoit pour
maxime , qu'un Prince sage quand il y
est obligé , la doit faire forte & courte ,

Le fonds de
Finances
que le Roy
auoit fait
pour ce
dessein.

Il vouloit
faire la
guerre tres-
puissamment,
afin qu'elle
fust courte.

1609,, & d'abord estonner le monde par des
 „ preparatifs formidables, parce qu'en cet-
 „ te sorte la grandeur de la dépense retour-
 „ ne à ménage, & les conquestes, qui se
 „ font par la crainte des armes, vont bien
 „ plus loin que celles qui se font par les
 „ armes mesmes.

Ce dessein
 apparem-
 ment eust
 réussi, n'y
 ayant au-
 cun Prince
 contre, que
 les Ducs de
 Saxe & de
 Florence.

Le vous ay dit quel estoit ce dessein :
 il n'y a que Dieu qui sçache quel en eust
 esté le succès. On peut dire neantmoins,
 jugeant selon les apparences, qu'il de-
 uoit estre heureux : car il ne paroissoit
 aucun Prince, ni Estat dans toute la
 Chrestienté, qui ne dуст le fauoriser,
 ou qui fust disposé à prendre le parti de
 la Maison d'Autriche, sinon le Duc de
 Saxe en Allemagne, & le Duc de Flo-
 rence en Italie. Mais le Roy les eust
 bien rangez tous deux ; Le premier en
 assistant contre luy les heritiers de ce
 Duc Guillaume, qui auoit esté autre-
 fois dépouillé de l'Electorat par l'Em-
 pereur Charles V. Le second en susci-
 tant Pise, Sienné & Florence à crier li-
 berté, & à secouër le joug de la domi-
 nation des Medicis.

Ce que c'e-
 stoit que
 l'affaire de
 Cleues &
 de Iuliers.

Mais il est temps que je vous dise ce
 que c'estoit que l'affaire de Cleues & de
 Iuliers, qui luy auoit fourni l'occasion

de prendre les armes, & ouuert les voies 1609.
pour commencer son grand deſſein.

Iean-Guillaume Duc de Iuliers, de Cle- Mort de
Iean Duc de
Iuliers ſans
enſans.
ues, & de Berghes, Comte de la Mark, &
de Rauensbourg, fils du Duc Guillau-

me, & de Marie d'Auſtriche ſœur de
l'Empereur Charles V. & petit fils du
Duc Iean : eſtant mort ſans enſans le

vingt-cinquième Mars de l'an mil ſix

cens neuf, ſa ſucceſſion mit en rumeur

tous les Eſtats voiſins. Il auoit quatre

ſœurs; la première mariée au Marquis

de Brandebourg; la ſeconde au Comte

Palatin de Neubourg; la troiſième au

Duc des deux-Ponts; la quatrième au

Marquis de Burgaw. Les enſans iſſus

de ces mariages prétendoient ſa ſucceſ-

ſion, les plus proches excluant les plus

éloignez, & les fils les filles. Le Duc

de Saxe deſcendant d'une fille aînée du

Duc Iean ayeul du Duc Guillaume di-

ſoit auſſi qu'elle luy appartenoit pré-

féablement : d'autant qu'il eſtoit por-

té dans le Contract de mariage de

cette fille-là, qu'au cas que les enſans

maſles manquaſſent dans la Maïſon de

Iuliers, la ſucceſſion luy reuiendrait

à luy & à ſes deſcendans. Or cela eſtant

arriué, il ſ'enſuiuit que la ſucceſſion

Sa ſucceſ-
ſion diſpu-
tée par plu-
ſieurs, par-
ticulière-
ment par
Brandebourg &
Neubourg.

1609. estoit ouuerte pour luy. Le Duc de Neuers pretendoit aussi au Duché de Cleues, comme portant luy seul le nom & les armes de Cleues; Et le Comte de Mauleurier par la mesme raison demandoit la Comté de la Mark, car il estoit l'aîné de la Mark; Et en cette qualité il pretendoit aussi la Duché de Bouillon & la Seigneurie de Sedan, qui estoient tenuës par le Vicomte de Turenne Marechal de Bouillon. L'Empereur disoit que toutes les pretentions de ces concurrens estoient mal fondées: dautant que ces terres là estoient des fiefs masculins, qui ne pouuoient écheoir à des filles, & à faute de masles estoient déuoluës à l'Empire; partant que c'estoit à luy d'en disposer. Et sur ce droit il en donna secretement l'investiture à Leopold d'Autriche Euesque de Strasbourg, & l'enuoya avec des forces pour se saisir de ces terres sous pretexte de la Regie, & cependant assigner les parties pardeuant sa Majesté Imperiale, pour dire leurs raisons.

L'Empereur disoit qu'elle estoit déuoluë à l'Empire.

Il en inuestit Leopold d'Autriche.

Les poursuites du Duc de Neuers & du Comte de Mauleurier ne furent pas fort chaudes, dautant qu'on leur fit entendre que les fiefs qu'ils demandoient,

estoyent vnies & ne se pouuoient démemb- 1609.
 brer. Le droit du Marquis de Brande-
 bourg, & celuy de Neubourg estant les
 plus apparens, la plus grande conte-
 station fut d'abord entre eux deux. Le
 Landgraue de Hesse, leur ami com-
 mun, s'estoit entremis de les accom-
 moder, & leur auoit fait passer vne
 transaction de vider leur different à l'a-
 miable, & de n'employer leurs forces
 que contre les vsurpateurs, l'admini-
 stration de la succession demeurant éga-
 le & commune entre eux, sauf les droits
 de l'Empereur. Mais là-dessus Leopold
 d'Autriche arriua avec des troupes, &
 se saisit de Iuliers.

Lequel
 tandis que
 Brandebourg
 & Neu-
 bourg dis-
 putent,
 s'empare
 de Iuliers,

Les deux Princes resolu de le chasser,
 chercherent secours de tous costez, &
 particulièrement implorerent celuy du
 Roy : auquel ils enuoyerent le Prince
 d'Anhalt avec des lettres de l'Electeur
 Palatin & du Duc de Vvirtenberg, qui
 l'asseuroient que ses armes seroient ju-
 stes, puissantes, & avec la grace de Dieu,
 victorieuses. Le Prince d'Anhalt luy par-
 la sans doute de beaucoup d'autres cho-
 ses touchant le grand dessein. Le Roy
 receut sa personne avec vn accueil tres-
 gracieux, & ses propositions avec vne

Ils implor-
 rent l'assis-
 tance du
 Roy.

1609. joye nompareille: Il luy répondit dans des termes aussi obligeans qu'il se pouvoit, qu'il marcheroit en personne au secours de ses bons Alliez, & qu'en attendant qu'il pust monter à cheual avec l'equipage que doit 'auoir vn Roy de France', il feroit toûjours auancer quelques troupes; ce qu'il fit sur la fin de l'année mil six cens neuf. Mais au reste il le pria de vouloir faire entendre aux Princes confederez, qu'ils luy feroient grand tort, s'ils pensoient que son assistance dуст apporter quelque prejudice à la Religion Catholique en ces pais-là. Car il desiroit qu'auant toutes choses l'exercice y en fust conserué au mesme estat qu'il estoit au temps de la mort du Duc Guillaume; lequel estoit Catholique, mais Brandebourg & Neubourg estoient Protestans.

Qui leur promet d'y marcher en personne.

Mais dit qu'il entendoit conseruer la Religion Catholique en ce pais-là.

Réponse qu'il fait à l'Empereur.

L'Empereur luy enuoya aussi vn Ambassadeur de ses plus confidens, le prier de ne point fauoriser la rebellion, & l'injustice de ces Princes, & de considerer qu'il ne pouuoit les assister sans faire tort à la Religion Catholique. Henry le Grand luy répondit, qu'estant Roy Tres-Chrestien, il scauroit bien la maintenir & l'amplifier: mais qu'il ne s'agissoit

soit pas de ce poinct-là , qu'il n'estoit 1609.
question que de secourir ses amis , auf-
quels il ne manqueroit jamais si la vie
ne luy manquoit.

Tout du long de l'hyuer il donna or-
dre aux preparatifs de cette expedition ,
qui n'estoit que la couverture d'une
plus grande. Comme il auoit resolu
d'en poursuiure luy-mesme le succès,
il auoit deliberé auant que de sortir de
son Royaume, d'y establir vn si bon or-
dre pour le Gouvernement , qu'il n'y
pûst arriuer aucun trouble. Pour cet
effet il auoit creu que le meilleur estoit
de laisser la Regence à la Reine ; mais il
vouloit qu'elle fust assistée d'un Conseil
composé de quinze personnes ; sçauoir
les Cardinaux de Loyeuse , & du Perron,
les Ducs de Mayenne , de Montmoren-
cy , & de Montbazon , les Mareschaux
de Brissac , & de Feruaques , Chasteau-
neuf qui eust esté Garde des Sceaux de
la Regence , (car le Roy vouloit auoir
son Chancelier avec luy) Achille de
Harlay Premier President du Parlement,
Nicolai Premier President de la Cham-
bre des Comptes , le Comte de Cha-
steau-vieux, & le Seigneur de Liancourt
deux sages Gentilshommes , Pontcarré.

Veut es-
tablir vn bon
ordre en
son Royau-
me auant
que d'en
sortir.

Laisser la
Regence à
la Reine ,
mais luy
donner vn
bon Con-
seil.

1609. Conseiller au Parlement , Gesures Secrétaire d'Estat , & Maupeou Controlleur des Finances.

Etablir de
petits Con-
seils dans
les Prouin-
ces, qui re-
sortissent
au Grand.

De plus il vouloit establir vn petit Conseil de cinq personnes dans chacune des douze Prouinces de France , sçauoir vne personne du Clergé , vne de la Noblesse , vne de la Iustice , vne des Finances , & vne des Corps des Villes ; Et ces douze petits Conseils eussent eu correspondance & dépendance du Grand ; lequel eust pris les resolutions par la pluralité des voix , la Reine n'y ayant que la sienne. Encore n'en eust-il pû prendre aucune , que conformément à l'instruction generale que le Roy auoit dressée , ou que sa Majesté n'en eust esté auertie , si c'estoit vne chose que son instruction n'expliquast pas assez clairement. Ainsi quoiqu'absent il se retenoit le Gouvernement , & lioit bien fort les mains à la Reine , de peur qu'elle ne prist trop d'autorité , & que peut-estre on ne la portast à abuser du commandement.

Quelques-
uns mettent
dans l'esprit
de la Reine
qu'il faut
qu'elle se
fasse sacrer
avant le de-
part du
Roy.

Tandis qu'il appliquoit son esprit à ces choses , quelques personnes , entre autres Conchini & sa femme , mirent dans l'esprit de la Reine , qu'il falloit , pour luy acquerir plus de dignité & plus

d'éclat aux yeux des peuples, & pour au- 1609.
 toriser dauantage la Regence, qu'elle se
 fist sacrer & couronner auant le depart
 du Roy. Pour les mesmes raisons qu'elle
 le desiroit, le Roy ne l'auoit pas trop
 agreable : joint que cette ceremonie ne
 se pouuoit faire sans beaucoup de frais,
 & sans y perdre beaucoup de temps ; ce
 qui le retenoit à Paris & retardoit ses
 desseins. Il auoit vne extrême impatien-
 ce de sortir de cette Ville ; Je ne sçay
 quel secret instinct le pressoit de s'en
 éloigner au plûtoſt ; C'est pourquoy ce
 Sacre le faſchoit, mais il ne pût refu-
 ser cette marque de son affection à la
 Reine, qui le desiroit passionnément.

Il y con-
 ſent à re-
 gret.

Sully raconte qu'il luy entendit dire
 plus d'une fois, *Mon ami, ce Sacre me
 preſage quelque malheur : ils me tuë-
 ront. Je ne sortiray jamais de cette vil-
 le, j'y mourray, mes ennemis n'ont au-
 tre remede qu'en ma mort. On m'a dit
 que je deuois eſtre tué à la premiere
 grande magnificence que je ferois, &
 que je mourrois dans vn carroſſe ; C'est
 ce qui fait que quelquefois quand j'y
 ſuis, il me prend des treſſaillemens, &
 que je m'écrie malgré moy.*

On luy conſeilloit pour éuiter les

1610. mauuaises propheties de partir dès le lendemain, & de laisser là ce Sacre, qui se pouuoit bien faire sans luy; mais la Reine s'en offensa extrêmement: & comme il estoit bon & obligant, il demeura pour la contenter. Ce Sacre se fit à Saint Denis le treizième de May, & la Reine deuoit le seizième du mesme mois, faire son entrée à Paris, où l'on dresseoit de magnifiques preparatifs pour honorer cette feste.

Le Sacre de
la Reine.

Déjà les troupes du Roy auoient filé au rendez-vous, sur la frontiere de Champagne; Déjà la Noblesse accourüe de toutes parts y auoit enuoyé ses equipages; Le Duc de Rohan alloit recueillir les six mille Suisses; Et il estoit sorti cinquante pieces de canon de l'Arsenal. Déjà le Roy auoit enuoyé demander à l'Archiduc & à l'Infante, en quelle sorte ils vouloient qu'il passast par leur pais, ou comme ami, ou comme ennemi. Chaque heure de retardement luy sembloit vne année, comme s'il se fust presagé son malheur à luy-mesme. Certes le Ciel & la Terre n'auoient donné que trop de prognostics de ce qui luy arriua. Vne tres-grande Eclipsé de tout le corps du Soleil, qui se fit l'an mil six cens

Quantité
de prognostics
qui semblerent
presager la
mort de
Henry IV.

huit : Vne terrible Comete , qui parut 1610.
 l'année precedente : Des tremblemens
 de terre : Des monstres nez en diuer-
 ses contrées de la France : Des pluyes
 de sang , qui tomberent en quelques
 endroits : Vne grande peste , qui auoit
 affligé Paris l'an mil six cens six : Des
 apparitions de fantômes , & plusieurs
 autres prodiges tenoient les hommes
 en crainte de quelque horrible euene-
 ment.

Ses ennemis estoient alors dans vn
 profond silence: qui peut-estre n'estoit
 pas causé seulement par la consternation
 & par la crainte du succès de ses armes ,
 mais par l'attente qu'ils auoient de voir
 reüssir quelque grand coup, qui estoit
 toute leur esperance. Il falloit bien qu'il y
 eust plusieurs conspirations sur la vie de
 ce bon Roy ; Puisque de vingt endroits
 on luy en donnoit auis ; Puisque l'on fit
 courir le bruit de sa mort en Espagne &
 à Milan par vn écrit imprimé ; Puisqu'il
 passa vn courrier par la ville de Liege
 huit jours auparauant qu'il fust assassi-
 né , qui dît qu'il portoit nouuelles aux
 Princes d'Allemagne qu'il auoit esté
 tué ; Puisqu'à Montargis on trouua sur
 l'Autel vn billet contenant la predication

On luy
 donnoit auis
 de plusieurs
 endroits
 qu'on veut
 atténuer à
 sa vie.

1610. de sa mort prochaine, par vn coup déterminé ; Puisqu'enfin le bruit couroit par toute la France , qu'il ne passeroit point cette année-là , & qu'il mourroit d'une mort tragique dans la cinquante-septième de son âge. Luy-mesme qui n'estoit point trop credule , ajoûtoit quelque foy à ses prognostics , & sembloit estre condamné à mort , tant il estoit triste & abatu , quoique de son naturel il ne fust ni craintif , ni melancolique.

Il y ajoûte
quelque
foy , &
craint.

Qui estoit
Rauillac ?

Il y auoit à Paris , depuis deux ans , vn certain méchant coquin nommé François Rauillac , natif du pais d'Angoumois , de vile extraction , de poil roufseau , resueur & melancolique , qui auoit esté Moine , puis ayant quitte le froc auant que d'estre profez , auoit tenu école , & après s'estoit fait sollicitateur d'affaires , & estoit venu à Paris. On ne sçait s'il y auoit esté amené pour faire ce coup ; Ou si estant venu à autre dessein , il auoit esté induit à cette execrable entreprise par des gens , qui ayant connu qu'il auoit encore dans l'ame quelque leuain de la Ligue , & cette fausse persuasion que le Roy alloit renuerfer la Religion Catholique en Allemagne, le jugerent propre pour ce coup.

Il est induit
à tuer le
Roy , mais
on ne sçait
par qui.

Si l'on demande qui furent les Demons & les Furies qui luy inspirerent vne si damnable pensée, & qui le pousserent à effectuer sa méchante disposition: l'Histoire répond qu'elle n'en sçait rien, & qu'en vne chose si importante, il n'est pas permis de faire passer des soupçons & des conjectures, pour des veritez asseurées. Les Iuges mesme qui l'interrogerent, n'oserent en ouurir la bouche, & n'en parlerent jamais que des épaules.

Mais voicy comme il executa son malheureux dessein. Le lendemain du Sacre, quatorzième jour de May, le Roy sortit du Louure sur les quatre heures du soir pour aller à l'Arse-
 Sully, qui estoit indisposé, & pour voir en passant les apprests qui se faisoient sur le Pont Nostre-Dame, & à l'Hostel de Ville pour la reception de la Reine. Il estoit au fond de son carrosse, ayant le Duc d'Espernon à son costé: le Duc de Montbazon, le Marechal de Lauardin, Roquelaure, la Force, Mirebeau, & Liancour Premier Escuyer, estoient au deuant & aux portieres. Son carrosse entrant de la rue Saint Honoré dans celle de la Ferronnerie, trouua à la droite vne charrette chargée de vin, & à la

Le Roy sort
du Louure
pour aller
à l'Arse-
nal.

Quelles
personnes
estoyent
avec luy.

Son carross.
se est arre-
sté par vn
embarras
dans la rue
de la Fer-
ronnerie.

1610. gauche vne autre chargée de foin , lesquelles faisant embarras , il fut contraint de s'arrester ; car la rue est fort estroite à cause des boutiques , qui sont basties contre la muraille du Cemetiere Saint Innocent. Le Roy Henry II. auoit autrefois ordonné qu'elles fussent abatuës , pour rendre ce passage-là plus libre : mais cela ne s'estoit point executé. Helas que la moitié de Paris n'a-t-elle esté plûtoſt abatuë , que de voir le plus grand malheur , qu'il ait jamais veü , & qui a esté cause d'vne infinité d'autres malheurs ! Les Valets de pied estant passez sous les Charniers de Saint Innocent pour éuiter l'embarras , & n'y ayant personne autour du carrosse , le ſcelerat , qui depuis long-temps ſuiuoit opiniaſtremment le Roy pour faire son coup , remarqua le costé où il estoit , se coula entre les boutiques & le carrosse , & mettant vn pied sur vn des rais de la rouë , & l'autre sur vne borne , d'vne resolution enragée luy porta vn coup de couteau entre la seconde & la troisieme coste vn peu au dessus du cœur. A ce coup le Roy s'écria , *Je suis blessé*. Mais le méchant sans s'effrayer redoubla , & le frapa dans le cœur , dont il mourut

R. maillac
le tué.

tout à l'heure sans auoir pû jetter qu'un grand soupir. L'Assassin estoit si assuré qu'il donna encore vn troisiéme coup, mais qui ne porta que dans la manche du Duc de Montbazou. Après cela il ne se soucia point de s'enfuir ni de cacher son couteau : mais se tint là, comme pour se faire voir & pour se glorifier d'un si bel exploit. 1610.

Il fut pris sur le champ, interrogé à diuerses fois par des Commissaires du Parlement, jugé, les Chambres assemblées, & par Arrest tiré à quatre chevaux dans la Greue, après auoir esté tenaillé aux mamelles, aux bras & aux cuisses, sans qu'il témoignast la moindre émotion de crainte ni de douleur dans de si estranges tourmens. Ce qui confirmoit bien le soupçon qu'on auoit, que certains Emissaires sous le masque de pieté, l'auoient instruit & l'auoient enchanté par de fausses assurances qu'il mourroit martyr, s'il tuoit celuy qu'ils luy faisoient croire estre l'ennemi juré de l'Eglise. Il est tenaillé, & tiré à quatre chevaux.

Le Duc d'Espèrnon voyant le Roy sans vie & sans parole, fit tourner le carrosse & mena le corps au Louure: où il fut ouvert en presence de vingt-six Medecins.

On ouvre le corps du Roy, &

1610. & Chirugiens, qui luy trouuerent toutes les parties si saines, que dans le cours de nature il pouuoit encore viure trente ans.

on trouue
qu'il pou-
uoit encore
viure tren-
te ans.

Ses entrailles furent enuoyées dès l'heure mesme à Saint Denis & enter-
rées sans aucune ceremonie. Les Peres
Iesuites demanderent le cœur, & le por-
terent à leur Eglise de la Fleche, là où
ce Grand Roy leur auoit donné sa mai-
son pour y bastir le beau College qu'on
y void aujourd'huy. Le corps embaumé
dans vn cercueil de plomb, couuert d'v-
ne biere de bois, avec vn drap d'or par-
dessus, fut mis dans la chambre du Roy
sous vn dais, avec deux autels aux deux
costez, sur lesquels on dît la Messe dix-
huit jours durant. Puis il fut conduit à
Saint Denis, où on l'inhuma avec les
ceremonies ordinaires, huit jours après
celuy de Henry III. son Predecesseur.
Car il faut sçauoir que le corps de Hen-
ry III. estoit demeuré jusques-là dans
l'Eglise de Saint Cornille de Compie-
gne, d'où le Duc d'Espernon, & Belle-
garde Grand Escuyer, jadis ses Fauoris,
l'amenerent à Saint Denis, & luy firent
faire ses funerailles; la bienseance desi-
rant qu'il fust inhumé auant son Succes-
seur.

Il est enter-
ré à Saint
Denis.

On cela la mort du Roy au peuple 1610.
 tout le reste du jour, & jusques bien a-
 vant dans le lendemain , tandis que la
 Reine dispoſoit les Grands , & le Parle-
 ment à luy donner la Regence. Elle
 l'obtint ſans beaucoup de difficulté ,
 ayant mené le jeune Roy ſon fils au
 Parlement ; & le Prince de Condé, & le
 Comte de Soissons , qui ſeuls euſſent
 pû s'y oppoſer , eſtans abſens. Le pre-
 mier eſtoit à Milan , comme nous l'a-
 uons dit , & le ſecond dans ſa maiſon
 de Blandy, où il s'eſtoit retiré mal-con-
 tent , quelques jours avant le Sacre de
 la Reine.

On fait la
 Reine Re-
 gente.

Quand le bruit de cet accident ſi tra-
 gique fut épandu par tout Paris , &
 qu'on ſceut aſſeurément que le Roy,
 qu'on ne croyoit que bleſſé, eſtoit mort:
 ce meſlange d'eſperance & de crainte,
 qui tenoit cette grande ville en ſuſpens,
 éclata tout d'un coup en de hauts cris ,
 & en de furieux gemiſſemens. Les vns
 deuenoient immobiles & pâmez de dou-
 leur ; Les autres couroient les ruës tout
 éperdus ; pluſieurs embraiſſoient leurs
 amis , ſans leur dire autre choſe , ſinon ,
ah , quel malheur ! Quelques-vns s'en-
 fermoient dans leurs maiſons ; D'au-

Eſtrange
 deſolation
 dans Paris,
 quand on
 y ſceut la
 mort du
 Roy.

1610. tres se jettoient par terre. On voyoit des femmes écheuclées, qui heurloient & se lamentoient; Les peres disoient à leurs enfans, *Que deviendrez-vous, mes enfans, vous avez perdu vostre pere?* Ceux qui auoient plus d'apprehension pour l'auenir, & qui se souuenoient des horribles calamitez des guerres passées, plaignoient les malheurs de la France, & disoient que ce funeste coup, qui auoit percé le cœur du Roy, coupoit la gorge à tous les François. On raconte qu'il y en eut plusieurs qui en furent si viuement touchez qu'ils en moururent, quelques-vns tout sur le champ, & les autres peu de jours après. Enfin il ne sembloit pas que ce fust le deuïl de la mort d'un homme seul, mais de la moitié de tous les hommes: on eust dit que chacun auoit perdu toute sa famille, tout son bien, & toutes ses esperances par la mort de ce grand Roy.

Son âge, &
le temps de
son Regne.

Il mourut âgé de cinquante-sept ans & cinq mois, le trente-huitième de son Regne de Nauarre, & le vingtnième de celui de France.

Ses deux
femmes,
Marguerite,
& Marie.

Il fut marié deux fois, comme nous l'auons dit; La premiere avec Marguerite de France, dont il n'eut point d'en-

fans ; La seconde avec Marie de Medicis. 1610.
 Marguerite estoit fille du Roy Henry II.
 & sœur des Rois François I I. Charles
 I X. & Henry III. d'avec laquelle il fut
 demarié par Sentence des Prelats depu-
 tez pour cela par le Saint Pere. Marie
 de Medicis, comme j'ay déjà dit, estoit
 fille de François, & niepce de Ferdinand
 Ducs de Florence. Il en eut trois fils, &
 trois filles.

Les fils nasquirent tous à Fontaine-
 bleau. Le premier nommé Louïs, vint
 au monde le vingt-septième de Septem-
 bre de l'an mil six cens vn à onze heures
 du soir. Il fut Roy après luy, & porta le
 furnom de Iuste. Le second nasquit le
 seizième d'Auril mil six cens sept. Il eut
 le titre de Duc d'Orleans, mais point de
 nom, parce qu'il mourut auant que la
 ceremonie de son Baptisme eust esté
 faite, l'an mil six cens onze. Le troisié-
 me prit naissance le vingt-cinquième
 d'Auril mil six cens huit : son nom fut
 Iean Baptiste-Gaston, & son titre Duc
 d'Anjou, mais le second fils estant mort,
 on luy donna celuy de Duc d'Orleans,
 qu'il a porté jusques à sa mort, qui ar-
 riva l'année dernière.

Il eut trois
 fils de Ma-
 ric.

L'aînée des filles nasquit à Fontaine-

Et trois
 filles.

1610. bleau le vingt-deuxième de Novembre mil six cens deux ; Ainsi elle fut la seconde des enfans. On la nomma Elizabeth , ou Isabeau. Elle a esté mariée à Philippe I V. Roy d'Espagne, & est morte il y a quelques années. C'estoit vne Princesse de grand cœur , & qui auoit de la vigueur & de la ceruelle au delà de son sexe. Les Espagnols disoient pour cela , que c'estoit la fille de Henry le Grand. La seconde nasquit au Louure à Paris , le dixième de Feurier mil six cens six. On luy donna le nom de Christine. Elle épousa Victor Amedée, pour lors Prince de Piedmont , & depuis Duc de Sauoye, l'un des Princes du monde qui auoit le plus de capacité & de vertu. La troisième nasquit aussi au mesme endroit , le vingt-cinquième de Novembre feste de Sainte Catherine, l'an mil six cens neuf , & eut nom Henriette Marie. C'est la Reine d'Angleterre d'aujourd'huy, veſue de l'infortuné Roy Charles Stuard , que ses Sujets ont cruellement depouillé de la Royauté & de la vie ; Mais le Ciel Protecteur des Souuerains , à glorieusement rétabli son fils le Roy Charles II.

Il auoit
huit enfans
naturels de

Outre ces six enfans legitimes , il en eut encore huit naturels , de quatre dif-

ferentes Maistresses, sans compter ceux qu'il n'auoia pas.

1610.
diuerfes
Maistresses.

De Gabrielle d'Estrées Marquise de Monceaux & Duchesse de Beaufort en Champagne, il eut Cesar Duc de Vendosme, qui vit encore, & nasquit au mois de Iuin l'an mil. cinq cens quatre-vingts quatorze: Alexandre Grand Prieur de France, qui est mort prisonnier d'Estat: & Henriette mariée à Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf.

Deux fils,
& vne fille
de Gabrielle.

De Henriette de Balsac d'Entragues, qu'il fit Marquise de Verneuill, il eut Henry Euesque de Mets, qui vit encore: Et Gabrielle qui épousa Bernard de Nogaret Duc de la Valette, aujourd'huy Duc d'Espéron, dont elle eut le Duc de Candale, mort depuis peu, & vne fille maintenant Religieuse Carmelite; Puis elle mourut l'an mil six cens vingt-sept.

Vn fils, &
vne fille de
la Marquise
de Verneuill.

De Iacqueline de Bucil, à laquelle il donna la Comté de Moret, nasquit Antoine Comte de Moret, qui fut tué au seruice de Monsieur le Duc d'Orleans à la Iournée de Chastelnaudary, où le Duc de Montmorency fut pris. C'estoit vn jeune Prince, dont l'esprit & le courage promettoient beaucoup. Le Marquis de

De la Comtesse
de Moret
eut vn fils.

1610. Vardes épousa depuis cette Iacqueline de Bueil.

De Madame des Effards deux filles.

De Charlotte des Effards, à laquelle il donna la Terre de Romorantin, vinrent deux filles; Ieanne qui est encore Abbessé de Fontevrault; & Marie Henriette, qui l'a esté de Chelles. Il aimoit tous ses enfans legitimes & naturels avec vne affection pareille, mais avec differente consideration. Il ne vouloit pas qu'ils l'appellassent, Monsieur; nom, qui semble rendre les enfans estrangers à leur pere, & qui marque la seruitude & la sujétion; Mais qu'ils l'appellassent, Papa, nom de tendresse & d'amour. Et certes dans le Vieux Testament, Dieu prenoit les noms de Seigneur, de Dieu fort, de Dieu des armées, & autres qui marquoient sa grandeur & sa domination: mais dans la Loy Chrestienne, qui est vne Loy de grace & de charité, il nous a ordonné de luy faire nos prieres comme ses enfans, par ces douces paroles, *Nostre Pere qui es aux Cieux.*

Il aimoit tous ses enfans, & vouloit qu'ils l'appellassent Papa.

Sommaire recapitulation de son Histoire.

Il nous reste maintenant de mettre ici vne sommaire recapitulation de la vie de ce Grand Roy, & puis de dresser vn monument eternal à sa gloire au

nom de la France ; qui ne ſçauroit jamais aſſez dignement reconnoiſtre les obligations immortelles qu'elle a à ſa vertu heroïque.

Il fit ſentir les premiers monuemens de ſa vie dans le Camp , au bruit des trompettes ; Sa mere le mit au monde avec vn merueilleux courage ; Son ayeul luy inſpira de la vigueur dès le moment qu'il vid le jour ; Et il fut élué dans le trauail dès ſa plus tendre enfance.

La premiere connoiſſance que l'âge luy donna , fut pour regretter la mort de ſon pere tué au ſiege de Rouën , & pour ſe voir enuironné de perils de tous coſtez ; luy éloigné de la Cour , ſes amis défauorizez , ſes ſeruiteurs perſecutez, & ſa perte conjurée par ſes ennemis.

Sa mere genereuſe & habile femme , luy donna de beaux ſentimens pour la Morale & pour la Politique ; Mais de fort mauuais pour la Religion ; De ſorte qu'il fut Huguenot par engagement , & non par élection. Auſſi protesta-t-il toûjours qu'il n'eſtoit point preoccupé , qu'il eſtoit preſt de ſ'éclaircir, & que ſi on luy faiſoit voir vn meilleur chemin que celuy qu'il tenoit, il le

fuiuroit de bonne foy : mais jusques-là qu'on le deuoit tolerer , & non pas le persecuter.

A l'âge de quinze ans il se vid Chef du Parti Huguenot , & donna des auis si sensés , que les plus grands Chefs de guerre eurent sujet de les admirer , & de se repentir de ne les auoir pas suivis. Il passa sa premiere jeunesse , vne partie dans les armées , vne partie dans ses terres de Gascogne , où il demeura jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il fut alors amorcé pour venir à la Cour , par des nopces aussi illegitimes que funestes , dont , pour ainsi dire , le present nuptial fut la mort inopinée de sa mere ; la feste , le massacre general de ses amis ; & le lendemain des nopces , sa captiuité , qui dura près de quatre ans , à la merci de ses plus cruels ennemis , & dans vne Cour la plus méchante & la plus corrompue , qui ait jamais esté. Son courage ne s'énerua point dans cette seruitude , & son ame ne se pût gaster parmi tant de corruptions ; Mais les charmes des Dames , que la Reine Catherine faisoit agir pour le retenir , luy donnerent ce foible & ce penchant , qui luy demeura toute sa vie , de ne rien refuser aux desirs que leur beauté luy inspiroit.

Pour se tirer de la seruitude de la Cour , il se rejeta dans l'embarras de son ancien Parti, & de la Religion Huguenote. Il y receut tous les ennuis & tous les chagrins qu'éprouuent les Chefs d'une guerre ciuile ; sa dignité de General ne le dispensant pas des fatigues & des perils de simple soldat. Par trois fois il obligea la Cour d'accorder la Paix & des Edits à son Parti : mais par trois fois on les viola , & il se vid à diuers temps sept ou huit armées Royales sur les bras.

Sa valeur , qui auoit déjà paru en plusieurs occasions, se signala avec grand éclat à la bataille de Coutras. Ce fut le premier coup d'importance qu'il frapa sur la teste de la Ligue. Peu après, comme elle auoit assemblé les Estats de Blois , pour armer tout le Royaume contre luy , afin de l'exclure de la Couronne de France : les Guises qu'on crut auteurs de cette tragedie , en furent eux-mêmes la terrible catastrophe ; mais qui remplit tout de feu , de sang & de confusion. Le Duc de Mayenne s'arma pour venger la mort de ses freres , & le Roy presque abandonné & comme inuesti dans Tours , fut contraint de l'ap-

peller à son aide. Nostre Heros passa par-dessus toutes les craintes & toutes les défiances qu'on luy vouloit donner, pour se ranger auprès de son Souuerain.

Ils marchent à Paris & l'assiègent; Mais sur le point d'y entrer, Henry III. est assassiné par vn Moine. Le droit de succession appellant nostre Henry dans le Thrône, il trouue le chemin trauersé de mille difficultez effroyables, la Ligue en teste, les seruiteurs du defunt Roy peu affectionnez, les Grands tendans à leurs fins particulieres. La Religion se ligue contre luy; au dehors le Pape, les Espagnols, le Sauoyard, le Lorrain; au dedans d'un costé les peuples & les grandes Villes, & de l'autre les Huguenots qui le tourmentoient par leurs défiances continuelles. Il ne peut auancer vn pas sans trouuer vn obstacle; autant de journées autant de combats. Ses Sujets s'efforcent de l'accabler comme vn ennemi public; Et luy s'efforce de les regagner comme vn bon pere. Dans son cabinet, dans son Conseil ce ne sont que déplaisirs & amertumes causées par vne infinité de mécontentemens, d'infidelitez, de pernicieux desseins qu'il découure de mo-

ment en moment contre sa personne & contre son Estat. Chaque jour double combat, double victoire ; l'une contre ses ennemis , l'autre contre les siens, yfiant de prudence & d'adresse , quand la generosité ne luy pouuoit servir.

Il fait voir à Arques qu'il ne peut estre vaincu : à Yury qu'il sçait vaincre. Par tout où il paroist tout cede à ses armes ; La Ligue perd tous les jours des places & des prouinces ; Elle est battuë par ses Lieutenans au loin , comme elle l'est par luy-mesme dans le cœur du Royaume. Il eust forcé Paris s'il eust pû se résoudre à le perdre ; En l'épargnant il le gagna tout-à-fait , non par les murailles , mais par les cœurs.

Le Duc de Parme arresta vn peu ses progresz ; mais il n'en pût changer le cours. La Vertu & la Fortune, ou plutôt la Prouidence Diuine s'estoient alliées ensemble pour le couronner de gloire. Dieu l'assistoit visiblement en toutes ses entreprises , & le preseruoit d'une infinité de trahisons & d'attentats horribles , qu'on formoit d'heure à autre sur sa vie. Enfin il renuersa le dessein du Tiers Parti , & preuint les resolutions des Estats de la Ligue, en se faisant instrui-

re dans la Religion Catholique , & rentrant dans le giron de la Sainte Eglise.

Quand le pretexte de la Religion eut manqué à ses ennemis , tout le Parti de la Ligue se défila ; Paris & toutes les grandes Villes le reconnurent ; Le Duc de Mayenne , quoique bien tard , fut contraint de deuenir Sujet , & de se ranger à son deuoir ; Et tous les Chefs de la Ligue traiterent separément. Ce fut vn grand coup d'adresse & de prudence au Roy de les auoir ainsi disjoints : parce que s'ils eussent tous ensemble fait vn traité d'vn commun accord , le Parti eust par ce moyen conserué sa liaison , & n'eust pas esté abatu , mais seulement appaisé.

Lors qu'il fut au dessus de ses affaires , qu'il fut reconcilié avec le Pape , & que ses Sujets furent reconciliez avec luy : le mauuais conseil des Huguenots , qui desiroient toujours le voir embarrassé , le porta à declarer la guerre aux Espagnols. Ce fut alors qu'il pensa retomber dans vn estat pire que jamais. Ils luy enleuerent Dourlens après le gain d'vne bataille ; Calais & Ardres presque d'emblée , & Amiens par surprise. Les restes de la Ligue , qui

se cachotent sous la cendre , se rallument ; les mécontentemens des Grands se découurent ; il se forma des conspirations de tous costez ; ses seruiteurs estoient estonnez ; ses ennemis prenoient de l'audace. Mais sa vertu qui sembloit s'endormir dans la prosperité , se releua contre ces aduersitez : il encouragea les siens par son exemple , reprit Amiens , & força l'Espagnol de faire la Paix par le Traité de Veruin.

Le Duc de Sauoye pensant éluder la restitution du Marquisat de Saluces , & souleuer des factions dans le Royaume , qui empêchassent le Roy de luy demander raison , connut qu'il auoit affaire à vn Prince , qui sçauoit aussi bien démesler ses ruses , que défaire ses troupes. Il fut donc forcé dans ses Rochers , où il disoit qu'il n'auoit rien à craindre que les foudres du Ciel , & on le contraignit de rendre honteusement , ce qu'il auoit injustement vsurpé.

Au mesme temps le Roy songea , pour la seureté & tranquillité de la France , & pour la sienne propre , à procreer des enfans par vn bon mariage. Le Ciel luy en donna six , & avec cela vn calme de dix années , qui ne fut troublé que lege-

rement , par la conspiration de Biron , par les menées du Mareschal de Bouillon , & par quelques émosions populaires contre le Sol pour liure ou Pancarte.

Durant tout cela il trauailla principalement à deux choses : L'vne estoit son grand dessein , dont nous auons parlé , pour lequel il fit des Amis & des Alliez de tous costez ; éclaircit ses Finances , paya ses debtes de bonne foy , comme feroit vn Marchand ; amassa de l'argent , & pacifia tous les differens , qui estoient entre les Princes qu'il se vouloit associer. L'autre estoit de reparer les dommages & les ruines que la guerre ciuile auoit causées depuis quarante ans dans la France ; d'oster les diuisions qui aigrissoient & partageoient les esprits ; de reformer les desordres qui défiguroient la face de l'Estat ; & de le rendre florissant , abondant , & riche , afin que ses Sujets pussent viure heureusement à l'abri de sa protection & de sa justice.

Cependant luy-mesme n'estoit pas exempt de troubles , d'ennuis & de facheries. Ses Maistresses luy causoient mille peines au milieu de ses plaisirs ; Il trouuoit des épines jusques dans sa maison,

son, & dans la mauuaise humeur de sa femme ; Et Eleonor Galigay avec son mari luy caufoient des chagrins, de mesme qu'un moucheron aspre & piquant inquiete & agite furieusement un Lion.

Comme il estoit prest de monter à cheual pour commencer son grand dessein par le secours de ses Alliez, il perdit la vie par le plus detestable parricide, qui se soit jamais commis. Ainsi celuy que tant de piques, de mousquets, & de canons, tant d'escadrons & de bataillons n'auoient pû endommager dans les tranchées, & dans le champ de bataille, fut tué avec un couteau, par un lasche & traistre coquin, au milieu de sa Ville capitale, dans son carrosse, & en un jour d'allegresse publique. Malheureux coup, qui mit fin à toutes les joyes de la France, & qui ouurit vne playe, qui a seigné jusques à cette heure.

Henry estoit de mediocre stature, dispos & agile, endurci au trauail & à la peine. Il auoit le corps bien formé, le temperament bon & robuste, & la santé parfaite, hormis que par delà l'âge de cinquante ans, il auoit eu quelques legeres atteintes de gouttes, mais qui passoient promptement, & ne laissoient

aucune debilité. Il auoit le front large, les yeux vifs & asseurez, le nez aquilin, le teint vermeil, le visage doux & auguste, & neantmoins la mine guerriere & martiale, le poil brun & assez épais. Il portoit la barbe large & les cheveux courts. Il commença à grisonner dès l'âge de trente-cinq ans; Surquoy il auoit accoustumé de dire à ceux qui s'en éstonnoient, *C'est le vent de mes aduersitez qui a donné là.*

Paralle-
le de ses
aduersi-
tez, & de
ses pro-
speritez.

En effet à bien considerer toute sa vie, depuis sa naissance, on trouuera peu de Princes qui en ayent tant souffert que luy; Et il seroit bien mal-aisé de dire s'il eut plus de trauerfes, ou plus de prosperitez. Il nasquit fils d'un Roy: mais d'un Roy depouillé. Il eut vne mere genereuse & de grand courage: mais Huguénote & ennemie de la Cour. Il gagna la bataille de Coutras: mais il perdit peu après le Prince de Condé son cousin, & son bras droit. La Ligue éueilla sa vertu & le fit connoistre: mais elle pensa l'accabler. Elle fut cause que le Roy l'ayant appelé à son secours, il se trouua aux portes de Paris, comme si Dieu l'y eust amené par la main: mais Paris s'arma contre luy, & toutes ses

esperances furent presque dissipées par «
 la dissipation de l'armée, qui assiegeoit «
 cette ville. Ce fut sans doute vn rare «
 bonheur que la Couronne de France «
 luy écheut, n'y ayant jamais eu de suc- «
 cession plus éloignée que celle-là en au- «
 cun Estat hereditaire, car il y auoit dix «
 à onze degrez de distance de Henry I I I. «
 à luy, & quand il nasquit il y auoit neuf «
 Princes du Sang deuant luy; sçauoir le «
 Roy Henry I I. & ses cinq fils, le Roy «
 Antoine de Nauarre son pere, & deux «
 fils de cet Antoine, freres aisnez de no- «
 stre Henry. Tous ces Princes mouru- «
 rent pour luy faire place à la succession; «
 Mais elle estoit si embrouillée, qu'on «
 peut dire qu'il souffrit vne infinité de «
 peines, de fatigues & de hazards, auant «
 que de recueillir les beaux fleurons de «
 cette Couronne. Jeune il épousa la sœur «
 du Roy Charles, qui sembloit vn parti «
 fort auantageux pour luy: mais ce ma- «
 riage fut vn piege pour l'attraper, luy & «
 ses amis. Depuis, cette femme au lieu «
 d'estre sa consolation, fut son plus grand «
 embarras, & bien loin de luy apporter «
 de l'honneur, ne luy fit que de la honte. «
 Sa seconde femme luy donna de beaux «
 enfans dont il auoit bien de la joye: «

» mais ses gronderies & ses dédains luy
 » causoient mille déplaisirs. Il triompha
 » de tous ses ennemis, & deuint l'arbitre
 » de la Chrestienté : mais plus il se ren-
 » doit puissant, plus leur haine s'enueni-
 » moit, & plus elle employoit de moyens
 » pour le perdre ; de telle sorte, qu'après
 » auoir tramé vne infinité de conspira-
 » tions contre sa vie, ils trouuerent en-
 » fin vn Rauçillac, qui executa ce que
 » tant d'autres * auoient manqué.

* On com-
 pre plus
 de cin-
 quante
 conspira-
 tions con-
 tre sa vie.

Ses ad-
 uersitez
 luy ai-
 guiserēt
 l'esprit
 & le
 courage.

Pour-
 quoy les
 Princes
 porphy-
 rogene-
 tes, &
 qui viē
 nent jeu-
 nes à la
 Couron-
 ne, n'ap-
 prennent
 presque
 jamais
 biē l'ar-
 de rc.
 guer.

» Du reste il faut auouer que toutes les
 » aduersitez qu'il souffrit, aiguiferent son
 » esprit & son courage ; & qu'enfin il fut
 » vn tres-grand Roy, parce qu'il ne par-
 » uint à la Couronne que par beaucoup
 » de difficultez & dans vn âge fort meur.

» Et certes il est tres-difficile & tres-
 » rare, que ceux qui sont nez dans la
 » pourpre & nourris dans la prochaine at-
 » tente de monter dans le thrône après
 » la mort de leur pere, ou qui s'y trou-
 » uent eleuez de trop bonne heure, ap-
 » prennent bien l'art de regner ; Si ce
 » n'est qu'ils soient assez heureux d'estre
 » eleuez par les soins d'une mere aussi
 » vertueuse & aussi bien intentionnée,
 » que cette grande Reine, qui a si soigneu-
 » sement fait instruire le Roy Louis XIV.

son fils , dans tous les bons sentimens ,
 & dans toutes les maximes de la Politi-
 que Chrestienne ; & de rencontrer vn
 Ministre aussi sage & aussi affectionné
 pour leur bien , que ce jeune Monar-
 que en a trouué vn dans la personne
 du grand Cardinal Mazarini.

Les raisons de cela sont , que pour
 l'ordinaire les personnes entre les mains
 desquelles ils tombent dans leur bas
 âge, desirant se conseruer l'autorité & le
 gouuernement, au lieu de les obliger &
 mesme de les contraindre à appliquer
 leur esprit à des choses solides & neces-
 saires , font adroitement en sorte qu'ils
 ne l'occupent qu'à des bagatelles indi-
 gnes d'eux , & ils les y amusent avec
 tant d'artifice, qu'il est impossible qu'un
 jeune Prince le puisse reconnoistre. Au
 lieu de leur mettre sans cesse deuant les
 yeux la vraye grandeur des Rois , qui
 consiste dans l'exercice de leur autorité ,
 ils ne les repaissent que des apparences
 & des images de cette grandeur , com-
 me sont les pompes & les magnificen-
 ces exterieures , où il n'y a que du fast &
 de la vanité. Enfin au lieu de les instrui-
 re soigneusement dans ce qu'ils doiuent
 sçauoir , & de ce qu'ils doiuent faire ,

„ (car toute la science des Rois se doit re-
„ duire en pratique) ils les entretiennent
„ dans vne profonde ignorance de toutes
„ leurs affaires, afin d'en estre toujourn les
„ Maistres , & qu'on ne puisse jamais se
„ passer d'eux. De là il arriue qu'un Prince
„ lors qu'il est grand , connoissant sa foi-
„ bleſſe , se juge incapable de gouuerner;
„ & du moment qu'il est imbu de cette
„ opinion , il faut qu'il renonce à la con-
„ duite de son Estat, si ce n'est que ses qua-
„ litez naturelles soient bien extraordi-
„ naires , & qu'il ait vn cœur veritable-
„ ment Royal. Aucc cela ces personnes se
„ faissent de toutes les auenuës , & em-
„ peschent que les gens de bien n'appro-
„ chent point de ces oreilles tendres ; ou
„ s'ils ne leur en peuuent pas empescher
„ les approches, ils ne manquent point de
„ les leur rendre suspects, & de leur oster
„ toute creance dans l'esprit de ces jeunes
„ Princes , les faisant passer auprès d'eux ,
„ ou pour leurs ennemis , ou pour mal
„ intentionnez , ou pour ridicules & im-
„ pertinens. Puis ils ont certains Emis-
„ saires qui les infatuent avec des flate-
„ ries , des loiianges excessiues & des a-
„ dorations ; qui ne leur font jamais rien
„ entendre que ce qui sert à leurs fins ;

qui cultiuent leurs defauts par de con-
 tinuelles complaisances ; qui leur font
 croire qu'ils ont vne parfaite intelligen-
 ce de tout , quoiqu'ils ne ſçachent rien ;
 qui leur font conceuoir que la Royau-
 té n'eſt qu'une ſouueraine faineantife ,
 que le trauail ne ſied pas bien à vn Roy ,
 & que les fonctions du gouuernement
 eſtant penibles , ſont par conſequent
 baſſes & ſeruiles. De cette ſorte on les
 dégouſte de bonne heure du commande-
 ment ; on les accouſtume à auoir des
 Maîtres , parce qu'ils n'ont pas encore
 ni aſſez de connoiſſance , ni aſſez de for-
 ce pour l'eſtre. Ainſi ces pauvres Princes
 n'eſtant point contredits mais touïours
 adorez , n'ayans aucune experience par
 eux-mêmes , & n'ayant jamais ſouffert
 ni peine ni neceſſité , deuiennent ſou-
 uent preſomptueux & abſolus dans leurs
 fantaïſies , & croyent que leur uiſſance
 doit aller du pair avec celle de Dieu.
 On en void qui ne conſiderent que leur
 paſſion , leur plaïſir & leur caprice , com-
 me ſi le genre humain n'auoit eſté créé
 que pour eux , au lieu qu'ils n'ont eſté
 créez que pour conduire & gouuerner
 ſagement le genre humain ; qui laiſſent
 faire profuſion & litiere des biens & de

Et que
 rarement
 ils ſont
 habiles
 & bons
 Princes

» la vie de leurs Sujets ; & qui avec vne
 » insensibilité sans pareille , n'écoutent
 » non plus leurs plaintes & leurs gemisse-
 » mens , que les cris d'un bœuf que l'on
 » égorge.

Ceux
 qui vien-
 nent de
 plus loin
 à la Cou-
 ronne, &
 dans un
 âge plus
 mûr ,
 sont plus
 capables
 & meil-
 leurs.

» Au contraire, ceux qui viennent de
 » plus loin à la Couronne, & dans un âge
 » plus avancé, sont presque toujours bien
 » plus instruits de leurs affaires. Ils s'ap-
 » pliquent bien plus fort à gouverner leur
 » Estat ; ils veulent toujours tenir le ti-
 » mon ; ils sont plus justes, plus tendres &
 » plus misericordieux ; ils sçavent mieux
 » ménager leurs reuenus ; ils conseruent
 » avec plus de soin le sang & le bien de
 » leurs Sujets ; ils entendent plus volon-
 » tiers les remonstrances , & font mieux
 » justice ; ils n'usent pas avec tant de ri-
 » gueur de cette puissance absoluë , qui
 » desesperé quelquefois les peuples, & qui
 » cause d'estranges reuolutions.

Les rai-
 sons de
 cela.

» Si l'on cherche les raisons pourquoy
 » ils sont tels, c'est qu'ils ont esté en un
 » poste , où ils ont souuent entendu la
 » verité : Où ils ont appris quelle igno-
 » minie c'est à un Prince de ne pas jouer
 » luy-mesme son personnage , & de le
 » laisser faire à un autre ; Où , s'ils ont eu
 » quelques Flateurs , ils ont eu aussi des

ennemis découverts, qui leur ont refi-
 sté en face, & qui en censurant leurs de-
 fauts, les ont portez à les reformer; Où
 ils ont ouï blâmer les fautes du gouuer-
 nement sous lequel ils estoient, & les
 ont blâmées eux-mesmes: tellement qu'
 ils se sont obligez à mieux faire, & à ne
 pas suivre ce qu'ils ont condamné; Où
 ils ont estudié à se conduire sagement,
 parce qu'ils estoient dépendans, & crai-
 gnoient d'estre chastiez; Où ils ont sou-
 uent ouï les plaintes des particuliers, &
 veü les miseres des peuples; Enfin, où
 ils ont appris en souffrant, ce que c'est
 que du mal, & d'auoir pitié de ceux à
 qui on fait injustice, parce qu'ils ont
 eux-mesmes éprouué la rigueur d'une
 domination trop rude & trop haute.
 Nous en auons deux beaux exemples
 dans Louïs XII. surnommé le Pere du
 peuple, & dans nostre Henry; deux
 des meilleurs Rois, qui en ces derniers
 siecles ayent porté le sceptre des Fleurs
 de Lis.

Maintenant, qui pourroit recueillir,
 & dignement arranger toutes les vertus
 heroïques, les belles actions & les qua-
 litez eminentes de Henry le Grand, luy
 feroit vne Couronne bien plus pretieuse

Couronne
 mystique 2

la gloire
de Henry
le Grand.

& plus éclatante, que celle dont sa teste fut ornée le jour de son Sacre. Ce fonds de franchise & de sincerité, pur & exempt de malice, de fiel & d'aigreur en seroit la matiere plus precieuse que l'or. Sa renommée & sa gloire, qui ne finira jamais, en seroit le cercle. Ses Victoires, de Coutras, d'Arques, d'Yury, de Fontaine-Françoise; ses negociations, de la Paix de Veruin, de l'accommodement des Venitiens avec le Pape, de la Trêue d'entre les Espagnols & les Hollandois, & de cette grande Ligue avec tous les Princes de la Chrestienté, pour l'execution du dessein que nous auons marqué, en seroient les branches. Puis sa valeur guerriere, sa generosité, sa constance, sa bonne foy, sa sagesse, sa prudence, son actiuité, sa vigilance, son œconomie, sa justice, & cent autres vertus en seroient les pierreries. Entre lesquelles cet amour paternel & cordial qu'il auoit pour ses peuples, jetteroit vn feu brillant & vif comme vne escarboucle; La fermeté de son courage toujours inuincible dans les perils, y auroit le prix & la beauté du diamant; Et sa clemence sans pareille, qui releua ses ennemis que sa vaillance auoit terrassez, y paroistroit comme vne

éméraude qui épand la gayeté & la joye dans la veüe de tous ceux qui la regardent. Pour continuer la metaphore, je diray encore, quẽ tant de sages Reglemens qu'il fit pour la Iustice, pour la Police, & pour les Finances, tant de beaux & vtiles establissemens de toutes sortes de manufactures, qui produisoient à la France vn profit de plusieurs millions par an; tant de superbes bastimens, comme les Galeries du Louure, le Pont-neuf, la Place Royale, le College Royal, les Quais de la riuiera de Seine, Fontainebleau, Monceaux, Saint Germain, tant d'ouurages publics, de ponts, de chaussées, de grands chemins reparez, tant d'Eglises rebasties en plusieurs endroits du Royaume, en feroient comme les graueures & les embellissemens.

Couronnons donc de mille loüanges la memoire immortelle de ce grand Roy, l'amour des François, & la terreur des Espagnols, l'honneur de son siecle, & l'admiration de la Posterité; Faisons le viure dans nos cœurs & dans nos affections malgré la rage des méchans qui luy ont osté la vie; Poussons autant d'acclamations à sa gloire, qu'il a fait de biens à la France. Ce fut vn Hercule,

qui coupa les testes de l'Hydre en terrassant la Ligue. Il fut plus grand qu'Alexandre, & plus grand que Pompée, parce qu'il fut aussi vaillant, & qu'il fut plus juste, qu'il ne gagna pas moins de victoires, & qu'il gagna plus de cœurs. Il conquît les Gaules aussi bien que Jules César; mais il les conquît pour leur rendre la liberté, & César les subjuga pour la leur ôter: il les enrichit, & César les pillâ. Que son nom soit donc élevé au dessus de celui des Hercules, des Alexandres, des Pompées & des Césars; Que son Regne soit le modele des bons Regnes, & ses exemples de clairs flambeaux, qui puissent illuminer les yeux des autres Princes; Que sa posterité soit éternellement couronnée de Fleurs de Lis; Qu'elle soit toujours auguste, toujours triomphante; Et pour comble de nos souhaits, que Louis le Victorieux, son Petit Fils, luy ressemble, & s'il se peut même qu'il le surpasse.

Souhaits
des gens de
bien & des
bons Fran-
çois.

F I N.



RECUEIL

DE QUELQUES

BELLES ACTIONS

ET

PAROLES MEMORABLES

DV ROY

HENRY LE GRAND.





AV ROY.



IRE,

COMME *je ſçay que le ſoin que V. M. a pris de lire le Sommaire de la vie de HENRY LE GRAND, luy a donné quelque ſatisfa-*

EPISTRE.

ction, & causé beaucoup de
joye à toute la France, qui
void son Roy marcher sur de
si glorieuses traces : j'ay crû
que je deuois y ajouster ce
petit recueil que j'ay fait de
quelques-unes des plus belles
actions, & des paroles les
plus memorables de cet Au-
guste Monarque, afin que
le portrait que j'en donne
à V. M. soit plus acheué,
& plus accompli. En effet,
SIRE, toutes ces particula-
ritez representent l'interieur
de son ame, & expriment
son genie, & ses inclina-
tions plus fortement que ne
fait tout ce qu'il y a de plus

EPISTRE.

éclatant en son histoire ; Et
au mesme temps découvrant
le fond de son cœur & de
son esprit , elles nous font
voir que ce genereux Prin-
ce estoit tel au dedans qu'il
se monstroit au dehors , &
qu'il ne ressembloit pas à
ceux qui n'ont rien de bon
que l'exterieur , & qui ca-
chent de dangereux vices
sous de belles apparences.
Mais , SIRE , il faut a-
nouër que vous faites mieux
son portrait en vostre per-
sonne , & en vostre condui-
te , que ne sçauroient faire
tous les pinceaux , & tou-
tes les plumes du monde.

EPISTRE.

*Aussi comme V. M. n'a pas
desagréable que j'aye l'hon-
neur de demeurer auprès
d'elle , & tout ensemble la
joye de voir d'assez prés
ses grandes & glorieuses a-
ctions ; je me sens obligé de
prendre le soin de les écrire ,
pour en rendre un jour mon
témoignage à toute l'Euro-
pe , & à la Posterité. De
sorte que je croy que quand
le public aura veû l'histoire
que je luy en veux donner ,
il auouëra que le paralle-
le de V. M. avec Henry le
Grand sera fort juste, & que
mesme la gloire de l'Ayeul
aura receu un nouuel éclat*

EPISTRE.

de celle de son Petit Fils.
 Je ne seray point en peine de
 rechercher des artifices & de
 faux ornemens pour embel-
 lir cet ouvrage : Je n'auray
 besoin d'y employer que la
 candeur & la verité toute
 simple ; & si j'ay alors quel-
 que reproche à craindre , ce
 sera d'en auoir moins dit
 que la Renommée. En effet ,
 SIRE , voyant cet air si no-
 ble , & cette profonde sagesse
 avec laquelle V. M. agit ,
 j'ose predire hardiment &
 sans flaterie , que vos vertus
 heroïques surpasseront bien-
 tost celles d'Auguste, de Char-
 lemagne , & de Henry le

EPISTRE.

*Grand ; Et j'espere aussi que
le Ciel vous continuant ses
faueurs , je verray vostre
gloire & vos prosperitez
égaler les souhaits que j'en
fais tous les jours avec le
zele que doit auoir,*

SIRE,

De Vostre Majesté

Le tres-humble, tres-obeissant, tres-
fidelle & tres-obligé seruiteur &
sujet H A R D O V I N E. de Rodez.



RECVEIL DE QUELQUES
belles actions & paroles me-
morables du Roy HENRY LE
GRAND, lesquelles n'ont point
esté inserées en sa vie.

LE trauail seroit infini & en-
nuieux à qui ne voudroit rien
obmettre de ce qu'il y a de
beau dans la Vie de HENRY
LE GRAND. Plus de cinquante Hi-
storians, & plus de cinq cens Panegyri-
stes, Poètes & Orateurs y ont trauaillé,
& n'en ont pas recueilli la moitié de ce
qui s'en pouuoit recueillir. Parmi vne
si abondante varieté nous choisisrons
encore quelques fleurs, non pas peut-
estre des plus belles, mais de celles qu'il
aimoit le mieux; & nous les rapporte-
rons icy sans ordre & sans art, la confu-
sion des choses agreables ayant sa beau-
té aussi-bien que l'agencement.

Quelques-vns ont remarqué que ce
grand Roy auoit surpassé l'Empereur
Auguste en bonté & en clemence, &

qu'après de longues guerres ciuiles il auoit comme luy refermé les playes de l'Estat , calmé toutes les tempestes qui l'agitoient, & rendu la force aux Loix, l'autorité aux Magistrats, & la discipline aux troupes.

Plusieurs aussi ont comparé le commencement de son Regne à celuy de Dauid, pour les grandes trauerses qu'il éprouua; le milieu à celuy de Salomon, pour les ordres & beaux reglemens, & pour l'abondance qu'il mit dans son Royaume; & sa fin lamentable à celle de Iosias. C'estoient trois des meilleurs & des plus religieux Rois du Peuple de Dieu.

D'autres l'ont mis en parallele avec Cyrus fondateur de l'Empire de Perse, avec Alexandre le Grand, avec les Empereurs Constantin I. Charlemagne, Othon I. & Henry IV. Certes il n'y en a pas vn de tous ces Princes à qui on ne le puisse égaler, & peut-estre qu'il y en a qu'il a surpassez de beaucoup.

C'est vne curieuse remarque, que jamais Prince n'estoit venu d'un degré si éloigné à la succession d'une Couronne; & n'auoit tant veû mourir de Princes du Sang auant luy : Mais c'en est

encore vne plus importante, que jamais Roy de France n'auoit tant vni de belles Terres au Domaine, comme il fit. Il y en apporta plus luy seul que n'auoient fait Philippe de Valois, Louïs XII. & François I. qui auoient esté comme luy de ligne collaterale.

Il y vnit la partie qui luy restoit du Royaume de Nauarre, la Souueraineté de Bearn, les Duchez d'Alençon, de Vendosme, d'Albret, de Beaumont le Vicomte; je ne sçay combien de riches Comtez, Foix, Armagnac, Bigorre, Rouërgue, Perigord, la Fere, Marle, Soissons, Limoges, Conuersan, & tant d'autres terres que le dénombrement en seroit ennuyeux.

Il seroit bien aisé de dire quelle estoit la passion dominante de ce Prince, mais non pas quelle estoit sa plus haute vertu; car il les auoit presque toutes au souuerain degré. Quant à sa Vaillance & vertu guerriere, peut-estre qu'il seroit impossible de trouuer aucun Souuerain, ni mesme aucun Capitaine, qui l'ait fait paroistre en tant d'occasions que luy. On disoit de l'Empereur Henry IV. qu'il s'estoit trouué en soixante & deux batailles, ou grands combats;

La vaillance & vertu guerriere de Henry IV.

mais nostre Henry auoit signalé son courage Heroïque en quatre ou cinq batailles rangées, en plus de cent combats fort sanglans, & en deux cens sieges de places. Auant que la mort de Henry III. l'eust appellé à la Couronne, il eut à soustenir sept guerres, qu'il termina heureusement par sept Traitez de Paix; & dans ces guerres, il se vid à diuerses fois & en diuers lieux quarante cinq armées sur les bras, n'ayant rien de bien assésuré que sa propre vertu pour supporter vn si grand fardeau.

Depuis l'âge de quinze ans qu'il endossa les armes, il les porta continuellement jusqu'à l'âge de quarante cinq ans. En toutes les occasions il alloit aussi auant dans le peril que pas vn de ses Capitaines; il fut blessé deux ou trois fois, mais legerement. Ce n'estoit pourtant pas la temerité, ni le seul désir de gloire, qui le portoit dans les hazards; c'estoit la necessité: il falloit qu'il monstroit l'exemple à ses soldats: la fortune de la France & la sienne estoient reduites en tel estat, que l'honneur l'obligeoit à
„ vaincre ou à mourir. Autrement il ne
„ se fust pas exposé de la sorte, car il n'i-
„ gnoroit point qu'un Roy paisible dans
son

son Estat, luy deuant plus qu'à soy-mes-
me, est obligé de se conseruer pour l'a-
mour de luy.

Il fut si genereux que de vouloir que Vitry Capitaine de ses Gardes du corps receust en sa Compagnie celuy qui le blessa à la Journée d'Aumale. Le Marechal d'Estrées estant vn jour dans son carrosse, & ce Garde marchant à la portiere, il le luy monstra, luy disant, *Voilà le soldat qui me blessa à la Journée d'Aumale.* Sans mentir cette action est bien heroïque.

Il ne craignoit point la mort de quelque façon qu'elle se presentast à luy, ou dans les armées, ou dans son liét. On l'entendit souuent dire, *qu'il s'en remettroit avec vne entiere soumission à la Providence Diuine, & qu'il n'auroit jamais ni peur, ni regret, quand il plairoit à Dieu de l'appeller.*

Il alloit au combat avec vn courage tout-à-fait martial, & vne braue resolution, mais sans fanfaronnerie. Après la victoire il témoignoit moins de joye qu'auant la bataille; parce, disoit-il, *qu'il ne pouuoit se réjouir de voir les François ses Sujets estendus morts sur la place, & que le gain qu'il faisoit ne*

se pouuoit faire sans perte.

Son activité.

Il estoit merueilleusement actif; il se vouloit trouuer par tout & à toutes les entreprises; il s'appliquoit entierement à tout ce qu'il faisoit, & ne se portoit jamais à aucune chose qu'il n'en eust vne entiere connoissance, & qu'il n'eust veü tous les moyens qui la pouuoient faire reüssir, ou l'empescher; il auoit toujours l'œil à l'execution de ce qu'il commandoit, & souuent se mettoit de la partie. Ainsi il trouuoit peu d'entreprises dont il ne vint à bout, & peu d'obstacles qu'il ne forçast; de sorte que ce n'estoit pas sans juste raison qu'il auoit pris pour deuise vn Hercule dompteur des monstres, avec ces paroles, *inuiā virtuti nulla est via.*

Son jugement.

Il jugeoit merueilleusement bien des desseins des ennemis, & souuent ayant preueü ce qu'ils deuoient entreprendre, il donna des ordres qui sauuerent son armée, & firent dire à ses plus grands Capitaines qu'ils luy estoient redevables de leur salut, & qu'ayant l'esprit plus releué, il voyoit plus loin qu'eux.

Sa promptitude.

Sa promptitude n'estoit pas moindre que son jugement. Le Duc de Parme ayant experimenté plusieurs fois avec

quelle celerité il agissoit, disoit de luy que les autres Generaux faisoient la guerre en Lions & en Sangliers, qui sont animaux terrestres; mais que le Roy la faisoit en Aigle volant. Aussi estoit-il toujours à cheual; ce qui donna lieu de dire de luy, qu'il vsoit plus de bottes que de souliers, & qu'il estoit moins de temps au liect, que le Duc de Mayenne n'estoit à la table.

Il disoit que les grands mangeurs & les grands dormeurs n'estoient capables de rien de grand, & qu'une ame que le sommeil & le manger enseuelissent dans la masse de la chair, ne peut auoir de mouuemens nobles & genereux. Que s'il aimoit les festins & la bonne chere, ce n'estoit pas pour se remplir le corps, mais pour s'égayer l'esprit, & pour se donner de la joye.

Il n'estoit point bigot, mais veritablement pieux & Chrestien: il auoit de beaux sentimens de la grandeur de Dieu & de sa bonté infinie: Il disoit *qu'il trembloit de crainte, & qu'il deuenoit plus petit qu'un atome, quand il se voyoit en la presence de cette Majesté, qui a tiré toutes les choses du neant, & qui les y peut reduire en retirant le*

Sa piété.

concours de sa main toute-puissante; mais qu'il se sentoît transporté d'une joye indicible, quand il contemploit que cette souveraine Bonté tenoit tous les hommes sous ses aîsles comme ses enfans, & principalement les Rois, à qui elle communique son autorité pour faire du bien aux autres hommes.

Depuis sa conuersion il eut toujours vn tres-grand respect pour le Saint Siege, & s'en monstra le defenseur avec le mesme zele que ses Ancestres. Il eut aussi vne forte & viue foy pour la realité du corps de I E S V S C H R I S T dans l'Eucharistie.

Passant vn jour par la ruë assez près du Louure, il rencontra vn Prestre qui portoit le S. Sacrement: il se mit aussitost à genoux, & l'adora fort respectueusement. Le Duc de Sully-Huguenot, qui l'accompagnoit, luy demanda, *Sire, est-il possible que vous croyiez en cela après les choses que j'ay veües?* Le Roy luy repartit, *Oüy, vne Dieu, j'y croy, & il faut estre fou pour n'y pas croire; je voudrois qu'il m'enst consté vn doigt de la main, & que vous y creussiez comme moy.*

Aussi employa-t-il tous les moyens

de douceur pour attirer avec luy tous ses Sujets dans le sein de l'Eglise, de sorte qu'il fut cause de la conuersion de plus de soixante mille ames. Mais il ne voulut jamais vser d'aucune violence pour cela, comme les Ligueurs l'eussent désiré, & mesme il méprisoit ceux qui se conuertissoient pour quelque interest temporel.

Lors qu'il prioit Dieu, il le prioit à deux genoux, les mains jointes & les yeux au Ciel; ses prieres n'estoient pas longues, mais feruentes; tout le temps de sa vie, il n'entreprit aucune chose que premierement il n'eust imploré l'assistance de Dieu, & qu'il ne luy en eust remis l'euenement entre les mains. L'ay appris depuis peu de jours d'un homme de tres-grande condition, qui l'accompagnoit pour l'ordinaire dans ses chasses, que jamais on ne lançoit le Cerf, qu'il n'ostast son chapeau, ne fist le signe de la Croix, & puis piquoit son cheual, & suiuiot le Cerf.

Il auoit leu & estudié l'Ecriture Sainte, il prenoit plaisir de l'ouïr expliquer, & souuent il en tiroit des comparaisons dans ses discours.

Lors qu'il estoit encore Huguenot,

il honoroit les Prelats & les Ecclesiastiques, quoiqu'ils fussent ses plus aspres persecuteurs, & que la pluspart, au lieu de le rappeler doucement dans la bergerie, fissent tout leur possible pour l'en éloigner, & luy en fermer l'entrée.

Il rétablit l'exercice de la Religion Catholique en plus de trois cens Villes & Bourgs, où il n'auoit point esté depuis plus de trente ans. Que diray-je de tant d'Eglises qu'il a rebasties, de tant d'Hospitaux qu'il a fondez, entre autres celuy de S. Louïs auprès de Paris pour les pestiferez, l'un des plus beaux bastimens qui ornent cette grande Ville; & celuy des Freres de la Charité au Fauxbourg Saint Germain? De ce que par son credit il a conserué le Saint Sepulcre de I E S V S C H R I S T en Ierusalem, que les Turcs vouloient détruire? Fait mettre en liberté les Cordeliers qui en font les Gardiens, que les Barbares auoient mis aux fers; & obtenu permission du Grand Seigneur de bastir vne maison aux Peres Iesuites dans les Faux-bourgs de Constantinople?

sa justice.

Homere dit que la Iustice est vne des Conseilleres de Iupiter. On peut dire plus veritablement qu'elle l'estoit de

Henry le Grand. S'il en faut croire son plus confident Ministre , il a souuent protesté en public & en particulier qu'il ne vouloit point du bien d'autruy injustement , qu'il ne desiroit que le sien, & que Dieu luy auoit donné vn assez beau Royaume pour en estre satisfait , si ce n'estoit que par sa prouidence il permist quelque autre chose. Aussi voit-on que dans le grand dessein qu'il auoit fait de diuiser la Chrestienté en quinze Dominations , il ne prenoit pas vn ponce de terre pour luy ; tant s'en faut il renonçoit à ses justes pretentions sur le Royaume de Nauarre.

Iamais Prince ne fut plus exact que luy à payer ses debtes. Il ne faut que voir ses Lettres au Duc de Sully son Surintendant , dans lesquelles il luy commande bien souuent de payer mesme ce qu'il doit du jeu.

L'vn des projets auquel il vouloit trauailler avec plus d'ardeur, c'estoit de retrancher les longueurs & les chicanes des procès. Presque toutes les fois que son Chancelier , & Achille de Harlay son Premier President le venoient voir , il les conjuroit d'en trouuer les moyens , afin que son peuple ne fust

plus tourmenté par cette guerre de l'écritoire, quelquefois plus ruineuse que celle des armes.

Il ne pouuoit voir qu'avec auersion les Prelats de mauuaife vie, & les Iuges corrompus : Il disoit des premiers, *Je voudrois bien faire ce qu'ils preschent, mais ils ne pensent pas que je sçache tout ce qu'ils font*; & des autres, *Je ne puis comprendre comme il y a des gens si méchans, qu'ils jugent contre leur science & leur conscience.*

Il gardoit toujourns vne oreille pour la partie accusée, il ne se laissoit point preuenir, & ne jugeoit de personne qu'auparauant il ne fût bien informé. Ainsi les gens de bien auoient toujourns le plus grand auantage auprès de luy.

Il disoit, *qu'il ne faloit pas pour bien regner qu'un Roy fist tout ce qu'il pouuoit faire*; Sentiment fort semblable à celuy que le grand Empereur Iustinian a marqué par ces paroles toutes Royales, & dignes d'estre écrites en lettres d'or, *DIGNA VOX EST MAIESTATE REGNANTIS, SVBDITVM SE LEGIBVS PROFITERI.*

Voilà pourquoy ce sage Roy ne

croyoit point que ce fust bleſſer ſon autorité que d'entendre les remonſtrances de ſes Sujets & de ſes Parlemens. Il examinoit leurs raiſons avec eux meſmes & avec ſon Conſeil, & croyoit qu'il luy eſtoit honorable de changer quelque-fois ſes reſolutions, quand il reconnoiſſoit quelque choſe de meilleur, ou bien qu'il s'eſtoit trompé, ſçachant qu'il n'y a point d'homme au monde ſi intelligent & ſi éclairé qui ne puiſſe faillir, ſoit par paſſion, ſoit par défaut de connoiſſance. Mais quand il trouuoit que les motifs qu'il auoit eus d'ordonner quelque choſe, eſtoient plus puiſſans & plus juſtes que les leurs, il vouloit eſtre obéi abſolument, & diſoit à ſes Cours Souueraines que ſes lumieres, & ſon experience ne pouuoient plus ſouffrir ces contradictions.

Il diſoit quelquefois que Dieu luy feroit la grace en ſa vieilleſſe d'aller deux ou trois fois la ſemaine au Parlement & à la Chambre des Comptes, comme y alloit le bon Roy Louis XII. pour trauailler à l'abbreuiation des procès, & mettre vn ſi bon ordre à ſes finances, qu'à l'auenir on ne les pût diſſiper. Ce deuoient eſtre là ſes dernieres promenades.

Il se monstroit tres-facile à accorder des graces quand le crime n'estoit pas horrible ; car en ce cas-là il demeueroit ferme dans la seuerité.

Ainsi il répondit vn jour à quelqu'un , qui luy demandoit abolition d'un excès commis sur des Officiers de Iustice, *Je n'ay que deux yeux & deux pieds , en quoy serois-je donc different du reste de mes Sujets , si je n'auois la force de la justice en ma disposition ?*

Il dît encore vn jour à vn homme de condition , qui luy demandoit grace pour son neveu , qui auoit commis vn assassinat, *Je suis bien marri que je ne vous puis accorder ce que vous me demandez ; il vous sied bien de faire l'oncle , & à moy de faire le Roy ; j'excuse vostre requeste , excusez mon refus.*

*Seu amour
pour la
gloire & la
reputation.*

Il aimoit passionnément la gloire & la reputation , comme font toutes les grandes ames ; & estoit tres-sensible au bien & au mal qu'on disoit de luy , mais il ne vouloit point de loüanges qui ne partissent du cœur , & il ne se plaisoit pas à estre loüé en face , ni par des gens qui fussent indignes eux-mesmes d'estre loüez. C'est pour cela qu'autant qu'il estimoit ceux qu'il croyoit bons

historiens , prenant plaisir à les entretenir & à les instruire de ce qu'il auoit fait , & leur donnant de grandes pensions ; autant méprisoit-il les plumes mediocres , qui ne sont point capables d'eternizer vn nom. Il ressembloit en cela à Alexandre le Grand , qui defendit à tous les Peintres de faire son portrait , hormis au seul Apelles , dont le pinceau pouuoit en quelque sorte égaler sa reputation.

On luy faisoit vn extrême déplaisir de luy celer la verité , il la vouloit sçauoir de toutes choses ; mais sur tout on ne pouuoit l'obliger dauantage que de l'auertir de tout ce qu'on disoit de luy , car il vouloit connoistre ses defauts pour les corriger ; on l'eût pourtant offensé de luy en parler ailleurs que dans le particulier. Alors il receuoit fort bien les auis qu'on luy donnoit , il en remercioit , & encourageoit ceux , qui auoient pris cette liberté , de continuer dans les occasions. Aussi est-ce le seul moyen par lequel vn Prince peut se rendre parfait , sçauoir toutes choses , & n'estre jamais trompé.

Il vouloit
sçauoir la
verité.

Iamais Prince ne fut plus religieux obseruateur de sa foy & de sa parole que

Il gardoit
sa foy exa-
ctement.

luy, suiuant ce beau mot du Roy Iean ,
*Que si la foy estoit perduë au monde ,
 elle deuroit se retrouver dans la bouche
 des Rois.* Nous en auons marqué plu-
 sieurs exemples dans sa vie, entre autres
 vn touchant le Duc de Sauoye ; mais
 parce qu'il est merueilleusement beau ,
 il sera bon d'ajouster icy ce qu'en a écrit
 d'Aubigné , d'autant plus croyable en
 cela qu'il n'a pas esté trop fauorable à
 ce Prince en plusieurs autres choses.

D'Aubigné
liv. 5 page
467.

*Deux vieux Conseillers d'Estat, dit-il,
 se firent autheurs d'un estrange conseil,
 c'estoit de retenir ce Duc, & de violer le
 sauf-conduit à celuy qu'ils accusoient
 d'auoir tant de fois fausé les communs
 accords à son profit. Par ce moyen, di-
 soient-ils , le Roy pourra recouurer le
 Marquisat de Saluces , espargnant son
 temps , ses finances , & la vie des soldats
 François. Mais le Roy leur répondit,
 I'ay tiré de ma naissance , & j'ay appris
 de ceux qui m'ont nourri , que l'obser-
 uation de la foy est plus utile que tout
 ce que la perfidie promet. I'ay l'exem-
 ple du Roy François , qui pouuoit par la
 tromperie , retenir vn plus friand mor-
 ceau , sçauoir Charles-Quint. Que si le
 Duc de Sauoye a violé sa parole , l'imi-*

tation de la faute d'autrui n'est pas innocence; & un Roy use bien de la perfidie de ses ennemis, quand il la fait servir de lustre à sa foy. Où peut-on trouver vne plus belle leçon, & de plus genereux sentimens?

Bien qu'il aimât les bons mots, & qu'il entendît aussi bien raillerie que Gentilhomme de sa Cour; neantmoins il haïssoit & les médifans & les médifances, & s'il parloit mal de quelqu'un, il falloit que ce fust vn homme tout-à-fait reconnu pour méchant: Car pour ceux-là, il croyoit que c'estoit justice de les déchirer & de les faire connoître à tout le monde pour tels qu'ils estoient; témoin ce que nous auons remarqué qu'il dît de Laffin à Biron. Ses fideles seruiteurs auoient cet auantage, que les mauuais offices de ces gens-là ne pouuoient leur donner d'atteinte dans son esprit. Sans quoy tout est perdu dans vne Cour, & il est impossible que les frippons & les méchans ne preualent sur les gens de bien.

Il cherissoit infiniment sa Noblesse, & tenoit à grande gloire de se dire le Chef de cet illustre Corps. Quand il comptoit les graces que Dieu luy auoit

Il haïssoit
la médi-
sance.

Il aimoit
la Nobles-
se.

faites , il se glorifioit sur tout d'auoir
roujours quatre mille Gentilshommes
à sa suite , capables de combattre la plus
grande armée qu'on luy pust mettre en
reste. Vn Ambassadeur d'Espagne luy té-
moignant vn jour qu'il estoit surpris de
voir que quantité de Gentilshommes
l'environnoient & le pressoient vn peu ;
le Roy luy dît , *Si vous m'auiez veu vn
jour de bataille , ils me pressent bien
dauantage.*

Il viuoit avec ses Courtisans dans vne
grande familiarité , & vouloit qu'ils en
vlassent de mesme avec luy , pourueu
qu'ils ne sortissent jamais du respect qui
luy estoit deû ; & si quelqu'un y eust
manqué , il luy eust sans doute fait sen-
tir sa faute.

Et les gens
de lettres.

Quelques-vns ont voulu dire qu'il
n'aimoit point les gens de lettres , mais
ils se sont trompez. Il donnoit pension
à plusieurs hommes doctes, mesme dans
l'Italie & dans l'Allemagne , & prenoit
soin luy-mesme de la leur faire tenir. Le
Cardinal du Perron , De Sponde , Sca-
liger , Casaubon , Fresne-Canaye , &
plusieurs autres ont bien rendu témoi-
gnage de l'estime qu'il faisoit de la do-
ctrine.

C'est aussi vne erreur de croire qu'il ignoroit tout-à-fait les lettres. Il est certain qu'il n'estoit pas extrêmement sçauant, mais aussi faut-il auouër qu'il n'ignoroit pas ce qui est le plus nécessaire à vn Roy. Il sçauoit vn peu de Latin; il auoit fort estudié les Histoires, tant celle de France, que la Grecque & la Romaine, & l'Histoire de la Bible; il sçauoit par theorie aussi-bien que par pratique, la Politique, la Morale, & l'Oeconomique; il auoit appris l'Art militaire dans les liures au mesme temps qu'il l'apprenoit par l'exercice; & il sçauoit par cœur grand nombre de belles sentences tirées des anciens Auteurs, qu'il appliquoit si à propos que les Maistres en estoient tout estonnez. Il auoit resolu à son retour d'Allemagne de faire reformer l'Vniuersité de Paris, & d'y fonder quatre ou cinq Colleges, où l'on eust enseigné gratuitement, & entre autres vn, où il y eust eu fonds pour éleuer trois cens Gentilshommes sans qu'il en eust rien cousté à leurs parens.

Veritablement il n'estoit pas liberal ^{sa libera-} jusqu'à faire des profusions, comme l'auoient esté les Princes de la Maison de ^{litté.}

Valois. Mais s'il épargnoit ses finances, c'est qu'il ménageoit la substance de son pauvre peuple, & qu'il ne tenoit pas qu'il fust juste de vexer des Prouinces entieres pour enrichir quelques particuliers. Après tout il estoit si equitable, & payoit si bien, qu'on ne peut pas dire qu'il ait jamais retenu le salaire ou la recompense de ceux qui l'auoient serui. Il donnoit reellement tous les ans en bon argent, non point en billets & en papier, plus de trois millions de liures, qu'il disperçoit & répandoit à grand nombre de personnes. N'estoit-ce pas beaucoup pour ce temps-là ?

Il auoit quelquefois des promptitudes & des coleres contre ses meilleurs seruiteurs, mais elles passaient en vn moment, & il n'auoit point de honte, lors que c'estoient personnes de condition & de merite, de leur en faire excuse. Vous vous fouuiendrez à ce propos de ce qu'il fit enuers Theodorice de Schomberg à la bataille d'Yury.

Sa franchise & facilité.

La franchise, la confiance, la facilité luy estoient des vertus naturelles. Durant la guerre on l'a veü faire le camarade avec le soldat, s'asseoir au corps de garde, s'y coucher sur la paille, tenir

d'une main un morceau de pain bis qu'il mangeoit, & de l'autre un charbon pour dessigner un campement & des tranchées : On l'a veü prendre le picq pour fouir la terre & exciter ses soldats au travail : On l'a veü qui consolait les pauvres gens durant la guerre, & prenoit peine de leur faire entendre que ce n'estoit pas luy, mais la Ligue qui estoit cause de leurs miseres.

Depuis, en temps de paix il se familiarisoit avec les plus petits, s'égaroit exprés de ses gens pour se mesler parmi les villageois & parmi les Marchands dans les hostelleries, auxquels il faisoit cent questions pour apprendre d'eux les veritez qu'il scauoit bien qu'on ne luy osoit point dire, & pour tirer la connoissance des griefs que souffroit son peuple, soit par la violence des Gentilshommes, soit par les extorsions des Receueurs & Financiers, ou par les concussions des méchans Iuges. Quand il auoit appris d'eux ce qu'il vouloit scauoir, il s'en retournoit joindre ses gens, qui estoient quelquefois bien en peine de scauoir où il estoit.

Ce fut dans une de ces occasions-là, qu'un Marchand, qui auoit le sens fort

bon , luy remonstra comment la Paulete , ou Droit annuel , estoit vne inuention tres - prejudiciable au Roy & au peuple. Et vne autre fois dans vne hostellerie à Milly en Gastinois , ayant mis quelques gens sur le propos de sa vie , il y en eut vn qui en dît mille biens , mais finit par là : *Il aime trop les femmes , Dieu punit les adulteres , il est à craindre qu'enfin il ne se lasse après en auoir tant souffert.* Ces paroles luy entrèrent si auant dans l'ame , qu'il disoit que jamais Predicateur ne l'auoit si viuement touché.

Vne autre fois estant affamé du travail de la chasse , il entra dans vne hostellerie sur vn grand chemin , & se mit à table avec quelques Marchands. Après auoir dîné on se mit à parler de sa conuersion ; ils ne le connoissoient point , car il estoit toujours vestu assez modestement ; vn Marchand de cochons s'auança de dire , *Ne parlons point de cela , la caque sent toujours le haranc.* Peu après cela le Roy s'estant mis à la fenestre vid arriuer quelques Seigneurs qui le cherchoient , & qui l'ayant veû , monterent aussi-tost à la chambre. Le Marchand voyant qu'ils l'appelloient ,

Sire, & vostre Majesté; fut sans doute fort estonné, & eût bien voulu retenir sa parole indiscrete. Le Roy sortant de là luy frapa sur l'épaule, & luy dît, Bon homme, la cage sent toujours le haranc, mais c'est en vostre endroit, non pas au mien, je suis Dieu mercy bon Catholique, mais vous gardez encore du vieux lenain de la Ligue.

En quels termes faudroit-il parler de sa debonnaireté & de sa clemence pour en parler dignement. On peut dire qu'il estoit tout cœur, & qu'il n'auoit point de fiel. De tant de conspirateurs, qui ont voulu bouleuerfer son Royaume, on remarque qu'il n'en a châtié aucun que le Mareschal de Biron, auquel, auant que de le liurer à la Iustice, il offrit par trois fois la grace, en cas qu'il voulût luy auouer son crime.

Sa debonnaireté & clemence.

Dans toutes les occasions de guerre quand il voyoit les ennemis ployer & se mettre en déroute, n'alloit-il pas à la teste de ses bataillons, criant, *Sauue les François, quartier aux François?* En temps de paix il tenoit toujours ses mains nettes du sang de ses Sujets, bien qu'il ne fust jamais retourné des combats que son épée ne fust teinte du sang de ses ennemis.

Il faisoit comme vn bon Pasteur, qui tâche de guerir ce qu'il y a de gasté dans son troupeau plûtoſt que de l'égorger : Il employoit la patience, les bienfaits & l'adrefſe pour ramener les eſprits que les factions auoient égarez : il diſſimuloit meſme leurs mauuaiſes volontez, & malgré qu'ils en euſſent les empeschoit de faire mal ; & les tournoit au bien ; *Vn ſage Roy, diſoit-il, eſtant comme vn habile Apoticaire, qui des plus méchans poiſons compoſe d'excellens antidotes, & des viperes en fait de la Theriaque.*

ſon amour
pour ſes
ſujets.

Pardeſſus toutes ces grandes qualitez excelloit la rendreſſe indicible & l'amour qu'il auoit pour ſon peuple. Il n'auoit point de plus forte paſſion que de le ſoulager, que de le faire viure en paix & à ſon aife ; il n'auoit point de diſcours plus ordinaire à la bouche que celui-là. On void vne infinité de ſes Lettres aux Gouverneurs des Prouinces, à ſon Surintendant, à ſes Parlemens, dans leſquelles il dit, *Ayez ſoin de mon peuple, ce ſont mes enfans ; Dieu m'en a commis la garde, j'en ſuis reſponſable,* & autres paroles ſemblables pleines d'ardeur & de bonté cordiale & paternelle.

Lors que le Duc de Sauoye vint en France, le Roy le mena vn jour voir joüer à la paume sur les fosses du Fauxbourg S. Germain, où après le jeu comme ils estoient tous deux à vne fenestre qui regardoit sur la ruë, le Duc voyant vn grand peuple, luy dit qu'il ne pouuoit assez admirer la beauté & l'opulence de la France, & demanda à sa Majesté ce qu'elle luy valoit de reuenue. Ce Prince genereux & prompt en ses réparties luy répondit, *Elle me vaut ce que je veux.* Le Duc trouuant cette réponse vague, le voulut presser de luy dire précisément ce que la France luy valoit. Le Roy repliqua, *Oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple j'en auray ce que je voudray, & si Dieu me donne encore de la vie je feray qu'il n'y aura point de laboureur en mon Royaume, qui n'ait moyen d'auoir vne poule dans son pot : ajoustant ; & si je ne laisseray pas d'auoir dequoy entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité.* Le Duc ne repartit plus rien, & se le tint pour dit.

Quelques troupes qu'il enuoyoit en Allemagne ayant fait desordre en

Champagne & pillé quelques maisons de payfans , il dit aux Capitaines qui estoient demeurez à Paris , *Partez en diligence , donnez y ordre , vous m'en répondrez. Quoy ! si on ruine mon peuple , qui me nourrira , qui soutiendra les charges de l'Estat , qui payera vos pensions , Messieurs ? Vive Dieu , s'en prendre à mon peuple , c'est s'en prendre à moy.*

Les habitans des valées , qui sont du long de la Loire , ayant esté ruinez par les débordemens de cette riuere , demandoient soulagement des Tailles , & auoient écrit pour cet effet au Duc de Sully Surintendant des Finances. Ce Duc le fit aussi-tost sçauoir au Roy par vne lettre , à laquelle il répondit en ces propres termes : *Pour ce qui touche la ruine des eaux , Dieu m'a baillé mes Sujets pour les conseruer comme mes enfans , que mon Conseil les traite avec charité ; les aumosnes sont tres-agreables à Dieu particulièrement en cet accident , j'en sentirois ma conscience chargée : que l'on les secoure donc de tout ce que l'on jugera que je le pourray faire. Après cela , faut-il s'estonner si ce Prince estoit adoré de tout le monde ?*

Sully tome
troisième de
ses Mémoires
page 250.
851.

La meilleure marque de la bonté d'un Souuerain, & de la liaison tres-estroite qui doit estre toujours entre luy & ses Sujets, c'est le soin qu'il a de leur communiquer ses joyes, & la part qu'ils y prennent, non seulement par les apparences exterieures, qui sont fort trompeuses, & qui se donnent aussi bien aux mauuais Princes qu'aux bons; mais encore par des mouuemens interieurs & par les sentimens du cœur.

Depuis que ce vray Pere du peuple François fut rentré dans Paris, & que sa bonté s'y fut fait connoistre, tous les habitans de ce petit monde s'interessent dans tout ce qui luy arriuoit, & en estoient aussi touchez que s'il leur fust arriué à eux-mêmes: ils se réjouissoient de ses contentemens, & s'affligeoient de ses déplaisirs: toutes les deux fois qu'il fut malade, il sembloit que le peuple de cette grande ville eust la fièvre, & au contraire quand il se portoit bien, sa santé faisoit la leur, & ils estoient persuadés que le salut de l'Estat, & celuy de ce Prince n'estoit qu'une même chose. Reciproquement quand Dieu luy enuoyoit quelque sujet de réjouissance, il vouloit qu'ils y par-

icipassent , & de cette façon se commu-
 niquoit à eux par le plus tendre de son
 ame. Ainsi quand le Ciel luy eut donné
 vn Daufin , il le fit passer par les ruës
 dans vn berceau découuert , afin que
 tout le peuple pust le considerer à son
 aise , & jouir avec plaisir de la veüe
 d'un bien qu'il auoit si long temps de-
 siré pour l'amour du Pere.

JE MARQUERAY aussi quelques-
 vnes de ses paroles memorables , dont
 les vnes feront connoistre ses senti-
 mens , & le fond de son ame ; les au-
 tres la viuacité de son esprit.

Quand il traualloit à des affaires
 pressantes , & qu'il ne pouuoit assister à
 la Messe (j'entends les jours ouuriers ,
 car les Festes & Dimanches il n'y man-
 quoit point) il en faisoit comme ses ex-
 cuses aux Prelats , qui se trouuoient à
 la Cour , & leur disoit , *Quand je tra-
 uaille pour le public , il me semble que
 c'est quiter Dieu pour Dieu mesme.*

Il disoit quelquefois à ses plus confi-
 dens seruiteurs , *Les François ne me
 connoissent pas assez bien , ils sçauront
 ce que je vaux quand ils m'auront per-
 du.* Puis leuant les yeux au Ciel , Sei-
 gneur,

gneur, je suis prest à partir quand il te plaira ; mais que deviendra ce pauvre peuple ?

Quand on le supplioit d'auoir plus de soin de la conseruation de sa personne qu'il n'auoit, & de n'aller pas si souvent seul, ou mal accompagné comme il faisoit, il répondoit : *La peur ne doit point entrer dans vne ame Royale ; qui craindra la mort n'entreprendra rien sur moy : qui méprisera la vie, sera toujours maistre de la mienne, sans que mille gardes l'en puissent empêcher ; je me recommande à Dieu quand je me lève & quand je me couche, je suis entre ses mains ; & après tout je vis de telle façon que je ne dois point entrer en ces défiances. Il n'appartient qu'aux Tyrans d'estre toujours en frayeur.*

Le Duc d'Orleans son second fils estant malade à l'extremité, il declara que s'il mouroit, il ne vouloit point qu'on le consolast, parce qu'il s'estoit entièrement resigné à la volonté de Dieu.

Dans deux ou trois ans après qu'il fut rentré dans Paris, tous les Fauxbourgs, qui n'estoient plus que des masures, furent reparez ; & par les bastimens particuliers & publics qui se firent

dans cette grande ville, elle deuint plus belle que jamais. Les Ambassadeurs d'Espagne, qui vinrent jurer le Traité de Veruin, furent tout estonnez de la voir en si bon estat, & si differente de ce qu'elle auoit esté durant la guerre. Comme ils luy disoient donc vn jour, *Sire, voicy vne ville qui a bien changé de face depuis que nous ne l'auons veüe. Ne vous en estonnez pas*, leur dit-il, *quand le maistre n'est point en sa maison tout y est en desordre; mais quand il est reuenu, sa presence y sert d'ornement, & toutes choses y profitent.*

Il auoit esté dans de grandes necessitez au commencement de son Regne, de sorte qu'il disoit, *qu'il s'estoit veüe Roy sans Royaume, mari sans femme, & faisant la guerre sans argent; mais que depuis, Dieu luy auoit fait tant de graces, qu'en montrant son Arcenal, il se pouuoit vanter qu'il y auoit dequoy armer cinquante mille hommes avec toutes les munitions, & dans sa Bastille, qui est tout contre, dequoy les payer pour trois ans.*

Il disoit qu'il auoit pourueu aux imaginaires opinions de trois sortes de personnes; des Huguenots, qui pensoient

qu'il seroit toûjours de leur Religion ; des Ligueux , qui souhaitoient qu'il ne se conuertist point ; & du Tiers Parti , qui croyoit qu'il ne se pourroit jamais remarier. *Je les ay trompez tous trois ,* disoit-il , *j'ay quité le Huguenotisme ; je suis bon Catholique ; je me suis remarié , & j'ay des enfans qui me succederont s'il plaist à Dieu.*

Il disoit aussi que lors qu'il vint à la Couronne , il auoit trouué trois partis ; que des trois il n'en auoit fait qu'un sans distinction ; qu'il estoit le Roy des vns , aussi-bien que des autres ; qu'il les croyoit tous également affectionnez à son seruice ; mais que c'estoit à luy d'en faire le discernement , & de choisir les plus capables.

Nerestan fort braue Gentilhomme , luy faisoit vn jour vn beau Regiment , & comme il luy protestoit qu'il ne desiroit pour recompense que la gloire de le seruir , il répondit , *C'est ainsi que doiuent parler les bons Sujets , ils doiuent oublier leurs seruites ; mais c'est au Prince à s'en souuenir , & s'il veut qu'ils continuent d'estre fidelles , il faut qu'il soit juste & reconnoissant.*

Les Huguenots luy demandant des

places de feureté, il leur dit: *Je suis la seule assurance de mes Sujets, je n'ay encore manqué de foy à personne.* Et comme ils luy eurent repliqué que le Roy Henry III. leur en auoit bien donné; *Le temps*, leur dit-il, *faisoit qu'il vous craignoit & ne vous aimoit point, mais moy je vous aime & ne vous crains gueres.* On luy fait encore faire eette meisme réponse à quelques autres personnes.

On luy dît vn jour d'vn certain Capitaine, qui auoit esté de la Ligue & fort braue, qu'encore qu'il eust obtenu de luy son pardon & quelques bienfaits, il ne l'aimoit pourtant point; *Je luy veux*, dit-il, *faire tant de bien, que je le forceray de m'aimer malgré luy.* C'est ainsi que ce grand Prince gaignoit les plus reuoltez; Et il auoit accoustumé de dire à ceux qui s'en estonnoient, *qu'on prenoit plus de mouches avec vne cueillerée de miel, qu'avec vingt tonneaux de vinaigre.*

Mais si la Politique l'obligeoit d'en vser ainsi à l'égard de ceux qui ne l'aimoient pas; sa generosité le porta toujours à pardonner facilement à ceux qui s'humilioient deuant luy. Aussi

auoit-il souuent ce beau vers de Virgile à la bouche, *Parcere subiectis, & debellare superbos.*

Il se mocquoit fort de ceux qui passoient les bornes de leurs professions, & se mesloient d'autre chose que de leur mestier. Vn Prelat luy parlant vn jour de la guerre, & assez mal, il tourna, comme on dit, du coq à l'asne, & luy demanda, *de quel Saint estoit l'office ce jour là dans son breuiere.*

Vne autre fois vn sien Tailleur ayant fait imprimer vn petit liure de quelques reglemens qu'il disoit estre necessaires pour le bien de l'Estat, & l'ayant présenté au Roy, il le prit en riant, & en ayant leû quelques pages, il dit à vn de ses Valets de chambre, *Allez moy querir mon Chancelier pour me faire vn habit, puisque voicy mon Tailleur qui fait des reglemens.*

Vn Prouengal qui auoit acheté bien cher vn office de President, & en auoit emprunté l'argent, l'estant venu saluer, il dit tout bas à vn Seigneur qui estoit auprès de luy: *Voilà vn bon Iusticier, je pense qu'il s'acquitera bien de sa charge, & en peu de temps.*

Vn Medecin fameux s'estant conuerti

du Huguenotisme à la Religion Catholique, il dit à Sully, *Mon ami, ta Religion est bien malade, les medecins l'abandonnent.*

Les Huguenots de Poitou & de Xaintonge luy ayant enuoyé des Deputez peu après sa conuersion pour luy faire quelques requestes, il leur dit, *Adressez vous à ma sœur, car vostre Estat est tombé en quenouille.* Cette Princeesse estoit demeurée Huguenote.

La Reine faisant vn ballet la premiere année de son mariage, pour lequel elle auoit choisi quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées de sa Cour, il dit au Nonce, *Monsieur, je n'ay jamais veü de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celuy là.*

Vn certain Seigneur qui auoit longtemps balancé durant les troubles sans prendre parti, l'estant vn jour venu trouuer comme il joüoit à la Prime, il luy dît, *Approchez, Monsieur, vous soyez le bien venu, si nous gagnons vous serez des nostres.*

Vne Dame de condition déjà fort vieille & fort seiche, estant venue avec vn habit verd à vn bal qu'il donnoit, il luy dît galamment, *Qu'il luy estoit bien*

obligé de ce qu'elle auoit employé le verd & le sec pour faire honneur à la Compagnie.

Vn Ambassadeur d'Espagne luy disant par maniere de menaces , que le Roy son Maistre soustiendrait quelque action à la teste de cent mille hommes, il luy repartit fierement : *Vous vous trompez , en Espagne ce ne sont pas des hommes , ce sont des Ombres.*

Vn jour le Preuost des Marchands & les Escheuins luy demandant permission de mettre quelque petite imposition sur les tuyaux des fontaines de la ville , pour leur aider à supporter les frais des festins qu'ils deuoient faire à quarante Deputez des Suisses venus à Paris pour le renouvellement de l'Alliance , il leur répondit : *Trouuez quelque autre expedient que celui là , il n'appartient qu'à nostre Seigneur de changer l'eau en vin.*

Voilà vne petite partie des belles actions & des paroles memorables de Henry le Grand ; il y en a vne infinité d'autres qui sont grauées en caracteres immortels dans le cœur de tous les bons François , qui les feront passer de pere en fils à toute la posterité , pour

seruir de modele aux Souuerains qui
auront pour but , comme ils y sont
obligez , de regner heureusement en
mesurant leur puissance aux regles du
deuoir & de la Iustice.

E I N.

